

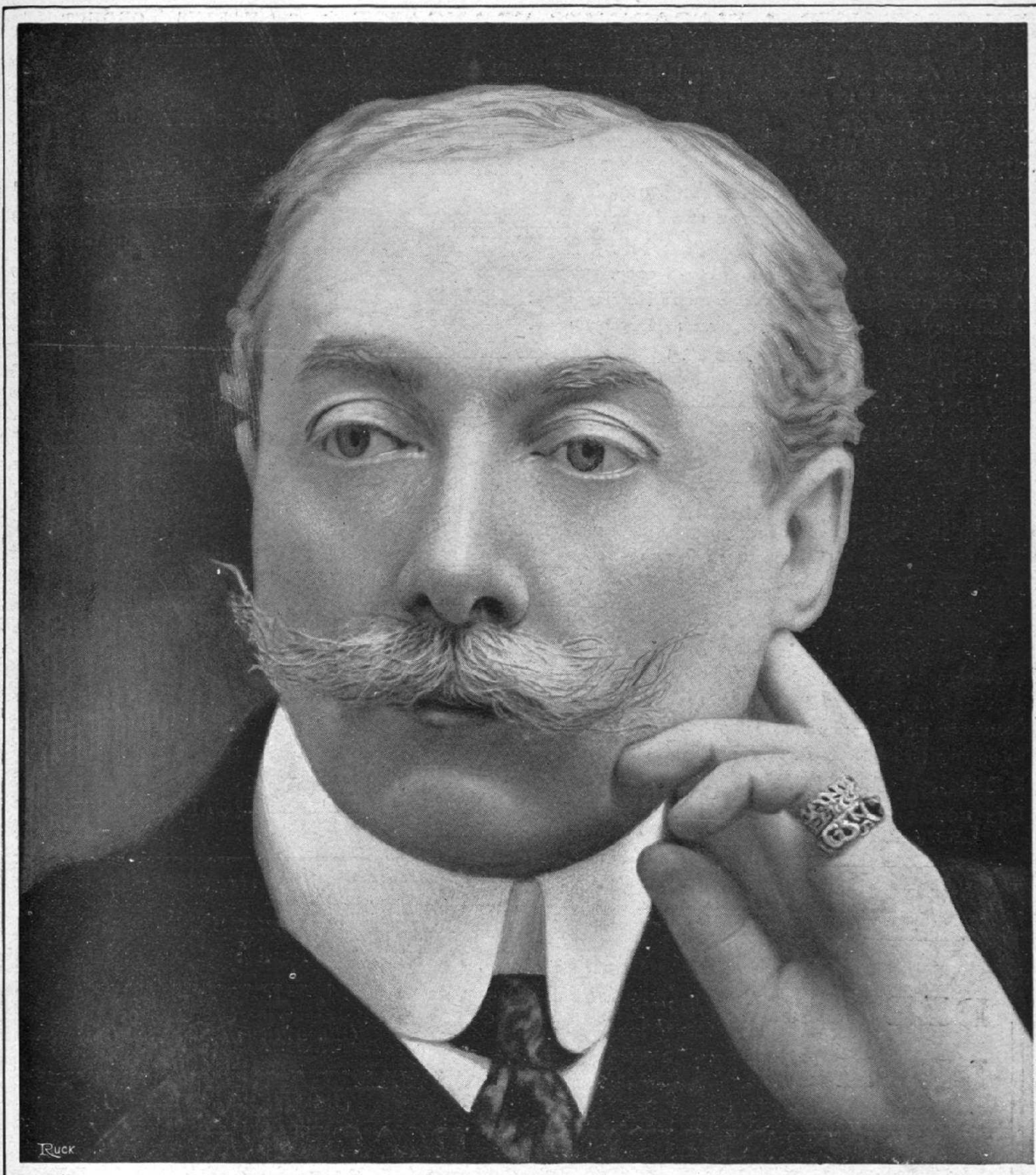
3^{me} Année — N° XXVI

15 Mars 1907

Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 90, Av. des Champs-Élysées
Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr. 528-64, 528-66, 528-68
Chang^t d'adresse 0 fr. 50

Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



LE NOUVEAU DIRECTEUR DE L'OPÉRA

Cl. Manuel

Par décret ministériel, M. André Messager, compositeur de musique, auteur d'*Isoline*, de *Véronique*, des *Petites Michu*, etc., vient d'être nommé directeur de l'Académie Nationale de Musique avec M. Broussan.

Le nouveau directeur entrera en fonctions le 1^{er} janvier 1908.

3^e ANN. 1^{er} SEMESTRE, II. — 12

SOMMAIRE

Vol. 26, 3^e année : 15 Mars 1907

Frontispice : M. ANDRÉ MESSAGER, directeur de l'Opéra.	145
UN POUR TOUS, TOUS POUR UN ! (13 photographies et 2 dessins de RENÉ LELONG).	147
GRANDS FAITS : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	157
DU CHAT-NOIR A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par CHARLES TORQUET (6 photographies, 1 caricature de SEM, 1 dessin de DE PARYS et 1 dessin de HENRI PILLE).	159
FANTASIE COMIQUE, par LUCIEN MÉTIVET.	167
LETTRES ET ARTS : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	171
Les Coulisses de l'Histoire : L'ÉVASION DE HAM, par PAUL GINISTY (3 dessins de DE PARYS et 1 reproduction d'estampe ancienne).	173
UNE CHASSE A L'OBJECTIF : Les grands Cerfs des montagnes Rocheuses, par GEORGES LACOUR (7 photographies).	161
SCIENCE ET NATURE : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	189
CE QUE L'ON VOIT AU FOND DES EAUX, par ETIENNE PEAU (7 photographies).	191
VIE SOCIALE : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	199
A TRAVERS LE GLOBE : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	200
THÉÂTRE ET MUSIQUE : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	201
LE BLUFF, pièce inédite en trois actes de M. GEORGES THURNER (7 dessins de LÉVY et 1 photographie).	203
Poésie : SATIS, par le Comte ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC (1 photographie).	234
PLUS FORT QUE LA NATURE ? par MAURICE LEVEL (9 photographies).	235
Notes des Éditeurs.	240
LE THÉÂTRE, LES ACTEURS ET LES ACTRICES AU JAPON. Impressions d'un témoin, par JULES BOIS (4 photographies et 17 reproductions de dessins japonais).	241
TOUTS LES SPORTS : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	251
HABITS ROUGES ET DOLMANS, par PAUL MÉGNIN (14 photographies et 1 dessin de RENÉ LELONG).	253
Supplément d'Art : SCÈNES DE LA VIE DU CHRIST, par MAURICE GUILLEMOT (8 reproductions de tableaux).	261
ELÉGANCES : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	269
ARMÉE ET MARINE : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	270
COMMERCE ET INDUSTRIE : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	271
CURIOSITÉS : 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1907.	272
LE SOLEIL GUÉRISSEUR (6 photographies).	273
Les nouvelles aventures d'Arsène Lupin : LA DAME BLONDE, par MAURICE LEBLANC (Suite) (2 dessins de DE PARYS).	279

Les romans et les pièces de " Je sais tout " peuvent être mis entre toutes les mains

Prochainement, *Je sais tout* publiera :

DEBURAU, pièce inédite en un acte de M. JULES CLARETIE,
de l'Académie française.

(Illustrations de Macchiati.)

LE MAJORAT, Roman inédit
de MARIE-ANNE DE BOVET

(Illustrations de Du Mond)

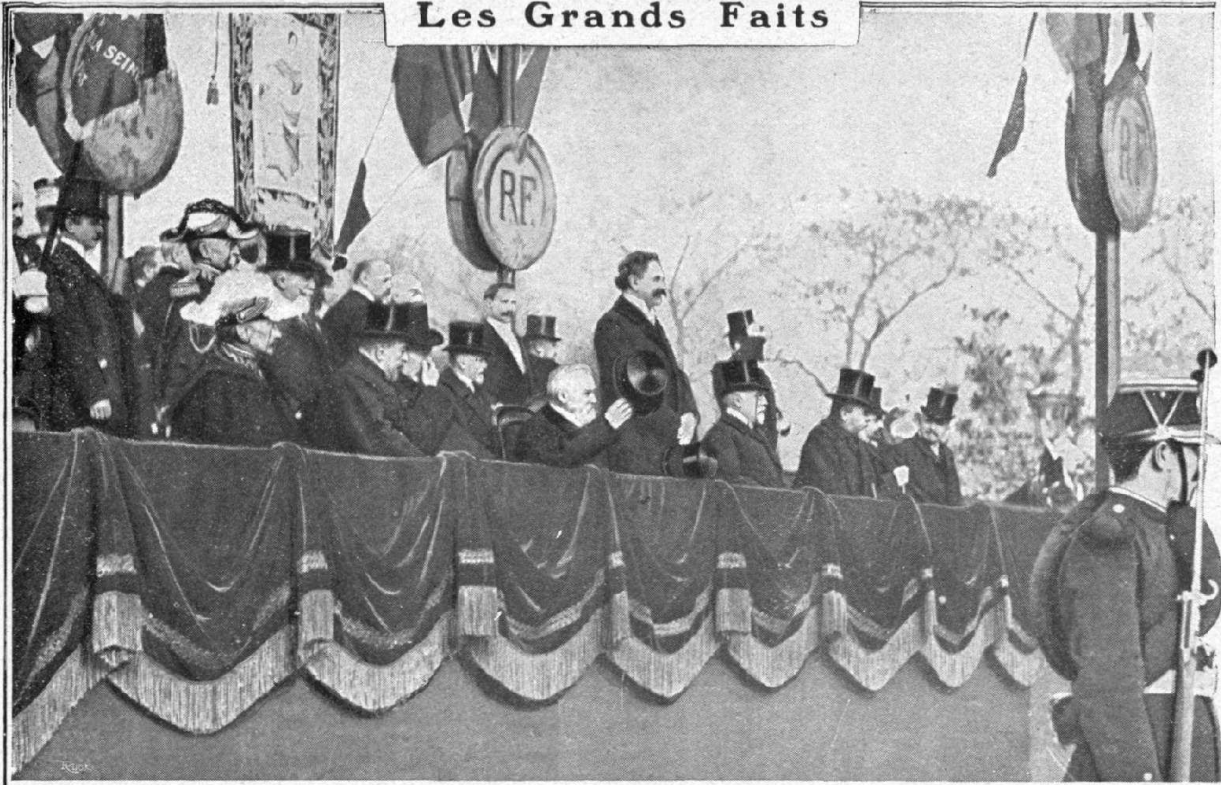
LA TERREUR DES IMAGES,

Roman inédit de M. JULES PERRIN

(Illustrations de Lanos et de Le Roux.)

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. — Tout numéro détérioré est remplacé gratuitement : il suffit de nous le retourner accompagné d'une carte postale pour prévenir l'administration.
Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège

Les Grands Faits



Gén. André MM. Vallé, Brisson Loubet Mabileau Combes Fallières Barthou

LA GRANDE FÊTE DE LA MUTUALITÉ EN 1905. LA TRIBUNE D'HONNEUR (Cl. Illustration)

A l'ombre du drapeau national et de la bannière de la mutualité à la cérémonie de 1905, on voit figurer sur ce document les principales personnalités de l'Etat et de la Mutualité.

Un pour Tous, Tous pour Un! ⁽¹⁾

L'organisation des Sociétés de Secours Mutuels progresse constamment et l'extension de ce mouvement peut avoir une immense portée sociale et mondiale. Le Congrès de Nice va attirer l'attention générale sur la mutualité. Il est bon que nos lecteurs soient mis au fait d'une question aussi importante

DEPUIS quelques années, on parle beaucoup de mutualité. Le mot nous est devenu familier et nous le répétons volontiers et puis, quand nous nous interrogeons, nous nous apercevons qu'il ne répond en nous à rien de bien net. Mutualistes? Ah! oui, des gens qui se promènent le dimanche à travers les localités, avec des bannières et des musiques! Et voilà!

Le mutualisme vaut mieux que ce clin d'œil dédaigneux. Né d'abord du souci, bien légitime, encore qu'une idée étroite et

égoïste, qu'à chaque individu de garantir son avenir contre les retours possibles du sort, il s'est peu à peu développé tant en largeur qu'en hauteur, jusqu'en 1898 où une loi le consacra définitivement en belle et bonne et profitable solidité. Qu'est-ce donc au juste que le mutualisme?

L'idée en est contenue toute dans la fable de Florian, *L'Aveugle et le Paralytique*, que nous apprîmes en classe primaire :

Aidons-nous mutuellement;
La charge des malheurs en sera plus légère.
Le bien que l'on fait à son frère,
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.

(1) Je sais tout se propose de donner une série d'études présentant d'une façon complète et documentée tout en restant, nous l'espérons, attrayantes, les grands problèmes économiques et sociaux de notre temps.

avec cette différence, toutefois, que les mutualistes ne sont pas des sentimentaux. Ce sont des gens pratiques qui ont compris tous les avantages personnels de la solidarité. Un homme seul, ce n'est rien, mais rien ne résiste à la ruée d'une foule. Un brin de paille se rompt d'une chiquenaude, mais tordu en un lien solide avec une centaine de ses pareils, il peut garotter Hercule ou Sandow.

L'idée de mutualité est certainement fort ancienne. Je ne sais si on est remonté jusqu'à sa naissance. En tout cas, les corporations de l'ancien régime — Compagnons du Devoir, etc. — l'appliquaient déjà et n'étaient rien autre que des sociétés de secours mutuels. Il est assez naturel que des gens vivant au jour le jour se préoccupent des conséquences désastreuses que peut avoir pour eux le chômage et les frais occasionnés par la maladie et c'est de cette conception élémentaire que s'est indubitablement inspiré le fondateur de la première société de secours mutuels.

Moyennant une faible cotisation consentie, un certain nombre d'individus créaient un fonds commun qui, sans cesse grossi du produit des intérêts et des versements des nouveaux membres, permettait de soutenir et de soigner ceux des affiliés mis par la maladie passagèrement hors d'état de gagner leur subsistance et celle des leurs, et aussi de faire des funérailles décentes à ceux qui succombaient. Mais là s'arrêtait la puissance de cet organisme élémentaire. Pour peu que la maladie se prolongeât au delà d'un temps donné, il devenait impossible à la société de traîner ce poids mort d'un sociétaire coûtant toujours et ne payant plus. Impossible aussi d'assurer une retraite au membre devenu vieux ou, lui disparu, de subvenir à la détresse des siens. Une pareille entreprise nécessite un puissant mouvement de capitaux. Le principe de la mutualité pure, de l'égalité des charges et des avantages pour tous les sociétaires condamnait donc les petites sociétés de secours mutuels à une sorte de demi-impuissance dont les inconvénients s'opposaient à la prospérité et à la croissance de l'association en ce qu'ils en masquaient les avantages aux yeux des adhérents possibles.

On eut alors l'idée d'admettre des membres honoraires, protecteurs de la société, participant aux charges, mais non aux avantages. Et il ne faut pas dire que cela a usé l'idée qui avait présidé à la fondation du groupe de secours mutuels. Au

contraire, à l'effort mutuel des pauvres gens vient s'adjoindre la solidarité de leurs frères plus riches et c'est ici précisément qu'on voit poindre l'œuvre d'apaisement social et de fraternité vraie que peut être la mutualité ainsi comprise.

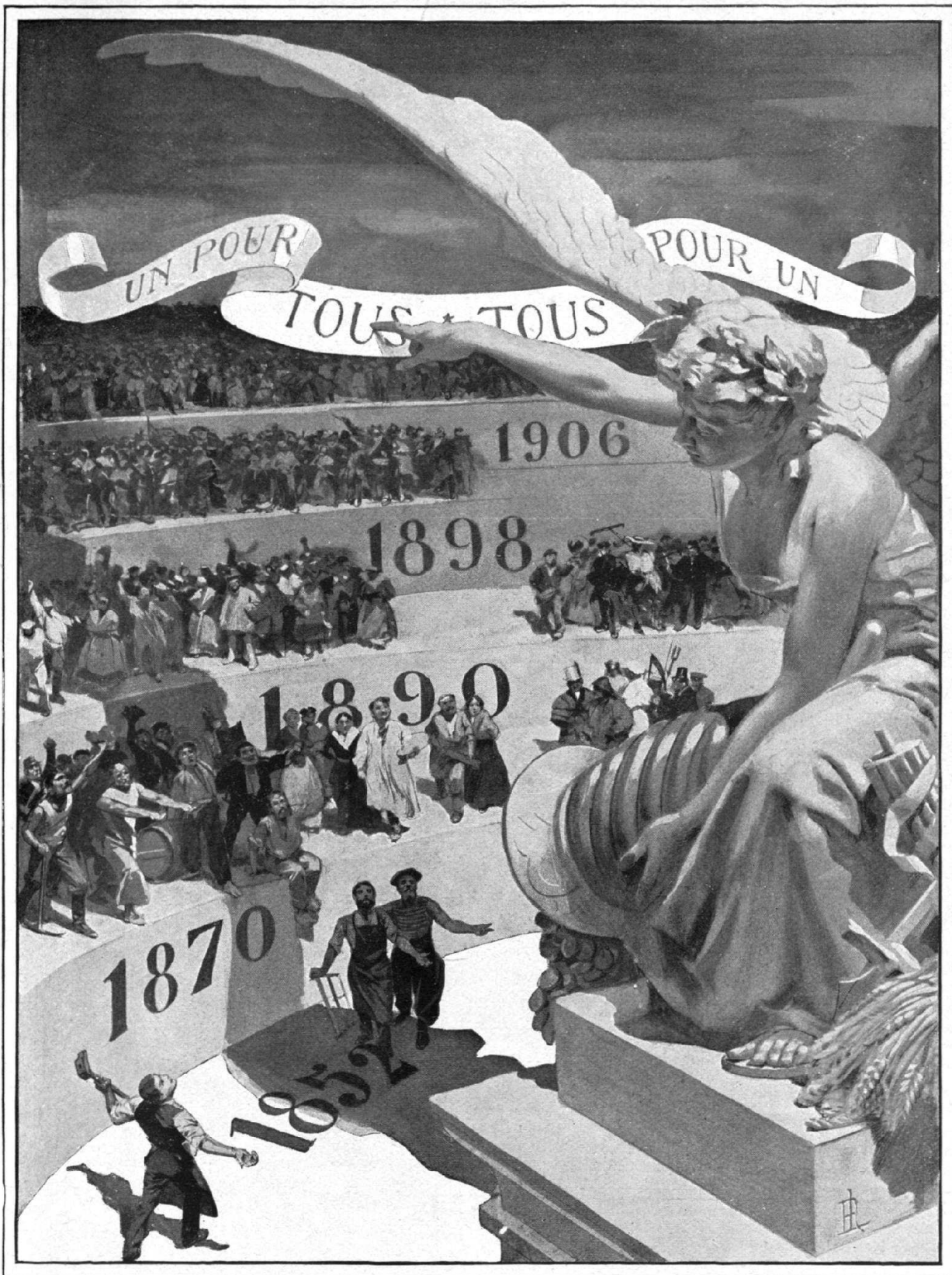
C COMMENT S'EST DÉVELOPPÉE LA MUTUALITÉ. UNIONS DÉPARTEMENTALES

Comme le fait observer M. Mabileau, directeur du Musée social, l'âme de ce grand mouvement mutualiste qui emporte actuellement la France vers on ne sait quelle superbe destinée, cette conception de la mutualité est particulière à notre pays. On ne la rencontre, hors de chez nous, que chez des Latins, qu'en Italie, en Espagne, et dans l'Amérique espagnole, ainsi qu'en Belgique. Elle tend à concilier ces antinomies de notre société : l'individu et la communauté, la liberté et la loi. Ce ne sont pas des théoriciens qui l'ont lancée et mise en œuvre. Elle fut partout le produit de tâtonnements. Les nécessités locales ont posé d'elles-mêmes les conditions de chaque petit problème à résoudre et en ont naturellement amené les solutions. Constamment des œuvres se fondent ici ou là, selon les besoins. « C'est le Pain de la Mutualité, le Lait de l'Enfance Mutualiste, la Mutualité Maternelle, la Mutualité Scolaire, la Mutualité Familiale, la Dotation de la Jeunesse, la Dotation des Mères, l'Aide Mutuelle pour la culture rurale, le Prêt Gratuit, etc., etc... »

Dès maintenant il existe des sociétés de secours mutuels pour toutes les professions et ceux que notre article aura su pousser dans cette voie excellente n'auront qu'à s'adresser pour de plus amples renseignements à l'Union Fédérale des Sociétés de Secours Mutuels au Musée social, 5, rue Las Cases. Quoique les membres honoraires ne participent qu'aux charges et non aux avantages, il n'est pas douteux qu'aucune société ne se soustrairait au devoir de venir en aide à l'un de ses anciens bienfaiteurs à qui la fortune serait devenue contraire. De même, ayant réalisé une fortune inespérée, bien des membres de sociétés font abandon à la masse des avantages dont ils pourraient jouir et qui leur sont devenus désormais inutiles. Telle est la large solidarité qui s'établit peu à peu en France. N'y a-t-il pas déjà là une sorte d'impôt sur le revenu, mais bénévolement consenti ?

Mais, dans chaque ville, il se trouvait

Un pour Tous, Tous pour Un!

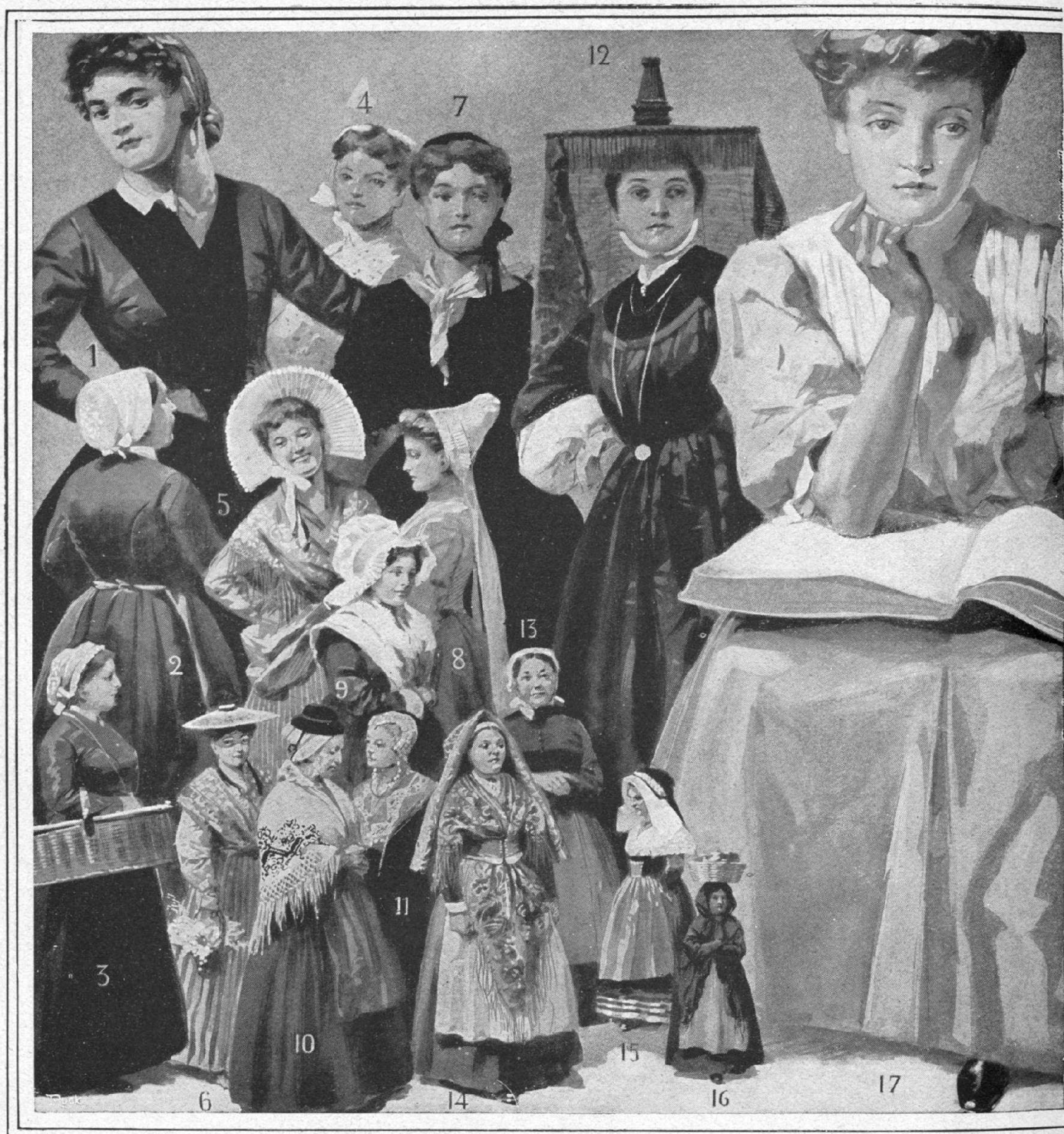


PROGRESSION DE LA SOCIÉTÉ MUTUALISTE

En 1852, il y avait en France 2.488 Sociétés représentant 263.554 mutualistes... en 1906, nous avons 24.000 Sociétés représentant 4.000.000 d'individus (Voir le tableau page 155).

La composition que nous reproduisons représente un tableau animé de cette admirable progression.

Les Grands Faits



LES DIFFÉRENTES PROVINCES FRANÇAISES REPRÉSENTÉES EN PROPORTION

1. Guyenne et Gascogne, 10 départ., 310.000 mutualistes. — 2. Orléanais, 3 d., 80.000. — 3. Touraine, 1 d., 45.000. — 4. Champagne, 7 d., 225.000. — 5. Artois, 1 d., 60.000. — 6. Comté de Nice, 1 d., 26.000. — 7. Lyonnais, 2 d., 220.000. — 8. Poitou, 3 d., 88.000. — 9. Lorraine, 3 d., 85.000. — 10. Auvergne, 3 d., 32.000. — 11. Savoie, 2 d., 31.000. — 12. Bourgogne, 4 d., 19.500. — 13. Maine, 3 d., 47.000. — 14. Béarn, 1 d., 33.000. — 15. Comté de Foix, 1 d., 13.000. — 16. Corse, 1 d. 7.000. —

Un pour Tous, Tous pour Un!



DE CE QU'ELLES CONTIENNENT APPROXIMATIVEMENT DE MUTUALISTES

17. Ile de France, 4 d., 1.123.000. — 18. Languedoc, 8 d., 244.000. — 19. Normandie, 5 d., 215.000.
 — 20. Algérie, 3 d., 21.000. — 21. Provence, 3 d., 215.000. — 22. Nivernais, 1 d., 22.000. — 23. Picardie,
 3 d., 111.000. — 24. Bourbonnais, 1 d., 21.000. — 25. Comtat-Venaisin, 1 d., 20.000 — 26. Bretagne,
 5 d., 145.000. — 27. Berry, 2 d., 47.000. — 28. Angoumois, 1 d., 27.000. — 29. Limousin, 2 d., 24.000.
 — 30. Flandre, 1 d., 42.000. — 31. Dauphiné, 3 d., 183.000. — 32. Aunis et Saintonge, 1 d., 71.000.
 — 33. Anjou, 1 d., 67.000.



LE DIPLOME DE LA MUTUALITÉ

C'est le diplôme que le ministère de l'Intérieur décerne à ceux qui ont mérité une récompense pour services rendus à la Mutualité. Beaucoup s'enorgueillissent, à juste titre, de ce témoignage officiel de dévouement à une belle et grande cause.

une ou plusieurs petites sociétés isolées, souvent ennemies parce qu'inféodées parfois à différents partis politiques, vivant péniblement de leurs maigres ressources, et qui, non contentes de ne se pas entr'aider, se nuisaient souvent et se gênaient toujours. A peine pouvaient-elles servir à leurs membres les secours en cas de maladie et encore de bien pauvres secours.

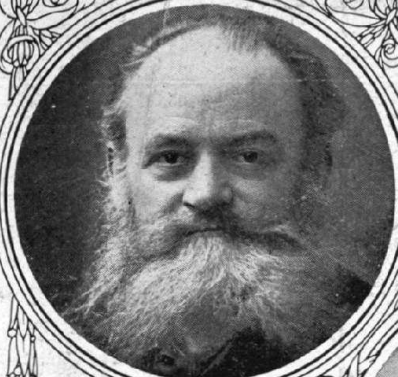
Cette situation difficile amena tout naturellement la création des Unions Départementales qui sont des associations des sociétés d'un département, comme les sociétés sont des associations de citoyens d'une localité. Ces unions donnent à la mutualité toute sa portée par l'importance des services qu'elles rendent et auxquels on n'aurait pu songer sans elles. Elles instituent des tribunaux d'arbitrage qui tranchent à l'amiable les difficultés survenues entre les sociétés affiliées. Elles aident aux arrangements entre leurs sociétés pour que, si un mutualiste vient à changer de résidence, il puisse retrouver dans une

nouvelle association tous les avantages que lui assurait celle qu'il a quittée, avantages que son départ lui faisait perdre avant les Unions. Cette seule considération détournait autrefois de la mutualité tous les ouvriers d'existence un peu nomade. Maintenant, un membre, peut être mis provisoirement en *subsistance* dans une société de sa nouvelle résidence ou, s'il y a lieu, y être inscrit définitivement. C'est là ce qu'on appelle *mutation*.

LES BIENFAITS DES UNIONS. ORGANISATION SUPÉRIEURE

Nous disions plus haut que les sociétés ne peuvent guère soigner leurs malades plus de six mois. Eh bien, moyennant un faible supplément de cotisation de tous les membres des sociétés départementales, l'Union, au bout de cette période, reprendra à sa charge le malade persistant et lui assurera des soins jusqu'à complète guérison. De plus, représentant un nombre respectable de clients, les Unions obtiendront des pharmaciens et des médecins, pour

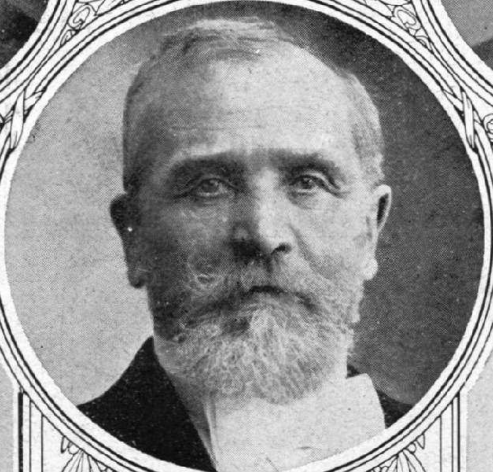
LA MUTUALITÉ
FRANÇAISE



M. CHATELUS



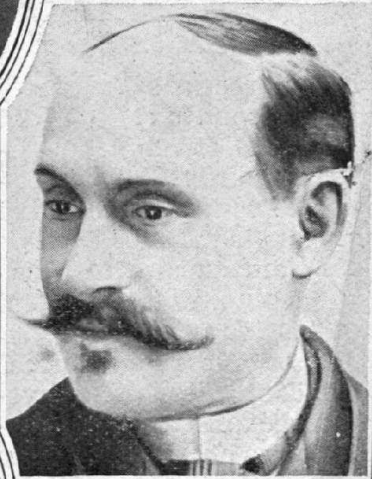
M. LÉOPOLD MABILLEAU



M. ÉMILE LOUBET



M. J. HÉBRARD



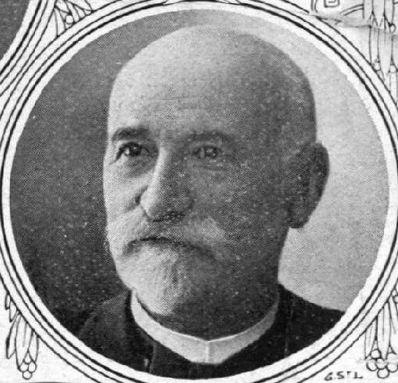
M. SIMONET



M. R. LEDOUX



M. LOURTIES



M. BARBERET

LES PROMOTEURS
DU MOUVEMENT
M. Chatelus, fondateur
des Prévoyants de l'Ave-
nir; M. Léopold Mabil-
lean, président de la
Fédération Nationale de
la Mutualité; M. Emile
Loubet; M. Jean Hé-

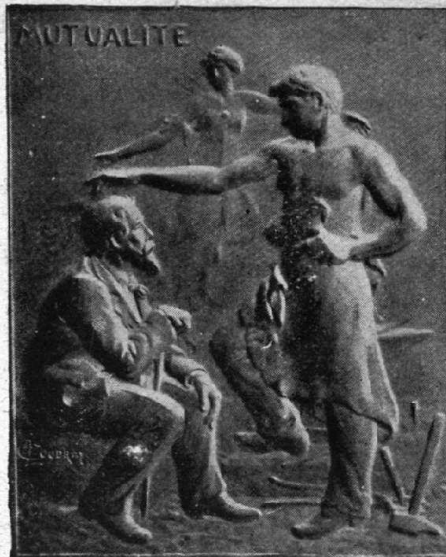
brard, secrétaire général de la Fédération Nationale de la Mutualité française; M. Simonet, président de la Fédération des Pharmaciens mutualistes; M. Lourties, président du Groupe Mutualiste du Sénat; M. Barberet, directeur honoraire de la Mutualité, au ministère de l'Intérieur.

leurs sociétés affiliées des conditions beaucoup plus avantageuses que n'en eussent obtenues des sociétés isolées.

Puis, si l'entente avec les pharmaciens régionaux devient impossible, la loi permet aux Unions de créer des *pharmacies mutualistes*. Il existe déjà environ 35 de ces pharmacies en France. Paris en possède deux, l'une rue de Clignancourt dans le XVIII^e arrondissement, l'autre rue de Nemours, dans le XI^e et la création de vingt autres établissements similaires est à l'étude. Pour donner une idée des services que peuvent rendre ces pharmacies, disons qu'elles font jusqu'à 30 et 40 0/0 de réduction sur le prix des drogues et vendent la quinine sur le pied de 55 francs le kilo alors que les pharmaciens ordinaires le détaillent à 1 fr. 25 le gramme.

Grâce à leurs ressources abondantes, les Unions favorisent l'établissement de dispensaires et de sanatoriums pour traiter les mutualistes qui dépendent d'elles. Enfin, on a vu que les sociétés étaient le plus souvent incapables de garantir à leurs membres un quantum fixe de retraite. Tous les départements de France possèdent maintenant leurs Unions et le service des retraites va s'améliorant partout.

Ajoutons que les Unions favorisent grandement la création de sociétés là où il n'en existe pas encore et que toutes les sociétés de secours, quel que soit leur esprit, peuvent appartenir à leur Union départementale qui les aide puissamment tout en leur laissant leur autonomie et en évitant de s'immiscer dans leurs affaires intérieures. Aussi, les sociétés s'affilient-elles de plus en plus aux Unions, n'y trouvant aucun inconvénient et en recevant de multiples avantages.



LA MUTUALITÉ, PAR COUDRAY



LA MUTUALITÉ, PAR LEGASTEBOIS

Cette plaquette et ce médaillon figurent parmi les attributs artistiques les plus connus de la mutualité.



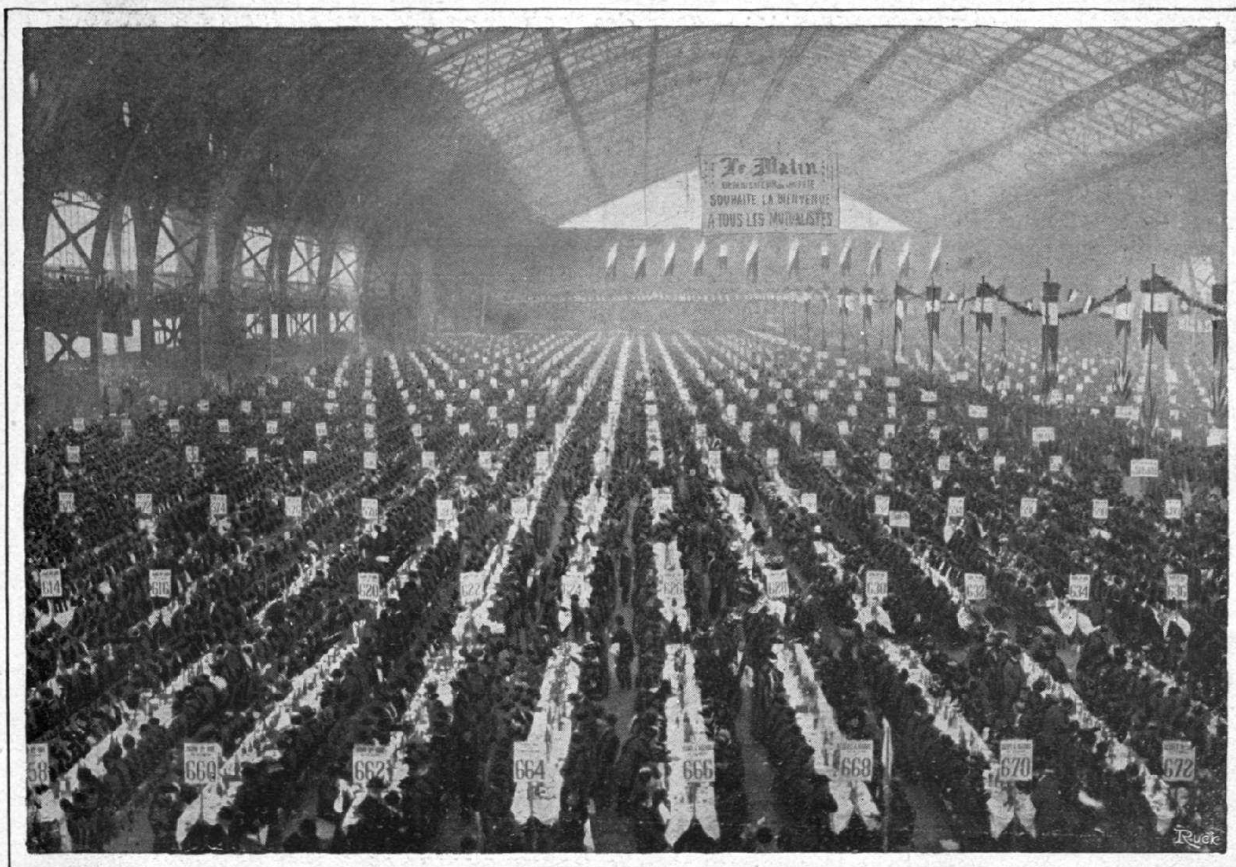
LA MÉDAILLE DE LA MUTUALITÉ (ruban noir et bleu)

Enfin, au-dessus des Unions et les englobant toutes, il y a la Fédération Nationale des Sociétés de Secours Mutuels dont le président est M. Mabillean. Elle forme un groupe puissant, si l'on considère qu'il existe actuellement en France, 24.000 sociétés présentant un effectif de 4 millions de membres et possédant une fortune de 450 millions!

On comprend donc que la loi accorde un traitement de faveur à ces œuvres de prévoyance et d'assurance sociales. 1^o Elle donne une subvention de un franc par tête de sociétaire et par an à toute société remplissant les fonctions principales de la mutualité : secours de maladie, secours de vieillesse et de 0 fr. 50 à celles qui n'en remplissent qu'une seule; 2^o Toute somme affectée par une société au secours de vieillesse et déposée au fonds commun, dont la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse à la gestion, est aussitôt bonifiée par un apport de l'Etat égal au quart du montant de ladite somme

(avec une limite maxima, toutefois) 3^o Tous les dépôts des sociétés, soit au fonds libre, soit au fonds commun de retraite, reçoivent un intérêt de faveur de 4 1/2 0/0.

Le nombre imposant des mutualistes (3 millions d'électeurs) leur permet de défendre avec efficacité les privilèges dont ils jouissent assez justement, en somme, contre les attaques des partisans d'une organisation générale et nationale des retraites pour la vieillesse. Ces mutualistes entendent unifier tous les efforts dans une égalité rigoureuse et ne veulent pas laisser absorber le mutualisme dans leur projet. La Fédération leur répond d'abord qu'il n'est pas juste que les mutualistes volontaires perdent les avantages que leur a conquis



LE BANQUET DE LA MUTUALITÉ EN 1905.

Ce fut un rare spectacle que celui de ce banquet de cinquante mille convets, organisé par Le Matin, et servi dans l'immense vaisseau de la Galerie des Machines. Les mutualistes français y prirent conscience de leur nombre et de leur force.

prévoyance et leurs privations au profit des mutualistes d'obligation.

Ils font de plus observer que, si tous les Français étaient mutualistes, ce serait autrement avantageux pour l'État et pour les citoyens que si l'État était chargé d'assurer des retraites à tous. Ce serait une immense économie de loyers, de personnel, de frais de perception. Les bonnes entreprises privées se font toujours à moins de frais et fonctionnent toujours plus utilement que les services de l'État. Or, les sociétés de secours mutuels n'ont cessé de s'étendre et l'on peut fort bien prévoir le moment où il ne sera pas un Français qui ne soit mutualiste. Voyez plutôt.

	Nombre de sociétés	Nombre de sociétaires
1852	2.488	263.554
1862	4.388	639.044
1872	5.793	798.811
1882	7.279	1.180.747
1892	9.662	1.503.787
1902	15.568	2.408.971
1906	24.000	4.000.000

Ce serait alors la question sociale presque résolue sans contrainte et par la coopération fraternelle de tous les citoyens. Ce n'est vraiment plus une utopie que d'envisager le moment où les syndicats si nombreux, si puissants eux aussi, viendront donner la main aux mutualités. Que recherchent les syndicats? L'amélioration du sort de leurs membres, des salaires plus élevés, une vie plus large. Les coopératives qu'ils organisent pour satisfaire à une partie de ce programme ne sont rien autre que des sortes de mutualités et un jour viendra où, par la force des choses, les deux organisations se rencontreront, se fondront peut-être, ou coopéreront en tout cas.

Les mutualités distribueront les sommes recueillies par les syndicats. Ceux-ci pourront élever leurs cotisations que les membres verseront plus volontiers, les voyant utilisées immédiatement au lieu de n'être mises en réserve que pour le seul cas de grève. Les syndicats pénétreront les mutualités et les mutualités les syndicats. Or,

quiconque a appartenu à une société mutuelle sait la fraternité qui réunit tous ses membres: on aime sa société comme sa famille et de très nombreux patrons, membres honoraires, y coudoient leurs ouvriers. Les deux classes — presque ennemies! — apprennent à s'y apprécier, finissent par reconnaître leurs mutuelles qualités et, pour ceux-là, l'entente est faite. Et voilà, cette fois, la question sociale, entièrement résolue sans violence. Ce ne sera pas l'âge d'or, sans doute impossible sur la terre, mais que cet âge-là sera donc supérieur au nôtre! Et, afin que les lecteurs ne nous prennent pas pour des rêveurs, qu'ils se rappellent qu'il ne s'agit pas ici de sentimentalité, mais que cette fraternité très possible se basera sur l'intérêt, seul vrai mobile de nos actions, sur une communauté d'intérêts!

La France a des ressources de bon sens au moins aussi inépuisables que celles de son fameux bas de laine. Elle verra où est son bien et, une fois de plus, elle donnera au monde un exemple héroïque et magistral bientôt suivi par toutes les nations.

Mais, puisque nous parlons de nations, rappelons qu'une *Fédération internationale*

des Sociétés de Secours Mutuels est en voie de formation. Le bureau en est constitué sous la présidence de l'infatigable M. Mabileau. Quatorze nations y ont adhéré en principe et l'organisation de cette admirable Fédération a été mise au programme du Congrès de Nice. On espère arriver à établir entre les nations des services analogues à ceux qui fonctionnent déjà partiellement entre les sociétés françaises et d'Union à Union: mise en subsistance, mutations, etc.

Voilà une œuvre qui fera peut-être encore plus pour la paix du monde que la Conférence de la Haye. C'est dans la solidarité humaine que reposent les solutions de toutes ces questions douloureuses qui enfièvrent notre société en pleine transformation. La mutualité a engagé délibérément la lutte contre tous les fléaux qui déciment l'humanité et lui rendent la vie si dure: la maladie, l'invalidité, le chômage, l'alcoolisme, la tuberculose, la misère, la mortalité infantile qui, dans toutes les mutualités maternelles a diminué de 3 à 25 pour 100. Rassurant l'homme sur le sort de ceux qu'il quitte, ayant adouci la vie, elle rend encore le trépas moins pénible.



LA BANNIÈRE DE LA MUTUALITÉ

Cette bannière a été offerte à la Fédération Nationale de la Mutualité française par les dames de la ville de Nantes.

(Composition de G. Riom.)



M. PAUL REVOIL, ambassadeur à Berne, est nommé (23 janv.) ambassadeur à Madrid. Il était l'homme le plus qualifié pour recueillir la succession de M. J. Cambon et mettre en pratique le protocole d'Algésiras dont il est l'un des auteurs.



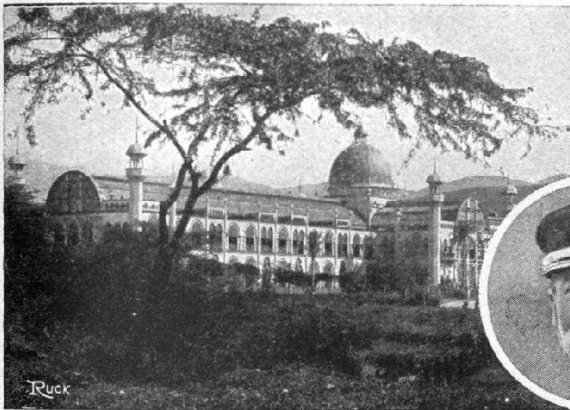
ARMIN MULLER, colonel suisse, qui est nommé (15 janv.) inspecteur de la police marocaine, chargé de contrôler le bon fonctionnement de la police franco-espagnole instituée par la conférence d'Algésiras. (Cl. Soldani.)



LE COMTE HORRIC DE BEUCAIRE, qui fut, tour à tour, secrétaire d'ambassade à Berlin, Belgrade, au Caire, est nommé (25 janv.) ministre de France à Copenhague, où il succède à M. Crozier, nommé ambassadeur à Vienne.



Le Gouvernement américain a accordé l'entreprise générale de la construction du Canal de Panama à un ingénieur new-yorkais, M. W. J. OLIVER. On dit que ce contrat est le plus important qui ait été accordé à une seule personne.



Le palais des Expositions à la Jamaïque.

Le 16 janvier, Kingston, ville des Antilles anglaises, capitale de la Jamaïque depuis 1859, a été en partie détruite par un violent TREMBLEMENT DE TERRE suivi d'incendies. On compte 800 morts et plus de 4.000 blessés. 20.000 personnes sont sans abri. — Le



La Recherche des cadavres.

contre-amiral américain Davis ayant fait débarquer un peu hâtivement ses marins pour assurer l'ordre, le gouverneur, sir Alfred Swettenham, le pria un peu rudement de rembarquer. L'incident, grâce à un échange courtois de lettres n'eut pas de suite.



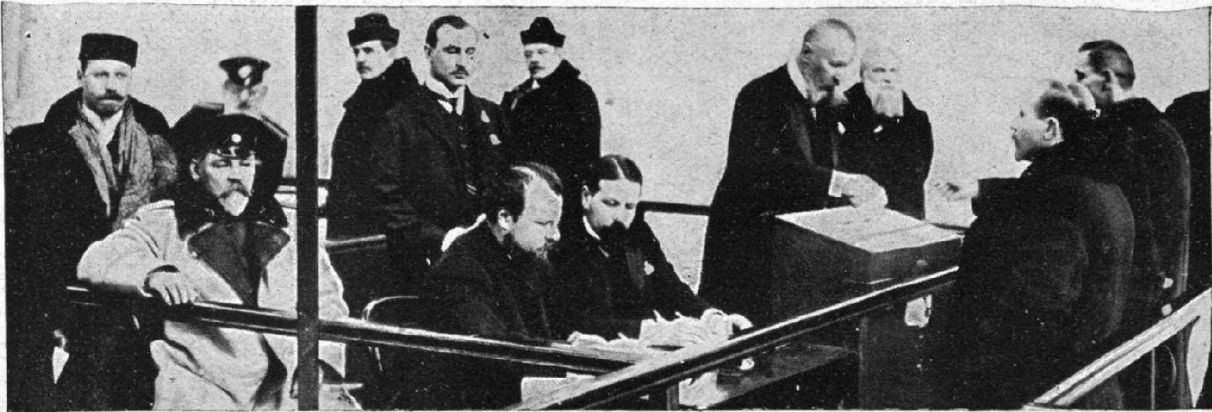
L'Amiral Davis.



LES ÉLECTIONS EN ALLEMAGNE. — Le Reichstag ayant été dissous le 13 décembre, les électeurs allemands ont été appelés à voter le 25 janvier et pour le scrutin de ballottage le 8 février. Les élections du Parlement allemand se font dans des conditions analogues aux nôtres : suffrage universel, scrutin uninominal, majorité absolue au premier tour et majorité relative au scrutin de ballottage. Le secret du vote est assuré dans des conditions beaucoup plus strictes

qu'en France. L'électeur s'isole et place son bulletin (sur lequel il inscrit lui-même le nom de son candidat) dans une enveloppe de type uniforme.

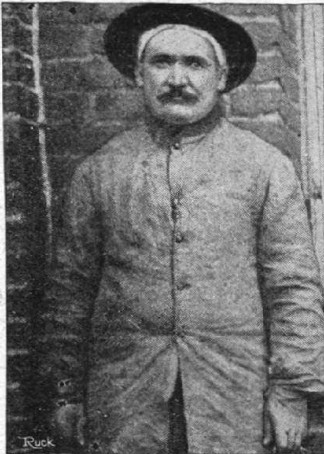
Voici l'état officiel des partis : Centre catholique, 110; Conservateurs, 59; Nationaux-libéraux, 56; Socialistes, 43; Antisémites, 31; Parti de l'Empire, 22; Parti démocratique, 28; Union libérale, 14; Démocrates du Sud, 7; Lorrains, 3; Indépendants, 4. Les socialistes (fait saillant du scrutin) perdent 35 sièges.



UN BUREAU POUR L'ÉLECTION DES DÉLÉGUÉS QUI ÉLIRONT LA DOUMA

Les Russes aussi ont commencé à renouveler en février, leur Chambre, la Douma d'Empire. L'élection au premier degré a eu lieu sans troubles graves ; les

députés paraissent en majorité favorables aux Cadets, c'est-à-dire à la fraction modérée de la gauche appelée aussi Démocrates-constitutionnels.



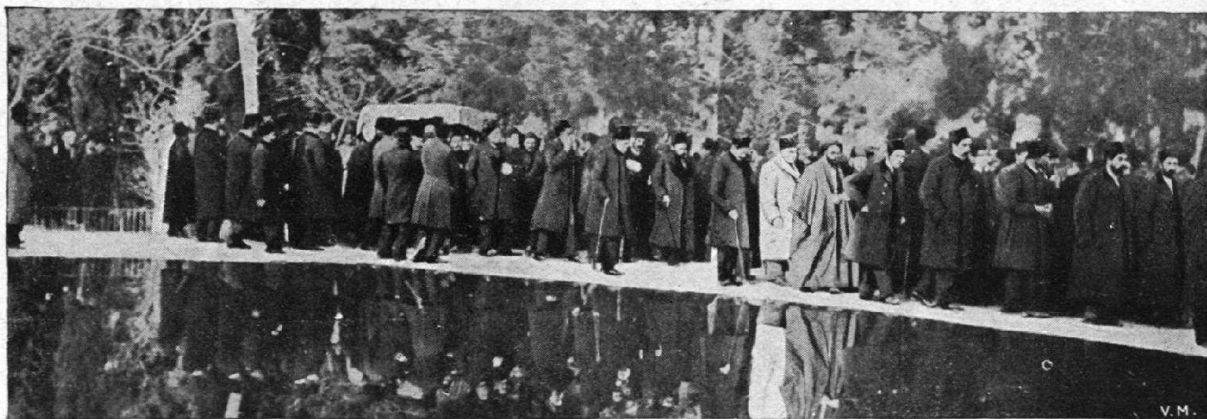
Le 28 janvier, un coup de grisou a fait trois victimes aux mines de Lievin (Pas-de-Calais) parmi lesquels le CHEF PORION LAURENT, dont nous donnons le portrait en tenue.



Le 28 janvier, une épouvantable CATASTROPHE s'est produite aux MINES DE LA SARRE. Une explosion de grisou a eu lieu dans la fosse de houille grasse de Reden, à 500 mètres de profondeur. On compte plus de 150 morts. L'Empereur Guillaume II et le Président de la République ont échangé, à cette occasion, des télégrammes de condoléances.



M. PELVEY, ingénieur divisionnaire des mines de Lievin, dans sa tenue de mine, victime du coup de grisou du 28 janvier, ainsi que l'ingénieur en chef, M. Vaissière.



L'ENTERREMENT DU SHAH. — Quoique la mort du Shah de Perse se soit produite dans les limites de notre dernier memento, il est intéressant de donner

Les journaux publient (29 janvier) une déclaration des évêques de France avec modèle de procès-verbal de jouissance, qui est un premier pas vers la conciliation dans les rapports entre l'état et le clergé.

cette curieuse photographie qui nous arrive seulement ce mois-ci et qui représente le CORTÈGE FUNÉBRE en marche vers le tombeau des Shahs

A la Chambre (29 janvier), discours de M. Briand sur la loi relative à la liberté de réunion.

M. Caillaux, ministre des Finances, dépose son projet d'impôt sur le revenu (5 février).



MAURICE DONNAY A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Cette photographie fut prise au printemps dernier, pendant les répétitions de *Paraître*, la troisième pièce de Donnay jouée au Français. Les figures sont, de gauche à droite : le souffleur, M. Mayer, M. Claretie, M. de Féraudy, Maurice Donnay.

Du " Chat Noir " à l'Académie

Personne n'ignore que c'est du fameux théâtre-cabaret de Montmartre que Maurice Donnay s'élança vers l'Académie à travers une des carrières dramatiques les plus brillantes, mais, en même temps, les plus consciencieusement artistiques qu'on ait jamais vues. C'est cette carrière que nous allons retracer rapidement ici, au lendemain de la consécration suprême du nouvel académicien



Nous sommes à Montmartre en 1889. L'Exposition « bat son plein », mais sans parvenir à mériter l'attention d'une étrange tribu de Bohémiens en pourpoints, chapeaux mous, longs cheveux et cravates molles, alors campée sur la butte où sa principale occupation consistait à vider des verres aussitôt remplis par les soins de cabaretiers vigilants.

Un soir, à la terrasse de la taverne du Clou, avenue Trudaine, étaient assis quelques-uns des plus notables membres de la horde, peintres, écrivains, sculpteurs, musiciens, parmi lesquels celui qui écrit ces lignes, quand ils virent arriver un grand garçon d'aspect languide et créole, aux cheveux une idée crépus, à la moustache nais-

sante, qui vint à eux très intimidé, chose fort naturelle, à ce qu'il nous semblait, vis-à-vis de personnages aussi considérables. Il serra la main du spirituel chimiste Gabriel Bonnet, s'assit près de lui, se faisant tout petit et lui demanda :

— Est-ce que vous pourrez me conduire au *Chat Noir* aujourd'hui ?

Une telle prétention parut des plus amusantes. Un dessinateur industriel, à ce que nous avait dit Bonnet, un philistin, au *Chat Noir* ! Eh bien, il avait envie de se faire « acheter », celui-là !

— Alors, vous êtes sorti de l'École centrale ? lui fut-il demandé non sans hauteur.

— Je l'avoue, répondit-il avec humilité, mais j'ai une excuse, c'est que j'en suis sorti le dernier.

— Ah ! alors...

Donnay, car c'était lui, fut donc présenté au *Chat Noir*. Avec une émotion quasi-religieuse, il entendit tonitruer Salis, le fondateur de l'établissement et celui qui s'était titré lui-même le *gentilhomme-cabaretier* daigna se montrer bienveillant. Donnay impétra l'honneur d'envoyer quelques vers au journal de la maison où écrivaient alors Alphonse Allais, Georges Auriol, Léon Gandillot, Jules Jouy, Narciss, Lebeau, Armand Masson, John-Antoine Naue Raoul Ponchon, Camille de Sainte-Croix, Salis lui-même, Raphaël Shoomard, Charles de Sivry, Maurice Vaucaire, où dessinaient Caran d'Ache, Louis Morin, Henri Pille, Henri Rivière, Sabattier, Henri Somm, Steinlen, Willette et tant d'autres.

Après quelques tentatives infructueuses, les vers de Maurice Donnay finirent par se voir imprimés et l'on en vint même à s'apercevoir qu'ils étaient harmonieux, spirituels et d'une jolie sentimentalité, un peu sensuelle avec une pointe de mélancolie charmante. Donnay était enfin de la maison et un soir que, là-haut, au théâtre où l'on jouait *l'Épopée*, la fameuse pièce d'ombres de Caran d'Ache et Henri Rivière, dont Jules Lemaitre dit qu'elle fut le point de départ de la *napoléonite* qui sévit ensuite pendant quelques années, Salis le trouva seul dans la salle du cabaret.

— Qu'est-ce que tu fais ici, au lieu d'aller rejoindre là-haut tout ce qu'il y a de monde propre à Paris?... Tu vas nous dire « quelque chose ». C'est une occasion meilleure que le neuf de conquérir la célébrité.

NOTRE BON CAMARADE DONNAY VA NOUS DIRE QUELQUE CHOSE

Donnay fut toujours un timide; Salis eut toutes les peines du monde à le décider. Enfin, Salis le poussait dans la salle en annonçant: « Notre bon camarade le poète Maurice Donnay! » qui récita plusieurs poésies, entre autres celle, si délicate, que nous donnons plus loin et qu'on peut appeler inédite, puisqu'elle ne fut jamais publiée que dans le *Chat Noir* et finit sur

une note de fumisterie bien chatnoiresque, avec le *Serpent et le cor de chasse*, fable de puissante moralité, que voici :

Un jour un grand serpent, trouvant un cor de
[chasse,

Pénétra dans le pavillon;

Et, comme il n'avait pas beaucoup de place,
Dans l'instrument le reptile se tasse.

Mais, terrible punition!

Quand il voulut revoir le grand air et l'espace,
Et la vierge forêt au magique décor,

Il eut beau tenter maint effort,

Il ne pouvait sortir du cor,

Le pauvre boa constrictor;

Et, pâle, il attendit la mort.

MORALITÉ

Dieu, comme le boa, est triste au fond du
[cor!



UN DISPARU QUI FUT CÉLÈBRE

Ce titre du journal *Le Chat Noir* où écrivirent, avec Maurice Donnay, beaucoup de nos bons écrivains, fut dessiné à la plume par H. Pille.

Evidemment, cela n'annonçait pas l'observateur, le penseur et le poète de *l'Affranchie* et de *Paraitre*. Ce n'en fut pas moins goûté par le public qui montait à Montmartre pour s'amuser. De ce moment, c'est à pas de géant que Donnay marcha vers la célébrité.

Entre temps, nous parcourions, joyeux, les rues de Montmartre. Nous faisons des fumisteries aux passants inoffensifs, Donnay semait les mots avec la plus somptueuse profusion. Il fermait les portes ouvertes des boutiques en criant :

— Fermez donc ça ! on gèle ici!

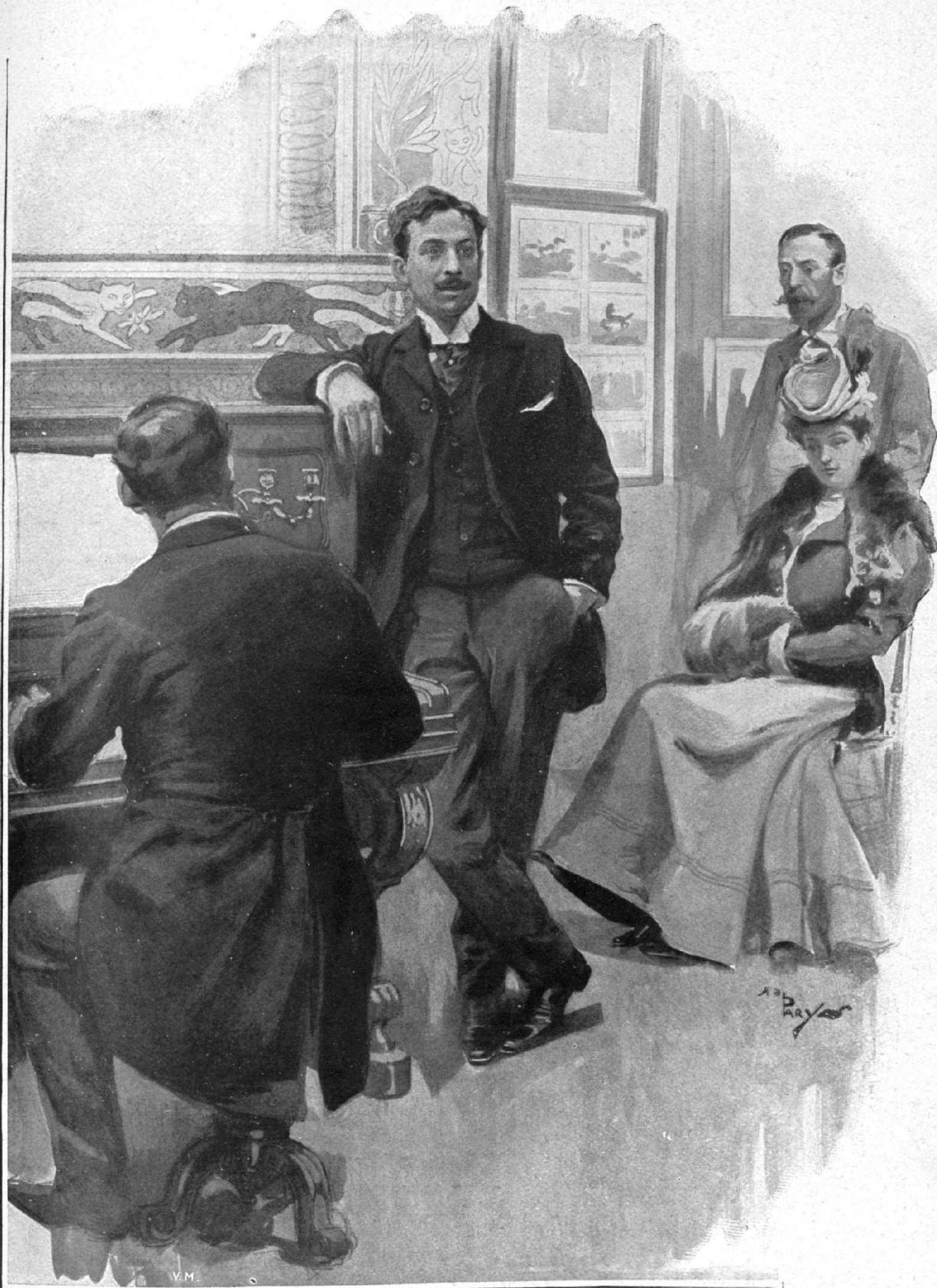
Il entra dans la boutique d'une blanchisseuse pour la prévenir charitablement qu'à tourner ainsi dans sa cage, son écureuil avait l'air d'un imbécile et qu'il allait se faire moquer de lui.

A une dame qui lui faisait remarquer qu'un bouton de son pardessus était dé-pouillé et laissait voir sa carcasse métallique, il répondait doucement :

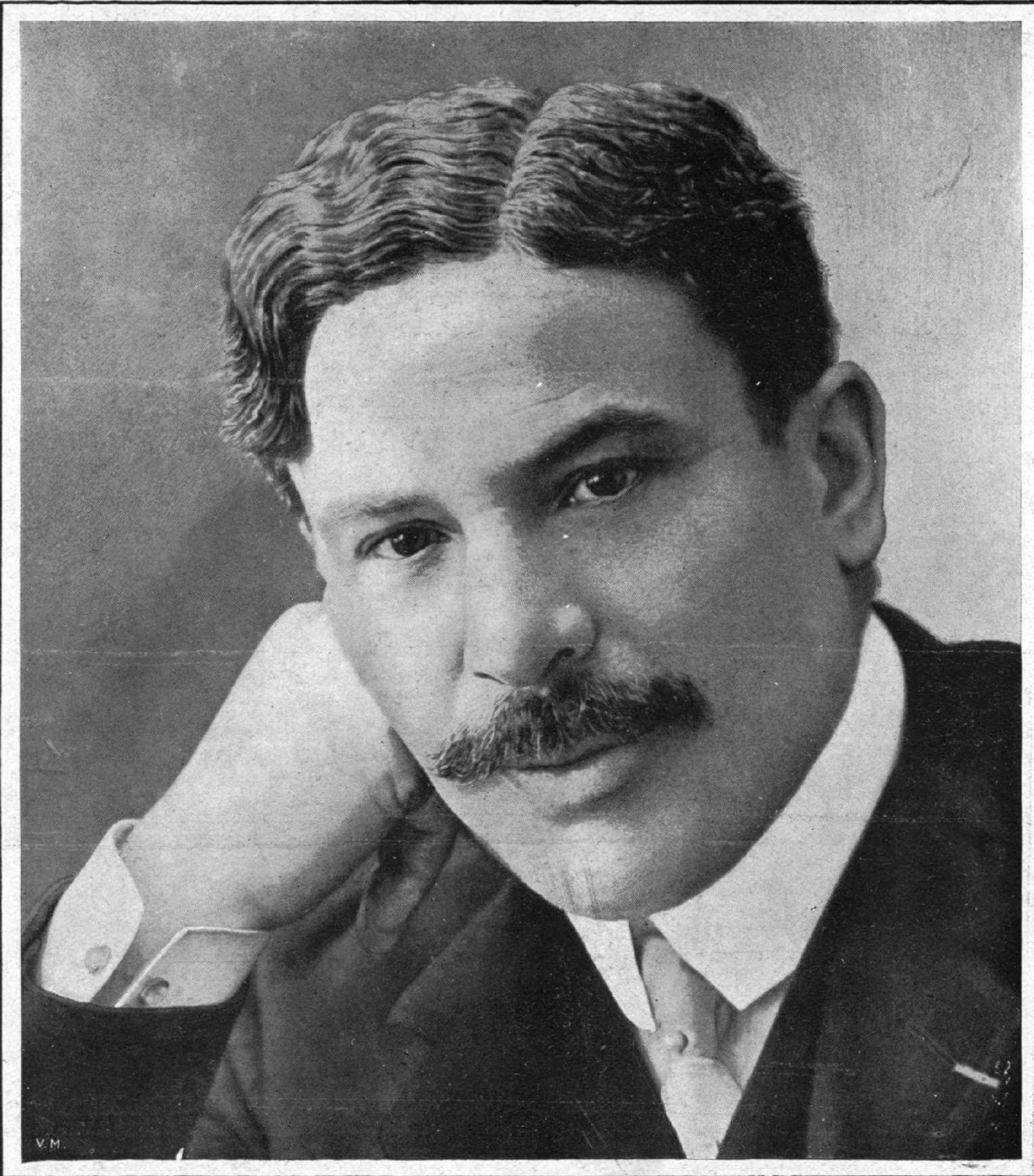
— Oh ! merci ; il ne fait pas trop froid.

Puis sa première pièce d'ombre, *Phryné* fut un événement parisien. La mélodie tour à tour langoureuse et piquante du texte de Donnay s'harmonisait si parfaitement avec les tableaux d'Henri Rivière qu'on eut, cette fois-là, la sensation très nette d'avoir vraiment affaire à quelqu'un. Je n'oublierai pas cette sorte d'angoisse joyeuse et tendre qui empoigna toute la salle dès le lever du

Du " Chat Noir " à l'Académie



DONNAY DISANT LES VERS DE " PHRYNÉ " AU THÉÂTRE DU CHAT NOIR
Quand il charmait de ses vers harmonieux et spirituels les spectateurs du Chat Noir, l'insouciant
Donnay était loin de se douter qu'il serait un jour membre de l'Académie française.



M. MAURICE DONNAY, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

M. Maurice Donnay, auquel on doit tant de belles œuvres théâtrales, a été élu, le 14 février, membre de l'Académie française, par 17 voix. (Cl. Berger)

rideau sur la première scène : au bord de la mer, l'aurore se levait, éteignant une à une les étoiles, tandis que, d'une voix un peu monotone, mais au timbre très prenant, le poète commençait d'égrener la mélodie de ses vers, plainte du vieux Michès ruiné et mis à la porte :

*J'ai dormi, mal d'ailleurs, sur un lit de roseaux.
Le souffle de la nuit a glacé mes vieux os,
Et j'entendais au loin la mer bercer mon rêve
Aurhythmement des flots dolents battant la grève...*

Cependant, Maurice Donnay était devenu le secrétaire de Jacques Saint-Cère, un journaliste qui jouissait alors d'une célébrité passagère. C'est lui qui fit entrer Donnay à la *Vie Parisienne* où il écrivit en collaboration, sous le titre *Chères madames*, des dialogues d'une observation incisive, d'un esprit étincelant, avec une note de gaminerie très particulière et qui est restée dans le mot, la marque de Maurice Donnay. D'autres dialogues suivirent écrits par lui



MAURICE DONNAY, DESSIN INÉDIT DE SEM

En regard de la dernière photographie du nouvel académicien, nous avons pensé qu'il serait amusant de donner cette caricature de Sem qui a « croqué » spécialement pour Je sais tout la physionomie de l'auteur de Paraître.

seul, intitulés *Education de Prince* et d'où devait sortir la pièce inimitable qui porte le même nom et dont on vient d'applaudir près de cent fois la dernière reprise, au Vaudeville.

Le nom de Donnay se répandait peu à peu dans Paris. Après *Ailleurs*, une autre pièce d'ombres, Porel lui demandait *Lysistrata*, dont le succès fut considérable et, le vent en poupe, il quitta définitivement le *Chat Noir* qui l'avait fait connaître.

A la Renaissance, *Amants* fut un triomphe. Ce fut le début de Jeanne Granier comme comédienne. Jusqu'alors, elle avait chanté l'opérette. Egayées par la verve gamine du futur académicien, les répétitions furent une joie. On s'entendait admirablement.

Quant à la répétition générale, je crois bien que jamais on ne vit une salle à ce point emballée. Tous les spectateurs étaient debout, applaudissant furieuse-



AU THÉÂTRE-FRANÇAIS
Dans la loge de M^{me} Blanche Pierson, de la Comédie-Française, l'auteur discute un point délicat avec l'amusante, M^{me} Deguingois.

AU VAUDEVILLE

Pendant une répétition d'*Education de Prince*, Maurice Donnay donne quelques indications à son interprète, M^{me} Jeanne Granier.

ment et criant d'enthousiasme.

Depuis *Amants*, la carrière de Donnay ne fut guère qu'une suite de succès. Comme à tous les auteurs dramatiques, il lui arriva d'étranges aventures. Sur l'avis de sa principale pensionnaire, un directeur lui rendit une pièce commandée sous prétexte qu'injouable. Or, cette pièce n'était autre que *l'Autre Danger*, un des plus grands succès de la Comédie-Française où elle connut les honneurs, assez rares sur cette scène, de la centième représentation. Tout le monde peut se tromper.

En somme, la vie s'est montrée clémente pour le nouvel académicien; elle avait de bonnes raisons pour cela. Mais quelles étranges légendes se créent sur les hommes notoires! Ainsi, c'est à peine si

on commence à savoir que celui dont on a voulu faire le plus Parisien des Parisiens, le plus boulevardier des boulevardiers, déteste de toute son exécution la vie factice de Paris et l'esprit superficiel et méchant du boulevard. Il ne trouve de joie et de repos qu'alors qu'il en est éloigné.

Il le dit volontiers : à Paris, il ne compose rien qui vaille. Tout au plus peut-il y *retaper* quelque

scène, y figurer une réplique. Mais c'est loin de Paris, au Prieuré de Gaillonnet en Vexin, ou en sa villa Lysis, à Agay, au bord de la belle Méditerranée, qu'il a écrit toutes ses pièces.

En ces asiles de paix, il se couche tôt et se lève de bonne heure, travaillant toute la matinée, se promenant l'après-midi avec sa femme, à pied ou à bicyclette, faisant des excursions aux environs. Le soir, on joue aux échecs, on lit et cette vie calme et régulière recommence le lendemain.

Cependant, Donnay n'est pas de ceux qui abattent chaque jour que Dieu fait un nombre toujours égal de pages. Il travaille par intermittences et, quand il touche à la fin d'une pièce, il lui arrive fort bien de rester en son cabinet jusqu'à huit et neuf heures par jour. Et puis, l'œuvre terminée, il restera quelque



AU PRIEURÉ DE GAILLONNET
*Maurice Donnay et sa charmante femme
s'amuse volontiers à cueillir leur dessert.*

temps sans rien faire que lire, vivre, observer, prendre des notes et expédier son courrier.

Il écrit dans une sorte de fièvre, marchant à grands pas dans son cabinet, parlant tout haut ses rôles et faisant les gestes de ses personnages. En même temps — il n'est pas d'écrivain qui n'ait, en composant, sa petite manie — il roule entre ses doigts, avec une agilité singulière, des boulettes de mie de pain. La boulette apparaît, disparaît, file, revient dans une sorte de prestidigitation automatique. Si elle lui échappe et roule à terre, il se met à sa recherche d'un air inquiet. Parfois quelqu'un, touché de son ennui, la ramasse et la lui rend. Il rit gentiment, mais le voilà de nouveau sous la tyrannie de l'idée et la boulette reprend de plus belle son jeu de cache-cache derrière les doigts infatigables. Ou bien il allume des cigarettes qu'il jette presque aussitôt, après en avoir tiré une ou deux grosses bouffées.

C'est donc bien à tort qu'on se l'imagine comme un auteur indolent qui se laisse aller à une facilité folle et écrit en se jouant des choses auxquelles il n'attache pas d'importance. Il est, dans son théâtre, des scènes qui furent écrites cinq et six fois d'un bout à l'autre, et les copistes savent le nombre de copies, chaque fois définitives et chaque fois modifiées, qu'ils ont à faire d'une seule et même pièce.

Au théâtre, pendant les répétitions, il donne à ses interprètes d'excellentes indications, des intona-

tions, leur joue une scène, s'écrie :

— Voyons, c'est moi qui fais Charlotte.

Et il fait Charlotte et l'on rit, mais on l'écoute beaucoup parce que ses conseils sont toujours bons. Il n'en est pas de même devant un auditoire car Donnay perd alors tout de sa belle assurance.

Dernièrement, en lisant sa conférence à l'Odéon, il était grandement ému et ne se reprit qu'à la longue; mais, il n'y a pas si longtemps qu'assistant à un banquet de gens de lettres et sollicité à brûle-pourpoint de prononcer quelques mots, alors qu'il ne s'y attendait nullement et n'avait rien préparé, il fut obligé de prier son voisin de bien vouloir parler pour lui. « Je n'y peux rien, dit-il; c'est physique! »

Quoi qu'il en soit, on peut être tranquille, le jour de la réception solennelle de Donnay à l'Académie on entendra un discours qui fera époque dans les fastes de la maison de Mazarin, et, selon une expression clichée dont il a horreur, ce sera une fête bien parisienne. Mais ce que pourront être ensuite les séances consacrées au fameux dictionnaire, s'il y assiste! J'imagine qu'elles

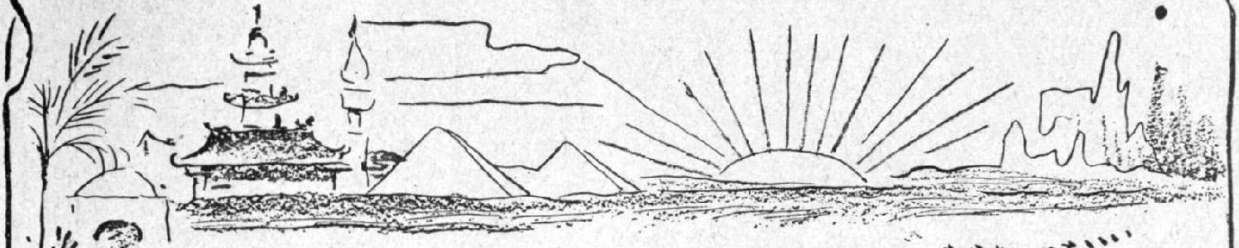
ne laisseront pas que de prendre une tournure toute nouvelle et, si l'on y reste trop longtemps sur un mot, avec sa verve gaminée et toujours aussi jeune, l'auteur de *Paraitre* aura vite fait d'en trouver d'autres. Vous verrez qu'on rira et l'ombre gourmée de feu M. Pingard s'imaginera bien sûr assister au commencement de la fin du monde.

CHARLES TORQUET.



DONNAY LISANT SON DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Nous avons essayé de figurer l'ancien poète du Chat Noir lorsqu'il
lira son discours devant la grave compagnie.

VERS L'HOTEL DES PUBLICATIONS
PIERRE LAFITTE



DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE



DES QUATRE COINS
DE L'EUROPE



DES DIFFÉRENTS QUARTIERS DE PARIS



Laurès

Dujardin-Beaumetz

Deschanel

Brisson

Briand

Clemenceau

Fallières

DES NOTABILITÉS DE LA POLITIQUE



A. France

Hervieu

Paul Adam

Coppée

Rostand

Sardou

Mendes

..... DES LETTRES



Rodin

Besnard

Abel Faivre

Carolus Duran

Charpentier

Massenet Messenger

..... DES ARTS



Beccarel

Korn

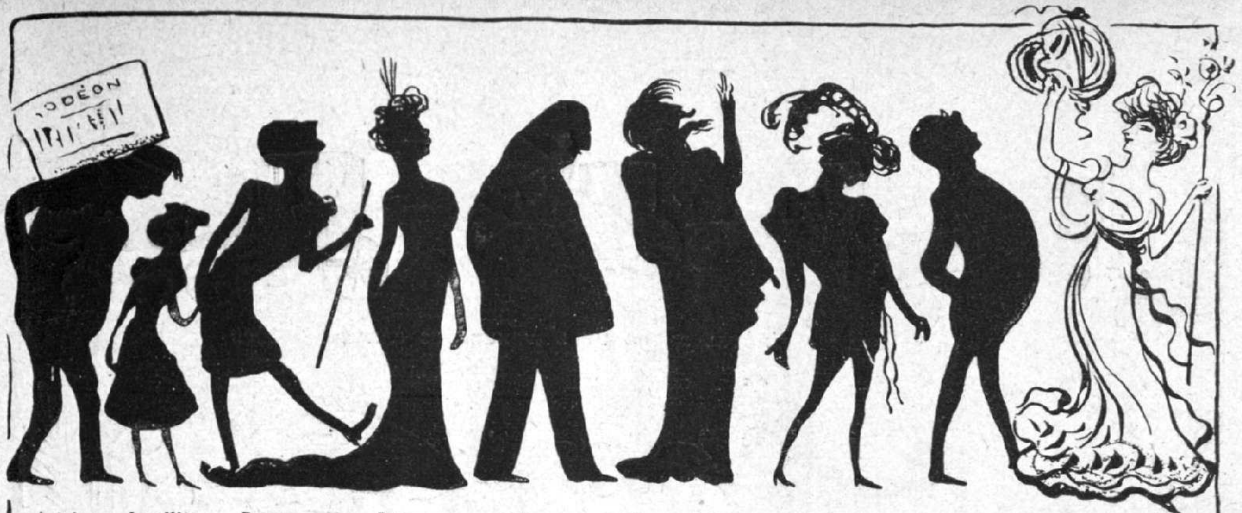
Doyen

Edison

Metchnikoff

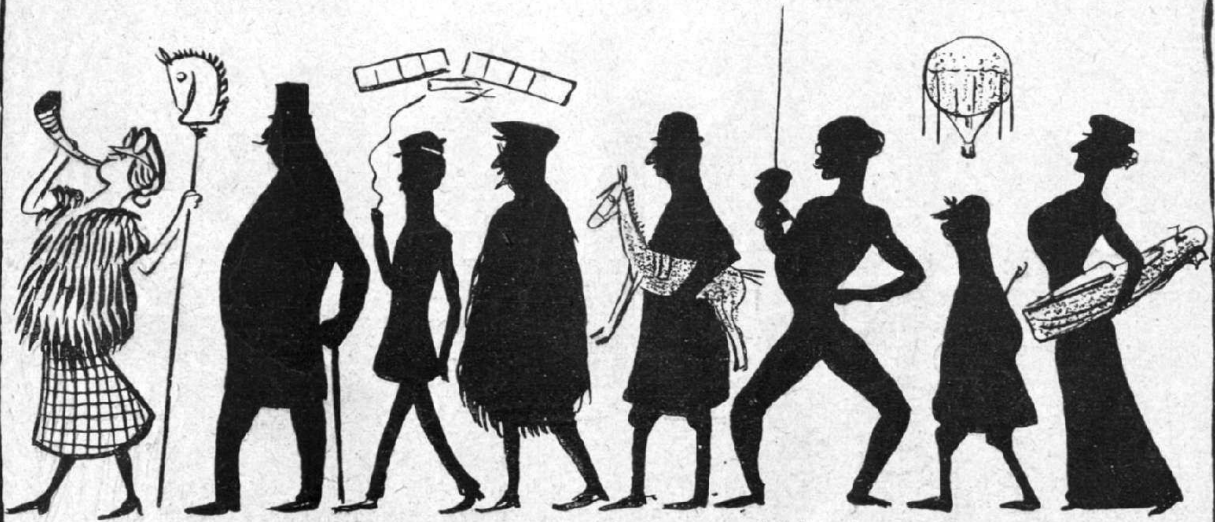
Flammarion

..... DES SCIENCES



Antoine Lavallière Brasseur Réjane Guitry Mounet-Sully Sarah Bernhardt Coquelin

..... DES THÉÂTRES



De Dion Santos-Dumont De Zuylen Ed. Blanc J.-J. Renaud Stern M^{me} Du Gast

..... DES SPORTS



Arthur M... B. d. C.st.ll.n. D. M.nt.sq... M^{me} d. N...ll.s Ch...ch.rd M.rq...s d. Miss. D.ch.ss. d'z,s

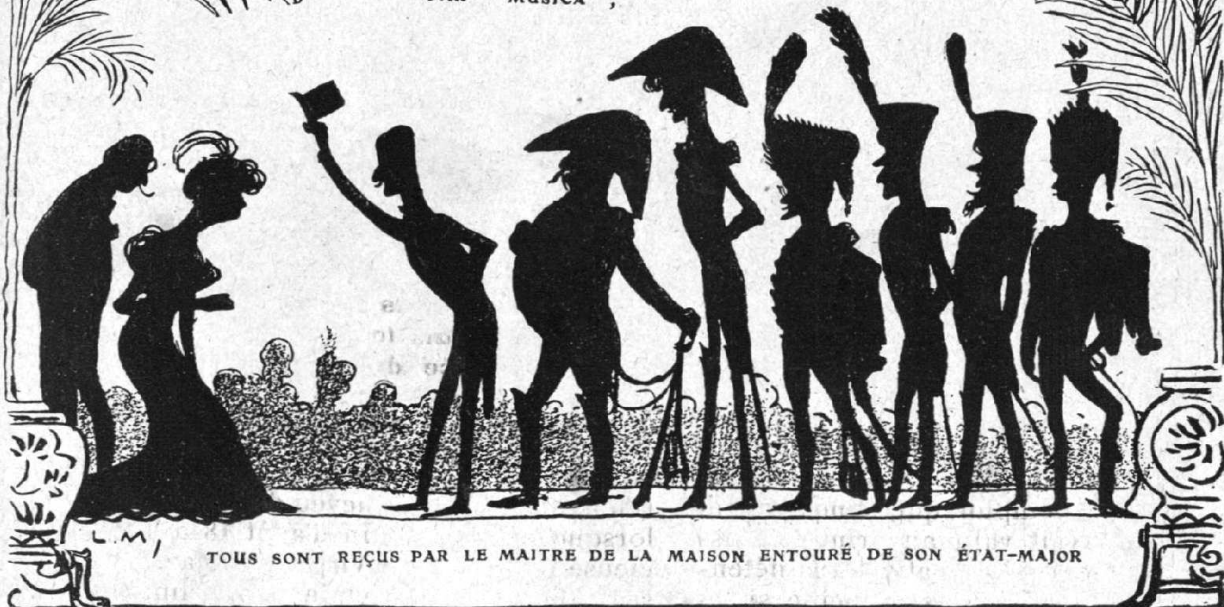
..... DU MONDE



SE RENDENT A L'HÔTEL DU 90 DE L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES



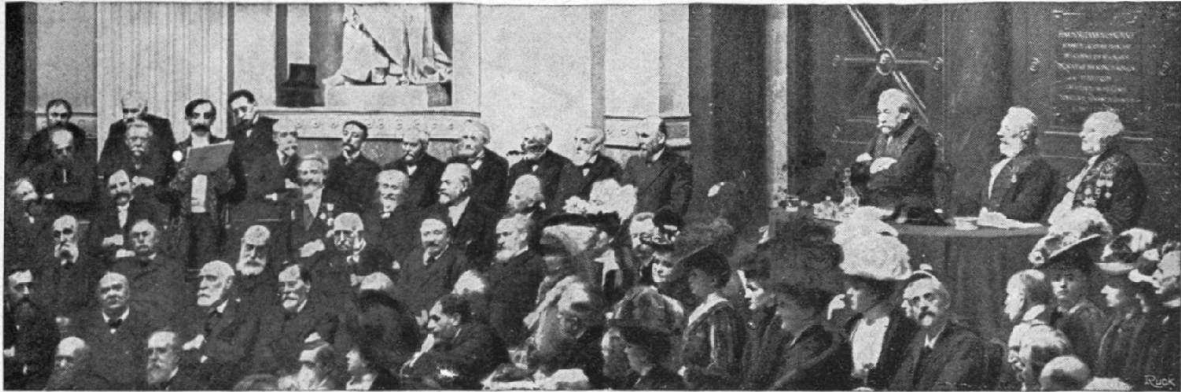
OÙ AU SON D'UN BRILLANT ORCHESTRE CONDUIT
PAR "MUSICA",



TOUS SONT REÇUS PAR LE MAÎTRE DE LA MAISON ENTOURÉ DE SON ÉTAT-MAJOR



M. Barrès lisant son discours.

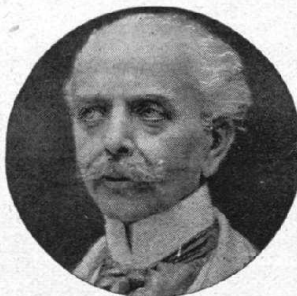


Le 17 janvier, M. MAURICE BARRÈS élu à L'ACADÉMIE FRANÇAISE en remplacement du poète José Maria de Hérédia a, pour sa réception, prononcé, devant une salle bondée et particulièrement élégante, un très littéraire et charmant éloge de son prédécesseur. Les parrains du romancier des *Déracinés* et

des *Amitiés Françaises* étaient M. Henry Houssaye que l'on voit à sa gauche et M. Paul Bourget, à sa droite. Le bureau de l'Académie était composé de M. Gaston Boissier, à droite, de M. Frédéric Masson, à gauche et, au milieu, de M. le vicomte de Vogué qui répondit avec esprit au nouvel académicien.



M. GEORGES PICOT, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, publie en 2 volumes de *Notices historiques* de solides et belles études sur Léon Say, Jules Simon, le duc d'Aumale, Hippolyte Passy, etc.



M. HENRI WELSCHINGER, l'historien érudit, auteur du *Roi de Rome*, du *Divorce de Napoléon*, du *Pape et l'Empereur*, est élu le 2 février à l'Académie des Sciences morales, en remplacement du géographe Himly.
(Cl. Je sais tout)



LE CARDINAL MATHIEU, élu à l'Académie Française en remplacement du cardinal Perraud, a prononcé pour sa réception, le 7 février, un très spirituel, très vivant et très beau discours auquel le comte d'Haussonville a répondu éloquemment.



JOHAN BOJER, romancier norvégien, n'avait pas encore été traduit en français. M. Guy Charles Cros vient de faire paraître sa *Puissance du mensonge* qui est un des plus poignants romans qui aient été écrits, sur ce terrible sujet.



M^{me} HÉLÈNE PICARD, prix de poésie de *Femina* de 1904, publie un ardent et très original recueil de poèmes d'amour *L'Instant Eternel*.



M. JEAN VIGNAUD, un de nos jeunes romanciers en vue publie (10 février) la *Terre Ensorcelée*, roman fort dramatique.



M. HENRY KISTEMAKERS, romancier et sportsman, chevalier de la Légion d'honneur (12 janv.), publie *Les Mystérieuses*.



M. CLAUDE ANET, romancier et voyageur, publie un curieux *Voyage en Perse en automobile* illustré d'originales photographies.



M. ETIENNE PORT chargé au ministère de l'Instr. publ. du service des palmes dont on a fait en janv. une abondante distribution.

16 janvier et tous les vendredis suivants, à la Société des Conférences, cours très suivi de M. Jules Lemaitre sur *Jean-Jacques Rousseau*.

Election à l'Académie Française de M. MAURICE DONNAY, au fauteuil de Sorel et du MARQUIS DE SÉGUR au fauteuil de Rousse. Tous les deux ont été élus au premier tour de scrutin (11 février).

RAYON DES PHILOSOPHES. — *Psychologie du libre arbitre*, suivie de définitions fondamentales, par SULLY PRUDHOMME qui fut toujours un poète philosophe. — *Une autobiographie*, par HERBERT SPENCER,

qui est comme le roman au jour le jour du célèbre philosophe anglais (traduction H. de Varigny).

RAYON DES ROMANS. — *La Beauté du Devoir*, par Armand Charpentier; *La Dame très Blonde*, par les frères Fischer, qui savent faire rire; *La petite mienne*, de J. Rameau; *Ames inquiètes*, d'Edgy et le beau roman des frères Margueritte, d'actualité: *Vanité*.

Mort (11 fév.) de M^{me} Bentzon, le romancier bien connu, chevalier de la Légion d'honneur (12 janv.)

RAYON DES POÈTES: *Anthologie des poètes français contemporains*, notices par M. Walch, autographes et choix de poèmes, deux volumes parus.



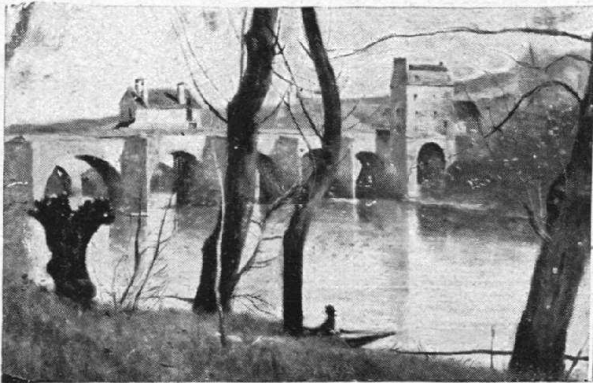
LE DON DE M. MOREAU-NÉLATON AU LOUVRE



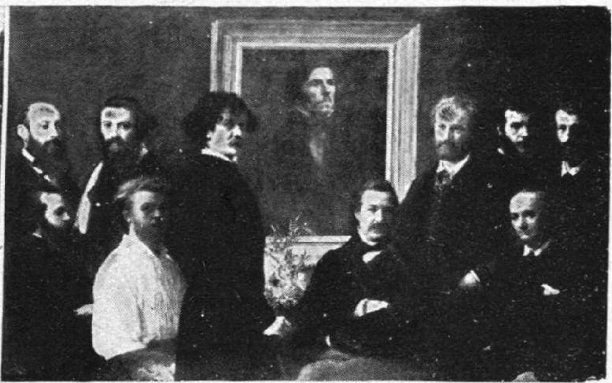
Sortie de l'Ecole turque, de DECAMPS (1803-1860).



Les Musiciens de Mogador, de DELACROIX (1798-1863).



Le Pont de Mantes, de COROT (1796-1875), tableau daté de 1868 et ayant figuré à l'Exposition des Cent chefs-d'œuvre en 1883, galerie Georges Petit. C'est une des œuvres capitales du célèbre paysagiste et un document des plus pittoresques.



Hommage à Delacroix (1864), par FANTIN-LATOURE (1836-1905), où l'on voit les portraits de, au fond, Cordier, Legros, Manet, Bracquemond et Balleroy, au premier plan Duranty, Fantin, Whistler, Champfleury et Baudelaire entourant le portrait de Delacroix.

DON DE M. MOREAU-NÉLATON AU LOUVRE. — Ces quatre tableaux sont parmi les plus caractéristiques de la magnifique série d'œuvres d'art léguées au Louvre (1^{er} fév.), par M. Etienne Moreau-Nélaton.



Le 10 janvier, exposition à l'Ecole des Beaux-Arts d'un ensemble d'œuvres du fameux SCULPTEUR CRAUK. A gauche, fragment du monument funéraire du cardinal Lavignier et à droite, les *Grâces portant l'amour* qui se trouve au musée de Valenciennes.

Aux Arts Réunis, galerie G. Petit (1^{er} au 15 fév.), remarquables les crayons de Friquet, les *Bretonnes* de Guinier, les portraits de Ridet, les *Marchés* de Fernand Maillaud, les *Espagnoles* de Lauth et de Bergès et les « provinciales » de Lechat.

Même galerie (1^{er} au 14 fév.), exposition de Georges



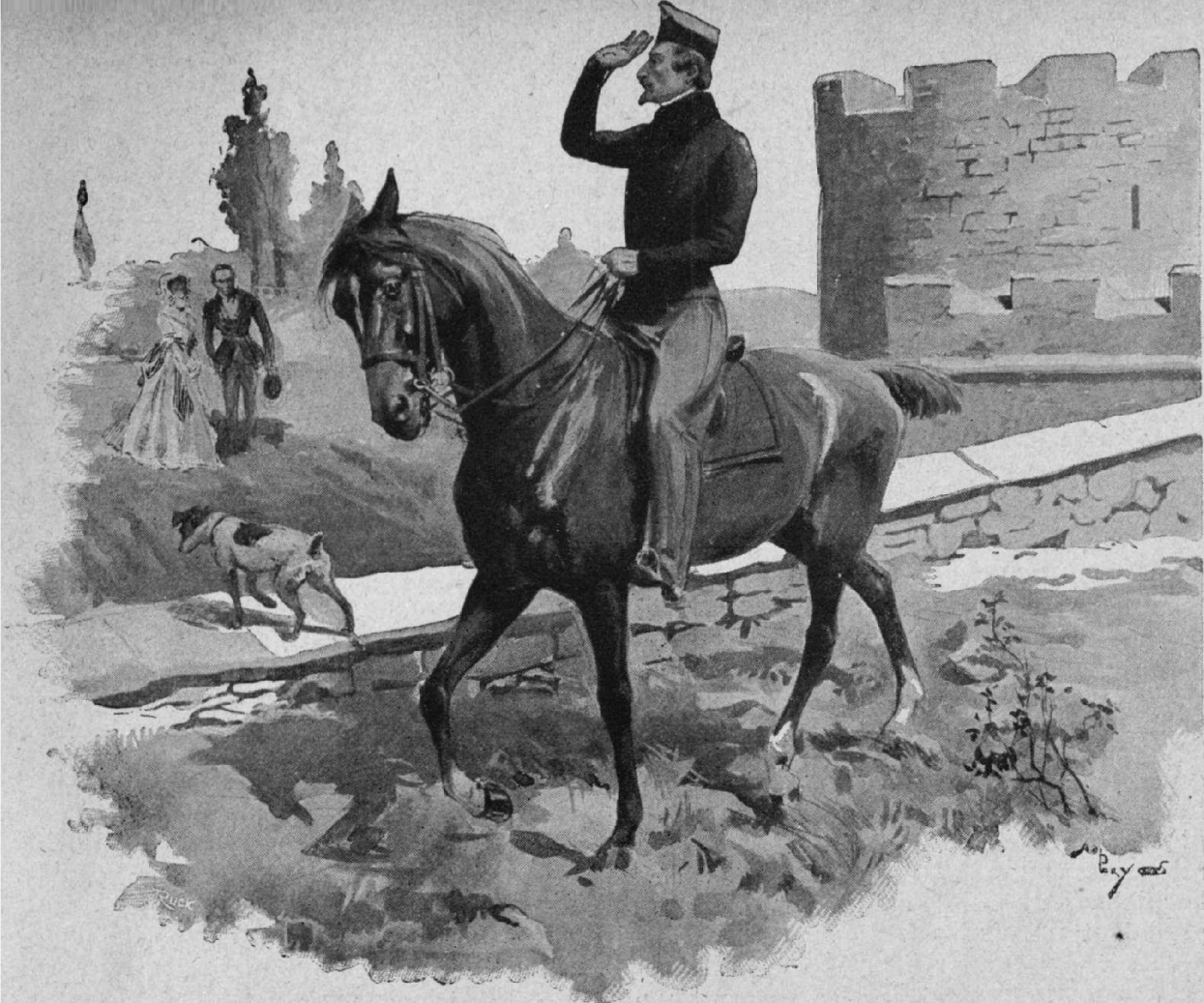
LE MÉDAILLON DE BARTHOLOMI INAUGURÉ le 20 janvier sur une des faces du monument de la Ville, place de la République.



LA STATUE DE CHARLES FLOQUET qu'achèvent le sculpteur Decamps et l'architecte Vinet et qui sera inaugurée à Paris.

Scott, exactes et vivantes évocations des armées d'antan et des exotismes élégants.

Nous avons publié en décembre, l'*Entrée de Louis XI*, tableau de TATTEGRAIN, que nous avons donné par erreur comme étant de J.-P. Laurens. Cette belle toile se trouve à l'Hôtel-de-Ville.



SUR LES REMPARTS DU FORT DE HAM

*Le cavalier s'arrêta net, d'une façon aussi hardie que théâtrale, au bord même du fossé...
C'était le prince Louis-Napoléon. (Page 174, col. 1.)*

Les Coulisses de l'Histoire
L'ÉVASION DE HAM
 PAR PAUL GINISTY

Tout ce qui touche à la personnalité et au règne de Napoléon III redevient à la mode, et l'on parle souvent de la fameuse évasion de Ham sans connaître très exactement les circonstances dans lesquelles elle se produisit. Les lecteurs de *Je sais tout* trouveront dans ce récit le tableau de l'existence du prince prisonnier et des événements qui accompagnèrent l'évasion de celui qui devait devenir Empereur des Français * * * *

EN 1845, on avait presque oublié l'étrange complot qui, cinq années auparavant, avait valu au prince Louis-Napoléon, une condamnation à la détention perpétuelle, et c'est à peine si les rares voyageurs qui passaient près de Ham se souvenaient qu'entre les murs du

donjon, le gouvernement de Louis-Philippe retenait enfermé le neveu de Napoléon Ier, lorsque, par un matin d'août 1845, la gracieuse comédienne, Virginie Déjazet, vint se poster, en compagnie de Thélin, valet de chambre du prisonnier, de l'autre côté des fossés du château.

Parcourant la province, où elle donnait des représentations, elle n'avait pas voulu passer près de la petite ville sans essayer de voir le prisonnier, et, tandis que Thélin, son guide, lui contait par le menu la vie intime du captif, elle gardait les yeux obstinément fixés vers les murs du fort, attendant que le hasard lui permit de contempler de loin *les traits du dernier prisonnier romanesque*. Et tout à coup elle aperçut un cavalier montant au galop les talus intérieurs.

Le cavalier s'arrêta net, d'une façon aussi hardie que théâtrale, au bord même du fossé, regarda devant lui, aperçut les deux promeneurs et salua gracieusement : C'était le prince Louis-Napoléon.

Il avait alors trente-six ans. Bien que la tête fût un peu enfoncée dans les épaules et qu'il se tînt voûté, il produisait une impression assez séduisante.

Sa physionomie, toute volontairement fermée qu'elle fût, avait de la douceur, en dépit de la rigidité des lignes du visage. Ses yeux gris, son teint pâle, la corrigeaient par une expression de mélancolie. Les moustaches blondes, qu'il n'étira que plus tard, et qui, alors, étaient légèrement retroussées au coin des lèvres, une courte barbiche d'une nuance plus foncée, lui gardaient un air de jeunesse que n'avait déjà plus le haut de la figure. Il était revêtu du costume qu'il était accoutumé de porter, une sorte d'uniforme de fantaisie, composé d'une capote bleue et d'un pantalon à la houzarde. Sur ses cheveux châtain, assez longs, s'inclinait un bonnet de police rouge.

L'ÉPORTE-BONHEUR DE DÉJAZET

Le prince demeura un moment immobile cherchant lui-même, à travers l'espace, à considérer l'actrice, puis il fit reculer son cheval, salua de nouveau, et disparut dans la descente du talus. A ses côtés, un petit chien, nommé Ham, aboyait.

Déjazet regarda le prince s'éloigner, puis se tourna vers Thélin.

— Je n'ai pas toujours été très heureuse moi-même, dit-elle, mais on m'a dit, parfois, que je portais bonheur.

Elle détacha une médaille de la chaîne qui pendait à son cou et la lui tendit.

— Voulez-vous prier le prince de l'accepter?... Qui sait?... Il faut, d'aventure, être un peu superstitieux... Je crois à ce petit talisman... oh ! il me le rendra, car j'y tiens... dès qu'il sera libre.

— Quand ? demanda Thélin, en souriant. Et Déjazet répondit, après un petit calcul mental :

— J'ai prêté cette médaille à un ami... un miracle s'est opéré en sa faveur dans les huit mois qui ont suivi. Ce sera donc...

— Ce sera ?

— Au printemps de l'année prochaine !

La prophétie de la célèbre comédienne devait se réaliser à l'époque fixée.

Le prince Napoléon était prisonnier à Ham depuis le 7 octobre 1840. Il payait de la détention perpétuelle la plus folle équipée, l'expédition la plus hasardeuse, que prétendant entreprit jamais.

C'était l'époque où la *Belle Poule* allait chercher à Sainte-Hélène les cendres de Napoléon I^{er}, et le Prince avait songé que le moment était venu de rappeler qu'il était le neveu du grand Empereur et de réveiller les enthousiasmes assoupis. Réfugié en Angleterre, il avait les illusions d'un exilé. Avec une poignée de champions d'une cause qui n'était pas encore mûre et quelques amis fidèles qui le suivaient par dévouement, il s'était embarqué sur l'*Edimbourg Castle* et avait cinglé vers la France, pour soulever le peuple et l'armée contre le gouvernement de Louis-Philippe.

Jamais complot — même celui de Strasbourg — n'avait été formé dans de plus mauvaises conditions ; tout était livré au hasard. Le prince attendait tout de la fortune : elle ne se montra pas clémente.

L'*Edimbourg Castle* aborda à Wimereux, dont Boulogne était proche. La petite troupe débarqua, excitée par les téméraires promesses de son chef, et peut-être aussi, par de copieuses libations, captura 4 douaniers (ce qui fut son seul exploit) et marcha sur la ville à conquérir. Elle pénétra dans Boulogne, (il faisait à peine jour) et se lança à l'assaut d'une caserne, dont les hommes mal éveillés n'eurent aucune envie de fraterniser avec ces amis inconnus, cherchant à les entraîner. Au demeurant, l'énergique intervention du capitaine Col-Puygelier prévint toute velléité de désertion. Geoffroy essaya de se porter sur la sous-préfecture, mais des forces régulières faisant leur apparition, toute la bande s'enfuit vers la mer, et, sous la fusillade, essaya de regagner l'*Edimbourg Castle*, dont un officier des douanes venait de s'emparer. Le prince Louis-Napoléon à bout de forces, fut recueilli dans une barque. Son uniforme de général de division, revêtu le matin, n'était plus qu'une loque, et le

L'Évasion de Ham



UNE INTRIGUE

Il y eut entre les murs de Ham un petit roman que le prince feignit de cacher... (Page 176, col. 2.)

prétendant fit une entrée sans gloire dans Boulogne, cependant qu'un maître du port trouvait, à bord de l'*Edimbourg Castle*, le vieil aigle de ménagerie qu'un de ses fidèles, par trop optimiste, le commandant Porquin, avait eu soin d'emporter.

Devant la cour des pairs où il fut traduit, le prince eut une attitude aitière.

— Si vous êtes les hommes du vainqueur, dit-il, je n'ai pas de justice à attendre de vous.

Convaincu de complot contre la sûreté de l'Etat, il fut condamné à la détention perpétuelle: Conneau et Montholon, frappés de la peine de l'emprisonnement, étaient autorisés à le suivre dans sa captivité. Il fut permis à Thélin, acquitté, de le rejoindre l'année suivante.

LES TRISTESSES ET LES JOIES D'UN PRISONNIER

Il y avait donc cinq ans que le prince vivait à Ham sous la garde du commandant Demarle, qui avait remplacé le commandant Girardet, et d'un bataillon du 42^e de ligne. La surveillance avait d'abord été très étroite : trois gardiens habitaient le pavillon où il était logé, et le veillaient à tour de rôle, en outre des sentinelles, l'escortant dans ses promenades, autorisées à de certaines heures seulement, sur un coin déterminé des remparts. Tout ce qui servait à son usage personnel était examiné. Défense aux soldats de le saluer et de lui répondre s'il leur adressait la parole. C'était l'isolement complet.

Sur une protestation du prince, disant « que le gouvernement était allé au delà des intentions de ses juges », la surveillance, sans cesser d'être vigilante, prit une forme moins pénible.

Les visites, jadis interdites, avaient été permises peu à peu. La correspondance, théoriquement soumise à une censure sévère, était devenue facile du jour où Thélin, autorisé à entrer et à sortir à peu près librement, put emporter le courrier du prince et lui rapporter les lettres reçues hors de la forteresse. Pourtant, la détention inspire à tous les prisonniers un besoin de graver des inscriptions sur les murs et le prince Louis-Napoléon ne fit pas exception à la règle; il traça sur la porte de sa chambre cette phrase de Guizot :

« Pour les peuples et pour les individus, la souffrance n'est pas toujours perdue ».

Ce n'était d'ailleurs plus la souffrance que par l'internement.

Il allait et venait, montait à cheval dans l'enceinte du fort, lisait — il avait une bibliothèque fort bien garnie — travaillait dans un laboratoire qu'on avait fait construire sur ses plans, avait l'autorisation de recevoir ses amis, publiait des brochures et des articles de journaux, put même, pour ses expériences, manier des matières explosibles, se livrait à des travaux de jardinage... et trouvait, parmi ces occupations multiples et malgré la sévérité du commandant, mitigée d'égards, le temps de penser à des choses n'ayant avec la politique et la prison que des rapports assez éloignés... Il y eut entre les murs de Ham un petit roman que le prince feignit de cacher.

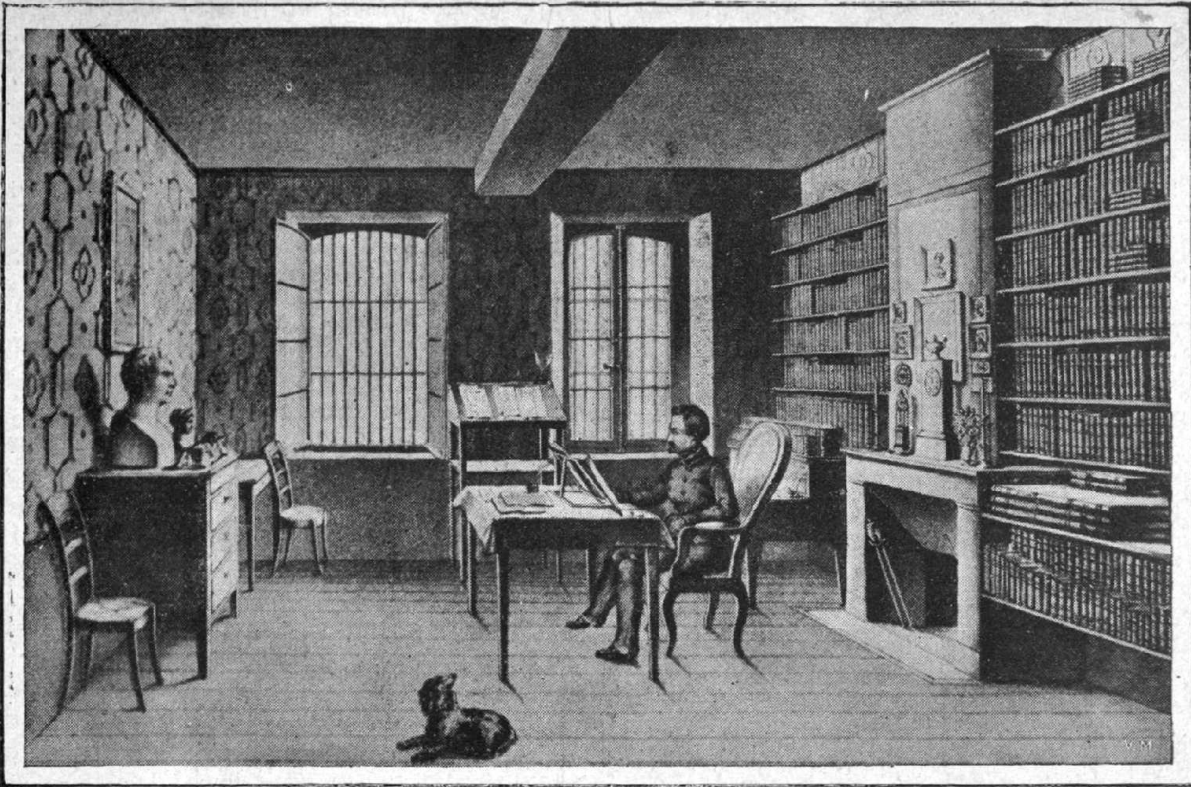
La femme du sous-officier Renard, portier-consigne, employait pour l'aider, une jeune fille, très fraîche et très gracieuse, Alexandrine Vergeot, fille d'un sabotier d'Estrouilly, près de Péronne. Thélin demanda à M^{me} Renard d'envoyer Alexandrine porter les repas du prince. La messagère était avenante : il arriva, peu à peu, que le service fût long et qu'elle s'attardât auprès du prisonnier, qui avait découvert tout à coup, la nécessité de réparations à son linge, réparations qu'Alexandrine faisait dans sa chambre. Elle avait alors vingt et un ans.

Elle s'attarda si bien que, au mois de février 1843, le prince la faisait partir pour Paris où, par les soins de M^{me} Bure, son ancienne nourrice, mère de son intendant, elle était conduite chez le Dr Puzin, rue des Batailles, où, le 25, elle mettait au monde un fils, Alexandre-Louis-Eugène.

En 1845, elle fit un autre voyage à Paris. De ses deux fils l'un devint consul de France en Italie et l'autre receveur des finances. Un décret impérial du 11 juin 1870 les fit comtes d'Ox et de Labenne...

Mais si la détention avait servi Louis-Napoléon, donnant une apparence de sérieux à la ridicule équipée de Boulogne; elle était à présent sans profit. Le prétendant avait besoin de revenir à l'action. Six années de prison avaient « épuisé » sa patience; il songea à s'évader.

Tout d'abord il songea à sortir normalement de Ham et invoqua le désir d'aller « donner ses soins à son père mourant à Florence ». Sa lettre est du 25 décembre 1845. Mais dès le mois de novembre, sentant que le gouvernement, pour accorder une telle faveur, exigerait une demande de grâce qui l'amoindeirait aux yeux de ses partisans, il avait songé à la fuite,



LE CABINET DE TRAVAIL DU PRISONNIER

Le Prince Louis-Napoléon possédait une bibliothèque fort bien garnie grâce à laquelle il put trouver sa captivité un peu moins pénible. C'est dans ce cabinet de travail qu'il écrivit son fameux ouvrage sur le paupérisme.

ainsi que le prouve la démarche qu'un de ses fidèles, le comte Orsi, tenta auprès du duc de Brunswick, souverain déposé de son trône, mais non de sa grande fortune, pour lui assurer les ressources nécessaires.

Le duc se fit tirer l'oreille, puis consentit enfin, après avoir spécifié des conditions très précises de remboursement qui furent débattues, à Ham, sous couleur d'une vente de tableaux par son secrétaire Smith. La préparation de la fuite date de ce moment. Ce fut là une partie supérieurement jouée. Le hasard eut sa part dans la réussite des projets du prince, mais le hasard ne fit pas tout. Les efforts que Thélin avait faits depuis des années pour rendre le prince populaire dans la garnison du donjon, eurent leur récompense ce jour-là, car il est hors de doute aujourd'hui que les soldats reconnurent le fugitif sous son déguisement, et qu'ils se turent.

Le plan, concerté entre le prisonnier, Conneau et Thélin, était d'ailleurs assez audacieux. On faisait des réparations au pavillon occupé par le captif et il s'agissait pour Louis-Napoléon de se donner l'aspect d'un des ouvriers qui, au bout de quelques

jours, par le relâchement de la consigne, sortaient du château à peu près sans formalités. Ces réparations avaient été assez mollement commencées. Le prince demanda au garde du génie Flageollot de les presser parce que, disait-il, des amis devaient bientôt venir le voir. Les ouvriers devinrent plus assidus et plus nombreux, et le va-et-vient augmenta dans le pavillon et autour de ce dernier.

Le 15 mai, l'évasion était décidée, et quelques jours après, Thélin allait acheter au magasin de rouennerie de Mme Barbillon, trois blouses, dont l'une bleue et blanche, un pantalon de toile blanche, une chemise, une cravate, un autre bourgeron, et paya le tout 21 fr. 25.

— Le prince se ruinera pour les pauvres, lui dit Thélin... c'est encore pour eux !

Après qu'on eut pesé toutes les chances, la date décisive fut fixée au 25.

Le 24, Thélin annonça aux gardiens que, devant aller le lendemain à Saint-Quentin, il partirait de bonne heure. Il se rendit chez le loueur de voitures Desfontaines et retint un cabriolet, insistant pour avoir un bon cheval.

— Vous pouvez être tranquille, M. Thé-

lin, répondit le loueur, vous aurez un cheval loyal.

Puis il passa chez le peintre Leclère et lui demanda de venir, avec ses ouvriers, dès cinq heures du matin, afin qu'on pût finir, dans la journée, un travail qui fatiguait le prince.

Il fallait partir très tôt, en effet, avant que le commandant Demarle fût levé et aussi pour arriver à Valenciennes à temps pour prendre le train de Bruxelles.

Le soleil du mardi 25 mai 1846 se leva dans un ciel radieux — de bon augure — mais les brouillards coutumiers eussent mieux valu. Les ouvriers arrivèrent, guettés derrière les rideaux de la chambre du prince, et ils se mirent à l'ouvrage.

L'ordonnance du commandant qui passait, s'arrêta à les regarder. C'était un témoin dangereux, il se donnait des airs de policier et observait tout ce qui se passait autour du logis du prisonnier.

Il n'y avait rien à tenter, tant qu'il ne serait pas entré chez le commandant pour le réveiller, comme d'habitude. Enfin il partit.

— Allons! dit Thélin.

Les ouvriers se trouvaient dans le corridor et dans l'escalier. Thélin les convia à venir prendre un verre de vin en bas. Le peintre Chanterelle et le menuisier Détoilet descendirent les premiers. Un autre peintre, Hébert, refusa de les accompagner, et il fallut, avec des plaisanteries, vaincre sa résistance.

Alors, le prince, en hâte, fit tomber ses moustaches et sa barbiche sous les ciseaux, et revêtit par dessus une redingote noire et un pantalon gris, son attirail préparé d'ouvrier, avec la blouse bleue et blanche. Une casquette souillée de plâtre et de peinture sur la tête, une vieille pipe dans la bouche, il plaça sur son épaule une planche, attendant le moment de descendre.

Thélin, remontant rapidement, lui fit signe de se mettre en route.

La situation était donc celle-ci : dans la salle du rez-de-chaussée du pavillon, portes ouvertes, les ouvriers buvant. Les gardiens Issali et Dupin, deux anciens soldats, l'un de quarante, l'autre de quarante-cinq ans, étaient à leur poste du corps de garde. Dans la cour, les sentinelles, qui s'échelonnaient jusqu'au poste de la porte, montaient leur faction. D'autres soldats procédaient à leurs ablutions à une fontaine ou se trouvaient devant la cantine. Entre la cantine et la porte, le garde du génie Flageollot causait avec l'entrepreneur des travaux.

Thélin sut veiller à tout : il demanda au gardien Issali s'il n'avait point de commission pour Saint-Quentin, en lui faisant tourner le dos au prince qui, pour passer devant Dupin s'arrangea de façon à ce que la planche cachât son visage : il était sept heures moins un quart.

LES PÉRIPÉTIES D'UNE ÉVASION

Mais il y eut, dès lors, un incident auquel il fallut parer : un ouvrier serrurier appela le faux menuisier. Le prince feignit de ne pas entendre et poursuivit sa route, tandis que Thélin détournait l'attention du brave homme.

La première étape était franchie. Il s'agissait maintenant de traverser la cour, et là était la grosse difficulté.

Quoiqu'il eût sali sa blouse et qu'il se fut maquillé avec de la braise, le prince n'avait qu'imparfaitement l'allure d'un vrai travailleur.

Tant qu'on s'y efforce, on ne peut changer complètement sa démarche, et celle du prince était connue. Enfin, la physionomie de Louis-Napoléon avait un caractère de personnalité qu'un barbouillage sommaire ne pouvait enlever.

Pour la seconde fois, les circonstances le servirent.

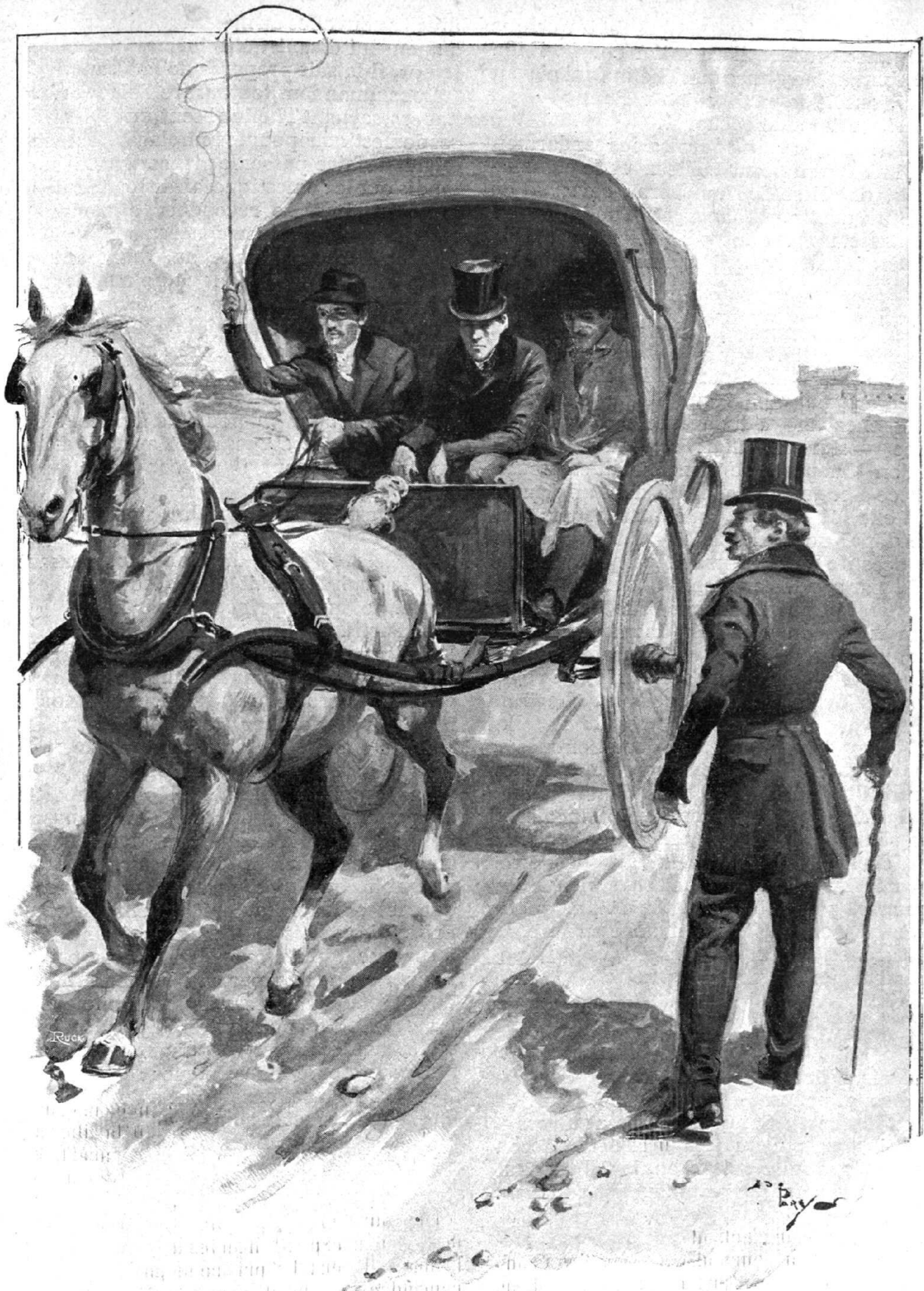
L'officier de service lisait une lettre, les surveillants étaient sans défiance. Mais, sûrement, il y eut une muette complicité de la part des soldats, qui ne risquaient rien, eux, à fermer les yeux. Deux d'entre eux surtout, Stebach et Vacherot qui tenaient garnison au fort depuis assez longtemps et peut être, le sergent de planton Flomer, qui considérèrent avec quelque attention cet étrange ouvrier, ne purent avoir de doute sur sa véritable identité.

Ainsi, l'on peut dire que si le prince arriva jusqu'à la porte sans encombre et put se la faire ouvrir aisément, c'est que les soldats qui, de toute évidence, l'avaient reconnu, le voulurent bien.

La porte franchie, le prince respira. Encore quelques pas, et c'était la liberté, mais, sur le pont-levis, nouvel arrêt, et ce fut là, au seuil même de la délivrance, le danger le plus sérieux.

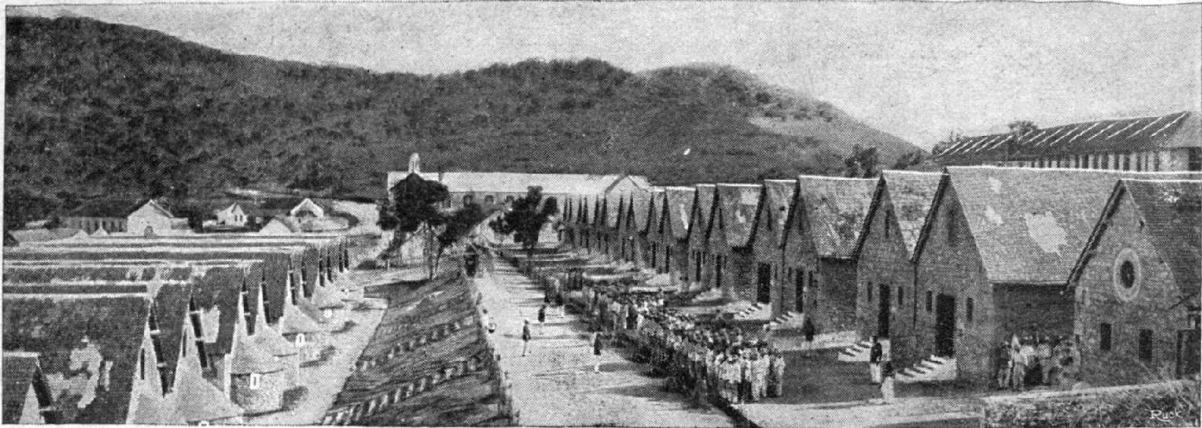
Des ouvriers qui entraient s'étonnèrent de rencontrer ce nouveau camarade et l'interpellèrent. Le prince se garda bien de répondre. Au bout d'un moment, les ouvriers le prirent pour un certain Berthou qui depuis quelques jours avait été embauché. Insensiblement le prince pressa le pas.

L'Évasion de Ham



L'ÉVASION

En route, la voiture croisa le commissaire de police de Ham, Leral, revenant de Saint-Quentin. (Page 180, col. 1.)



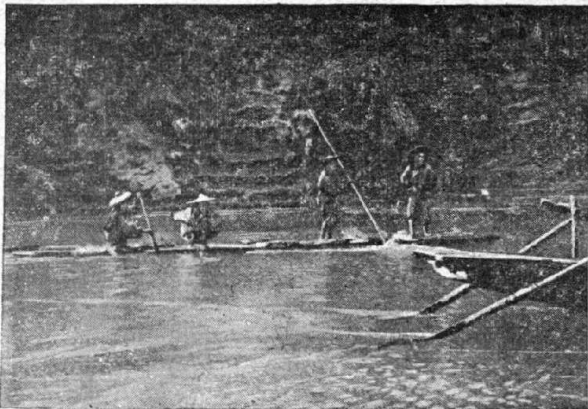
Les bagnes sont à l'ordre du jour. Le bague de l'île Noue, en Nouvelle Calédonie, ne ressemble guère à nos prisons de France, plus confortables que pitto-

resques. Voici LE QUARTIER DES FORÇATS DE BONNE CONDUITE, au moment de leur promenade quotidienne, sous la surveillance des gardiens.



COLONNES DE TRAINEAUX TRAVERSANT LE GLACIER DE L'ÎLE RODOLPHE. — Antony Fiala qui avait fait partie de l'expédition polaire de Baldrioni, en qualité de photographe, a passé deux nouvelles années dans les régions arctiques. L'expédition est particulière-

ment remarquable au point de vue des résultats géographiques, des photographies uniques qu'il a rapportées, et aussi, il convient de le dire à son honneur, des qualités extraordinaires de courage et d'endurance dont fit preuve l'explorateur.

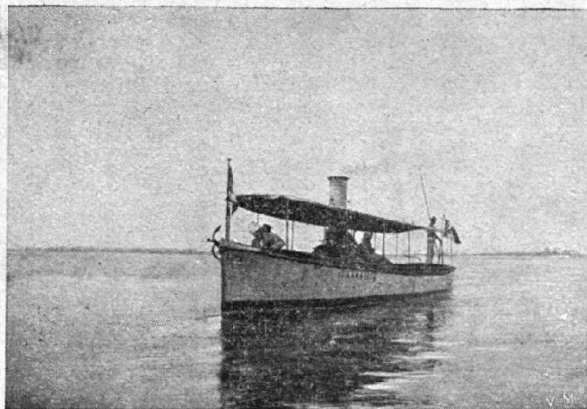


EN PATROUILLE SUR UN RADEAU EN BAMBOU, photographie extraite du très curieux ouvrage d'un officier qui fut envoyé en mission *Trois mois en Koueng-si*, la région chinoise qui avoisine au nord notre Tonkin, stratégiquement importante.

16 JANVIER. — Tremblement de terre à la Jamaïque (Antilles anglaises). Voir le memento des Grands Faits.

22 JANVIER. — Raz de marée en Hollande, engloutissant 1.500 personnes, habitants des îles Simenlu et Simeviatwet.

4 FÉVRIER. — M. Alapetite, le nouveau résident de France en Tunisie, quitte Marseille par la Ville-



Ce petit vapeur, *La Jeannette*, a été expédié, démonté, en Afrique, par l'un de nos transports maritimes, puis remonté par ceux-là mêmes qui vont s'en servir pour le service militaire du haut Niger. Cette photographie nous est envoyée par un officier abonné à *Je sais tout*.

d'Alger, de la Compagnie générale transatlantique. 7 FÉVRIER. — Pendant la première semaine du mois de février, 8.034 immigrants se sont établis en Argentine.

10 FÉVRIER. — Les républiques de Costa-Rica et du Salvador joignent leurs efforts à ceux des Etats-Unis et du Mexique pour empêcher que la guerre éclate entre le Honduras et le Nicaragua.



BAPTÊME D'ÉLÉPHANTS. — Jaloux des lauriers de M. Pierre Loti, qui baptisa son chat avec solennité, selon son propre récit, Miss Marie Studholme, la charmante actrice anglaise, avait accepté d'être la

marraine laïque de deux jeunes éléphants exposés à l'Olympia de Londres. La cérémonie se fit au champagne. Les *babies* se comportèrent, nous dit-on, le plus déceimment du monde.



LA « CHARITÉ » DE NEIGE

Cet hiver, particulièrement neigeux, aura été fertile en gracieuses inventions. Les professeurs de l'Académie Royale de Belgique ont organisé dans le parc de Bruxelles une exposition des plus originales dont les pauvres ont été les bénéficiaires. Plusieurs sculpteurs connus avaient modelé dans la neige des sujets les plus divers. La *Charité*, de M. Marin, que nous donnons, a eu beaucoup de succès. On pouvait voir aussi, avant le dégel, un *Combat de Crocodiles* et le *Lièvre et la Tortue*; course entre un cul de jatte et M. du Mot, le bourgmestre de Bruxelles, auteur d'un décret, un peu vexatoire, disant les chauffeurs, sur la réglementation de la vitesse des autos.



L'AUTO BLANC

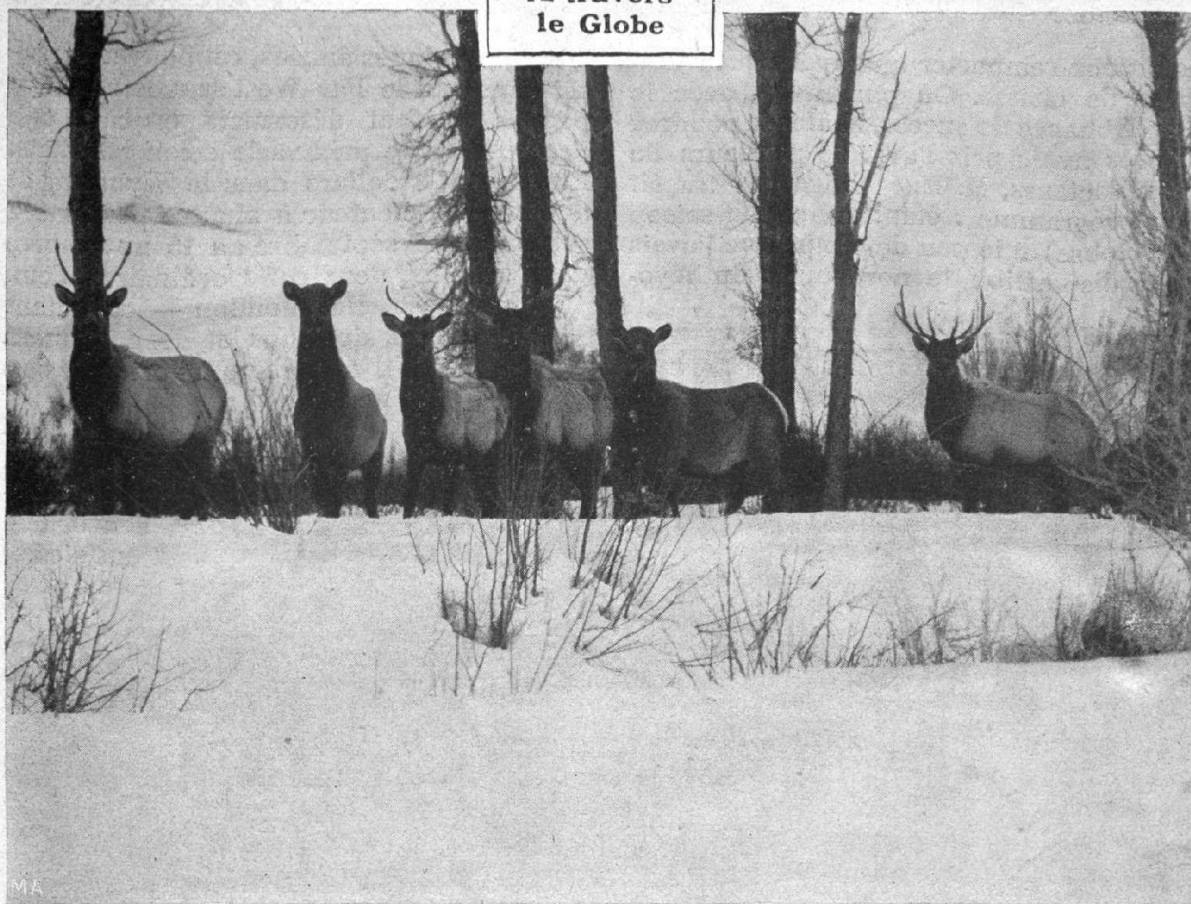
En France, aussi, les artistes n'ont pas manqué de s'exercer dans l'art de modeler la neige. Voici un superbe automobile sculpté par le fils de notre collaborateur, le romancier Michel Corday, qu'on voit au fond, près de ses deux fillettes. Nos compliments au jeune auteur de *l'auto blanc*. Il y a là, comme disent les critiques en face d'une œuvre de débutant, « mieux que des promesses ». Le petit sculpteur a d'ailleurs de qui tenir.



INSTANTANÉ ET SAUT PÉRILLEUX

A un double point de vue, cette épreuve photographique est une curiosité: comme instantané vivant et parfait, et comme exercice extraordinaire: *cheval*

exécutant un saut périlleux. C'est un de nos abonnés de Boston qui nous envoie ce cliché et que nous devons remercier et féliciter ici.



PREMIÈRE RENCONTRE

Partis en éclaireurs devant deux mille cerfs qui changent de pâturage, ces beaux animaux viennent d'apercevoir les chasseurs, en débouchant d'un plateau boisé. S'enfuiront-ils en une brusque panique ou rebrousseront-ils chemin pour prévenir la bande du péril qui la menace?

UNE CHASSE A L'OBJECTIF

Les Grands Cerfs des Montagnes Rocheuses

Les solitudes glacées des Montagnes Rocheuses sont le séjour de bêtes sauvages dont l'espèce tend à disparaître. Tels sont les grands cerfs wapitis qui y errent en gigantesques troupes, sur lesquels nos lecteurs trouveront ici une curieuse et inédite série de documents.



Il faut toujours se méfier de son inexpérience et ne point hésiter à solliciter les conseils. L'essentiel est de choisir aussi sagement que possible les sources d'informations. Fidèle à cette règle de conduite, j'étais à peine arrivé à Denver, la jeune métropole du Far-West, que je me faisais conduire aux bureaux de l'*Outdoor Life*, l'excellent

magazine de chasse et de sport dont le directeur veut bien me compter parmi ses amis.

Le problème que je lui demandai de m'aider à résoudre était le suivant : un journaliste parisien a pu se ménager cinq semaines de vacances, dont le voyage, aller et retour, consomme déjà les trois cinquièmes; il ne vient pas au fond du Far-West pour visiter des villes naissantes,

mais pour remporter quelques beaux trophées de chasse. Où pourra-t-il, avec le plus de chance de succès, brûler sa poudre?

Après avoir pris l'avis de plusieurs de ses rédacteurs, M. Mac Guire me traçait mon programme : étant donnés la saison (1^{er} octobre) et le peu de temps que j'avais à ma disposition, le nord-ouest du Wy-

Il y a quelques années, on pouvait chasser dans tout le Far-West sans le moindre permis. Il faut désormais prendre une *licence* dont le prix varie selon les États. Elle coûte 50 dollars dans le Wyoming et autorise le détenteur à abattre pendant la saison (du 15 septembre au 15 novembre) deux wapitis, deux cerfs ordinaires, deux antilopes, un mouflon — et autant d'ours, de loups et de couguars qu'il en passera à portée de son fusil.

A Jackson, et dans d'autres petites villes des Montagnes Rocheuses, fleurit une industrie qui doit être



ming s'imposait comme terrain de chasse.

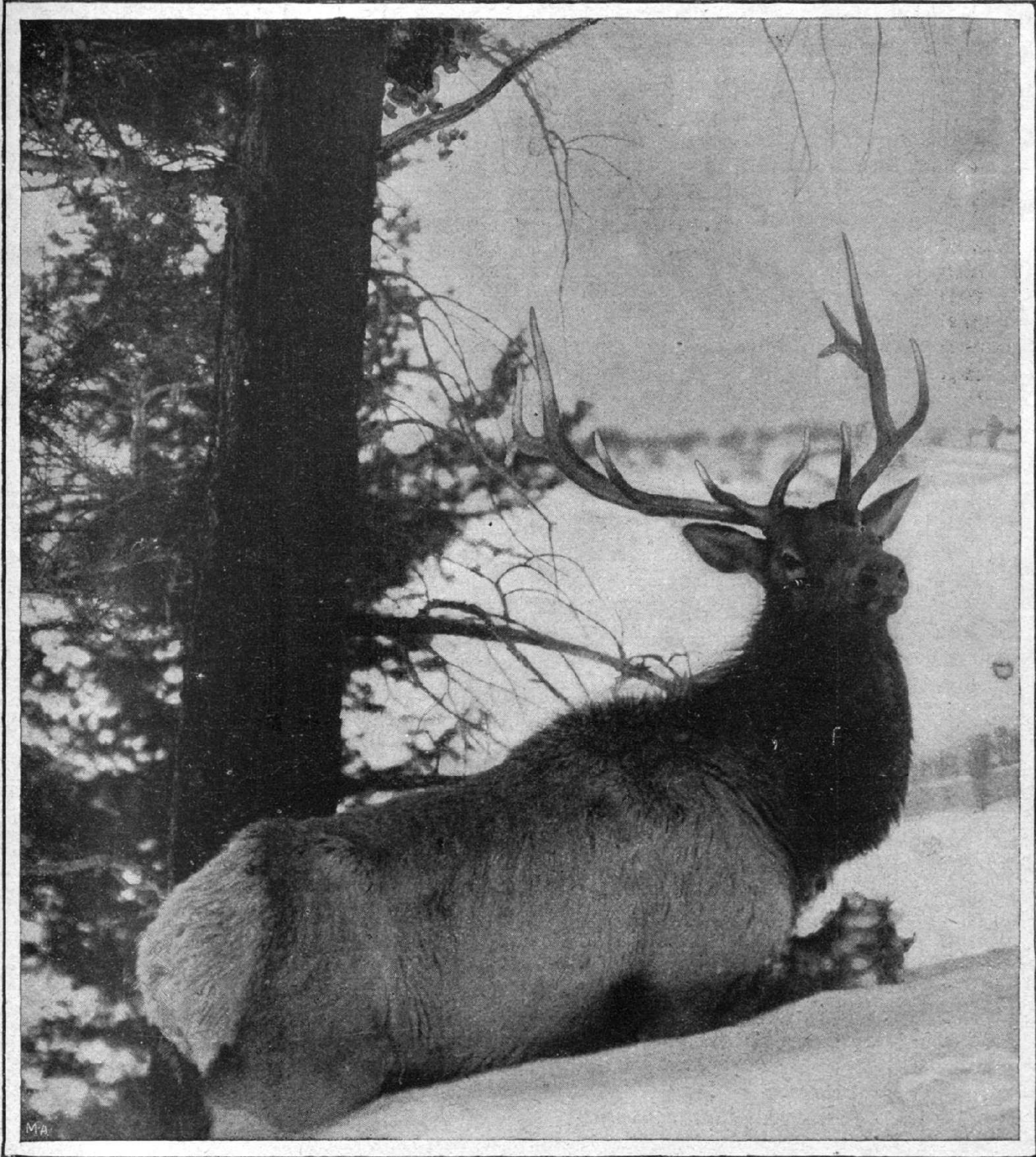
J'y rencontrerais des bandes de bœufs wapitis, chassés des massifs du Yellowstone Park par l'approche de l'hiver, et aussi des antilopes, des cerfs rouges, des mouflons.

Mais M. Mac Guire ne se contenta pas de me donner des conseils; un échange de télégrammes m'assurait le même jour les services du meilleur guide de la région, M. S. N. Leek, collaborateur de l'*Outdoor Life*, et l'un des plus habiles photographes du Far-West. Quand, deux jours plus tard, le train me débarqua à Saint-Anthony, je compris plus que jamais l'utilité d'une amitié serviable: M. Mac Guire avait aplani toutes les difficultés. M. Leek m'attendait à la gare, et son *boggy* nous emportait rapidement vers Jackson, sa résidence, qui, chaque saison, est aussi celle de nombreux amateurs de grandes chasses.

LA MIGRATION DES WAPITIS

Partis à la recherche du pâturage où ils passeront l'hiver, les grands cerfs s'attardent à brouler les rares touffes d'herbe qui émergent de la neige.

propre à la région : celle des « entrepreneurs de grande chasse » qui, moyennant une somme à débattre, évitent à leurs clients la honte de rentrer bredouilles. Ces guides connaissent les recoins de la montagne, les mœurs et les habitudes des fauves n'ont point de secrets pour eux. C'est dire qu'un sportsman ne saurait se passer de leur concours.



UN ROI AU REPOS

La magnifique bête, accroupie dans la neige, est troublée dans son repos par l'apparition des chasseurs. Un bond formidable va la mettre hors d'atteinte.

Les guides de Jackson ont formé un syndicat qui a établi le tarif suivant. Un guide se loue 25 francs par jour; un cuisinier, 15 francs. Le prix de 2 fr. 50 est perçu par jour pour chaque cheval, qu'il serve à la selle ou à la charge. Dans ces prix est comprise la location des selles et harnais, des tentes et du matériel de campement. Mais la nourriture de l'escorte est à la charge du

chasseur. Décrirai-je le départ de notre petite caravane à laquelle s'était joint au dernier moment un riche commerçant de Salt-Lake-City? Ces départs sont toujours marqués par les mêmes épisodes : une charge, mal ficelée, qu'il faut refaire ; un poney qui, d'une série de ruades, proteste contre un bât qu'il juge trop lourd ; un *sleeping-sack* (sac-à-dormir) qu'on oublie

de joindre aux objets de campement. Le Jackson's Hole où nous pénétrâmes au sortir du village est une vallée longue de 65 kilomètres, avec une largeur moyenne de 4 lieues, qui s'étend au sud du fameux Yellowstone National Park, à 2.100 mètres au-dessus du niveau de la mer. A une pareille altitude, l'air est d'une pureté infinie, d'où d'étranges illusions d'optique qui déconcertent le nouveau venu. Les montagnes de 4 à 5.000 mètres qui surplombent la vallée semblent littéralement s'élever à portée de la main; et l'on est tout surpris d'apprendre qu'il faudrait quatre ou cinq journées de marche pour en atteindre la base.

Et je me souviendrai toujours de l'amère déception que me procura mon premier coup de fusil dans le Trou-de-Jackson. Une *prairie chicken* (poule sauvage) me narguait du haut d'un petit monticule, et je la mis en joue, sans pitié. La détonation lui fit lever la tête, et, secouant ses plumes, elle s'envola sans hâte, pour aller se poser un peu plus loin. J'avais calculé sur une distance de cinquante mètres, quand, en réalité, un espace quatre fois plus grand nous séparait!

Mais les wapitis, les majestueux seigneurs du Jackson's Hole, me réservaient, au point de vue cynégétique, des déceptions plus cruelles.

Les zoologistes désignent le wapiti sous le nom de *cervus canadensis*, pour avoir été découvert au Canada par Jacques Cartier, en 1535, lorsque le hardi navigateur remonta le Saint-Laurent. Son nom vulgaire est un terme emprunté à la langue des Indiens Shawnees. Sa stature est supérieure d'un bon tiers à celle du cerf d'Europe, dont il se distingue encore par ses oreilles plus grandes et par sa queue plus rudimentaire. On a vu des wapitis mesurer plus de deux mètres à l'épaule.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, l'habitat de ce bel animal était immense; de fait, il comprenait presque toute l'Amérique du Nord. C'est par bandes énormes qu'il errait entre l'Atlantique et le Pacifique, s'aventurant dans le Sud jusqu'en Sonora, dans le Nord, jusqu'au Cercle polaire. Les premiers explorateurs rapportèrent que, dans certaines régions, le sol était couvert d'une épaisse couche de bois de cerfs, les dépouilles tombées du front des wapitis à la fin de l'hiver.

Partageant le sort du bison, le grand cerf fut en but à un massacre systématique qui se poursuivit jusqu'en 1895. Naturalistes

et sportsmen commencèrent alors une énergique campagne pour prévenir l'extinction totale de l'espèce: il était temps! Des vingt millions de têtes qu'elle comptait encore vers 1830, les entrepreneurs de massacres en avaient épargné tout au plus cinq cent mille. Mais le gouvernement américain, honteux de n'avoir pas su empêcher la disparition du bison, couvrait de sa protection le dernier des grands fauves du continent. Et, grâce aux mesures qu'il édicta, on peut dire que les wapitis sont maintenant plus nombreux qu'en 1900.

Dans le Jackson's Hole, nous aperçûmes deux bandes qui devaient compter plus de 1.500 têtes chacune. Je voulus la première fois faire œuvre scientifique en précisant un chiffre. Mais ma patience, et aussi mes yeux, troublés par les reflets de la neige, m'abandonnaient avant que j'eusse complété la quatrième centaine.

Mieux que personne, les chasseurs savent combien la guigne est souvent persistante; elle adore s'inviter d'elle-même à des fêtes où l'on se garda bien de la convier. Pendant deux jours, et bien que cette vallée compte parmi les régions les plus giboyeuses du Far-West, nous eûmes le regret de rentrer chaque soir bredouilles à la *cabine* de M. Leek. Car j'ose à peine mentionner les perdrix et les faisans abattus en cours de route. Parfois, un chien de prairie, passait sa tête maligne par l'orifice de son terrier et nous lançait un aboiement plein de méfiance. Ou bien une couple de coyotes, surgissant d'un repli de terrain, guettait notre approche, pour détalier au plus vite.

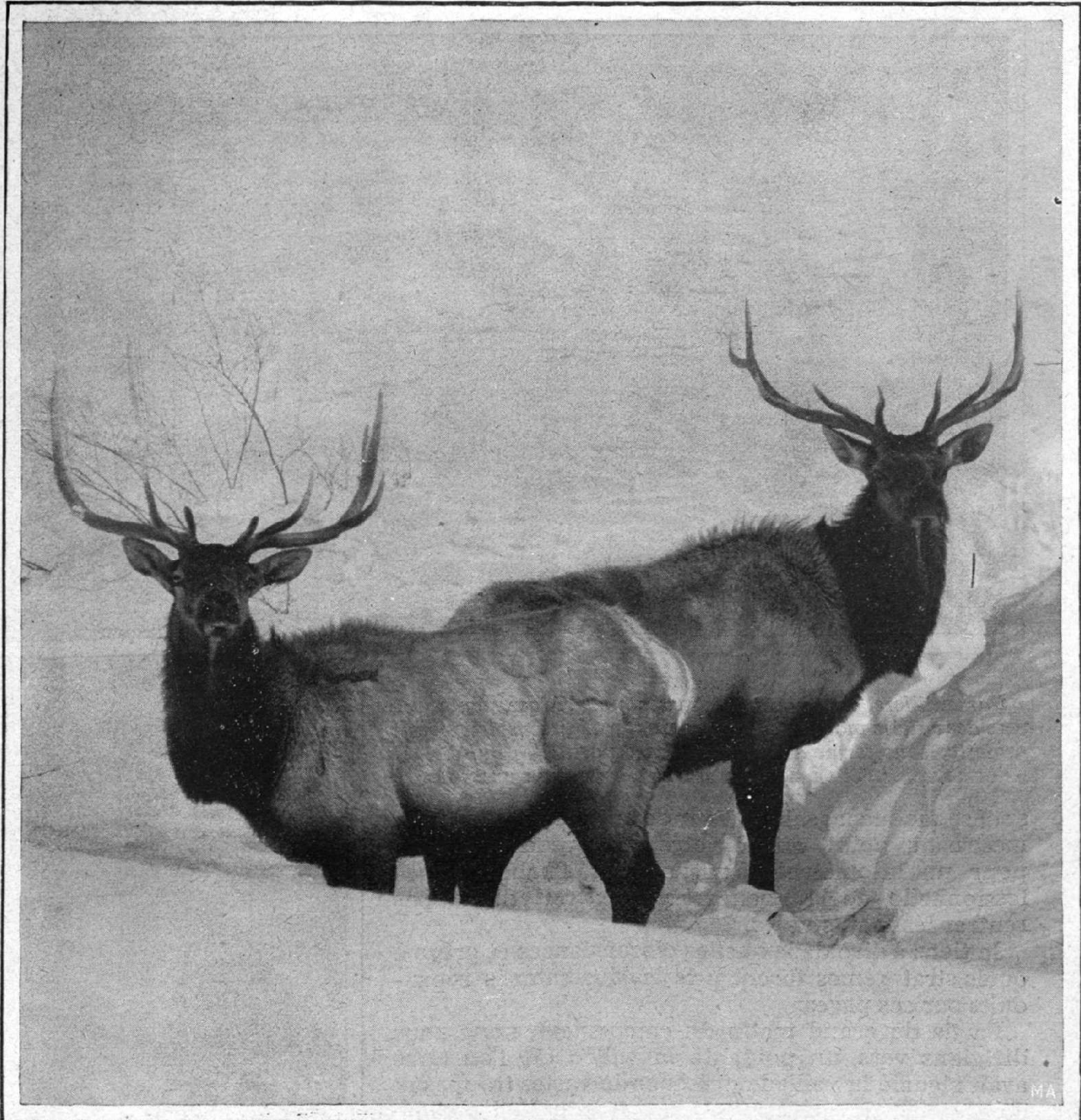
Mais de gros gibier, point! Antilopes, chevreuils, wapitis, *wild sheep*, restaient introuvables.

STRATAGÈMES ET RUSES DE PHOTOGRAPHES

La troisième journée nous ménageait un semblant de revanche: trois taches sombres se détachaient au loin sur la blancheur de la neige. Et la voix joyeuse nous cria de loin:

— Vous ne direz plus que les wapitis du Trou-de-Jackson sont du *humbug!* (du « battage », eût dit un gavroche).

A l'aide d'une longue-vue, je pus distinguer nettement les profils des trois bêtes, des femelles, à en juger par l'absence de bois. Poussant nos chevaux dans leur direction, nous espérions les approcher à portée de fusil, quand un geste et un appel



NE BOUGEONS PLUS!

Deux jeunes mâles, comme hypnotisés par le grincement du déclic, semblent chercher d'où peut bien provenir ce bruit mystérieux.

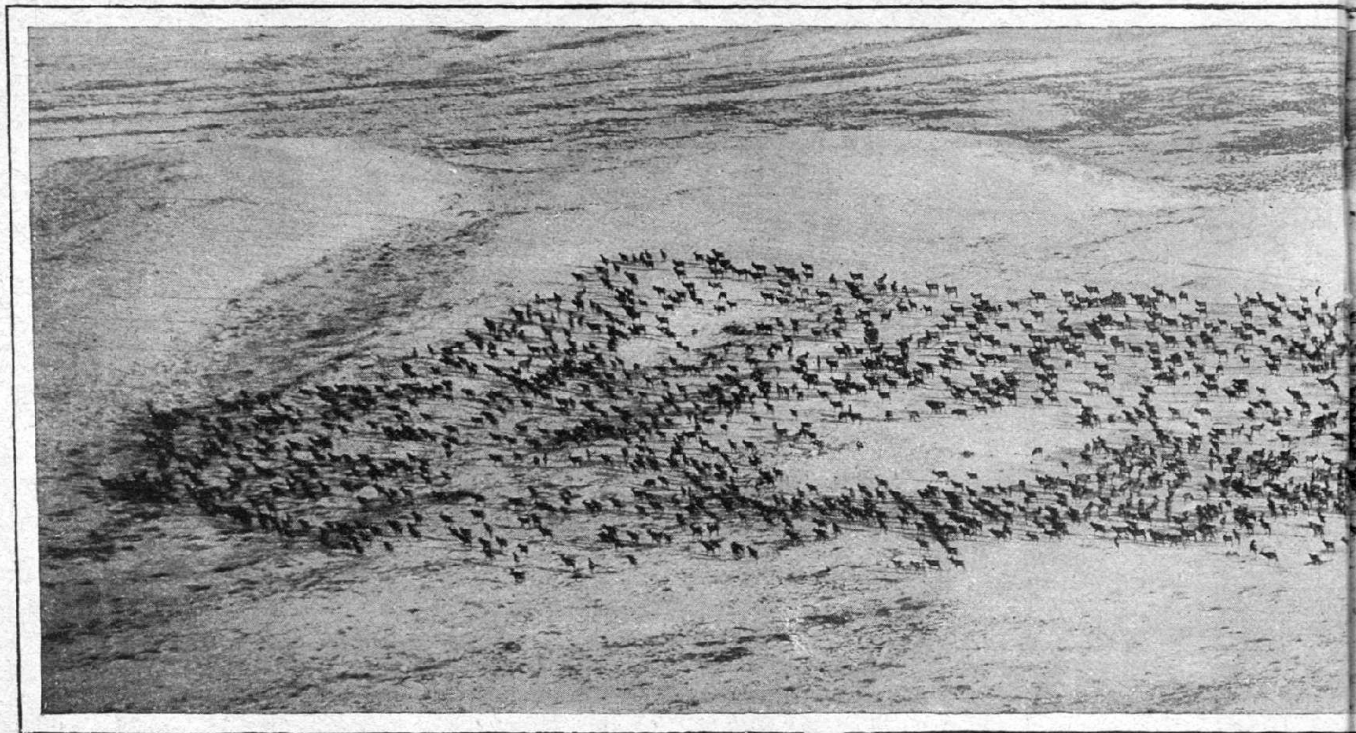
de M. Leek attirèrent notre attention sur un spectacle plus passionnant : du sommet d'une colline de trois cents mètres qui s'élevait sur notre droite, une vingtaine de wapitis nous surveillaient!

Mon émotion fut intense. Je le tenais enfin, ce coup de fusil qui devait me couvrir de gloire! Et, fier de mes qualités de bon tireur, je sautais à terre et mettais en joue. A quatre cents mètres, avec une carabine dont j'avais éprouvé la justesse les jours précédents, j'étais sûr, très

sûr, de ne pas gaspiller mon plomb!...

Et ce fut la répétition de ma première mésaventure : la pureté de l'air escamotait la moitié de l'espace! Après cinq ou six insuccès aussi décevants, je pris bravement mon parti : à défaut de trophées sanglants, je rapporterais à Paris, à l'intention de *Je sais tout*, un butin peut-être moins glorieux, mais, à coup sûr, moins sanguinaire : quelques jolis clichés où le fugitif wapiti aurait imprimé son image.

Là encore, l'étonnante pureté de l'atmo-



L'EXODE

Par milliers, les wapitis, chassés par l'hiver, émigrent vers des vallées moins élevées et moins froides. Le soleil levant projette, sous forme de longues lignes parallèles qui strient curieusement la neige, les ombres des grands animaux.

sphère me ménageait un tour de sa façon : allez donc mettre au point, quand votre œil prend une lieue pour un kilomètre ! Heureusement, l'habileté professionnelle de M. Leek me permettrait de ne pas rentrer les mains vides.

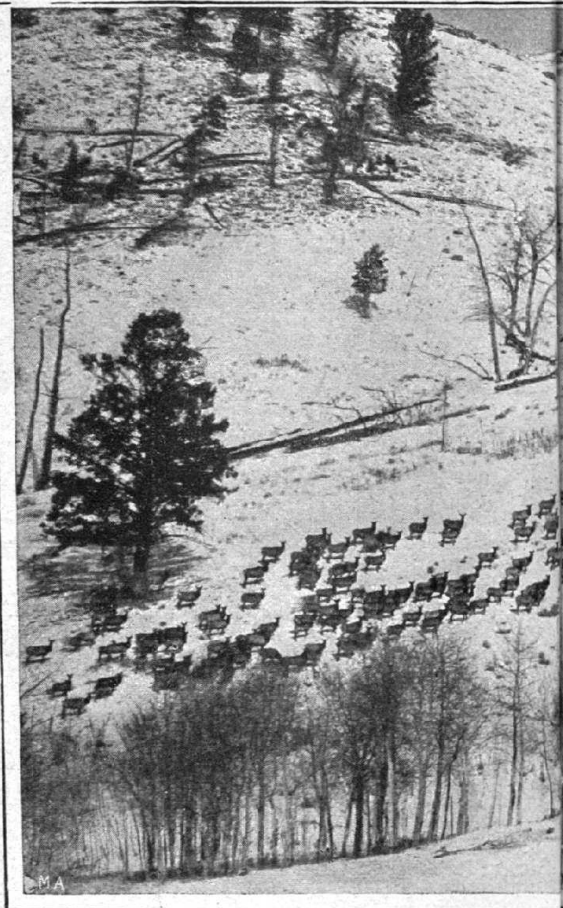
Je tiens à dire dans quelles circonstances et grâce à quels stratagèmes furent pris les instantanés reproduits sur ces pages.

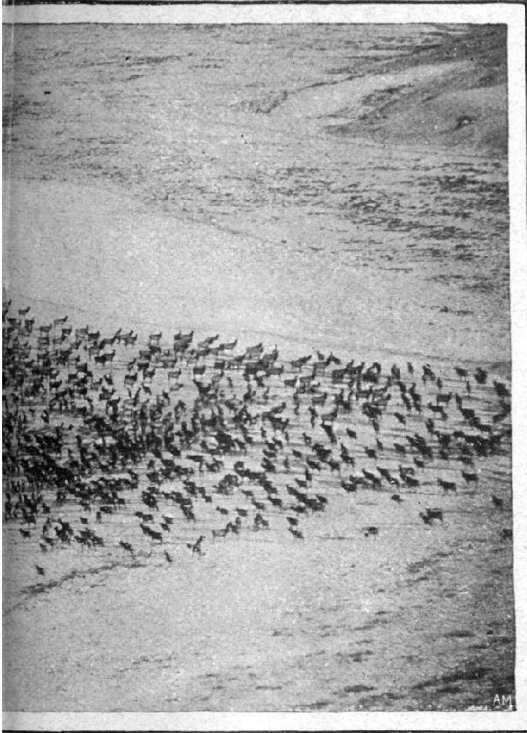
Partis de grand matin du campement, nous nous dirigeons vers un point de la vallée où l'on nous avait signalé la veille la présence de vastes troupeaux de wapitis, descendus des massifs du Yellowstone pour leur migration vers les vallées plus basses où hivernent ces grands cervidés. Après avoir galopé deux heures aussi rapidement que nous le permettait une couche de neige fraîche, épaisse de trente à quarante centimètres, nous arrivons au bord abrupt du plateau.

A nos pieds, la plaine, bossuée de monticules et de collines aux pentes douces, étend son tapis blanc d'où surgissent çà et là des bouquets d'arbustes, dominés par de majestueux sapins. Juste devant nous, à cinq ou dix kilomètres (je n'ose plus calculer les distances !) ces arbustes, plantés plus dru, forment sur la neige une tache qui s'allonge en forme d'ovale...

— *Why, my dear sir!* Vous ne poussez pas un cri d'admiration ?

C'est M. Leek qui m'interpelle d'un rire moqueur en me tendant sa longue-vue. Je l'ai à peine braquée dans la direction indiquée que le cri sollicité s'échappe de mes lèvres ; ces pointillés qui font sur la neige des taches ovales ne sont pas des touffes





d'osier ou de sauge, chacun d'eux est formé par le corps d'un wapiti! Et le soleil qui surgit enfin sur la crête d'une montagne lointaine allonge étrangement les ombres de ces centaines, de ces milliers d'animaux, sur le sol où s'allument et scintillent les cristaux de la neige!

L'occasion est tentante. Je donnerais je ne sais quoi pour m'approcher plus près du troupeau! M. Leek a entrepris de me satisfaire, malgré les obstacles qui se dressent devant nous. Car il faut avant tout gagner le pied de la haute falaise abrupte et nos chevaux, sur cette neige qui s'éboule sous leurs sabots, tremblent de tous leurs membres. Nous les attachons à un tronc d'arbre, à mi-pente, et nous *tobogganons* gaiement jusqu'en bas. Une colline forme rideau entre nous et



LES TRAINARDS

Fatigués par la longue marche à travers la plaine neigeuse, les derniers rangs de l'innombrable armée deviennent plus clairsemés, mais forment cependant une arrière-garde encore imposante.

le troupeau, et nous pouvons courir pendant une demi-heure sans redouter d'effrayer les cerfs. Une surprise nous attendait sur la crête : suivant à peu près la même ligne, mais en sens contraire, les wapitis se sont sensiblement rapprochés. Nouvelle colline protectrice, nouvelle course à travers la vallée neigeuse. Avancé avec précaution en nous abritant derrière les arbustes, nous avons la joie d'apercevoir les lignes d'avant-garde à moins de mille mètres de distance.

Le temps de braquer trois fois nos objectifs et de faire la substitution des plaques, et nous repartons, le corps plié en deux, aussi rapidement que le permet le poids des appareils et des fusils. Mais, déjà, des marques d'inquiétude se manifestent parmi les grands cerfs. Si la neige étouffe nos pas, si les arbustes et les accidents de terrain nous permettent presque toujours d'avancer inaperçus, le vent a dû signaler notre approche à la finesse de leur odorat. Par instants, toutes les têtes se tournent dans notre direction et nous devons rester aplatis dans la neige durant des mi-

nutes qui nous paraissent interminables.

L'idée nous vint alors de recourir à un truc classique. Réfugiés derrière un tertre, nous coupâmes assez de sauge pour en former deux épais faisceaux dont nous usâmes comme d'écrans. Rampant à trois pattes, nous eûmes la satisfaction de nous approcher assez près de la bande pour prendre, à courte distance, la photographie de plusieurs « éclaireurs ».

Et rien, certes, n'était plus comique que les regards hébétés de ces beaux animaux quand le bruit du dé clic grinçait soudain derrière nos écrans portatifs!

Bien que nées au pays de la mécanique les braves bêtes ne pouvaient pas comprendre que des touffes de bois mort pussent émettre des sons aussi singuliers.

La vérité m'oblige à dire qu'elles ne prolongeaient pas l'outrage mesure leur anxieuse enquête, et qu'un bond formidable les emportait aussitôt vers les hauteurs neigeuses, loin des fagots suspects et des deux objectifs vainement braqués vers leur fuite éperdue.

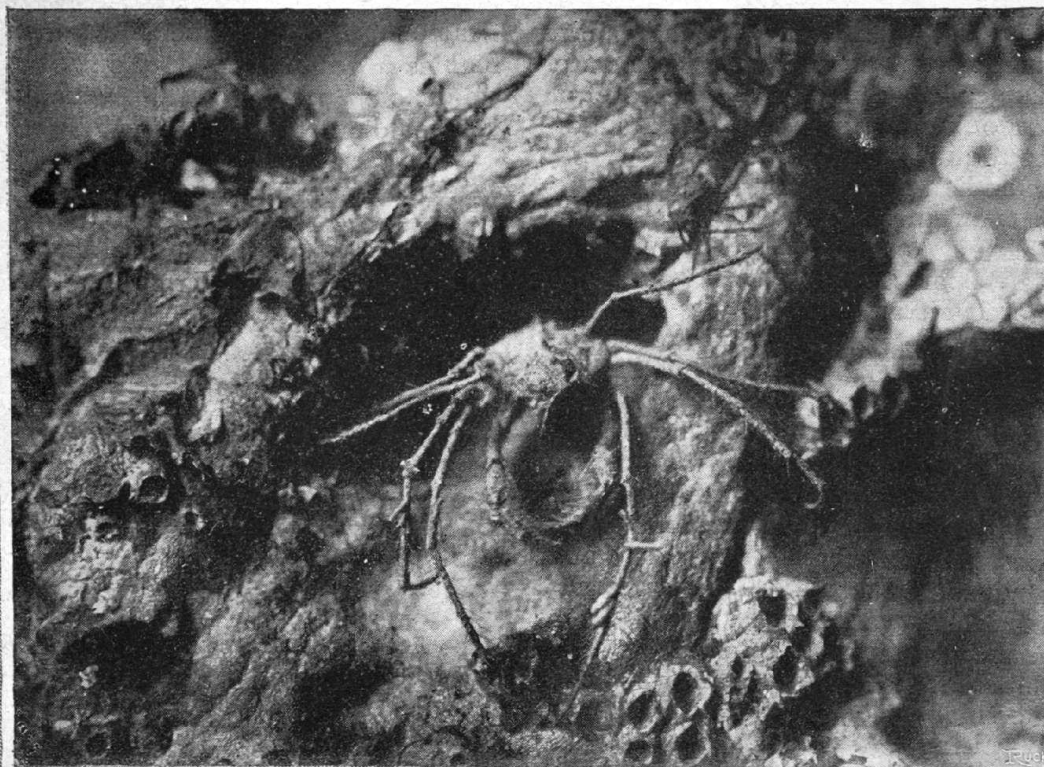
GEORGES LACOUR

(Photographies S. LEER)



UNE HALTE


Au cours de leur migration, les wapitis ralentissent souvent leur marche et s'arrêtent même quelquefois pour se reposer des fatigues de leur long voyage.



UN CRABE MAYA A L'ENTRÉE DE SON REPAIRE

Cette photographie prise au fond de la mer par l'auteur de cet article, M. Etienne Peau, montre une araignée de mer qui, avec son corps hérissé, ses pinces velues, ses longues palles grêles et épineuses offre un aspect plutôt rébarbatif.

Ce que l'on voit au fond des eaux

Il serait difficile de rendre exactement l'effet merveilleux et féérique produit par la beauté du spectacle qui s'offre aux yeux dans la profondeur des eaux. Un des lecteurs de *Je sais tout* est cependant parvenu à obtenir des résultats photographiques extrêmement curieux que nos lecteurs pourront apprécier au cours de cet article 

L'IMMENSE étendue des mers qui occupe les sept dixièmes du globe terrestre, cache à nos regards des spectacles merveilleux et des richesses incalculables.

Dans le grand calme des fonds océaniques naissent, vivent et meurent des êtres aux formes et aux mœurs les plus bizarres, aux couleurs les plus chatoyantes. Des géants servent de soutiens aux faibles, des chétifs pygmées bâtissent des mondes, des mollusques élaborent la nacre et les perles, des polypes secrètent le corail et l'éponge.

La vase de sédimentation, incroyable amas de coquilles microscopiques, s'étend

sur des filons de tous les minéraux précieux, recouvre comme d'un blanc manteau de neige, les ruines de cités florissantes, englouties jadis aux jours des cataclysmes et sert de linceul au fabuleux trésor que les siècles de naufrages ont accumulé sous les flots: derniers vestiges de trirèmes antiques, caravelles espagnoles chargées de l'or des Incas, puissants transatlantiques qu'un destin impitoyable réunit dans l'abîme!

Informes au début, les machines capables de suppléer à la plongée à nu se perfectionnèrent petit à petit et il en sortit le scaphandre; mais ce n'est que tout récemment que le problème a été complètement résolu par la réalisation d'une armure d'acier

articulée. Cet appareil appelé Ichtyandre (homme-poisson) permet enfin d'affronter sans danger les grandes profondeurs et de respirer toujours au sein de l'eau aussi normalement que sur terre.

Lorsque l'on descend dans la mer, on ne tarde pas à rentrer dans une sorte de crépuscule qui vous environne comme un brouillard épais. Le ciel et les nuages, que l'on apercevait au début de la plongée, s'effacent et disparaissent bientôt. Le soleil seul reste visible à une grande profondeur sous l'aspect d'un petit disque rougeâtre perçant la couche verte ou bleue des eaux.

Au fond, les objets semblent plus rapprochés et plus grands qu'ils ne sont en réalité; on les voit également d'une couleur qu'ils n'ont pas, car les rayons lumineux, pour parvenir jusqu'à eux, doivent traverser une épaisseur d'eau verte ou azurée qui les absorbe inégalement; les rayons rouges, par exemple, étant éteints bien avant les bleus, tel rocher blanc sera bleuâtre, tel animal rouge paraîtra noir.

Il est aussi un phénomène qui ne manque pas de surprendre dans les débuts: c'est de voir la nuit se faire complètement au fond alors qu'en remontant à la surface on s'aperçoit qu'il fait encore grand jour.

L'objectif voyant aussi bien que l'œil, sinon mieux, peut reproduire sur la plaque sensible, les paysages sous-marins tels que les voit le plongeur; mais, théoriquement, il suffit d'enfermer un excellent appareil photographique, muni d'un optique extra lumineux, dans une solide enveloppe étanche capable de résister à la pression aqueuse, l'opération en elle-même n'est pas sans offrir de multiples difficultés.

Pratiquement, le décor n'est jamais assez tranquille pour donner des clichés posés satisfaisants et, seul, l'instantané permet d'obtenir de bons résultats.

C'est après avoir attendu l'obscurité absolue que l'on obtient les épreuves offrant les plus beaux contrastes, témoins la plupart de celles reproduites ici dont les clichés furent tirés en pleine nuit, à l'aide d'un puissant éclairage pyrotechnique brûlant au sein même de l'eau, dans une cloche de cristal remplie d'oxygène comprimé.

Il serait difficile de rendre exactement l'effet merveilleux et féérique produit par une telle lumière sur l'eau environnante.

Des nuées de poissons attirés de fort loin par cette lueur insolite, viennent la sillonner des tons splendides de l'argent et des ors les plus riches dont leur corps est couvert, pendant que, légères et diaphanes,

des méduses la traversent lentement, semblables à des clochettes d'opale ou à des cabochons polychromes échappés du creuset d'un verrier.

La beauté de ce spectacle est encore agrémentée par une infinité de petites bulles de gaz qui recouvrent les algues et certains objets, et qui, au contact de l'eau éclairée, paraissent d'innombrables diamants ou des miryades de perles fines.

Il est certain que le jour, aux faibles profondeurs, les rayons argentés du soleil font aussi assister à un spectacle admirable et grandiose; mais ce dernier n'atteint pas cette magnificence inoubliable qu'il prend la nuit au sein des ondes illuminées.

LES PREMIERS PAS DU SCAPHANDRIER ET CE QUI S'OFFRE A SES YEUX

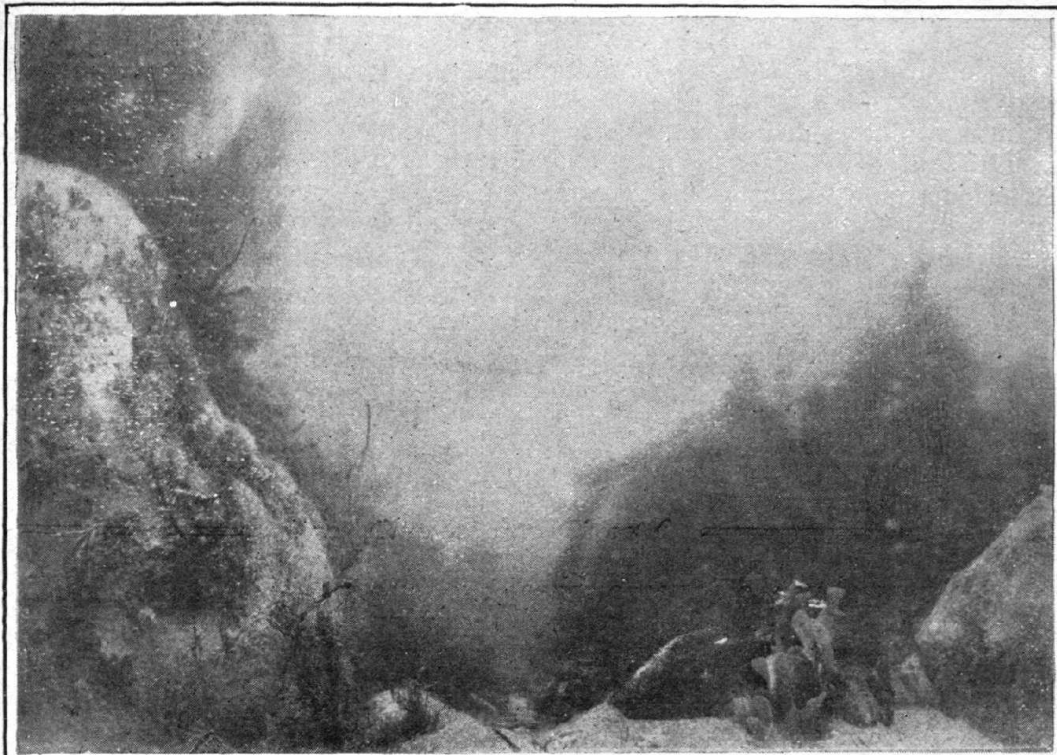
Sur les dessins, on a coutume de représenter les scaphandriers marchant verticalement sur le sol de la mer; la réalité est tout autre.

De même qu'un cycliste se courbe sur son guidon pour vaincre la résistance du vent, le promeneur sous-marin est forcé, pour progresser, de se pencher résolument en avant. Son corps prend d'ailleurs instinctivement cette position oblique qu'il ne saurait conserver sur terre sans tomber.

Dans les débuts, on est incapable de régler ses efforts suivant les résistances à vaincre, on a une tendance à les exagérer et l'on met dans toutes ses actions une brusquerie plus nuisible qu'utile et qui fatigue en pure perte. Veut-on saisir une plante ou un zoophyte délicat? la main le cherche où il n'est pas, ou l'écrase brutalement; désire-t-on franchir un obstacle, l'effort que l'on fait vous entraîne quatre fois plus haut ou plus loin qu'il n'était nécessaire.

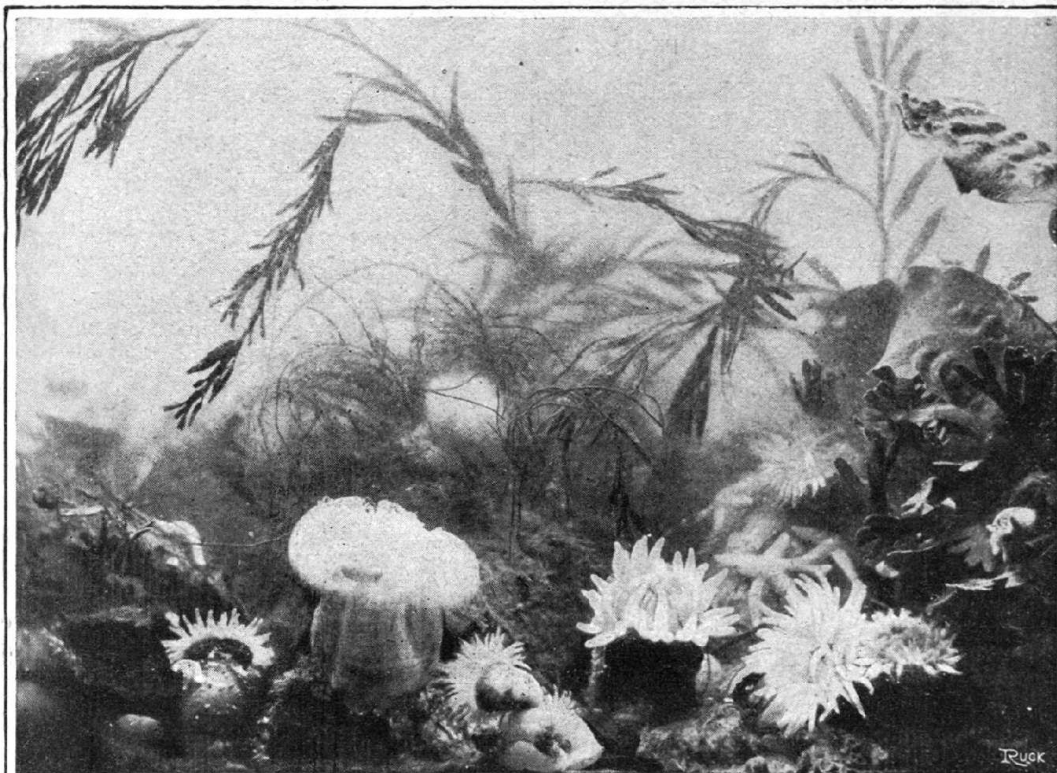
Si le milieu aqueux a ses inconvénients, il a aussi ses avantages. Le plongeur peut régler comme il veut, sa densité et effectuer de véritables tours de force. Ainsi, c'est un jeu pour lui, en s'aidant uniquement des doigts ou du bout des pieds de grimper contre des rochers à pic, de descendre, sans crainte de chute, des précipices vertigineux, de rester entre deux eaux ou de remonter rapidement à la surface, emporté comme dans un ballon.

Suivant les lieux et la profondeur; les paysages neptuniens offrent les aspects les plus différents: tantôt apparaît une plage de sable parsemée de petits blocs recouverts de varechs ou de fines floridées, tantôt des entassements de rochers à l'opu-



UN PAYSAGE SOUS-MARIN

Les rochers les moins profonds sont recouverts d'une opulente chevelure d'algues.



UN PARTERRE DE FLEURS VIVANTES

Semblables à de belles anémones ou à de jolis chrysanthèmes, les actinies aux couleurs les plus variées s'épanouissent parmi les algues.

lente chevelure brune ou verte. Ici, s'étagent d'imposantes masses granitiques entièrement nues ou revêtues de concrétions calcaires; là, s'étend un grand champ de vase; ailleurs, reposent des rocs surchargés de bancs d'huîtres. Voici une immense plaine sablonneuse qui disparaît sous la belle verdure transparente des zostères, ce gazon maritime; voilà enfin la sombre lisière d'une forêt impénétrable d'algues géantes.

Pour être beaucoup moins riche en variétés et en coloris que la flore aérienne, la flore marine, vue dans son élément, ne manque pas d'une certaine beauté ornementale très caractéristique. On retrouve chez elle l'élégance des fougères, le port gracieux des palmiers ou l'ampleur des bananiers; ses couleurs empruntent toute la gamme entre le noir et le blanc en passant par le bleu, le jaune, le vert et le rouge.

Quelques algues encroutées de calcaire, sont rigides comme des polypiers, mais la plupart sont molles, quelquefois opaques, le plus souvent d'une belle transparence de pierres précieuses.

On croit généralement que les plantes marines se tiennent absolument droites au milieu de l'eau et un écrivain célèbre a dit « Au fond de la mer, c'est le règne de la verticalité ». Cette assertion est imaginaire et les algues ne m'ont jamais paru affecter cette position à un degré plus marqué que nos plantes de la terre. Comme celles-ci au contraire, dans les lieux calmes, elles étalent et penchent leurs rameaux.

Un observateur inexpérimenté descendu sur le sol marin peut croire que la vie s'y résume aux poissons qui passent rapidement devant les hublots de son casque et aux crustacés qui s'enfuient sous ses pas; mais celui qui s'arrête et regarde de près, reste confondu devant le nombre et la diversité des êtres qui se cachent sous chaque pierre, pullulent sur les rochers ou parmi les herbes.

Sur les rochers, parmi les algues et les éponges aux formes grossières ou élégantes, on aperçoit des oursins, aux épines violettes, une foule de bivalves de toutes formes et de toutes tailles, des gastéropodes à coquilles spirales, immobiles ou rampant comme les escargots de nos jardins et dont la lenteur contraste avec l'étonnante agilité des bernards-hermites logés dans les mêmes coquilles, ornées même parfois d'une actinie parasite, qu'ils portent allègrement en grimpant comme des singes dans les ramifications des fucus.

Dans les cavités, à l'entrée de petites grottes

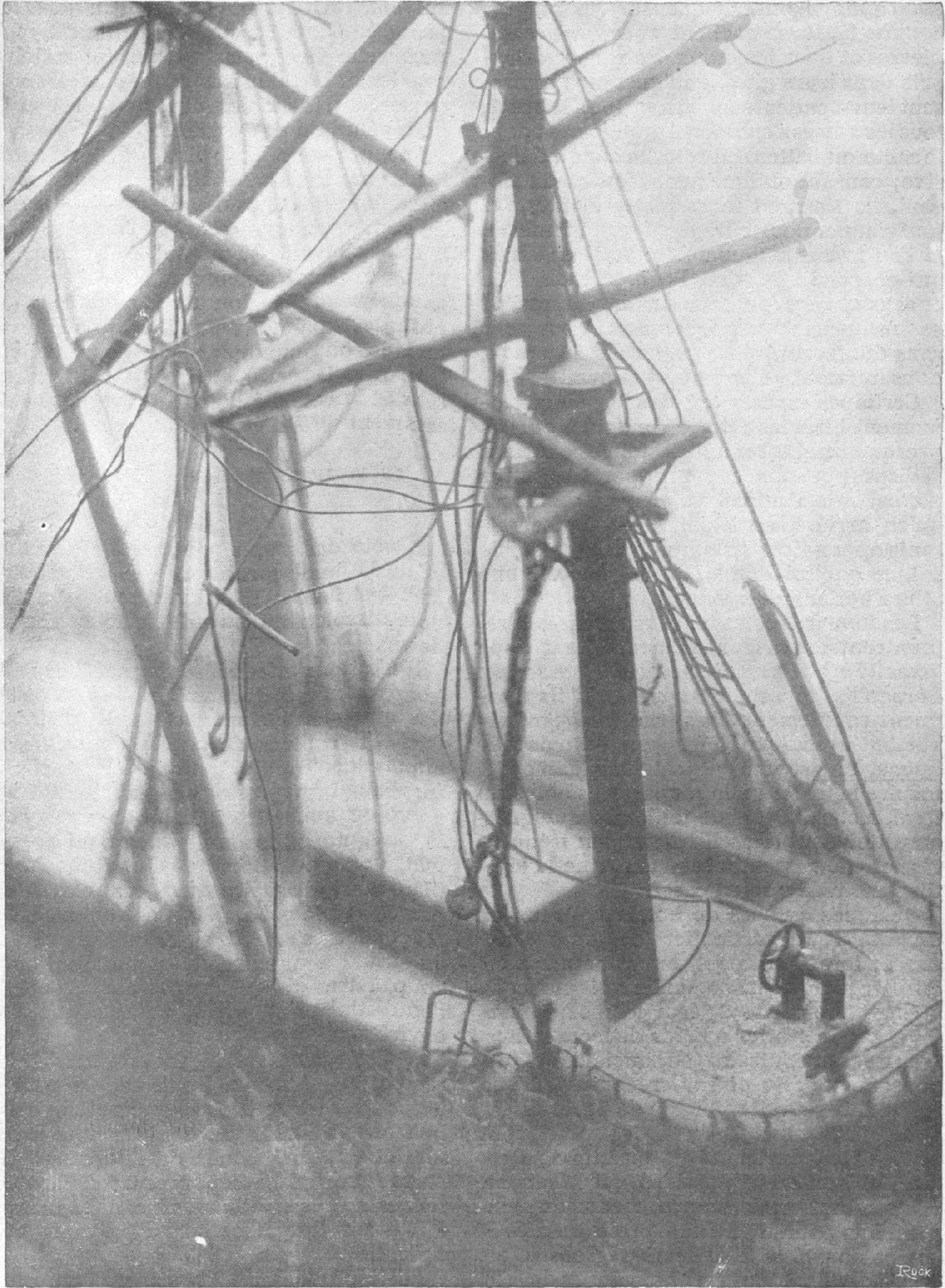
aux parois ornées de balanes ou tapissées des innombrables circuits calcaires de vers marins, se tiennent à l'affût, sur leurs longues pattes grêles, les crabes mayas. Ces affreuses araignées de mer, comme on les appelle vulgairement, avec leurs fortes pinces et leurs corps anguleux hérissés de toutes parts, ont un air si menaçant, devant leurs sombres retraites, que l'on ose à peine s'en emparer, sinon par crainte, du moins par aversion.

L E MONDE DES VIVANTS DE LA MER

Au bas des rochers, entre leurs fentes ou parmi les gros blocs éboulés, il n'est pas rare de voir s'agiter les longs bras blancs d'un autre animal mieux armé encore. Approchons pour l'examiner: un corps en forme de sac ovoïde de couleur roussâtre avec des reflets argentés, porte les bras au nombre de huit, munie d'une double rangée de ventouses et se tortillant comme des serpents, autour d'une bouche ornée d'un bec de perroquet: c'est le poulpe rendu si célèbre par Victor Hugo et par les légendes scandinaves.

Si l'on cherche à saisir le corps visqueux de ce mollusque apocaryptique, il applique aussitôt sur le roc toutes ses ventouses en forme de tasses, et il y adhère si fortement qu'on le déchirerait plutôt que de l'en détacher; pendant ce temps il manifeste sa colère par des signes non équivoques, ses petits yeux noirs aux prunelles oblongues, brillent d'un éclat inaccoutumé, ses membres se couvrent instantanément de larges taches brunes et il lance par un conduit charnu un nuage opaque de sépia qui le cache aux regards. Laissez-le, il s'enfuira alors avec célérité, nageant à reculons par des contractions successives de son sac qui aspire et refoule tour à tour.

Etendus sur les pierres ou enfouis dans le sable, se tiennent les seiches, autres mollusques du même genre. Malheur au petit crabe passant à proximité, deux longs cordons blancs terminés par une palette hérissée de ventouses s'abattent sur lui et malgré ses efforts désespérés, le happent et l'amènent jusqu'aux huit tentacules de la tête qui se referment comme une main sur leur proie et la maintiennent solidement devant le bec qui la déchire. Ce qui frappe le plus dans la seiche c'est l'expression de son regard. Ses deux grands yeux ronds, vitreux et atones ont un aspect tout spécial et indéfinissable.



UNE VISION ANGOISSANTE

On ne peut se défendre d'une sinistre appréhension en voyant s'estomper tout à coup, au sein des couches glauques et silencieuses, l'immense silhouette d'un navire englouti, telle cette gigantesque épave que notre collaborateur a rencontrée au cours d'une de ses plongées sous-marines.

En pleine eau, les crabes paraissent beaucoup plus vigoureux que sur les plages : comme là, ils se cachent sous les grosses pierres et dans les creux des rochers. Surpris dans leurs gîtes, quelques-uns ramassent leurs pattes sous eux et font le mort, tous les autres s'enfoncent rapidement dans le sable ou battent en retraite sur la défensive; courant obliquement d'un air menaçant, ils tiennent leurs pinces hautes, les font claquer pour effrayer et sautent même, si l'on présente la main, comme un chien qui cherche à mordre. Pendant cette fuite et sans changer le sens de leur course, ils se retournent plusieurs fois pour voir sans doute ce qui se passe derrière eux, dans la crainte d'un nouvel ennemi.

Certaines espèces ont des formes extrêmement bizarres : il y en a dont le corps presque rond est muni de pinces énormes si disproportionnées par rapport aux autres pattes, que l'animal ne peut se déplacer qu'en arrière, en traînant ces embarrassants appendices l'un après l'autre sur le sol, ce qui lui donne, on le conçoit, une allure boîteuse très singulière.

Les homards et les langoustes, par contre, montrent dans leur élément une grande vivacité et portent allègrement leurs armes. Lorsqu'ils se sentent approchés ils regagnent rapidement leurs trous, nageant vivement à reculons en frappant l'eau de leur queue. Malgré leur aspect formidable qui inspire la terreur à la plupart des hôtes du fond, malgré la grande taille que quelques-uns atteignent dans les lieux peu fréquentés, on ne ressent à leur vue, que le légitime désir de s'en emparer.

Quelques espèces de homards prennent un soin tout particulier de leurs carapaces; lorsqu'on peut les examiner sans éveiller leur attention, on les voit passer la plus grande partie de leur temps à la nettoyer et à la gratter à l'aide de leurs pattes. D'autres, au contraire, se soucient fort peu de cette toilette et sont recouverts d'une collection invraisemblable de parasites.

Les animaux agiles cités jusqu'ici sont encore bien lourds et bien massifs comparés aux nombreux poissons qui viennent, vifs comme l'éclair, fendre les eaux du plongeur, à la poursuite d'une proie ou attirés par ce nouvel hôte de leurs régions. C'est bien là qu'il faut les voir pour juger de leur force et comprendre toutes les ressources de leur merveilleuse organisation.

On voit les herbivores brouter en troupeaux, l'herbe des prairies sous-marines, les carnassiers chasser et lutter sans merci,

les forts dévorant les faibles qu'ils poursuivent, attirent par ruse ou guettent au passage. Certains fouillent le sable à la recherche des vers, beaucoup enfin se repaissent des détritiques et des chairs mortes et se font, avec les crustacés, les utiles nettoyeurs du lit des mers.

Les poissons, pas plus que les autres êtres, ne peuvent rester continuellement en action et ont besoin, de temps en temps, de réparer leurs forces par le sommeil. Il arrive souvent qu'on aperçoit dans un creux, dissimulé sous des algues, un poisson couché sur le dos ou sur le côté, dans une attitude d'abandon si inusitée qu'on le croit malade ou inanimé; mais dès que l'on approche la main, aussitôt il reprend ses sens et la célérité de sa fuite montre suffisamment qu'il n'était qu'endormi.

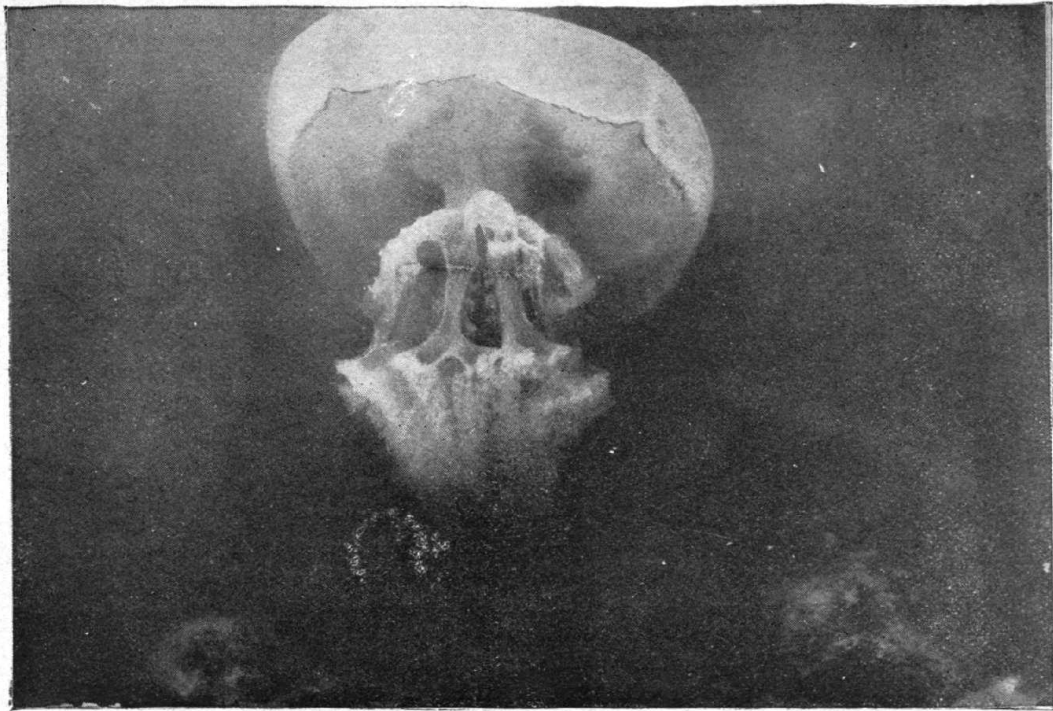
LES VICTIMES DE LA MER

A côté des riants spectacles de la flore et de la faune marines, il en est d'autres tristes et funèbres, qui viennent jeter leur note discordante au milieu de ce concert de vie.

Il n'est pas nécessaire de marcher longtemps sur le sol de la mer, pour rencontrer des objets rappelant les choses de la surface et la trahison de ces flots si calmes en apparence. Tantôt c'est une longue chaîne serpentant à travers les algues, tantôt une ancre ou une hélice à demi enfoncée dans la vase, une caisse, un tonneau, un bout de mât, des agrès. Revêtus d'une couche de plantes ou de mollusques, ces épaves ont pris la teinte générale du sol environnant et leur forme seule les révèle. Mais parfois un grand mur sombre se dessine tout à coup à travers la masse transparente et l'on distingue bientôt la haute coque d'un navire naufragé.

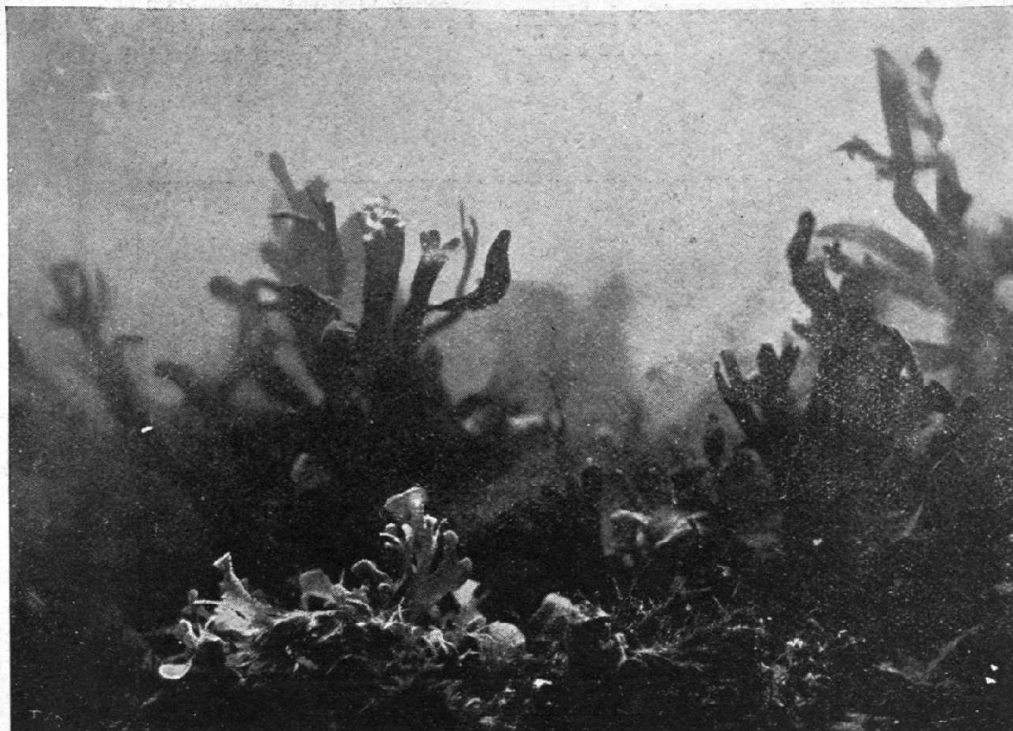
Si l'engloutissement fut subit, s'il est récent, si enfin une large brèche permet de plonger les regards en même temps que le faisceau lumineux de la lampe sous-marine dans les flancs de l'infortuné, on recule souvent d'épouvante devant les scènes qui vous attendent. Scènes lamentables sur lesquelles on ne peut que jeter un voile.

La teinte glauque du milieu, son calme sinistre donnent à ces lugubres tableaux une telle intensité que l'on s'enfuit malgré soi, avec le désir fou de remonter pour toujours à la surface, détestant cette mer impitoyable, créatrice de pareilles hor-



UNE MÉDUSE DANS LES PROFONDEURS DE LA MER

Le corps des méduses paraît une sorte de condensation de l'onde elle-même.



UNE PRAIRIE SOUS-MARINE

L'agglomération des zostères et des varechs forme souvent d'immenses champs dans lesquels grouille tout un monde de poissons et d'invertébrés.

reurs; mais à deux pas, voici que les yeux se posent sur les formes radieuses des vies qu'elle entretient, et la beauté de ses vivants fait oublier la laideur de ses morts.

En dehors des plongeurs de profession qui descendent au fond pour des travaux déterminés et n'ont guère le loisir de contempler le monde sous-marin, bien peu de gens ont revêtu le scaphandre et affronté les dangers de l'air comprimé.

Dans l'avenir, il n'en sera plus ainsi. L'armure d'acier, résistant victorieusement à la pression aqueuse et laissant constamment l'explorateur à la pression atmosphérique, lui ouvre avec les profondeurs jusqu'alors inaccessibles, des horizons complètement nouveaux.

Et sans aller jusqu'à prétendre qu'un jour viendra où la généralité des hommes ira se promener dans les plaines de l'océan, comme elle va aujourd'hui à la campagne ou sur les boulevards, il est permis d'espérer qu'un grand nombre de savants, d'ingénieurs, de commerçants, ne craindront pas de se transformer en crustacés métalliques pour étudier, explorer et exploiter ces vastes étendues, vierges encore de toute empreinte.

Chaque jour amènera des découvertes insoupçonnées. La faune marine laissera surprendre tous ses secrets, la flore révè-

lera ses propriétés inconnues et fournira des matières nouvelles. On cultivera les algues utiles comme on cultive aujourd'hui les céréales.

D'immenses espaces seront consacrés à l'élevage, à la multiplication, à la pêche méthodique des poissons, des crustacés et des mollusques; d'autres seront réservés aux éponges, aux coraux, à la nacre et aux perles fines, « ces gouttes de rosée solidifiées ».

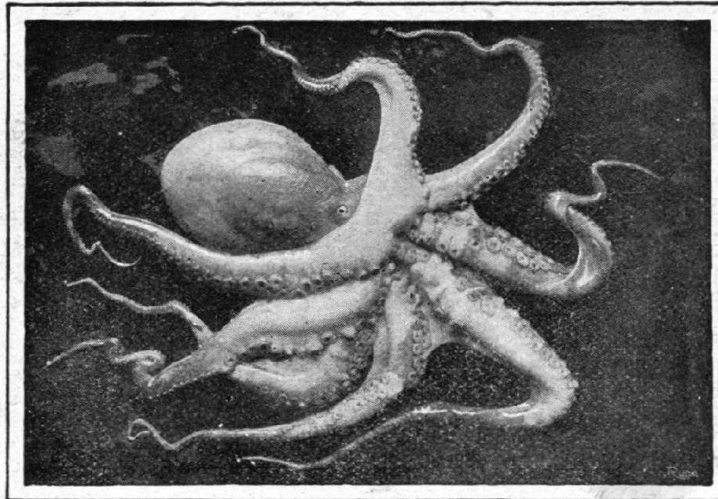
De grandes entreprises récupéreront les trésors engloutis par les naufrages, pendant que de hardis pionniers s'enfonceront dans les entrailles mêmes du sol sous-marin pour extraire en abondance la houille, les métaux et les gemmes les plus précieux.

Il découlera de toutes ces multiples exploitations une énorme source de richesses pour les peuples et la société humaine arrivera peut-être enfin à cet âge d'or tant rêvé par les poètes, grâce aux inépuisables ressources de cette même mer, si effrayante aux yeux des premiers hommes, qui ne surent en tirer que quelques poissons et un peu de sel.

ETIENNE PEAU.

Texte et photographies de M. ETIENNE PEAU, lecteur de *Je sais tout*, 9, rue du Lycée, au Havre.

(Reproduction interdite.)



UN MONSTRE DES ABIMES

Le poulpe aime à nager lentement entre deux eaux en agitant ses bras autour de lui. Lorsqu'il passe ainsi devant un rocher sombre qui fait ressortir la blancheur de ses chairs, il paraît bien plus un beau motif de décor qu'un monstre affreux semant la terreur.



M^{lle} DULUC très remarquée parmi les interprètes de *Sa Sœur*, la nouvelle comédie sentimentale de Tristan Bernard (Athénée, 7 février). Autres interprètes applaudis : M^{mes} Goldstein, Louise Bignon, MM. Ballier, Leubas.



A propos de l'intéressante mise à la scène (théâtre Antoine, 30 janv.), de l'*Anna Karénine*, de Tolstoï : Gémier, à gauche et M^{me} Mégard, les principaux interprètes; entre eux, M. Guiraud, l'adaptateur, et à droite, un officier russe qui a aidé à la mise en scène.



SALOMEA KRUCENISKI, d'une aristocratique famille polonaise, exilée à cause de ses idées révolutionnaires, a débuté au théâtre, à Rome, dans le rôle de *Carmen*. Elle s'est fait applaudir dans plusieurs grands rôles.



M. Chelles M. E. Duquesne M. Desjardins M. Lévêque
M. Gaston Leroux

Avant la première de *la Maison des Juges* (26 janv.), l'auteur, M. Gaston Leroux et ses principaux interprètes, dans le foyer de l'Odéon. Pièce très dramatique, diversement appréciée.



M^{lle} Fremstadt (Salomé) M. Van Rooy (Jochanaan)

Une scène de la *Salomé*, de Richard Strauss, au Métropolitain-Opéra de New-York, interdite après une unique représentation, à la suite des réclamations du public « scandalisé ».



M^{me} SARAH BERNHARDT a été nommée, le 14 février, professeur au Conservatoire. *Femina* a ouvert une souscription que publie le *Figaro*, pour offrir un bijou d'art à l'illustre tragédienne.



M^{lles} YVONNE DE BRAY ET MAUD AMY, dans la jolie pièce de M^{me} Judith Gautier, *Princesses d'amour*, au Vaudeville (24 janvier). Presse excellente. Autres interpr. Lerand, Monteaux. Dessin de Sem, du *Figaro*.



M^{lle} BERTHE BODY remarquée dans la reprise de *Notre-Dame de Paris* à la Porte Saint-Martin (28 janvier), à côté de M. de Max, Jean Coquelin et de M^{me} Aimée Tessandier. Cl. H. Manuel.

Le 19 janvier, mort à l'âge de 75 ans, de William Busnach, auteur dramatique, collaborateur de Zola.

Le 21 janvier, au théâtre Réjane, charmante reprise de *Ma Cousine*, avec Baron et M^{me} Réjane, Daynes-Grassot.

Le 4 février, à l'Odéon, belle reprise de *Chatterton*,

d'Alfred de Vigny, très intéressante interprétation de M^{lle} Bellanger et de M. Rollan, premier prix de 1906, dont c'étaient les débuts.

Même soir, reprise aux Bouffes-Parisiens de la *Petite Bohème*, de M. Paul Férier, musique de H. Hirschmans.



M^{lle} GLADYS MAXHENCE qui remplit le principal rôle dans les *Etoiles*, de M. Jean Jullien, au théâtre Molière (9 février), pièce droite, sobre, dramatique, digne de l'auteur de la *Poigne* et des *Plumes du gai*. Presse sympathique. (Cl. P. Boyer)



M. LAGARDE Par décret ministériel, MM. Messager et Broussan deviendront directeurs de l'Opéra, à dater du 1^{er} janvier 1908. Nous donnons le portrait de M. André Messager en frontispice de ce numéro; M. Broussan s'est fait connaître comme directeur de théâtre à Lyon. Un troisième collaborateur, M. Lagarde, le peintre connu et qui apporte une grosse part de la cupera des décors et scène artistique. (Cl. Je sais tout et H. Manuel)



Le Vicair de Wakefield le fameux roman de Goldsmith, subissant le sort de tous les chefs-d'œuvre, vient d'être mis en musique et joué à Londres, au théâtre du Prince de Galles, où il obtient un vif succès, particulièrement à l'acte III.



M^{lle} Greuze M^{lle} Sarah Bernhardt

Le 25 janvier, première représentations des *Bouffons*, de Miguel Zamacoïs, «la plus ingénieuse, la plus aimable, la plus spirituelle fantaisie que depuis longtemps nous ait donné le théâtre», selon M. Catulle Mendès. D'autres critiques prononcent, par compa-

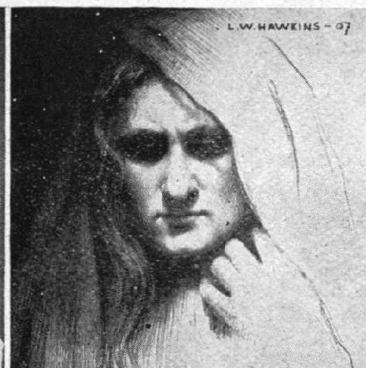
raison, les noms de Théodore de Banville et de Rostand. Le bouffon Jacasse est un des meilleurs rôles de M^{lle} Sarah Bernhardt, l'amie et la protectrice des poètes. Autres ingénieux interprètes: M^{lle} Greuze; MM. Krauss, Maury, Laroche, Decœur.



M^{lle} Milod'Arcylle et M. Marey, au théâtre des Arts (9 fév.), dans *Mme Gosse*, pièce de débuts au théâtre de M^{me} Marguerite Roland. (Cl. H. Manuel)



BEETHOVEN, par le sculpteur José de Charmoy, à l'occasion de l'apparition d'un livre très complet de M. Jean Chantavoine, le fils du professeur, sur le génial musicien. Les nombreux admirateurs de Beethoven liront ce livre avec fruit.



M^{lle} LOUISE SILVAIN, dans *Electre*, d'après le beau dessin du peintre L.-W. Hawkins. Les représentations d'*Electre* (adaptation Poizat) ont été l'occasion à la Comédie-Française d'un grand succès pour l'interprète principale et son mari.



M^{lle} THOMASSIN, par de Losques, à l'occasion de sa rentrée aux Capucines où elle interprète *le Grain de sel*, comédie de Michel Provins.

On se propose de fêter le 25 février, à Paris, le deuxième centenaire de Goldoni, le « Molière italien »,

l'auteur du *Bourru bienfaisant* qu'il écrivit en français (1771).



M^{lle} VÉNIAT
(Françoise)

Cl. du Guy.

LE BLUFF⁽¹⁾

Pièce inédite en 3 actes
de *Georges THURNER*

représentée au Théâtre Antoine, le 15 janvier 1907

Illustrations de LOEYV

DISTRIBUTION

DOCTEUR HARDOUIN	MM. JANVIER
MAURICE HARDOUIN.	MAURICE VALENTIN
DOCTEUR ROUSSELET	CAHUZAC
SUARD	BOUTHORS
UN VALET	CALMEL
MADAME HARDOUIN.	M ^{mes} EVEN
FRANÇOISE	VÉNIAT
MARIE	ACÉZAT
THÉRÈSE.	IDA BRASSY
MADAME LAINÉ. . . .	DINARD

(*) Entered according to act of Congress, in the year 1907, by Georges Thurner, in the office of the Librarian of Congress, at Washington all rights reserved.



UNE SCÈNE DE MÉNAGE

MADAME HARDOUIN (*outrée*). — *Et tu l'étonnes que nous ne possédions rien? Et tu plaisantes la philanthropie des autres! C'est extraordinaire!... Comment veux-tu que nous arrivions avec ta ridicule probité, ta stupide modestie?*
(Page 207, col. 1.)

ACTE PREMIER

De nos jours. Dans une petite ville de l'Est, à Douilly.

Un cabinet de médecin. Etoffes clinquantes pour masquer la nudité de la pièce. Portes au fond, donnant sur l'antichambre, à droite 1^{er} plan et à gauche 2^e plan. A droite, pan coupé; grande baie vitrée, froide, pauvre malgré tout. En scène, à droite, parallèlement à la fenêtre, un bureau. A gauche, 1^{er} plan, cartonnier, 2^e plan, cheminée. Autour, canapé, fauteuils. Bibliothèque au fond. Entre la porte du fond et la baie vitrée, un petit meuble, contenant des fioles et des produits chimiques. A droite, table avec microscope.

Cela tient le milieu entre le cabinet de consultation et le laboratoire.

Beaucoup de bouquins et de brochures.

Vieux meubles sans valeur que des rubans et des coussins clairs tentent de cacher et de rajeunir.

SCÈNE I

MARIE, puis LE DOCTEUR HARDOUIN,
puis SUARD

La porte du fond est ouverte. Hardouin paraît dans l'antichambre, retire pardessus et chapeau qu'il accroche à un portemanteau très simple, posé contre le mur. Marie, à genoux devant la cheminée, prépare des bûches. Hardouin entre, ferme la porte et va à son bureau.

HARDOUIN (*après un moment*). — Rien de nouveau, ce matin?

MARIE (*sans se retourner*). — Non, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Il n'est venu personne?

MARIE. — L'employé du gaz a laissé sa note : 33 francs pour les deux mois.

HARDOUIN (*après une hésitation*). — Vous... avez payé?

MARIE (*durement*). — Avec quoi?... Il repassera demain.

HARDOUIN. — Est-ce tout?

MARIE. — Le boulanger a réclamé son compte.

HARDOUIN. — M^{lle} Françoise sait-elle que sa chèvre est morte?

MARIE. — Oui, Monsieur le docteur. Elle a vu tout de suite que son petit troupeau n'était plus au complet.

HARDOUIN. — Qu'a-t-elle dit?

MARIE. — Rien, Monsieur le docteur. Elle a pleuré.

HARDOUIN. — M. Maurice est-il rentré?

MARIE (*d'une voix sourde*). — Non, pas encore.

HARDOUIN. — Vous êtes sûre?

MARIE (*les poings serrés*). — Oh! pour ça! Elle tousse.

HARDOUIN. — Comment vous portez-vous aujourd'hui?

MARIE (*haussant les épaules avec insouciance*). — Comme toujours!...

HARDOUIN. — Vous savez ce que je vous ai dit?... Ne vous fatiguez pas trop, ma fille, et prenez garde au froid.

MARIE (*avec insouciance*). — Ah!

HARDOUIN. — On sonne. (*Marie sort au fond*). Pauvre fille!

Un temps.

MARIE (*à la porte du fond*). — M. Suard.

HARDOUIN. — Qu'il entre!

MARIE. — Faut-il allumer le feu?

HARDOUIN. — Pas encore.

Marie sort et fait entrer Suard. La porte se ferme.

SUARD. — Bonjour, citoyen.

HARDOUIN (*lui serrant la main*). — Bonjour, Suard. Votre femme va bien?

SUARD. — A peu près.

HARDOUIN. — Et les petits?

SUARD. — Leurs santés sont bonnes. Ils seraient heureux, n'était qu'ils ont froid... (*plus bas*) et faim.

HARDOUIN (*feignant de ne pas entendre le dernier mot*). — Froid!... Oui, bigre. Il a gelé ce matin à cinq degrés. Ma foi, je ne m'en aperçois plus guère à cette heure. Il n'est rien de tel pour vous dégourdir qu'une bonne marche. J'ai fait mes visites à pied et me voilà tout ragaillard!... Et la politique, Suard, ça tient toujours?

SUARD. — Ça tient... mais ça ne soutient pas. Depuis la dernière grève, on n'a plus voulu de moi aux Forges.

HARDOUIN. — Pourquoi diable, aussi, vous êtes-vous avancé à ce point?... Vous avez effrayé jusqu'aux compagnons qui sont venus de Paris pour vous secourir.

SUARD. — Oh! effrayé!... Il leur en faut d'autres. Si vous aviez vu la façon dont ils ont organisé la grève, pratiqué la résistance avec de grands mots et de beaux gestes, pour nous lâcher ensuite, après avoir raslé nos derniers sous, et nous livrer aux patrons plus liés que jamais.

HARDOUIN. — A qui la faute?... Aviez-vous besoin de les appeler?

SUARD. — Ils sont venus tout seuls. Ils

nous avaient flairés de loin... et ils sont arrivés en sauveurs et en maîtres.

HARDOUIN. — Vos camarades se plaignent-ils?

SUARD. — De quoi?... Ils sont rentrés aux Forges. Moi, je suis dehors et je ne trouve plus d'ouvrage.

HARDOUIN. — Vous avez toujours eu le cerveau trop échauffé.

SUARD. — Je voudrais bien que mon corps fût pareil aujourd'hui.

HARDOUIN. — Voilà longtemps que je vous connais, Suard, et il ne se passe pas d'année que vous ne vous attiriez quelque méchante histoire.

SUARD. — J'ai cru qu'on pourrait faire une humanité nouvelle, plus juste, plus pitoyable; j'ai cru qu'un jour viendrait où ce ne serait pas toujours les mêmes qui possèderaient l'argent; j'ai cru... Enfin, docteur, vous me connaissez bien, vous savez que je n'ai jamais fait de mal à personne.

HARDOUIN. — Cerveau trop échauffé.

SUARD. — Vous aussi, vous pensiez comme moi, autrefois; vous aussi, vous étiez avancé.

HARDOUIN. — Quand j'espérais!

SUARD. — Et vous avez reculé!

HARDOUIN. — Quand j'ai compris! Très jolies les théories, très beaux les principes, mais au fond est-il si nécessaire d'en posséder pour raisonner et se rendre compte? Parbleu! je n'ai pas renoncé à mon idéal de justice et je crois fermement qu'il se réalisera un jour. Mais quel jour? Et par quels moyens?... L'anarchie?... Faire sauter les gens?... Et après? Tout recommencera: c'est une bonne blague!...

SUARD. — Le socialisme...

HARDOUIN (*violemment*). — C'en est une autre! Qui dit étiquette dit équivoque. Qu'est-ce qu'un socialiste, d'abord?... Est-ce vous qui promenez votre bourgeron d'atelier en atelier à chercher du travail, ou bien est-ce moi qui vais en redingote de maison en mesure, sans me faire payer?... Ou bien, est-ce notre voisine, M^{me} de Luce-nay qui a créé ce sanatorium pour les pauvres atteints de la tuberculose?... J'ai horreur des gens qui s'intitulent... Il y en a qui se disent conservateurs et qui sont les plus sûrs démolisseurs.

SUARD. — Enfin, docteur, vous n'en êtes pas arrivé à ne plus désirer de progrès?

HARDOUIN. — Mon ami, je suis arrivé à la porte de la sagesse, car je me méfie. Il y a les gens qui agissent et les gens qui parlent. Je me méfie des uns parce qu'ils se trompent et des autres parce qu'ils me trompent.

SUARD. — Pourtant votre idéal de justice ne se fera pas tout seul. Il faut le créer.

HARDOUIN. — Parlons-en moins et pensons-y davantage. Voyez-vous, Suard, nous

ressemblons un peu à ces malades qu'une violente émotion a rendus muets et abêtis tout à coup. Comment retrouveront-ils la parole et l'intelligence?... De deux façons : soit qu'un traitement prudent, rationnel et progressif vienne à bout de leur état, soit qu'une émotion non moins violente que la première ne remette brusquement les choses en place.

SUARD. — Tout de même est-il juste qu'il y ait des gens qui ne possèdent rien, tandis que d'autres...

HARDOUIN (*l'interrompant*). — Pourquoi y a-t-il des chauves... et pourquoi des chevelus?... C'est toujours la même histoire : ceux qui n'arrivent pas se plaignent et réclament des défenseurs, sans vouloir comprendre que ceux qui sont arrivés n'y sont parvenus que parce qu'ils ont su se défendre eux-mêmes.

SUARD. — Et attaquer.

HARDOUIN. — Natur... (*Il s'arrête*). C'est une grande pitié, Suard, mais je vous assure que je n'ai plus foi en rien. Et maintenant, au revoir. (*Suard ne bouge pas, Hardouin lui tend la main.*) Vous permettez?... j'ai à travailler.

SUARD. — J'espérais que vous aviez compris.

HARDOUIN (*riant*). — Mais oui, mais oui, j'ai compris. Je suis moins convaincu qu'autrefois, voilà tout. Et vous l'êtes davantage, ce qui fait équilibre. Au revoir.

SUARD. — Je pensais que vous ne me forceriez pas à vous demander... Oh! je sais bien qu'il ne faut pas être fier, quand on est pauvre, mais... voyons, docteur, donnez-moi quelque chose. Il n'y a plus rien à la maison.

HARDOUIN. — Hé! mon ami... Vos théories aussi...

SUARD. — Oui, j'ai eu tort, je le reconnais. Je n'aurais pas dû penser aux autres, j'aurais dû penser aux miens. Mais, à cette heure, il est trop tard. Les petits ont faim; voilà deux jours qu'ils mangent avec ce qu'ils trouvent. Aujourd'hui, ils n'ont rien trouvé.

HARDOUIN (*très ému, hésite un moment, puis il se décide et ouvrant son porte-monnaie lui donne une pièce*). — Tenez!

SUARD. — Cent sous?... Ça nous fera deux jours avec ce que nous devons. Elle est maigre votre générosité.

HARDOUIN. — Vraiment?... (*il marche vers lui et lui prenant le poignet lui dit fébrilement.*) Et si je vous disais que je n'ai rien, moi non plus, me croiriez-vous? Si je vous avouais que je dois, moi aussi, et que je n'ai pas un sou pour payer?

SUARD (*incrédule*). — Oh!

HARDOUIN (*montrant son porte-monnaie*). — Regardez cette poche flasque, stupide, honteuse. Vous pouvez fouiller. Voulez-vous voir mon portefeuille? Ma caisse?... (*avec un mépris ironique.*) Ma caisse!... Je suis plus

pauvre que vous maintenant, malgré tout ce qu'on me doit. Je n'ai plus un sou. Partez, Suard, et ne vous plaignez pas si vous ne voulez que je regrette et que je vous demande l'aumône à mon tour.

SUARD (*ébranté*). — C'est vrai, tout ça?

HARDOUIN. — Partez!

SUARD (*goguenard et supérieur*). — Faut-il tout de même que vous en ayez dépensé.

THÉRÈSE (*entrant de droite*). — Mon père...

HARDOUIN. — Adieu, Suard.

SUARD (*le chapeau sur la tête, légèrement méprisant*). — Au revoir.

Il sort au fond.

SCÈNE II

HARDOUIN, THÉRÈSE, puis MADAME HARDOUIN

HARDOUIN. — Que me veux-tu?

THÉRÈSE. — J'ai besoin d'argent.

HARDOUIN. — Moi aussi.

THÉRÈSE. — Je ne plaisante pas. Il me faut de l'argent.

HARDOUIN. — Je n'en ai pas.

THÉRÈSE. — Il m'en faut... pour mes pauvres.

HARDOUIN. — Tu as des pauvres?... Quel luxe!

THÉRÈSE. — M. le curé compte pour moi.

HARDOUIN. — Ah! Le curé! Je l'attendais, celui-là.

THÉRÈSE. — Le but de la confrérie de Saint-François est des plus nobles. M. le curé distribue des bons de pain et de chauffage.

HARDOUIN (*prenant Thérèse par la main et la conduisant à la cheminée*). — Regarde, ma fille, et comprends que si je ne me chauffe pas c'est que je n'ai pas de bon de chauffage. Je ne peux pas te donner d'argent parce que je n'en ai pas.

THÉRÈSE. — M. le curé...

HARDOUIN (*l'interrompant avec colère*). — Ah! ça, vas-tu bientôt nous fiche la paix avec ton curé? Tu ne parles que de lui, tu ne t'occupes que de lui...

THÉRÈSE. — Est-ce mal agir?

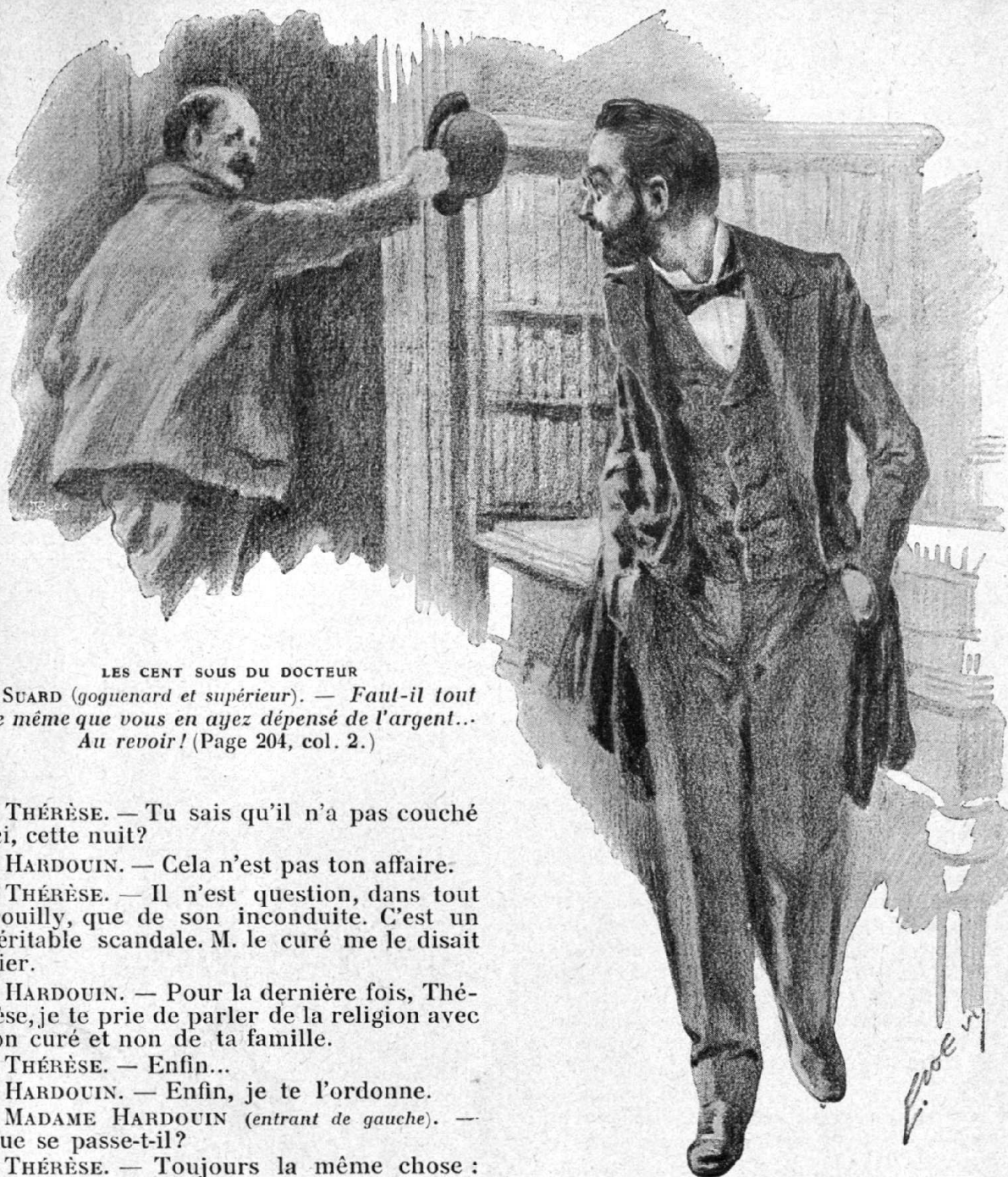
HARDOUIN. — Oui, ma fille. La bigoterie a mis sa griffe sur tous tes autres sentiments. Il n'y a plus que cela dans ton cœur. Ta mère, ta sœur et ton frère sont au second plan. Quant à moi, c'est bien simple : je ne compte pas. Je suis celui qui doit donner l'argent : c'est tout.

THÉRÈSE. — Je suis seule dans la maison à remplir mes devoirs de piété.

HARDOUIN. — Je ne t'en blâme pas, Thérèse, et j'en félicite les autres.

THÉRÈSE. — C'est à peine si Françoise va chaque dimanche à la messe. Je ne te parle pas de Maurice, n'est-ce pas?

HARDOUIN. — Tu as raison.



LES CENT SOUS DU DOCTEUR

SUARD (*goguenard et supérieur*). — *Faut-il tout de même que vous en ayez dépensé de l'argent... Au revoir!* (Page 204, col. 2.)

THÉRÈSE. — Tu sais qu'il n'a pas couché ici, cette nuit?

HARDOUIN. — Cela n'est pas ton affaire.

THÉRÈSE. — Il n'est question, dans tout Douilly, que de son inconduite. C'est un véritable scandale. M. le curé me le disait hier.

HARDOUIN. — Pour la dernière fois, Thérèse, je te prie de parler de la religion avec ton curé et non de ta famille.

THÉRÈSE. — Enfin...

HARDOUIN. — Enfin, je te l'ordonne.

MADAME HARDOUIN (*entrant de gauche*). — Que se passe-t-il?

THÉRÈSE. — Toujours la même chose : papa dit du mal de M. le curé.

MADAME HARDOUIN (*l'embrassant*). — Pauvre petite!

THÉRÈSE. — Il ne veut pas me donner d'argent pour la confrérie.

MADAME HARDOUIN. — Voici dix francs. C'est tout ce que j'ai.

HARDOUIN. — Tout ce que « nous » avons.

THÉRÈSE. — Au revoir, maman, merci. Je prierai pour toi. Au revoir, mon père.

HARDOUIN. — Ne prie pas pour moi, surtout. Ce serait de la fraude. Je n'ai pas payé.

Thérèse sort au fond en haussant les épaules.

SCÈNE III

HARDOUIN, MADAME HARDOUIN

MADAME HARDOUIN. — Pourquoi attaques-tu toujours M. le curé devant Thérèse?

HARDOUIN. — Je constate avec inquiétude combien notre fille se détache de nous... Elle n'a plus l'air d'être notre fille... Elle a l'air d'être notre invitée...

MADAME HARDOUIN. — Puisqu'elle ne se marie pas, pouvons-nous la blâmer de prendre intérêt aux choses de Dieu?

HARDOUIN. — Non, mais je crains que les gens de Dieu ne lui prennent ses intérêts.

MADAME HARDOUIN. — Tu as encore fait tuer une chèvre de Françoise?

HARDOUIN. — Oui.

MADAME HARDOUIN. — La pauvre enfant était toute en larmes. C'est vraiment monstrueux!

HARDOUIN. — Françoise sait ce que je cherche et ne m'en veut pas.

MADAME HARDOUIN. — Ce massacre vaudrait-il durer longtemps?... C'est la troisième petite bête que tu sacrifies, pourquoi?

HARDOUIN. — J'ai une idée.

MADAME HARDOUIN. — Laquelle?

HARDOUIN (*à le geste vague du monsieur qui ne veut pas s'évertuer à expliquer ce que l'on ne comprendra pas*). — Oh!

MADAME HARDOUIN. — Parle, je veux savoir.

HARDOUIN (*étonné d'un tel intérêt*). — Tu veux?

MADAME HARDOUIN. — Oui.

HARDOUIN. — Cela ne t'intéressera pas.

MADAME HARDOUIN. — Au contraire.

HARDOUIN (*flatté*). — Ah! (*après un temps*). Je suis tracassé, moi aussi, par la pensée de guérir la tuberculose.

MADAME HARDOUIN (*à part*). — J'en étais sûre!

HARDOUIN. — La chèvre, sans être absolument réfractaire, la contracte très difficilement. Pour mettre toutes les chances de mon côté, j'ai complètement immunisé ces chèvres par des injections répétées et progressives de tuberculine. Donc, d'une part, j'ai leur sérum. D'autre part, leur organe à base d'iode et d'arsenic, la glande thyroïde dont la combinaison...

MADAME HARDOUIN (*montrant à la fenêtre*). — Et ceci, qu'en fais-tu?

HARDOUIN. — Quoi?

MADAME HARDOUIN. — Le sanatorium. C'est là pourtant que sont tes véritables chances.

HARDOUIN. — C'est tout différent. Je cherche, moi, un remède énergique, efficace. Le sanatorium, ce n'est que de l'hygiène.

MADAME HARDOUIN. — Qu'en sais-tu, puisqu'il n'est ouvert que depuis deux mois?

HARDOUIN (*haussant les épaules*). — Je te remercie, ma chère amie, de la confiance que tu m'accordes, mais sache bien que je n'ai pas attendu que Mme de Lucenay ait consacré sa fortune à l'érection de ce monument pour en connaître la valeur. Ce n'est pas le premier que l'on construit. Il y en a d'autres, en Suisse, par exemple, où les hauts sommets peuvent avoir par leur air vif et pur une action bienfaisante sur les poumons, au bord de la mer... Mais ici, à

Douilly, au centre de la ville!... C'est une dérision!... Cette bonne Mme de Lucenay a voulu faire une œuvre charitable; ne la blâmons pas, mais regrettons.

MADAME HARDOUIN. — Ainsi, aujourd'hui, tu critiques Mme de Lucenay? Et non content de cela, tu passes ton temps à chercher un remède que tu ne trouveras pas, parce que de plus malins que toi l'ont déjà cherché...

HARDOUIN. — Merci.

MADAME HARDOUIN. — Quand il te serait si facile au contraire de rester tranquille et de t'atteler à la fortune de ce sanatorium.

HARDOUIN. — C'est un hospice, je te dis. C'est un simple asile.

MADAME HARDOUIN. — Mme de Lucenay l'a créé dans une toute autre idée.

HARDOUIN. — Mme de Lucenay est une illuminée.

MADAME HARDOUIN. — Et toi, tu es un homme très savant, très perspicace en train de perdre avec autorité une affaire qui peut devenir très belle.

HARDOUIN. — Quelle bêtise!

MADAME HARDOUIN. — Mme de Lucenay m'a parlé, à moi. Je sais quels sont ses projets, ses rêves. Elle veut faire quelque chose de grandiose, elle veut que son nom soit attaché à cette œuvre colossale; elle veut... beaucoup!...

HARDOUIN (*se moquant*). — Oh!

MADAME HARDOUIN. — Parce que tu triposes des fioles et des produits chimiques, tu t'imagines être un grand savant! Tu n'es qu'un médecin de campagne, et ton intérêt est de prendre la direction médicale du sanatorium.

HARDOUIN (*haussant les épaules*). — Direction médicale!... Les malades iront-ils mieux si je me fais appeler directeur médical?

MADAME HARDOUIN. — Mme de Lucenay trouve que tu n'attaches pas assez d'importance à son œuvre, que tu affectes des airs sceptiques pour les résultats.

HARDOUIN. — Mme de Lucenay est une excellente femme qui a le défaut de pratiquer la charité orgueilleusement, d'être philanthrope avec cabotinage.

MADAME HARDOUIN. — Elle n'a certainement plus confiance en toi depuis que tu as refusé de l'opérer.

HARDOUIN. — L'opération serait inutile et dangereuse. C'est un cas de conscience. Je ne vois pas la nécessité de la mettre entre les mains d'un praticien.

MADAME HARDOUIN. — Elle en meurt d'envie.

HARDOUIN. — Elle mourrait encore plus sûrement de l'opération. Brisons-là, je te prie.

MADAME HARDOUIN. — Bien. (*Un temps*). Tu sais que la couturière doit venir ce matin toucher sa note?

HARDOUIN. — On lui dira de revenir.

MADAME HARDOUIN. — On le lui a déjà dit trois fois.

HARDOUIN. — Ce sera la quatrième.

MADAME HARDOUIN. — Elle ne voudra pas attendre.

HARDOUIN. — Il le faudra pourtant.

MADAME HARDOUIN. — Combien te reste-t-il en caisse?

HARDOUIN. — Néant — pas un sou, tu entends? pas un, depuis que tu as subventionné Saint-François avec ce qui nous restait.

MADAME HARDOUIN (*compulsant des livres de comptes*). — On peut envoyer toucher certaines notes.

HARDOUIN. — En novembre?

MADAME HARDOUIN. — Les Dubois en ont une de cinq cents francs.

HARDOUIN. — On ne peut pas la leur présenter. Ils sont trop riches.

MADAME HARDOUIN. — Les Suard te doivent cent trente francs.

HARDOUIN. — Tu peux les rayer. Les pauvres diables sont en pleine misère. Il serait non seulement inutile mais blessant de nous adresser à eux.

MADAME HARDOUIN (*outrée*). — Et tu l'étonnes que nous ne possédions rien?... Et tu plaisantes la philanthropie des autres! C'est extraordinaire!... Comment veux-tu que nous arrivions avec ta ridicule probité, ta stupide modestie? Comment marieras-tu jamais tes filles? Quelle position donneras-tu à ton fils? Où allons-nous avec tes beaux principes? A quoi ton honnêteté l'a-t-elle servi?... Et ma dot, que tu as engloutie dans tes expériences?... Ah! Tu peux faire le bilan de ton existence : il est bien simple. Tu as trois enfants qui se sont élevés comme ils ont pu dans la gêne quotidienne et que tu ne peux soutenir au moment où ils en ont besoin. Tu n'as pas un sou devant toi et tu as des dettes.

HARDOUIN. — J'ai conscience d'avoir fait mon devoir.

MADAME HARDOUIN. — Il n'y a pas de quoi se vanter. Ce sont des mots que tu n'as pas les moyens de prononcer. Paie tes dettes d'abord.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MAURICE, puis MARIE

MAURICE (*entrant du fond*). — On se dispute encore?

MADAME HARDOUIN. — Ah! Maurice! Je te fais juge!...

HARDOUIN (*l'arrêtant*). — Pardon! (*à Maurice*). Pourrais-tu me dire d'où tu reviens à cette heure?

MAURICE. — Est-ce bien utile?

HARDOUIN. — Ta vie privée ne me regarde

pas et tu conviendras que je n'ai jamais entravé ta liberté, mais il y a un point que je te prie d'observer : c'est d'avoir une certaine retenue, de ne pas t'afficher en ville.

MAURICE. — M'afficher?

HARDOUIN. — Je te demande cela pour tes sœurs. Agis pour le reste comme tu voudras, je ne te questionnerai jamais sur l'emploi de ton temps.

MAURICE. — Tu pourrais. J'ai passé la nuit à jouer et j'ai gagné. (*Sortant des louis de sa poche*) En veux-tu?

HARDOUIN (*les repoussant d'un geste de mépris*). — Merci.

MAURICE. — J'ai la veine... Ne te gêne pas... (*Sur le refus de son père il hausse les épaules et va près de sa mère*) Sais-tu qui j'ai trouvé pendant le poker? Un mari pour Françoise.

HARDOUIN. — Il doit être propre.

MAURICE. — Certainement!... Vous le connaissez aussi bien que moi : c'est Gaston Lainé, mon copain à la banque Salomon.

MADAME HARDOUIN. — Tu crois qu'il épouserait Françoise? Mais raconte-moi vite...

MAURICE. — Il y a longtemps que je m'en occupe. Je n'ai l'air de rien, mais je vaux un peu plus que ma réputation.

MADAME HARDOUIN. — Mon grand chéri.

Hardouin est à son bureau et écoute de loin pendant que Maurice et M^{me} Hardouin sont sur le canapé, près de la cheminée.

MAURICE. — Françoise plaît beaucoup à Gaston. Il en a même déjà parlé à sa mère. Une seule chose les retenait : la question de fortune. On se doute à Douilly que la nôtre est assez problématique.

MADAME HARDOUIN. — Hélas!

MAURICE. — Mais on n'en est pas sûr!... Et c'est ici que mon talent s'est développé. J'ai laissé entendre à Gaston que père était un exécrable avare qui ne lâchait son argent qu'à la dernière extrémité. Il y a du vrai, du reste.

HARDOUIN. — Va toujours.

MAURICE. — Bref, il est convaincu que nous possédons de sérieuses économies.

HARDOUIN. — C'est une infamie que tu as commise là, mon petit. Tu sais fort bien que nous n'avons pas d'économies.

MAURICE. — Infamie!... Quel grand mot!

MADAME HARDOUIN. — Il n'en emploie pas d'autres aujourd'hui!...

MAURICE. — J'ai si bien mené l'affaire que M^{me} Lainé va prétexter une visite de charité pour aborder la question avec vous ce matin même.

MADAME HARDOUIN. — Ce matin?

MAURICE. — Ce matin.

HARDOUIN. — Je connais M^{me} Lainé. Elle est essentiellement femme d'argent. Je pense qu'elle ne risquerait pas une pareille

démarche sur des données aussi dubitatives. Tu as dû dire autre chose pour la décider.

MAURICE. — J'ai annoncé que vous donniez cinquante mille francs de dot à Françoise.

HARDOUIN. — C'est insensé!

MAURICE. — Pourquoi?

HARDOUIN. — Où prends-tu que j'aie cinquante mille francs?

MAURICE. — Si tu ne les as pas, tu te les procureras.

HARDOUIN. — Comment? Ah ça! tu perds la raison, mon garçon. Tu choisis le jour où je n'ai rien dans mon porte-monnaie, où je suis à la merci du premier créancier venu, où notre détresse peut éclater au moindre hasard pour affirmer que je possède cinquante mille francs!... C'est insensé!...

MAURICE. — Ah ça! mais crois-tu donc encore que l'on traite les affaires avec les capitaux que l'on annonce? Cinquante mille francs! Mais ce n'est rien à trouver. Je te les aurai, moi!

MADAME HARDOUIN. — Sûrement.

HARDOUIN. — Ma loyauté se refuse à promettre cinquante mille francs alors que je ne les ai pas et que je ne les aurai jamais.

MAURICE. — Jamais?... Eh bien et la clientèle de Mme de Lucenay?

MADAME HARDOUIN. — Ah!

MAURICE. — Et le sanatorium?

MADAME HARDOUIN. — Ah!

MAURICE. — Crois-tu qu'il ne va pas être pour toi une source de revenus nouveaux?

MADAME HARDOUIN. — C'est ce que je lui disais.

MAURICE. — Crois-tu qu'il n'attirera que les pauvres gens?... Non, il y en aura d'autres qui viendront, séduits par la bonne réclame, convaincus des propriétés spéciales de l'air de Douilly. Tous ceux que les grands voyages effraient, que les cures sévères et lointaines épouvantent, viendront ici. Et qui en bénéficiera?... Toi?... le médecin officiel de l'établissement. Je n'ai pas manqué de le faire observer à Mme Lainé.

MADAME HARDOUIN. — Ah! Qu'a-t-elle répondu?

MAURICE. — Elle partage mon opinion, parbleu! Cela ne fait aucun doute pour personne.

MADAME HARDOUIN (*montrant son mari*). — Il n'y a que lui qui ne veuille pas se rendre à l'évidence.

MAURICE. — On les trouvera quand on voudra et comme on voudra, les cinquante mille francs.

MADAME HARDOUIN. — Ah! si ton père avait ton intelligence!

HARDOUIN. — Chut! On a sonné.

MAURICE. — C'est Mme Lainé.

MADAME HARDOUIN. — Allume le feu.

Maurice allume le feu et Marie entre du fona.

MARIE. — Madame, c'est la couturière.

MADAME HARDOUIN (*à Hardouin*). — Eh bien?

HARDOUIN (*gêné*). — Dites qu'il n'y a personne. Qu'elle repasse la semaine prochaine, à la fin de la semaine.

MARIE. — Bien, Monsieur.

MAURICE (*la rappelant au moment où elle va sortir*). — Marie.

MARIE (*vivement*). — Monsieur?...

MAURICE. — Quand Mme Lainé viendra, vous la ferez entrer ici directement.

MARIE. — Oui, Monsieur.

Elle le regarde.

MAURICE (*impatiente*). — Hé bien! allez donc! (*elle sort au fond*) Qu'est-ce que c'est que cinquante mille francs aujourd'hui?

HARDOUIN (*vivement*). — Chut!

La COUTURIÈRE (*dehors*). — La semaine prochaine? Ils n'ont donc pas d'argent dans la maison?

On entend une porte qui se ferme avec fracas.

HARDOUIN (*à Maurice*). — Et tu veux que je promette?...

MAURICE. — Ça n'a aucun rapport. Il est beaucoup plus difficile actuellement de trouver deux cents francs que cinquante mille.

HARDOUIN. — Voyons, Maurice, sérieusement, crois-tu que la banque Salomon, par exemple, consentirait à m'avancer?...

MAURICE. — Parfaitement!

HARDOUIN. — Allons donc!

MAURICE. — Une grosse partie certainement, la première mise nécessaire. Après, je me charge du reste. J'ai mon idée.

HARDOUIN. — Je n'offre aucune garantie...

MAURICE. — Et le sanatorium? Et la clientèle de Mme de Lucenay? Tu ne sais donc pas que Douilly est à la veille d'une transformation formidable, dont tu vas recueillir tous les bénéfices.

MADAME HARDOUIN. — Ton père sait tout cela aussi bien que nous, mais il ne veut pas céder par esprit de concurrence.

HARDOUIN. — Comment?

MADAME HARDOUIN. — Tant que tu n'en auras pas fini avec ton sérum, tu refuseras d'approuver les idées de Mme de Lucenay.

Hardouin hausse les épaules.

MAURICE. — Mais rien ne t'empêche de continuer tes expériences jusqu'au jour des résultats... Et de deux choses l'une : ou tu échoues et tu persévères dans le sanatorium, ou tu triomphes et ta découverte fait notre fortune!

MADAME HARDOUIN. — Il a tout pour réussir!...

MAURICE. — Ta signature va valoir de

Le Bluff



F. KOEV

UN MARIAGE EN PERSPECTIVE

MADAME HARDOUIN. — *Un ami de Maurice t'aime, et sa mère doit venir ce matin même.*
FRANÇOISE. — *Quel ami?*
MADAME HARDOUIN. — *Tu ne devines pas?*
FRANÇOISE (après un temps léger). — *Gaston Lainé? (Page 210, col. 2).*

For. Tu n'as jamais été en meilleure posture. Du nerf, que diable!... Ce n'est vraiment pas le moment de prendre cet air découragé... Si tu crois que la fortune va aux craintifs!... Tu as les deux plus beaux atouts de ta vie en main : ce sanatorium et ton sérum.

MADAME HARDOUIN (*avec dédain*). — Oh! ça!

MAURICE. — C'est un espoir, je le veux bien, mais c'est un espoir sur lequel tu comptes?

HARDOUIN (*n'osant pas se livrer*). — Oui.

MAURICE. — Dis donc la vérité, livre-toi; tu y crois à ton sérum?

HARDOUIN. — Autant qu'il est permis... De si grands savantsse sont déjà trompés...

MAURICE. — Soit, j'admets que tu n'oses pas encore affirmer... Reste le sanatorium. Ça, ce n'est pas de l'espoir, c'est du présent, du tangible... C'est l'argent demain, la fortune après-demain.

HARDOUIN (*doutant*). — Oh!

MAURICE. — C'est la sécurité!... Et tu crois que sur tous ces gages je ne pourrai pas te trouver les premiers billets nécessaires?

MADAME HARDOUIN. — Veux-tu marier ta fille, oui on non?

HARDOUIN. — Suis-je un bourreau que tu parais toujours m'accuser?... Et puis... ce Gaston... qui me prouve qu'il puisse être un bon mari pour Françoise?

MADAME HARDOUIN. — Qui te prouve le contraire?... Maurice, appelle ta sœur. (*Maurice sort à gauche.*) Entends-moi bien : si Thérèse ne s'est pas mariée, c'est parce que nous n'avons pas su lui constituer de dot. Or, si aujourd'hui un aussi beau parti se présente pour Françoise, nous n'avons pas le droit de le refuser, quels que soient nos sacrifices.

Françoise entre de gauche, avec Maurice.

SCÈNE V

HARDOUIN, MADAME HARDOUIN, MAURICE,
FRANÇOISE, puis MARIE

MADAME HARDOUIN. — Ma chère enfant, nous avons une grave nouvelle à t'apprendre.

FRANÇOISE. — Je sais, maman... Ma pauvre Biquette... Elle était si jolie... si gaie. (*A son père.*) Tu en as eu besoin, je ne t'en veux pas, mais tu aurais dû me prévenir.

MAURICE. — Victime de la science!

HARDOUIN. — Pardonne-moi, ma chère Françoise, de te causer ces peines.

FRANÇOISE. — Te pardonner!... Le vilain mot puisque nous nous sommes compris

MADAME HARDOUIN. — La grande nouvelle que j'avais à t'apprendre n'était pas

celle-là : tu vas être demandée en mariage.

FRANÇOISE. — Moi?... Mais Thérèse?

MAURICE. — Thérèse a épousé le Seigneur ; il faut les laisser ensemble.

MADAME HARDOUIN. — Un ami de Maurice t'aime, et sa mère doit venir ce matin même.

FRANÇOISE. — Quel ami?

MADAME HARDOUIN. — Tu ne devines pas?

FRANÇOISE (*après un temps léger*). — Gaston Lainé?

MADAME HARDOUIN. — Oui.

MAURICE. — Tiens, tiens!... Tu l'as remarqué?

FRANÇOISE. — Il est gentil.

MAURICE. — Plutôt.

MADAME HARDOUIN. — Qu'en penses-tu?

FRANÇOISE. — Je ne sais pas... Tout cela est si soudain... Je le trouve gentil... Il esi amusant, il ne me déplaît pas.

MAURICE. — Tu parles!

FRANÇOISE. — Mais de là à le considérer tout de suite comme un fiancé...

MAURICE (*en colère*). — Tu préfères attendre et continuer d'élever des chèvres dans notre pré jusqu'au jour heureux où tu daigneras donner une réponse à Gaston?

HARDOUIN. — Maurice...

MAURICE. — Avec ses scrupules, ses grands airs, cette gosse a le don de me mettre en colère.

MADAME HARDOUIN. — N'oublions pas que M^{me} Lainé doit venir ce matin.

FRANÇOISE. — Père, que me conseilles-tu?

HARDOUIN. — Ma chère enfant, je te laisse entière liberté. Puisque ta mère et ton frère affirment que ce sanatorium peut justifier notre consentement, soit. Je sais ton âme droite, ma petite Françoise : ce que tu décideras sera bien.

FRANÇOISE. — Et toi, maman?

MADAME HARDOUIN. — N'hésite pas une minute, marie-toi. Envies-tu le sort de Thérèse?

FRANÇOISE. — Oh! non!

MADAME HARDOUIN. — Alors, accepte ce mariage : je le considérerai comme la première chance que nous aurons eue depuis ta naissance.

Marie entre du fond.

FRANÇOISE. — Ah!

MAURICE (*à Marie*). — C'est M^{me} Lainé?

MARIE (*tendant une carte de visite à Hardouin*). — Non, Monsieur. C'est un monsieur qui voudrait parler à M. le Docteur.

HARDOUIN (*lisant*). — « Docteur Rousselet. interne des hôpitaux ». Connais pas. Laissez-moi, mes enfants.

MAURICE (*regardant la carte*). — Un interne!... Je parie qu'il vient te demander des ren-

seignements sur le sanatorium. Te voilà célèbre!...

HARDOUIN (*à Marie*). — Faites entrer. (*Marie sort au fond*). — Allez, mes enfants!

MADAME HARDOUIN. — Crois-moi, Françoise...

Elle sort avec Françoise à gauche.

MAURICE. — Cette sacrée gosse!... Elle discute, ma parole!

HARDOUIN. — Elle discute son existence : la chose en vaut la peine.

MAURICE (*s'en allant à droite*). — Gaston aussi en vaut la peine.

Il sort.

Rousset entre par le fond.

SCÈNE VI

HARDOUIN, ROUSSELET

HARDOUIN (*faisant signe à Rousset de s'asseoir*). — Mon cher confrère, je suis à vos ordres.

ROUSSELET. — D'abord, mon cher confrère, je veux m'excuser de venir à cette heure, avant l'ouverture de votre consultation.

HARDOUIN. — Trop heureux, mon cher confrère, de me trouver là pour vous être agréable.

ROUSSELET. — Je vous remercie, mon cher confrère. Je tenais essentiellement à vous voir en premier dès mon arrivée à Douilly.

HARDOUIN. — Ah! vous venez d'arriver?

ROUSSELET. — Par le train de 10 h. 48. Je viens de Paris, où je suis encore dans le service de Bonneau.

HARDOUIN (*avec un peu d'ironie*). — Ah! Bonneau!

ROUSSELET. — Vous ne l'aimez pas?

HARDOUIN. — Je ne me permettrai pas de critiquer Bonneau...

ROUSSELET. — Je sais qu'il a beaucoup d'ennemis. Pour moi, voici quatre ans que je suis avec lui, et je m'honore de l'avoir pour maître. Or, mon cher confrère, c'est à cause de lui que je viens vous trouver.

HARDOUIN (*stupéfait*). — A cause de Bonneau?

ROUSSELET. — Oui. Voici la chose en quelques mots. J'ai horreur des situations ambiguës et le meilleur moyen de se comprendre est encore à mon avis de dire simplement la vérité.

HARDOUIN (*très intrigué*). — Parlez.

ROUSSELET. — Bonneau a reçu dernièrement la visite de Mme de Lucenay, une de vos clientes, n'est-ce pas?

HARDOUIN. — Oui.

ROUSSELET. — Mme de Lucenay a conté à Bonneau, m'a conté à moi-même l'histoire du sanatorium qu'elle avait érigé à Douilly. Elle nous a en même temps entretenus de son médecin, nous a vanté votre labeur, votre science... et votre conscience...

HARDOUIN (*un peu fébrile*). — Après?

ROUSSELET. — Elle nous a dit aussi ses craintes à votre sujet.

HARDOUIN. — Ses craintes?

ROUSSELET. — Oui. Il paraît, mon cher confrère, que vous vous livrez à de minutieux travaux de laboratoire, que vous êtes à la recherche d'un sérum...

HARDOUIN. — Hé bien?

ROUSSELET. — Hé bien, Mme de Lucenay craint que ces travaux, joints aux soins de votre clientèle, vous empêchent de consacrer le temps nécessaire au sanatorium. Nul ne le déplore plus qu'elle, soyez-en persuadé...

HARDOUIN (*bref*). — Ensuite?

ROUSSELET. — Elle a demandé à Bonneau de lui indiquer qui pourrait, selon lui, assumer la lourde tâche de vous succéder à cette direction... Mon maître a cru devoir me présenter... Voilà, mon cher confrère, le but de ma visite.

HARDOUIN (*pâle et fébrile se lève*). — Je suis très surpris, mon cher confrère, très surpris... je ne vous le cache pas... J'ignorais que Mme de Lucenay avait été consulter Bonneau.

ROUSSELET (*se lève*). — Je croyais que c'était sur vos conseils...

HARDOUIN. — Non... Il se peut que j'aie cité le nom de Bonneau, mais rien de précis n'avait été dit à ce sujet. D'ailleurs Mme de Lucenay était libre... Vous pensez bien que je ne vais pas mettre en balance mes titres avec ceux de Bonneau.

ROUSSELET. — Je vous le répète : Mme de Lucenay nous a fait le plus chaleureux éloge de son médecin.

HARDOUIN (*sèchement*). — Elle est très aimable... Mais la question n'est pas là.

ROUSSELET. — La question, c'est ceci, mon cher confrère : où Mme de Lucenay a dit la vérité en affirmant que vos recherches scientifiques et votre clientèle ne vous permettaient pas de vous consacrer au sanatorium, ou Mme de Lucenay s'est trompée. Dans ces deux cas, j'ai tenu à vous voir le premier pour régler ma conduite, d'après votre réponse. Si vous avez la liberté de vous occuper du sanatorium, je reprends cet après-midi même le train pour Paris; sinon je sou mets mes titres à votre approbation.

HARDOUIN. — Oh! mon approbation!

ROUSSELET. — J'y tiens formellement. Je n'accepterai quoi que ce soit de Mme de Lucenay qu'après avoir été agréé par vous.

HARDOUIN (*songeur*). — Vous êtes très délicat, très délicat...

ROUSSELET. — J'estime que les affaires doivent être traitées au grand jour.

HARDOUIN. — Mme de Lucenay sait-elle que vous êtes à Douilly?

ROUSSELET. — Je dois lui porter ma réponse.

HARDOUIN. — Ah !

ROUSSELET. — Je ne lui ai pas caché, en effet, que vous pouviez éprouver une déception dans vos travaux, que vous pouviez renoncer à votre sérum.

HARDOUIN. — Je suis à la veille de conclure.

ROUSSELET. — Personne jusqu'ici n'a pu obtenir de résultat.

HARDOUIN. — Mes recherches me permettent d'espérer...

ROUSSELET. — Vraiment?... Vous croyez ?

HARDOUIN (*bluffant peu à peu avec effort*). — J'espère... Mais tout cela exige du temps, de la patience, des précautions... Je vais arriver au terme de mes recherches... Une vie nouvelle va commencer pour moi... Je n'ai jamais été en meilleure posture... J'ai les plus beaux atouts dans la main.

ROUSSELET. — Alors, mon cher confrère, vous ne voyez pas d'inconvénient, naturellement, à ce que je porte mon acquiescement à M^{me} de Lucenay.

MARIE (*entrant par la porte de gauche*). — Madame fait dire à Monsieur que M^{me} Lainé est dans le petit salon.

HARDOUIN. — Priez-la d'attendre deux minutes.

MARIE. — Oui, Monsieur.

Elle sort au fond.

ROUSSELET. — Je vous laisse, mon cher confrère...

MADAME HARDOUIN (*entrant par la gauche*). — Mon ami...

Elle s'arrête en voyant Rousselet.

HARDOUIN (*présentant*). — Le docteur Rousselet... M^{me} Hardouin... Par ici, mon cher confrère.

Il fait sortir Rousselet par le fond, tandis que M^{me} Hardouin va à droite appeler Maurice.

MADAME HARDOUIN. — Maurice... (*Maurice entre*). M^{me} Lainé est là. C'est chose faite : Françoise l'a embrassée en pleurant. Je suis heureuse... (*Hardouin revient du fond*). Je suis heureuse... (*à son mari*). Viens vite voir M^{me} Lainé.

HARDOUIN (*à voix basse*). — Chut !... Plus bas... Nous ne pouvons plus... Ce médecin... ce Rousselet... M^{me} de Lucenay lui confie le sanatorium.

MAURICE. — Hein ?

MADAME HARDOUIN (*saisie*). — Madame...

HARDOUIN. — Oui... C'est la fin!... (*avec rage*) : — Ah ! La vie!... La vie!...

Un grand silence. Ils sont atterrés, tous les trois.

MADAME HARDOUIN (*se reprenant soudain*). — Mais... Françoise s'est décidée, elle est bouleversée... Elle vient d'embrasser M^{me} Lainé. Elles sont ensemble.

HARDOUIN. — Françoise?...

MADAME HARDOUIN. — Nous ne pouvons pas maintenant...

MAURICE (*à mi-voix, avec une très grande force*). Parbleu ! Ça n'a aucune importance. Le sanatorium te craque ? Il reste ton sérum. Et puis, j'ai mon idée. Il faut que ce mariage se fasse.

MADAME HARDOUIN. — Il le faut !

HARDOUIN (*un peu hébété, luttant intérieurement*). — Voyons...

MADAME HARDOUIN. — Ce serait trop bête en vérité de rater toutes les affaires.

FRANÇOISE (*paraissant à gauche*). — Pouvons-nous entrer ?

MADAME HARDOUIN. — Oui.

FRANÇOISE. — Venez, Madame Lainé.

MAURICE (*bas à son père*). — Aie donc de l'estomac, sacrédié.

HARDOUIN (*à lui-même, prenant sa résolution avec force*). — Hé bien, oui!...

MADAME LAINÉ (*entrant*). — Bonjour, docteur.

HARDOUIN. — Bonjour, Madame.

MADAME LAINÉ. — Je viens d'embrasser votre chère enfant... Il ne nous manque plus que votre consentement : l'accordez-vous ?

HARDOUIN. — De grand cœur, chère Madame, et j'espère que votre fils donnera à ma petite Françoise tout le bonheur qu'elle est en droit d'attendre.

MAURICE (*à sa mère, en lui prenant le bras*). — Au poker, on appelle ça le « bluff ! »





ESPÉRANCE DÉÇUE

HARDOUIN. — *Je voyais déjà les cent cinquante mille âmes sauvées par moi, rien que dans notre pays; ce petit tube se répandait à profusion et arrêta le fléau, faisant reculer la mort* (page 214, col. 1.)

ACTE DEUXIÈME

Même décor. Toute la verrerie, les fioles, ballons, qui étaient en scène, au premier acte, ont disparu.

SCÈNE I

HARDOUIN, THÉRÈSE

Hardouin est assis devant son bureau, le visage triste, rêveur. Thérèse près de la fenêtre, brode une nappe d'autel.

THÉRÈSE (regardant à la fenêtre). — Voici l'omnibus du sanatorium qui revient de la gare. Un, deux, trois... ils sont cinq, avec des malles. Hier, ils étaient sept et on en attend douze demain. L'établissement va devenir insuffisant. Ah ! le docteur Rousselet a eu une riche idée en conseillant à Mme de Lucenay de renoncer au traitement gratuit.

HARDOUIN. — Riche est le mot.

THÉRÈSE. — Les clients ne cessent d'affluer.

C'est une véritable entreprise commerciale, qui obtient, du premier coup, un succès inouï. Cela n'a rien d'étonnant, le docteur Rousselet... Bon, voici le break maintenant, avec quatre personnes. Le docteur Rousselet est si populaire, si apprécié, si savant.

HARDOUIN. — Pourtant, il a consenti à faire opérer Mme de Lucenay, quoique l'opération, en un tel cas, soit parfaitement inutile.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas l'avis de Bonneau, du grand professeur Bonneau, puisqu'il est venu aujourd'hui de Paris, pour faire l'opération.

HARDOUIN. — Quel farceur !

THÉRÈSE. — Il est commandeur de la Légion d'honneur !... On ne parle que de

son arrivée dans la ville. Le sanatorium va encore bénéficier de cette visite.

HARDOUIN (*haussant les épaules*). — Le sanatorium ! Dis donc l'hôtel!...

THÉRÈSE. — Ils obtiennent des résultats.

HARDOUIN. — Des résultats causés par l'hygiène. Mais l'hygiène, on peut, on doit en faire chez soi... Des résultats ? mais, moi aussi, j'en avais obtenu avec mon sérum !...

THÉRÈSE (*doutant*). — Oh !

HARDOUIN. — Mais si, ma fille, j'obtenais une suractivité du système nerveux, un appel des éléments défenseurs de l'organisme contre les microbes, une lutte victorieuse pendant six mois contre les bacilles tuberculeux.

THÉRÈSE. — Alors, pourquoi as-tu abandonné tes expériences ?...

HARDOUIN. — Parce qu'après cette victoire passagère l'organisme ne pouvant faire plus longtemps les frais d'une telle dépense de forces se retrouve épuisé, en proie à la maladie qui évolue à grand pas. J'ai bien cru que je tenais le remède, l'antidote. Je voyais déjà les cent cinquante mille âmes sauvées par moi, rien que dans notre pays. Ce petit tube se répandait à profusion, arrêta le fléau, faisait reculer la mort.

THÉRÈSE. — En attendant, il aura coûté la vie au troupeau de Françoise.

HARDOUIN (*avec un soupir, replaçant le tube et fermant le meuble*). — C'est dur de redescendre !

THÉRÈSE. — Elle ne revient pas, Françoise.

HARDOUIN. — Elle a accompagné son fiancé jusqu'à la gare : le train était à quatre heures.

THÉRÈSE. — Ce voyage de Gaston Lainé est vraiment un heureux événement.

HARDOUIN. — Tu trouves ?

THÉRÈSE. — Françoise se conduit d'une manière presque scandaleuse avec M. Gaston. Elle se laisse embrasser.

HARDOUIN. — Pourquoi pas ?... Si elle l'aime cette petite.

THÉRÈSE. — Elle y pourrait mettre plus de réserve.

HARDOUIN. — Bah ! Ils ont bien raison de profiter de leur printemps... (*très triste*) La vie n'est pas si gaie. Si l'on m'avait dit... (*Brusquement*). Ah ! quel vilain temps aujourd'hui. Comme le ciel est noir !

Marie entre du fond.

SCÈNE II

HARDOUIN, THÉRÈSE, MARIE
puis FRANÇOISE

MARIE. — Monsieur le docteur veut-il me donner mon compte ?

HARDOUIN. — Vous dites, Marie ?

MARIE. — Je veux mon compte.

HARDOUIN. — Pourquoi ?

MARIE. — Je veux m'en aller.

HARDOUIN (*stupéfait*). — Vous voulez nous quitter.

MARIE. — Oui.

HARDOUIN. — Comme ça, tout d'un coup. Qu'est-ce que vous avez ? Pourquoi partir ?

MARIE. — D'abord, parce qu'on me doit deux mois de mes gages, que le service est trop dur ici, qu'on n'a pas d'égards pour moi, que je suis fatiguée... et puis j'ai mes raisons pour m'en aller.

HARDOUIN. — Vous avez une autre place ?

MARIE. — Oui.

HARDOUIN. — Vous vous entendrez avec Madame ; cela ne me regarde pas.

MARIE (*trionphalement*). — Je vais en face !

THÉRÈSE. — Au sanatorium ?

MARIE. — Oui, au... Le docteur Rousselet m'engage. Il ne me fera pas travailler et me soignera, qu'il m'a dit.

HARDOUIN. — Et il vous guérira sans doute ?

MARIE. — Oui. D'abord je me mangerai moins les sangs là-bas qu'ici... Et puis... j'ai mes raisons.

HARDOUIN. — Quelles raisons ?

MARIE. — Je veux mes gages.

HARDOUIN. — Vous les aurez. J'en parlerai à Madame.

Françoise entre dans le fond.

MARIE. — C'est ça, parce que je veux partir.

FRANÇOISE. — Vous voulez partir, Marie ?

MARIE (*les yeux baissés*). — Oui.

FRANÇOISE. — Pourquoi ?

MARIE. — J'ai mes raisons.

FRANÇOISE. — Vous ne nous aimez plus, alors ?

MARIE (*avec élan*). — Moi?... Oh !... (*Se reprenant, tête*). J'ai mes raisons.

FRANÇOISE. — On vous fera changer d'avis.

MARIE. — Non. (*Avec des larmes dans la voix*) Je m'en irai. Je m'en irai.

Elle sort en emportant le chapeau de Françoise.

HARDOUIN. — Vous ferez ce que vous voudrez, ma fille. Laissez-nous.

SCÈNE III

HARDOUIN, THÉRÈSE, FRANÇOISE

FRANÇOISE. — On dirait qu'elle pleure.

HARDOUIN. — Singulière fille ! (*à Françoise*) Gaston est parti ?

FRANÇOISE (*avec un soupir*). — Oui, père.

HARDOUIN. — Tu as du chagrin ?

FRANÇOISE. — Je suis brave. Ce voyage à Paris était nécessaire. (*Souriant*). Je suis très brave. Je n'y ai pas grand mérite : je suis si heureuse.

HARDOUIN. — Tant que cela ?

FRANÇOISE. — Plus !

HARDOUIN. — Tu l'aimes ?

FRANÇOISE. — Je l'adore.

HARDOUIN. — Et si ce mariage ne se faisait pas ?

FRANÇOISE. — Il se fera.

HARDOUIN. — Les projets les plus sûrs peuvent parfois ne pas se réaliser. Il faut tout envisager.

FRANÇOISE. — Pas cela.

HARDOUIN. — En te voyant si radieuse, je tremble de manquer encore à ce dernier devoir. Si nous ne pouvions te constituer cette dot...

FRANÇOISE. — Gaston est au-dessus de la question d'argent.

HARDOUIN. — Enfin...

FRANÇOISE. — Enfin, il sait tout. J'aurais eu honte de prendre son nom par des moyens pas très nets. Je lui ai dit notre situation et nos inquiétudes.

HARDOUIN. — Tu lui as dit ?

FRANÇOISE. — Tout. Si je puis apporter la dot promise, il l'acceptera ; si je ne l'ai pas, il me prendra pour moi et nous serons très heureux.

HARDOUIN. — Voici ta mère !

M^{me} Hardouin, essoufflée, furieuse, paraît au fond.

SCÈNE IV

HARDOUIN, THÉRÈSE, FRANÇOISE, MADAME HARDOUIN, puis MARIE, puis ROUSSELET

MADAME HARDOUIN (*à Marie que l'on aperçoit*). — Laissez-moi tranquille, j'ai bien le temps d'écouter vos sornettes. (*Elle ferme la porte et dit avec une ironie féroce à son mari*). — Ah ! je te félicite !...

HARDOUIN (*naïvement*). — De quoi ?

MADAME HARDOUIN. — De n'avoir pas voulu opérer M^{me} de Lucenay. L'arrivée de Bonneau, du grand Bonneau, officier de la Légion d'honneur...

THÉRÈSE (*rectifiant*). — Commandeur.

MADAME HARDOUIN. — Commandeur !... a révolutionné Douilly. Ah ! C'est encore une belle idée que tu as eue de t'obstiner à refuser cette opération. Heureusement pour lui, le docteur Rousselet n'a pas éprouvé les mêmes scrupules.

HARDOUIN. — Je ne l'envie pas.

MADAME HARDOUIN. — Naturellement. Et je suis sûre que tu méprises Bonneau !..

HARDOUIN. — Profondément.

MADAME HARDOUIN. — Bonneau, le grand Bonneau...

HARDOUIN. — Commandeur de la Légion d'honneur, comme te l'a dit Thérèse. Oui, le grand Bonneau n'est qu'un farceur, un farceur d'un certain talent, je n'en disconviens pas, mais un farceur dont je ne m'honorerais pas de serrer la main.

MADAME HARDOUIN. — Toi, c'est toi, qui oses ainsi parler ?..

HARDOUIN. — Et après ?.. Faut-il donc ne s'incliner que devant le succès ?..

Marie entre du fond.

MARIE. — Monsieur le docteur...

HARDOUIN. — Qu'est-ce que c'est ?

MARIE. — Il y a un homme qui vient de recevoir un coup de pied de cheval.

HARDOUIN. — Qui ?..

MARIE. — Simon, le charpentier.

MADAME HARDOUIN. — Cet ivrogne qui ne t'a jamais payé et qui ne cesse de t'injurier ?..

HARDOUIN. — Où est-il ?

MARIE. — En bas... devant la porte...

HARDOUIN. — J'y vais...

MARIE. — C'est un des chevaux de la voiture de ce grand médecin qui l'a blessé...

HARDOUIN. — La voiture de Bonneau ?..

MARIE. — Oui, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Hé bien ! Dites à Simon qu'il profite de l'occasion. Qu'on le conduise en face... Le grand Bonneau est au sanatorium : il opère les riches, il soignera peut-être aussi un pauvre.

MARIE. — Monsieur le docteur ne veut pas...

HARDOUIN. — Non. C'est trop simple, en vérité, de ne penser à moi que pour les besognes ingrates. Qu'il s'adresse en face.

MARIE. — Bien, Monsieur.

Au moment où elle va sortir, Rousselet entre rapidement.

Marie sort.

ROUSSELET. — Mon cher confrère...

HARDOUIN. — L'opération ?..

ROUSSELET. — Terminée.

HARDOUIN. — Réussie ?..

ROUSSELET. — Naturellement. Je venais vous demander si vous aviez deux minutes de liberté.

HARDOUIN. — Je sais... pour cet alcoolique qui vient de recevoir un coup de pied de cheval... A mon grand regret, mon cher confrère...

ROUSSELET. — Mais non, mon cher confrère... Il s'agit de Bonneau... Mon maître va partir, mais il a témoigné le désir de faire votre connaissance.

HARDOUIN. — Bonneau ?

ROUSSELET. — S'il n'avait pas été accaparé par le maire, il serait monté avec moi.

Vivement, Françoise sort au fond et M^{me} Hardouin sort à gauche.

HARDOUIN. — Bonneau désire ?

ROUSSELET. — C'est l'affaire de deux minutes. Etes-vous prêt?

HARDOUIN. — Mais...

ROUSSELET. — Il veut absolument vous connaître. Il va partir, nous n'avons pas de temps à perdre. Venez-vous?

HARDOUIN (*ravi*). — Mais certainement, mon cher confrère...

Il met un chapeau melon que Françoise lui tend, en rentrant par le fond.

ROUSSELET. — Mesdames...

M^{me} Hardouin revient de gauche avec un chapeau haut de forme qu'Hardouin met à la place de celui qu'il a sur la tête.

HARDOUIN. — Allez, allez, ne le faisons pas attendre.

Il sort rapidement par le fond, entraînant Rousselet.

SCÈNE V

MADAME HARDOUIN, THÉRÈSE, FRANÇOISE, puis MARIE, puis MADAME LAINÉ

MADAME HARDOUIN. — La voilà, sa dignité!...

FRANÇOISE. — Pauvre père! Sa faiblesse est toute naturelle.

MADAME HARDOUIN. — C'était bien la peine de faire des phrases...

FRANÇOISE. — Et puis... malgré tout... il y a le prestige.

MADAME HARDOUIN. — Tu lui trouves toujours des excuses.

FRANÇOISE. — Il est si bon.

MADAME HARDOUIN. — Sa première bonté devrait être de penser aux siens.

THÉRÈSE. — Je n'ai pas encore payé ma cotisation de Saint-François.

MADAME HARDOUIN. — Où vas-tu, Françoise?..

FRANÇOISE (*qui se dirige vers la gauche*). — Ecrire à Gaston.

MADAME HARDOUIN. — Déjà!..

FRANÇOISE. — Il pense à moi en ce moment, il faut bien que je lui réponde.

Elle sort.

THÉRÈSE. — Tu permets à Françoise d'écrire ainsi à son fiancé?..

MADAME HARDOUIN. — Quelle importance cela peut-il avoir?..

THÉRÈSE. — Je croyais... que les relations entre fiancés étaient empreintes de plus de retenue...

MADAME HARDOUIN (*haussant les épaules*). — Oh!...

MARIE (*entrant du fond*). — M^{me} Lainé est là.

MADAME HARDOUIN (*saisie*). — Ah!

THÉRÈSE. — Tu l'attendais?..

MADAME HARDOUIN. — Non. Faites entrer.

Marie sort au fond.

THÉRÈSE. — Que peut-elle te vouloir?

M^{me} Lainé entre du fond.

MADAME HARDOUIN. — Quelle aimable surprise!...

MADAME LAINÉ. — Je ne vous dérange pas?..

MADAME HARDOUIN. — Au contraire.

MADAME LAINÉ. — J'ai eu toutes les peines du monde à arriver jusqu'à vous... il y a foule devant votre porte...

MADAME HARDOUIN. — Le départ de Bonneau...

MADAME LAINÉ. — Il y avait un homme à terre et j'entendais prononcer le nom du Dr Hardouin...

MADAME HARDOUIN. — Ah! Oui, Simon... Thérèse, appelle donc ta sœur.

MADAME LAINÉ. — Non, non, je n'ai que quelques minutes.

MADAME HARDOUIN. — Raison de plus.

MADAME LAINÉ. — Non. C'est vous que je viens voir.

MADAME HARDOUIN. — Moi?

MADAME LAINÉ. — Oui. (*à Thérèse*.) Bonjour, ma mignonne. Vous faites un bien joli chemin de table.

THÉRÈSE. — C'est une nappe d'autel, Madame.

MADAME LAINÉ. — Cela se ressemble. (*Un silence, elle reprend en regardant M^{me} Hardouin.*) Oui, ma chère amie, c'est vous que je viens voir.

MADAME HARDOUIN (*à Thérèse qui coud*). — Thérèse.

THÉRÈSE. — Maman?

M^{me} Hardouin, des yeux, lui fait signe de sortir.

THÉRÈSE (*plie ses affaires et dit à M^{me} Lainé froidement*). — Vous permettez, Madame?

MADAME LAINÉ. — Oh! cette chère enfant... Ce n'est pas moi qui la fais partir, au moins?..

Thérèse sort à gauche.

SCÈNE VI

MADAME HARDOUIN, MADAME LAINÉ, puis MARIE

MADAME HARDOUIN. — Nous sommes seules, qu'avez-vous à me dire?..

MADAME LAINÉ. — Hé! pourquoi prenez-vous ce ton tragique?..

MADAME HARDOUIN. — Je ne suis pas tragique, mais c'est vous qui m'inquiétez par votre insistance à ne pas vouloir parler devant Thérèse.

MADAME LAINÉ. — C'est précisément à cause d'elle que je viens vous voir?

MADAME HARDOUIN. — A cause de Thérèse?..

MADAME LAINÉ. — Oui. J'ai une grande affection pour elle et j'éprouve un véritable



MARIAGE MANQUÉ

HARDOUIN. — *Alors, c'est une rupture ?*

MADAME LAINÉ. — *J'espère que vous n'en doutez pas...*

HARDOUIN. — *Voyons, Madame...*

MADAME LAINÉ. — *Et je vous remercie, docteur, pour cette utile consultation (page 219, col. 2.)*

chagrin à la voir coiffer Sainte-Catherine alors que sa sœur est fiancée. Gaston aimait depuis longtemps votre petite Françoise et vous la lui avez accordée de bonne grâce, c'est une grande joie, mais Thérèse n'est pas moins intéressante, et mon bonheur serait de la marier.

MADAME HARDOUIN (*souriante*). — Je ne m'attendais pas...

MADAME LAINÉ. — Que diriez-vous, chère amie, si je lui avais trouvé un mari?...

MADAME HARDOUIN. — Je vous en serais très reconnaissante, mais encore faut-il que je sa. he...

MADAME LAINÉ. — Il est très bien : jeune, intelligent, belle position, de l'avenir...

MADAME HARDOUIN. — Je ne vois pas...

MADAME LAINÉ. — Vraiment?...

MADAME HARDOUIN. — Je vous assure...

MADAME LAINÉ. — Cherchez bien.

MADAME HARDOUIN. — Non.

MADAME LAINÉ. — Le Dr Rousselet.

MADAME HARDOUIN. — Hein?...

MADAME LAINÉ. — C'est un très beau parti.

MADAME HARDOUIN. — Vous croyez qu'il demanderait Thérèse?

MADAME LAINÉ. — J'en suis certaine.

MADAME HARDOUIN. — C'est lui qui vous a chargée...

MADAME LAINÉ. — Non, non... Mais je sais, comme tout le monde à Douilly, qu'il s'arrange toujours pour rencontrer vos filles et j'en conclus, puisque Françoise est fiancée, que ce manège n'est fait que pour Thérèse.

MADAME HARDOUIN. — Je ne savais pas...

MADAME LAINÉ. — Mère aveugle... (*très affectueuse*.) Voulez-vous que je m'en occupe?...

MADAME HARDOUIN. — Ah! Comment pourrai-je vous remercier?...

MADAME LAINÉ. — Ne parlons pas de ça. Maintenant, chère amie, vous devez bien penser qu'il m'est indispensable d'avoir quelques détails assez précis... Le Dr Rousselet voudra certainement être fixé exactement...

MADAME HARDOUIN. — Mais...

MADAME LAINÉ. — Vous donnez à Thérèse la même dot qu'à Françoise?...

MADAME HARDOUIN. — Evidemment.

MADAME LAINÉ. — Ce n'est pas énorme... Mais il y a l'avenir, les espérances... Le Dr Hardouin ayant toujours été très économe, vous laisserez à vos enfants une assez jolie fortune.

MADAME HARDOUIN. — Evidemment.

Marie entre par le fond, apporte une lampe allumée qu'elle pose sur la cheminée et sort.

MADAME LAINÉ. — Je ne vous cacherai pas, chère amie, que je serai très heureuse

d'avoir quelques chiffres à soumettre au Dr Rousselet.

MADAME HARDOUIN. — Il m'est difficile de vous répondre comme je le voudrais, chère amie. Vous connaissez mon mari... son caractère entier, ombrageux... Il n'a jamais voulu me laisser prendre part à la gestion de notre petite fortune.

MADAME LAINÉ. — Vous devez pourtant savoir à peu près.

MADAME HARDOUIN. — Pas même.

MADAME LAINÉ. — Vous m'en voyez très étonnée, chère Madame, et un peu sceptique, car votre fille me paraît être bien plus au courant de vos propres affaires que vous-même.

MADAME HARDOUIN. — Françoise? ^{ce}

MADAME LAINÉ. — Parfaitement, Françoise. Elle a fait à Gaston ses confidences au sujet de votre... fortune...

MADAME HARDOUIN. — Qu'a-t-elle pu dire?

MADAME LAINÉ. — Que vous ne possédiez rien ou fort peu.

MADAME HARDOUIN. — Françoise a dit...

MADAME LAINÉ. — Oui. Voyons... voyons... ne jouons pas sur les mots.

MADAME HARDOUIN. — Madame...

MADAME LAINÉ. — Répondez-moi franchement : Françoise a-t-elle dit la vérité?

MADAME HARDOUIN. — Non, cent fois non.

MADAME LAINÉ. — Alors, dans quel but a-t-elle ainsi parlé?...

Au dehors, légère rumeur.

MADAME HARDOUIN. — Je ne sais pas, moi... Pour éprouver votre fils, sans doute... Elle est si singulière... Ah! Que ce bruit est agaçant!... Oui, c'est cela, elle aura voulu éprouver son fiancé.

MADAME LAINÉ. — Non, non... il y a autre chose.

MADAME HARDOUIN. — Que voulez-vous qu'il y ait d'autre?...

MADAME LAINÉ. — Dites-moi tout.

MADAME HARDOUIN. — Je ne comprends pas votre méfiance, chère Madame. Je n'admets pas ces procédés, cette inquisition... Nous avons fait une promesse : nous la tiendrons. Que voulez-vous savoir de plus?

Au dehors, la rumeur s'est précisée et on crie :

VOIX AU DEHORS. — Conspuez Hardouin! Conspuez Hardouin! Conspuez!

MADAME HARDOUIN. — Ah! ces gens sont insupportables.

MARIE (*entrant au fond*). — Madame, madame... voilà Monsieur!...

MADAME HARDOUIN. — Hé bien?...

MARIE. — Entendez-vous ces hommes?... C'est après lui qu'ils en ont.

MADAME HARDOUIN. — Mon mari?

MARIE. — Dès qu'ils l'ont aperçu, ils se sont mis à crier... Le voilà !

Elle ouvre la porte du fond et l'on voit Hardouin qui accroche fébrilement au porte-manteau chapeau et pardessus.

SCÈNE VII

MADAME HARDOUIN, MADAME LAINÉ, MARIE, HARDOUIN, puis MAURICE

MADAME HARDOUIN. — Mon ami... que signifie...

HARDOUIN. — Rien qui vaille... C'est à propos de ce Simon... que j'ai fait envoyer en face. Sais-tu quel est le misérable qui amène ces gens contre moi ? Suard !... Oui, Suard que j'ai soigné, que j'ai aidé, que j'ai payé ! (*à Marie*). Marie, descendez, gardez la porte, qu'il n'entre personne.

Marie sort au fond.

MADAME HARDOUIN. — Voilà ce qu'on récolte à obliger !...

MADAME LAINÉ. — Pourvu qu'ils s'en aillent !...

HARDOUIN. — Oh ! ne craignez rien !... Ce n'est qu'une bande de braillards inoffensifs.

Une pierre lancée du dehors brise un carreau. Hardouin, d'un bond va à la fenêtre et l'ouvre.

HARDOUIN. — Quel est le gremlin qui s'est permis...

SUARD (*du dehors*). — C'est moi !...

HARDOUIN. — Ah ! c'est vous, Suard !... Vous devriez être le dernier à me parler sur ce ton.

SUARD. — Et vous ?... Vous devriez être honteux de refuser de soigner les pauvres.

HARDOUIN. — Je déposerai une plainte chez le commissaire de police.

SUARD. — Prenez garde ! Ça pourrait vous coûter cher et tout le monde sait que vous n'avez pas d'argent.

HARDOUIN (*fermant la fenêtre*). — Le misérable !...

Au dehors, rires et sifflets ; puis le bruit cesse.

MADAME LAINÉ. — Pourquoi vous laissez-vous traiter ainsi ?...

MADAME HARDOUIN. — Vous imaginez-vous que mon mari va discuter avec cette populace ?

MADAME LAINÉ. — Tout cela est trop grave pour que je n'obtienne pas du docteur ces renseignements que vous me dites ignorer.

HARDOUIN. — Quels renseignements ?...

MADAME LAINÉ. — Voici ce qui se passe, docteur. Votre fille a dit à Gaston que votre fortune se réduisait à fort peu, que votre...

HARDOUIN. — Je sais, Madame.

MADAME HARDOUIN. — Tu savais...

MADAME LAINÉ. — Voilà qui simplifie les choses. Répondez-moi, docteur.

HARDOUIN. — Françoise a dit la vérité à votre fils : non, Madame, je n'ai pas de fortune. J'espère de toutes mes forces constituer à Françoise cette dot que je vous ai promise...

MADAME LAINÉ. — Ce n'étaient que des espérances !... Pas de fortune, pas même de dot !... Mon fils avait donc raison de se méfier et de me pousser à exiger cette explication.

HARDOUIN. — C'est votre fils ?...

MADAME LAINÉ. — Bien entendu : il est heureusement moins naïf que sa mère.

HARDOUIN. — Françoise m'a affirmé qu'il l'aimait assez pour la placer au-dessus de cette question d'argent, qu'il la voulait pour elle seule...

MADAME LAINÉ. — Oui ?... Hé bien, c'est en son nom que je viens vous trouver.

HARDOUIN. — Alors, c'est une rupture ?...

MADAME LAINÉ. — J'espère que vous n'en doutez pas...

HARDOUIN. — Voyons, Madame...

MADAME LAINÉ. — Et je vous remercie, docteur, pour cette utile consultation.

MAURICE (*entrant du fond*). — Ah ! bonjour, Madame !

MADAME LAINÉ. — Bonsoir !

Elle sort par le fond.

SCÈNE VIII

MADAME HARDOUIN, HARDOUIN, MAURICE

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME HARDOUIN (*exaspérée*). — Il y a que ton père n'a de cesse qu'il n'ait détruit ce que nous avons si péniblement échafaudé : le mariage de Françoise est rompu.

MAURICE (*saisi*). — Hein ?

HARDOUIN (*à madame Hardouin*). — Ne dis donc pas de bêtises. Madame Lainé exigeait une explication ; nous ne pouvions plus différer.

MAURICE. — Pardon. Je ne suis pas au courant. Vous vous moquez de moi, je pense ?... Il n'y a qu'une brouille passagère avec Mme Lainé ?

MADAME HARDOUIN. — Une rupture définitive.

MAURICE. — Allonc donc !

MADAME HARDOUIN. — Ton père a continué ce que ta sœur avait commencé et les Lainé sont fixés maintenant sur notre véritable état.

MAURICE. — Mais sacré...

HARDOUIN. — Maurice !

MAURICE. — Nous ne pouvons pas rompre avec Mme Lainé. Nous ne le pouvons pas.

HARDOUIN. — Pourquoi ?

MAURICE. — Parce que !... Tu es étonnant, ma parole ! Tu crois que les affaires se

nouent et se dénouent avec une égale facilité.

HARDOUIN. — Je préfère notre pauvreté à toutes ces combinaisons.

MADAME HARDOUIN. — Il vaut mieux que Françoise fasse comme Thérèse?... Il vaut mieux que l'on nous rie au nez et que l'on t'insulte?... C'est toujours l'histoire du sanatorium, que tu aurais pu diriger et qui fait aujourd'hui la fortune du D^r Rousselet.

MAURICE. — Ah! Ce Rousselet!... Tenez, c'est lui qui est cause de tout notre malheur!... C'est lui notre pire ennemi.

HARDOUIN. — Je ne vois pas...

MADAME HARDOUIN. — Tu ne vois jamais.

MAURICE. — Avec les autres médecins on pouvait encore lutter... Mais celui-là... Si je pouvais le tenir un jour...

Thérèse et Françoise entrent de gauche.

SCÈNE IX

LES MÊMES, THÉRÈSE, FRANÇOISE

THÉRÈSE. — M^{me} Lainé est partie?

MADAME HARDOUIN. — Oui.

THÉRÈSE. — Qui donc a cassé un carreau?

MADAME HARDOUIN. — Personne.

FRANÇOISE. — Mais qu'avez-vous?... Vous paraissez émus?

MAURICE. — Tu es adroite, ma chère.

FRANÇOISE. — Moi?

MAURICE. — Et tu mérites quel'on s'occupe de toi.

FRANÇOISE. — Je ne comprends pas.

MAURICE. — Quelles sottises as-tu été raconter à Gaston?

FRANÇOISE. — Je ne lui ai dit que la vérité.

HARDOUIN. — Ma petite Françoise, sois très brave.

FRANÇOISE (*bouleversée*). — Père, père...

HARDOUIN. — Gaston n'était pas digne de toi.

FRANÇOISE. — Oh!

HARDOUIN. — Non.

FRANÇOISE. — Pourquoi dis-tu cela? Tu sais bien que Gaston...

HARDOUIN. — Non, mon enfant. Il a fait part de ta confiance à sa mère.

FRANÇOISE. — Parce qu'il hait le mensonge autant que moi, parce qu'il est loyal, parce qu'il...

HARDOUIN. — Non.

FRANÇOISE. — Non?

HARDOUIN (*doucement, très triste*). — Françoise, tu n'as plus de fiancé.

FRANÇOISE (*reçoit le coup, les yeux hagards sans rien trouver à dire. Puis étranglée, elle demande*): — C'est fini?...

HARDOUIN. — Oui.

FRANÇOISE (*poussant un cri*). Ah! (*Hardouin la prend dans ses bras. Après un moment*). — Laissez-moi.

Elle se dirige vers la gauche.

MADAME HARDOUIN. — Accompagne-la, Thérèse.

Elles sortent à gauche.

SCÈNE X

HARDOUIN, MADAME HARDOUIN, MAURICE, puis THÉRÈSE

MADAME HARDOUIN (*à Hardouin*). — Tu peux être fier!

HARDOUIN (*lui prenant les mains*). — M'accuseras-tu toujours de tous les malheurs qui nous accablent?... Ne penses-tu pas que le sort a été injuste envers nous?

MAURICE. — On a le sort que l'on mérite.

HARDOUIN. — Vous ne voyez donc pas tous les deux, que le cœur me saigne atrocement? que je m'épuise à chercher une solution, que je m'affole à me heurter la tête contre les barreaux de cette cage?... Oui, il y a des moments où je crois devenir fou.

MADAME HARDOUIN (*haussant les épaules*). — Ce ne serait pas le moyen de nous sortir de la misère.

HARDOUIN. — Que voulez-vous que je fasse?... Je suis prêt à me tuer si cela peut vous servir. Le voulez-vous?

MADAME HARDOUIN. — Nous ne te demandons pas ta vie, mais de nous faire vivre.

THÉRÈSE (*revenant de gauche*). — Françoise veut rester seule.

HARDOUIN. — Comment est-elle?

THÉRÈSE. — Elle pleure.

Silence de tous. Hardouin va à la porte de gauche, l'entr'ouvre et écoute.

HARDOUIN (*la tête dans ses mains*). — Ma pauvre petite!...

Un temps.

THÉRÈSE (*à madame Hardouin*). — Tu sais que Marie veut nous quitter?

MAURICE. — Marie?

THÉRÈSE. — Elle est engagée au sanatorium où le docteur Rousselet la soignera.

MADAME HARDOUIN. — C'est notre dernière humiliation.

MAURICE (*éclatant*). — Ce Rousselet ne sera content que quand il nous tiendra sous son talon. La sale bête!

HARDOUIN. — Pourquoi dis-tu cela?

MAURICE. — Parce que cet homme nous déteste, parce qu'il a besoin de t'écraser pour s'élever... Les autres ne lui inspirent pas confiance, tandis que toi, le plus vieux médecin de Douilly, l'homme honnête, tu lui seras un excellent marchepied!

HARDOUIN. — Quel intérêt aurait-il à soigner Marie?

MAURICE. — Il en a un puisqu'il l'engage.

HARDOUIN. — Il ne la guérira pas.

MAURICE. — Non, mais il la distraira, lui donnera du repos, du bien-être, et amènera chez elle un mieux momentané, après lequel il la congédiera, en la proclamant guérie, et la pierre retombera sur toi.

THÉRÈSE (*ironiquement à Hardouin*). — Autant la soigner avec ton sérum.

MADAME HARDOUIN (*se moquant*). — Ah! ce sérum!

THÉRÈSE. — Père m'affirmait qu'il amènerait lui aussi, un mieux très vif, mais momentané.

MADAME HARDOUIN. — Quelle bêtise!

THÉRÈSE. — Ce n'est pas moi qui prétends cela, c'est père.

MAURICE. — Qu'est-ce que tu dis?

THÉRÈSE. — Je dis que le sérum de père amènerait un mieux très vif mais momentané.

MAURICE (*d son père*). — Est-ce exact?

HARDOUIN. — Quoi?

MAURICE. — Ce que dit Thérèse?

HARDOUIN. — Evidemment.

MAURICE. — Ton sérum peut amener un mieux?

HARDOUIN. — Naturellement.

MAURICE. — Un mieux sensible?

HARDOUIN. — Tu le sais bien.

MAURICE. — Non, je ne le sais pas. Je ne t'en ai jamais parlé parce que je croyais que tu n'obtenais aucun résultat.

HARDOUIN. — J'obtiendrais une suractivité nouvelle, une amélioration évidente.

MAURICE. — Les malades sont sauvés alors?

HARDOUIN. — Ils croiraient l'être, mais après avoir vécu de leurs dernières forces, ils se retrouveraient épuisés, sans défense contre le mal. Voilà pourquoi j'ai abandonné. Le résultat est nul.

MAURICE. — Nul?.. Mais c'est la fortune que tu as entre les mains.

HARDOUIN (*voulant l'arrêter*). — Maurice...

MAURICE. — Nous sommes sauvés!... C'est au milieu des pires catastrophes que le bonheur survient. Nous sommes sauvés.

HARDOUIN. — Tu es fou!

MADAME HARDOUIN. — Que veux-tu dire?

MAURICE. — Père va exploiter son sérum.

HARDOUIN. — Jamais.

MAURICE. — Pourquoi?

HARDOUIN. — Les résultats sont nuls.

MAURICE. — Les résultats lointains, mais n'amènes-tu pas un mieux?

HARDOUIN. — Passager.

MAURICE. — Qu'importe la durée?... Puisqu'ils sont condamnés, ces malheureux, ne vaut-il pas mieux pour eux mourir en pleine santé, en pleine vigueur?

HARDOUIN. — Le devoir du médecin est

de prolonger la vie de quelque manière que ce soit.

MAURICE. — Allons donc! Le devoir du médecin est de faire vivre. Est-ce vivre que de s'étioler dans un sanatorium, de mourir un peu chaque jour? Ne vaut-il pas mieux renaître, espérer encore et reprendre confiance...

HARDOUIN. — Ce serait criminel.

MAURICE. — Crois-tu qu'on te sera reconnaissant d'avouer ton impuissance médicale, de reconnaître que tu peux prolonger et non relever?

HARDOUIN. — Jamais.

MAURICE. — Vivre mieux, c'est vivre plus...

MADAME HARDOUIN. — Du même coup, tu ruineras Rousselet.

HARDOUIN. — Moi?...

MAURICE. — Oui, toi, Hardouin, tu couleras le sanatorium. Tu prendras toute leur clientèle sans bourse délier. La fantastique réclame qu'ils font en ce moment te servira à leur détriment.

MADAME HARDOUIN. — Tu les ruineras et tu seras riche, envié, estimé.

HARDOUIN. — Estimé d'avoir commis un crime?

MAURICE. — Un crime?... Tu me fais rire! Regarde les honneurs dont on comble Bonneau et pourtant M^{me} de Lucenay vient de mourir.

HARDOUIN (*vivement*). — M^{me} de Lucenay est morte?

MAURICE. — A l'instant!... Et Bonneau est plus estimé encore.

MADAME HARDOUIN. — L'estime des gens, c'est l'estimation de votre bourse.

MAURICE. — Tu feras comme les autres, et plus de bien que les autres, puisque tu donnes l'illusion.

HARDOUIN. — Mon enfant, tu parles... tu parles... tu décides, tu imposes, sans réfléchir ni te rendre compte.

MAURICE. — Je vois tout, te dis-je!... C'est le salut pour nous.

HARDOUIN. — Le salut!

MAURICE. — Tu ruines le sanatorium à ton profit.

HARDOUIN. — Où prends-tu cela?... Crois-tu que les clients changeraient de porte en un seul jour?

MAURICE. — Pas en un, mais en quelques jours... parce que la question d'heures est effroyablement précieuse pour eux. Il te suffit d'un cas, d'un seul cas, pour que l'efficacité de ton sérum soit reconnue et pour entraîner tous les autres.

MADAME HARDOUIN. — Quel cas pourrait-on...

MAURICE. — Marie!

HARDOUIN. — Jamais!

MAURICE. — Elle voulait se faire soigner

au sanatorium, tu la soigneras toi-même.

HARDOUIN. — Non.

MAURICE. — Pourquoi?

HARDOUIN. — Parce que le sanatorium peut lui faire du bien et que je ne lui ferais que du mal! Je ne suis pas encore assassin.

MAURICE. — Guérira-t-elle au sanatorium?

HARDOUIN. — Je ne sais pas. Elle est dans un état de tuberculose très avancée, qui aurait peu de chances de subir même la salutaire influence d'une station d'altitude.

MAURICE (*victorieux*). — Alors?

HARDOUIN. — Ce n'est pas une raison pour que moi...

MAURICE. — Tu ne fais pas comme les autres, c'est entendu. Mais ton sérum, ton fameux sérum, sur qui l'as-tu essayé déjà?

HARDOUIN. — Des cobayes.

MAURICE. — Le résultat sera-t-il identique sur un être humain?

HARDOUIN. — Probablement.

MAURICE. — Probablement, mais pas sûrement. Rien ne t'empêche donc d'en faire un simple essai sur Marie.

HARDOUIN. — Ma conscience se révolte à l'idée de tromper cette fille au point...

MAURICE. — Qui te parle de la tromper? Tu lui diras toute la vérité.

HARDOUIN. — Elle n'accepterait pas.

MAURICE. — Pourquoi?

HARDOUIN. — Elle serait folle!

MAURICE. — Je m'en charge. Je vais tout lui dire et nous verrons bien.

Il sort brusquement au fond.

SCÈNE XI

MADAME HARDOUIN, THÉRÈSE, HARDOUIN

HARDOUIN. — Un vent de démence a passé sur cette maison.

MADAME HARDOUIN. — Si pourtant c'est le salut qui s'offre à nous?

THÉRÈSE. — Devrons-nous repousser cette dernière chance?

MADAME HARDOUIN. — Si c'est une occasion inespérée de refaire notre situation, de retrouver ma dot, te sens-tu le droit de la repousser?

HARDOUIN. — Non! non! non! non!

THÉRÈSE (*entr'ouvrant la porte de gauche*). — Ecoute... Elle pleure toujours.

HARDOUIN. — Ma pauvre petite!

MADAME HARDOUIN (*allant à la fenêtre*). — Regarde maintenant. Bonneau s'en va. On le salue, on l'admire, on l'acclame. Regarde, regarde. Tu vois tout ce monde!... Et tu aurais de la pitié pour ces gens?...

HARDOUIN. — Je ne serai pas charlatan.

MADAME HARDOUIN. — Tu ne seras jamais riche.

HARDOUIN. — Tant pis!

Maurice et Marie entrent de gauche.

LES MÊMES, MARIE, MAURICE

MAURICE (*à Hardouin*). — Marie te remercie de ta bonté.

HARDOUIN. — Ah!

MAURICE. — Elle consent à ce que tu lui appliques ta méthode nouvelle.

HARDOUIN. — Ah!

MAURICE. — N'est-ce pas, Marie?

MARIE (*comme en extase*). — Oui.

HARDOUIN. — Mon fils vous a-t-il tout dit, Marie?

MARIE. — Oui, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Vous savez que ce remède ne vous apportera peut-être aucun soulagement? Peut-être même, au lieu de vous guérir, aura-t-il des conséquences funestes?

MAURICE. — Tu n'en sais rien.

HARDOUIN. — Je dois le redouter. Il peut vous faire beaucoup de bien pendant un certain temps, beaucoup de mal ensuite. Il faut que vous sachiez cela.

MARIE. — Oui, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Avec mon sérum, je ne vous garantis rien. Accepteriez-vous d'être soignée dans ces conditions?

MARIE. — Oui, Monsieur le docteur.

HARDOUIN (*très grave*). — Ah!

MARIE (*après avoir regardé Maurice*). — Je suis bien heureuse.

Un silence. Du bruit dehors.

MADAME HARDOUIN (*regardant à la fenêtre*). — Ce sont les hommes de tout à l'heure qui recommencent.

MAURICE. — Ouvre la fenêtre. Ils se tairont.

M^{me} Hardouin ouvre la fenêtre et regarde dehors. Le bruit cesse.

MAURICE (*à Hardouin*). — Marie t'attend.

HARDOUIN *passé la main sur son front, un peu hébété, puis, tout à coup, il se redresse, va au meuble du fond, l'ouvre, en sort un tube de verre contenant le sérum et dit à Marie*. — Relevez votre manchel...





UN AVEU PÉNIBLE

HARDOUIN (brutalement à Marie). — Allons dites-moi la vérité, toute la vérité... Je veux savoir!

MARIE. — Vous ne lui ferez pas de mal?

HARDOUIN. — Dites-moi la vérité... (Page 229, col. 1.)

ACTE TROISIÈME

Même décor

Les meubles ont changé. Tout est riche maintenant. Lourdes tentures. Luxe. Dans le vestibule, au fond, riche porte manteau. Un appareil téléphonique. Sur la nouvelle bibliothèque du fond, le buste de Pasteur.

SCÈNE I

MADAME HARDOUIN, un VALET,
puis MAURICE

MADAME HARDOUIN. — M. le docteur ne vous a rien dit de particulier, avant son départ?...

LE VALET. — Non, Madame...

MADAME HARDOUIN. — De nouveaux clients sont-ils venus s'inscrire pour la consultation de demain?

LE VALET. — Oui, Madame : quatre.

MAURICE (entrant du fond, gaiement). — Bonjour!...

MADAME HARDOUIN. — Ah ! mon grand chéri!...

Elle l'embrasse.

LE VALET. — Madame n'a pas d'ordres à me donner.

MADAME HARDOUIN. — Non, pas pour le moment...

Le valet sort par la porte du fond.

MAURICE. — Ça va toujours?...

MADAME HARDOUIN. — Quatre clients nouveaux pour demain. Il ne pourra plus suffire bientôt. Ton père a reçu ce matin une longue lettre du docteur Rousselet. Oh! une lettre très bien, tu sais, vraiment très bien, lui demandant... tu ne devineras jamais.

MAURICE (*énervé*). — Dis-le donc.

MADAME HARDOUIN. — La main de Françoise.

MAURICE. — Rousselet?...

MADAME HARDOUIN. — Tu ne t'y attendais pas?...

MAURICE. — Françoise connaît-elle cette lettre.

MADAME HARDOUIN. — Non, pas encore.

MAURICE. — Bon!... Hé bien! Tu me feras le plaisir de ne pas la lui montrer.

MADAME HARDOUIN. — Françoise a déjà manqué un mariage.

MAURICE. — Mais non, Gaston regrette l'éclat de l'année dernière, Gaston déplore la conduite de sa mère, Gaston aime toujours Françoise. Je me suis engagé vis-à-vis des Lainé. Ils tiennent beaucoup à ce que nos anciens projets reprennent. Je le leur ai promis.

MADAME HARDOUIN. — Enfin, mon enfant...

MAURICE. — Je me suis engagé formellement...

MADAME HARDOUIN. — Pourquoi?...

MAURICE. — Parce que!... Après tout, s'ils nous ont lâchés l'année dernière, ils n'avaient pas tort... Notre situation ne valait pas cher... De quoi te plaindras-tu aujourd'hui, s'ils nous font des excuses?...

MADAME HARDOUIN. — Je ne sais si Françoise...

MAURICE. — Elle ne demandera pas mieux. Depuis un an, elle est triste, changée, absorbée par son chagrin... Tu n'auras pas de peine à la décider...

MADAME HARDOUIN. — Ton père...

MAURICE. — Ce ne sera pas malin non plus. Si ce mariage reprend, ce sera parfait pour tout le monde...

MADAME HARDOUIN. — Tu m'inquiètes, mon enfant, avec tes paroles... Tu n'as pas fait de bêtises, j'espère?... Tu me dis que tu t'es engagé...

MAURICE. — Oui, mais garde ça pour toi. Quand nous avons quitté la banque Salomon, Gaston et moi, il y a eu des histoires... Enfin, je suis lié avec lui...

MADAME HARDOUIN. — Lié?

MAURICE. — Mais Gaston ne demande qu'une chose, épouser Françoise.

MADAME HARDOUIN. — Dans ces conditions...

MAURICE. — Seulement, pas de faux orgueil ni de fierté déplacée : ne gaffons pas...

LE VALET (*entrant du fond*). — M. le député demande à présenter ses hommages à Madame.

MAURICE. — Faites entrer. (*Le valet sort*)
Nous sommes d'accord, n'est-ce pas?

MADAME HARDOUIN. — Comme toujours, mon chéri.

Suard entre du fond.

SCÈNE II

MADAME HARDOUIN, MAURICE, SUARD
puis HARDOUIN

MADAME HARDOUIN. — Mon cher député...

SUARD. — Madame, mes respects.

MAURICE. — Bonjour, Suard.

SUARD. — Le papa n'est pas là?

MAURICE. — A la clinique.

SUARD. — Diable! J'aurais voulu lui parler à propos du « Réveil Social » : Nous l'aurons pour un morceau de pain. L'affaire est dans le sac si Hardouin s'en mêle.

MAURICE. — Il s'en mêlera.

MADAME HARDOUIN. — Attendez-le Il ne saurait tarder.

SUARD. — Soit. Ça va les affaires?

MAURICE. — Pas trop mal. Et les vôtres?

SUARD. — Ça va mieux... maintenant que nous touchons quinze mille!... Les frères Brinque vont fermer l'usine : ils ne peuvent plus supporter le nouveau tarif et les trois grèves leur ont fait perdre la moitié de leurs clients.

MAURICE. — Ils sont ruinés?

SUARD. — A peu près.

MADAME HARDOUIN. — Et les ouvriers?

SUARD. — Ils ont organisé un syndicat qui exploitera à leur compte.

MAURICE. — Avec quoi paieront-ils?

SUARD. — En faisant des emprunts et en diminuant les salaires.

MADAME HARDOUIN. — Voici mon mari.

Hardouin entre du fond.

HARDOUIN. — Il n'est venu personne pour demain?

MADAME HARDOUIN. — Quatre clients nouveaux.

HARDOUIN. — Je suis excédé. Bonjour, Suard.

MAURICE. — Tu as reçu une lettre de Toulouse au sujet d'une clinique?

HARDOUIN. — Oui.

MAURICE. — Veux-tu me la donner pour que je l'examine?

HARDOUIN (*prenant son portefeuille*). — Tiens!.. Ah! non, pas celle-ci...

MADAME HARDOUIN (*qui est près de lui*). — Garde-la pour toi, celle-ci, nous aurons à en reparler.

HARDOUIN (*donne l'autre lettre à Maurice*). — Tiens...

MAURICE. — Merci. Au revoir, Suard.

SUARD (*lui serrant la main*). — Mon cher ami...

MAURICE (*à Hardouin*). — Ecoute-le, père : le « Réveil Social » pourra t'être utile. *Il sort à gauche avec M^{me} Hardouin.*

SCÈNE III

HARDOUIN, SUARD

HARDOUIN. — J'ai véritablement trop à faire, je suis tué, mon cher.

SUARD. — Vous ne vous en plaignez pas.

HARDOUIN. — Presque... c'est trop... Ma clinique, ma consultation, ma correspondance, mes conférences, je n'ai plus une minute à moi.

SUARD. — Il n'y a pas si longtemps que vous végétiez... Vous avez marché à pas de géant...

HARDOUIN. — Et vous?...

SUARD. — Hé bien, moi, ça date de la même époque. C'est votre carreau cassé qui a posé ma candidature protestataire.

HARDOUIN. — Vous avez eu la chance que vos concurrents fassent votre jeu en ne se désistant pas.

SUARD. — J'ai trouvé ma voie... Le travail n'était pas mon affaire... Je suis taillé pour la politique, moi...

HARDOUIN. — Vous aviez à me parler d'un journal?

SUARD. — Le « Réveil Social »... Donnez votre adhésion et j'enlève le morceau.

HARDOUIN. — Feuille de chou.

SUARD. — Pas à dédaigner.

HARDOUIN. — Journal de chantage.

SUARD. — Le chantage n'est répréhensible que quand il n'a pas réussi. Vous avez besoin d'un levier : en voilà un. Faites un article de tête dans le prochain numéro et nous marcherons ensemble.

HARDOUIN. — J'ai mon titre : « Clinique contre Sanatorium ».

SUARD. — Bravo!.. A propos, j'ai rencontré votre bonne l'autre jour. Elle est magnifique. Vous n'aurez jamais plus belle cure.

HARDOUIN. — Pourquoi pas?... Le sérum est bon pour tous.

SUARD. — Elle était en un si triste état, la pauvre fille.

HARDOUIN. — Mon traitement!..

SUARD. — Ah! vous l'avez tirée de loin!

HARDOUIN. — Mon sérum!

SUARD. — Sa guérison a plus fait pour vous que toutes les réclames du monde.

HARDOUIN. — Je ne fais pas de réclame!

SUARD (*riant*). — C'est le papel!..

HARDOUIN. — Suard!..

SUARD. — Ne vous fâchez pas, je plaisante... Je vous souhaite de continuer, docteur.

HARDOUIN. — Souhaitez-le à l'humanité.

SUARD. — Parce que... une supposition... si votre bonne devenait très malade ou mourait, qu'est-ce que vous feriez?

HARDOUIN. — Et si les électeurs ne veulent plus de vous?...

SUARD. — J'ai quatre ans pour leur faire changer d'idée...

HARDOUIN. — J'ai la science pour maintenir mes guérisons.

SUARD. — Moi, je ne demande que ça... puisque je marche avec vous.

HARDOUIN. — Parbleu!

Le valet entre du fond et apporte sur un plateau un volumineux courrier.

HARDOUIN. — Merci.

Le valet sort.

SUARD. — Mazette, quel courrier!

HARDOUIN. — C'est tout le temps comme ça. Au revoir, cher ami.

SUARD. — Alors, c'est entendu pour le « Réveil Social »?...

HARDOUIN (*qui dépouille son courrier rapidement*). — Comme vous voudrez.

SUARD. — Je peux annoncer l'article de tête?

HARDOUIN. — Annoncez.

SUARD. — C'est votre intérêt.

HARDOUIN. — C'est notre intérêt.

SUARD. — Ça revient au même. Au revoir.

Il sort au fond.

Hardouin décachète sa correspondance, en homme habitué à ce genre de travail, froisse et jette les enveloppes et classe les lettres.

M^{me} Hardouin entre de gauche.

SCÈNE IV

HARDOUIN, MADAME HARDOUIN

MADAME HARDOUIN. — Tu es seul?...

HARDOUIN. — Oui. Tu remettras ces deux lettres à Maurice... Ce sont des demandes de traité pour installations de cliniques. Comme c'est lui qui s'en occupe...

MADAME HARDOUIN. — Sais-tu qui va venir nous voir aujourd'hui?... M^{me} Lainé.

HARDOUIN (*toujours avec ses lettres*). — Bah!... Pourquoi faire?...

MADAME HARDOUIN. — Tu ne t'en doutes pas?...

HARDOUIN. — J'imagine que son fils ne songe plus à Françoise.

MADAME HARDOUIN. — Je suis certaine du contraire.

HARDOUIN. — Il a tort.

MADAME HARDOUIN. — Pourquoi?...

HARDOUIN. — Françoise ne s'abaisserait pas à un tel drôle.

MADAME HARDOUIN. — Crois-tu?...

HARDOUIN. — Dame!...

MADAME HARDOUIN. — Crois-tu que le mauvais état dans lequel elle se trouve

depuis un an, sa pâleur, sa nervosité, sa tristesse, n'ont pas pour cause ce mariage manqué?...

HARDOUIN. — Je ne dis pas, mais...

MADAME HARDOUIN. — Tout son mal vient de là. Supprime la cause, l'effet disparaît.

HARDOUIN. — Lui en as-tu parlé?...

MADAME HARDOUIN (*après avoir hésité*). — Je lui en ai dit deux mots, mais tu connais son caractère... un peu orgueilleux. Elle se raidit. Elle ne veut pas reconnaître...

HARDOUIN. — J'aimerais bien mieux Rousselet. Il peut être mon concurrent... mais c'est un fort galant homme.

MADAME HARDOUIN (*vivement*). — Non, non, ne t'avise pas de lui parler de cet intrigant qui ne vient à nous que parce que nous avons le succès.

HARDOUIN. — Les Lainé viennent-ils pour un autre motif?

MADAME HARDOUIN. — Ce n'est pas la même chose... ces enfants se connaissent... ils ont été fiancés...

HARDOUIN. — Enfin, que dit Françoise de tout cela?

MADAME HARDOUIN. — Elle reste sur la défensive... Elle boude encore... Mais je la connais, toute sa rancune tombera tout d'un coup.

Thérèse entre du fond.

SCÈNE V

HARDOUIN, MADAME HARDOUIN, THÉRÈSE, puis MARIE

THÉRÈSE (*gaiement*). — Je peux entrer?

HARDOUIN. — Bonjour, Thérèse.

THÉRÈSE (*l'embrassant*). — Bonjour, père.

HARDOUIN. — D'où reviens-tu à cette heure?

THÉRÈSE. — Du salut.

HARDOUIN. — Ah! il y avait salut?

MADAME HARDOUIN. — Tu as vu monsieur le curé?

THÉRÈSE. — Oui, je lui ai remis les cinq cents francs pour l'autel de la Vierge. Monsieur le curé a été très touché.

HARDOUIN. — Ah! Ah!

THÉRÈSE (*à Hardouin*). — As-tu vu Marie?

HARDOUIN. — Non... pourquoi?

THÉRÈSE. — Elle est moins bien.

HARDOUIN. — Marie?

MADAME HARDOUIN. — Oui... tu devrais l'examiner.

HARDOUIN. — Je n'ai pas eu le temps.

MADAME HARDOUIN. — Il faut le trouver.

THÉRÈSE. — Elle est certainement moins bien.

HARDOUIN. — Suard me félicitait à l'instant de sa bonne mine.

MADAME HARDOUIN. — Suard ne la connaît pas comme nous.

THÉRÈSE. — Elle a mal à l'estomac, avec cela.

HARDOUIN. — Marie?

THÉRÈSE. — Oui, depuis plusieurs jours.

HARDOUIN. — Je n'en savais rien. Je ne m'occupais plus d'elle.

MADAME HARDOUIN. — Tu devrais peut-être augmenter les doses de sérum.

HARDOUIN. — Je les ai quintuplées depuis le début. Une augmentation ne pourrait être que nuisible.

MADAME HARDOUIN. — Alors... une interruption?

HARDOUIN. — Peut-être... Sonne-la.

M^{me} Hardouin appuie deux fois sur le timbre électrique placé près de la cheminée. Après un moment, Marie entre du fond.

MARIE. — Madame a sonné?

MADAME HARDOUIN. — Oui, Marie. C'est monsieur qui voudrait...

HARDOUIN. — Je voudrais... (*Il s'arrête, la fixe et reprend en marchant jusqu'à elle.*) Je voudrais mon ancien livre de comptes.

MARIE. — Lequel, Monsieur?

HARDOUIN. — Le livre à couverture bleue, vous vous rappelez?

MARIE. — Oui, Monsieur. Il est dans l'armoire.

HARDOUIN. — Apportez-le moi.

MARIE. — Bien, Monsieur.

Elle sort au fond.

MADAME HARDOUIN. — Pourquoi la renvoies-tu?

HARDOUIN. — J'ai besoin d'être seul avec elle.

MADAME HARDOUIN. — Tu aurais pu nous dire...

HARDOUIN. — Non.

THÉRÈSE. — C'est grave?

HARDOUIN. — Je le crains.

MADAME HARDOUIN. — Que vas-tu faire?

HARDOUIN. — La renvoyer... Elle ne peut plus rester ici...

THÉRÈSE. — Tu juges trop rapidement...

HARDOUIN. — Non. Laissez-moi... (*Il met un doigt sur ses lèvres, puis leur fait signe de partir.*) Chut!

Elles sortent à gauche. Hardouin, un peu étourdi, s'assoit en murmurant : Ce qui devait arriver, arrive.

Marie entre du fond, un livre à la main.

SCÈNE VI

HARDOUIN, MARIE, puis FRANÇOISE.

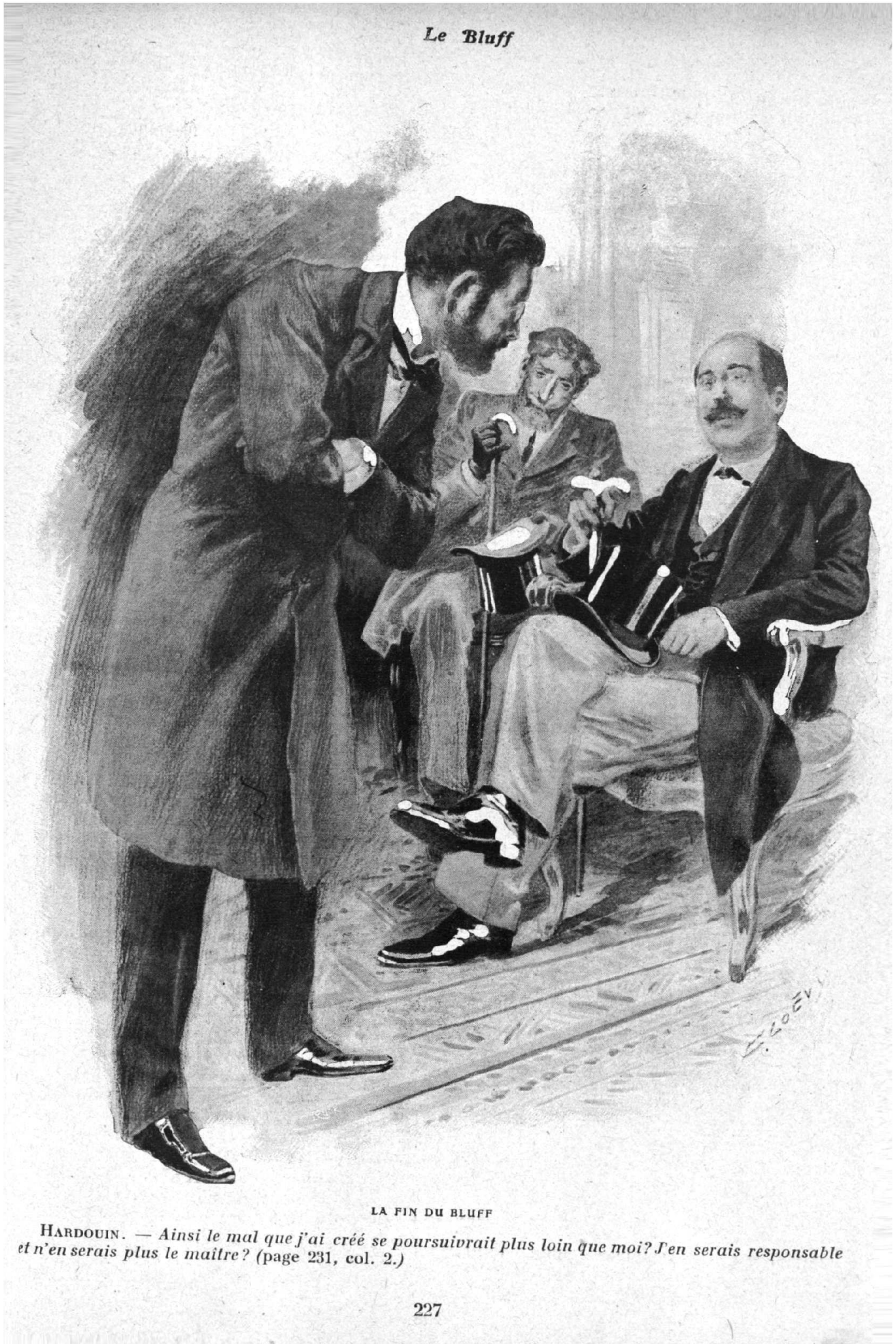
MARIE. — Voici le livre, Monsieur.

HARDOUIN. — Merci (*Marie va sortir à gauche.*) Non, restez, Marie. J'ai du temps de libre. Je vais en profiter pour vous examiner.

MARIE. — C'est inutile, Monsieur : je vais très bien.

HARDOUIN. — Parbleu!... Je m'en doute que vous allez très bien. Ah ça ! Ma-

Le Bluff



LA FIN DU BLUFF

HARDOUIN. — Ainsi le mal que j'ai créé se poursuivrait plus loin que moi? J'en serais responsable et n'en serais plus le maître? (page 231, col. 2.)

rie, je vous fais donc peur, aujourd'hui ?

MARIE. — Peur?... Oh! non, Monsieur le docteur. Pourquoi est-ce que j'aurais peur?... Seulement, il faut...

HARDOUIN. — Il faut que vous en fassiez à votre tête? N'y comptez pas, ma fille... Asseyez-vous là et attendez que j'aie trouvé ce que je cherche.

MARIE (*humblement*). — Oui, Monsieur le docteur.

HARDOUIN (*après un moment*). — Quelqu'un me parlait de vous, tout à l'heure : M. Suard, notre député. Il me vantait vos belles couleurs.

MARIE. — Monsieur le député est bien aimable.

HARDOUIN. — C'est que vous ne vous ressemblez plus, vous savez?... Vous vous en rendez compte, j'espère?...

MARIE. — Oui, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Vous ne regrettez pas le sanatorium?

MARIE. — Oh! non, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Nous avons su reconnaître de toutes façons votre attachement et votre dévouement. Vos gages ont été triplés et le service vous a été singulièrement simplifié.

MARIE. — Monsieur le docteur est trop bon.

HARDOUIN. — Vous êtes une brave fille, Marie.

MARIE (*les larmes aux yeux, s'emparant de sa main qu'elle veut baiser*). — Oh! Monsieur le docteur!

HARDOUIN. — Eh bien! Eh bien! nous nous attendrissions?... Qu'est-ce que m'a dit madame?... Vous avez mal à l'estomac?

MARIE (*brusquement*). — Moi?... Non, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Comment, non?... M^{lle} Thérèse me l'a affirmé.

MARIE. — Oh! ce n'est rien.

HARDOUIN. — Il ne faut rien me cacher, Marie.

MARIE. — Je ne vous cache rien, Monsieur le docteur — je vous le jure.

HARDOUIN. — Vous savez quel intérêt je prends à votre santé.

MARIE. — Oui, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Si je vous ai tirée du mauvais pas où vous étiez, ce n'est pas pour que vous y retombiez. Il faut m'obéir.

MARIE. — Je vous obéirai, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Venez ici, que je vous ausculte.

Marie s'avance craintivement. Il met une serviette sur son dos, puis sur sa poitrine et l'ausculte.

HARDOUIN. -- Respirez... bien, bien... Encore!... (*Il s'arrête un instant et passe la main sur ses yeux avec angoisse, puis il reprend.*)

Tournez-vous... Respirez... bien, bien... Assez!...

MARIE. — Monsieur le docteur n'a rien à me dire?...

HARDOUIN (*feignant de cacher son angoisse par un ton léger*). — Si, diable!... J'ai beaucoup... Vous allez mieux, Marie infiniment mieux!...

MARIE. — Je peux m'en aller?...

HARDOUIN. — Etes-vous assez pressée de me quitter!... Puisque j'ai le temps, causons un peu. (*S'asseyant.*) D'où êtes-vous donc, Marie?...

MARIE. — De Lons-le-Saulnier.

HARDOUIN. — Il y a longtemps que vous en êtes partie?...

MARIE. — Dix ans, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Fichtre!... Vous avez des parents, là-bas?

MARIE. — Ils sont morts.

HARDOUIN. — Il vous reste bien de la famille?...

MARIE. — J'ai un frère, qu'est charron, et une vieille tante.

HARDOUIN. — Vous n'avez jamais eu envie de les revoir?...

MARIE. — Je ne sais pas, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Dites-moi donc la vérité. Vous seriez heureuse de les retrouver

MARIE. — Non, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Non?... Je suis bien certain qu'ils ne diraient pas comme vous, eux, et s'ils vous voyaient revenir avec vos économies... vous avez des économies?

MARIE (*baissant la tête*). — Oui, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Il n'y a pas de quoi rougir, au contraire — et je vous promets qu'elles augmenteront. J'ai un beau billet, un grand, un très grand billet en réserve, que je vous remettrai le jour où vous nous quitterez.

MARIE. — Monsieur le docteur est trop bon.

HARDOUIN. — Je suis sûr maintenant que vous allez me demander à partir?

MARIE. — Non, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Soyez donc franche, Marie: vous avez envie de nous quitter...

MARIE. — Non, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Vous voulez retourner au pays...

MARIE. — Non, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Votre frère et votre tante seront heureux de vous revoir à Lons-le-Saulnier.

MARIE. — On ne s'écrit plus.

HARDOUIN. — Ce n'est pas loin d'ici, Lons-le-Saulnier. Deux heures de voyage, ce ne sera pas très fatigant. Vous prendrez les premières.

MARIE. — Non, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Si, Marie, j'y tiens. C'est moi qui vous les offre.

MARIE. — Je ne veux point partir.

HARDOUIN (*très grave*). — Il le faut, Marie. Le changement d'air vous est indispensable.

MARIE. — Non, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Vous devez m'obéir.

MARIE. — Pas pour ça, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Je vous ordonne de partir.

MARIE. — Je ne le peux pas, Monsieur le docteur.

HARDOUIN. — Il le faut, Marie.

MARIE. — Non, Monsieur le docteur. Je vous assure que je ne le peux pas.

HARDOUIN. — Je vous ordonne...

MARIE. — Non, Monsieur le docteur. Je ne peux pas le quitter.

HARDOUIN. — Vous dites?...

MARIE. — Hé bien! oui, voilà... Ce n'est pas ma faute, il ne faut pas m'en vouloir... mais maintenant je ne peux plus le quitter.

HARDOUIN. — Qui?...

MARIE. — Il m'a juré que je resterais toujours auprès de lui, qu'il ne m'abandonnerait jamais... Je ne vis plus que pour lui, moi.

HARDOUIN. — Voyons, ma fille, j'ai mal entendu ce n'est pas vrai, pas possible... Il ne s'est pas trouvé un misérable capable de se jouer de vous au point de... (*brutalement, à Marie* :) Allons, dites-moi la vérité, toute la vérité... Je veux savoir.

MARIE. — Vous ne lui ferez pas de mal?

HARDOUIN. — Dites-moi la vérité.

MARIE. — Promettez-moi de ne pas lui faire de mal?

HARDOUIN. — Je vous promets, si vous ne me dites pas la vérité, de vous flanquer à la portel

MARIE. — Mais si je vous parle, vous me promettez de me laisser mourir auprès de lui?...

HARDOUIN (*troublé*). — Mourir?...

MARIE. — Oui, je sais que c'est ce qui m'attend bientôt. J'ai compris, allez, depuis longtemps. Mais ça m'est égal, Monsieur le docteur, ça m'est égal de mourir. J'ai été si heureuse... Et puis, en mourant, je lui serai encore utile, à lui.

HARDOUIN. — Qui?

MARIE. — Si je meurs maintenant, je ne le gênerai plus.

HARDOUIN. — Qui?

MARIE. — M. Maurice.

HARDOUIN. — Mon fils?

MARIE. — Oui, Monsieur le docteur.

HARDOUIN (*fou*). — C'est Maurice qui a?...

MARIE. — Oui, Monsieur le docteur. Mais vous m'avez promis de ne pas lui faire de mal.

HARDOUIN (*écrasé*). — Maurice!... Voyons, ma fille, vous me dites bien la vérité?

MARIE (*avec reproche*). — Oh! Monsieur le docteur!...

HARDOUIN. — Hé bien! Parlez, parlez.

MARIE. — Il y a longtemps que je tournais autour de lui, sans qu'il s'en aperçoive. Je l'ai regardé tout de suite, en entrant ici, quoique servante, quoique malade. Plus tard, j'ai senti que je m'épuisais à rester sans rien dire, que j'allais crier ce que je ne voulais pas qu'il sache et je vous ai demandé à m'en aller. C'est alors qu'il m'a rendue folle pour me faire rester et j'ai été heureuse, comme je ne croyais pas pouvoir être heureuse. Bientôt je sens bien que je mourrai, mais tout m'est égal; je suis si heureuse. Je vous en supplie, Monsieur le docteur, ne me renvoyez pas. Laissez-moi mourir auprès de lui, laissez-moi.

HARDOUIN (*avec une profonde émotion*). — Je vous le promets, Marie.

FRANÇOISE (*entrant de gauche*). — Père...

HARDOUIN (*très doux*). — Allez vous reposer, Marie...

Il la fait passer dans la pièce de droite.

SCÈNE VII

HARDOUIN, FRANÇOISE

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que tu as?

HARDOUIN (*bouleversé, balbutiant*). — Je ne peux pas te dire... je viens d'apprendre une chose terrible, qui va bouleverser notre existence, nos projets... je ne peux pas te dire... ne m'interroge pas.

FRANÇOISE (*très grave, le visage dur*). — Ah!...

HARDOUIN (*à lui-même, écrasé*). — C'est terrible...

FRANÇOISE. — C'est Marie qui t'a...

HARDOUIN. — Je t'en supplie, mon enfant : j'ai trop d'émotion pour pouvoir... ne m'interroge pas.

FRANÇOISE. — Autrefois je n'avais pas besoin de t'interroger... Tu me confiais tout...

HARDOUIN. — Marie est perdue.

FRANÇOISE. — Marie?...

HARDOUIN. — Voilà.

FRANÇOISE (*avec angoisse*). — Tu es sûr?...

HARDOUIN (*répondant presque par signe*). — Oui.

FRANÇOISE. — Ton sérum?

HARDOUIN (*répondant presque par signe*). — Non.

FRANÇOISE. — Tu ne peux rien?...

HARDOUIN (*répondant presque par signe*). — Rien.

FRANÇOISE (*à mi-voix, avec une grande émotion*) — Oh! ma pauvre Marie.

HARDOUIN (*presque chancelant*). — Tu comprends, mon enfant, que je sois incapable

en ce moment de répondre... Ce que cette malheureuse m'a appris...

FRANÇOISE. — Qu'a-t-elle pu t'apprendre?

HARDOUIN (*se défendant*). — Non... non...

FRANÇOISE. — Pourquoi me le caches-tu?...

HARDOUIN. — N'insiste pas, mon enfant, je ne peux pas te répondre.

FRANÇOISE. — C'est donc bien grave?...

HARDOUIN. — Je ne peux pas.

Un temps.

FRANÇOISE (*frémissante*). — Ah!... Depuis un an il se passe ici des choses...

HARDOUIN. — Quelles choses?...

FRANÇOISE. — Ne me force pas à te les dire.

HARDOUIN. — Françoise...

FRANÇOISE. — Ne me force pas... parce que je dois me tromper... ce n'est pas vrai...

HARDOUIN. — Voyons...

FRANÇOISE (*brève*). — Il semble qu'avec notre fortune subite, une sorte de malaise a pénétré dans cette maison... oui, je dois me tromper... Mon père est toujours le même homme, le même savant... Mais pourquoi m'évite-t-il? Pourquoi se dérobe-t-il à ma tendresse? Pourquoi n'est-il seulement que le père de Maurice?...

HARDOUIN (*bouleversé*). — Mon enfant!...

FRANÇOISE. — Père, père!... dis-moi que je me trompe, que ce n'est pas vrai, que le mal n'est pas venu avec l'argent. Dis-moi que nous pourrions reprendre notre vie de jadis.

HARDOUIN. — Je te le jure.

FRANÇOISE (*dans les bras de son père*). — Ah!...

SCÈNE VIII

HARDOUIN, FRANÇOISE, M^{me} HARDOUIN,
puis SUARD et ROUSSELET

MADAME HARDOUIN (*entrant par le fond*). — Ah! tu peux l'embrasser, je te le conseille. Sais-tu ce qui vient de se passer? Cette petite sotte a refusé de voir M^{me} Lainé.

HARDOUIN. — Tu as refusé?

FRANÇOISE. — Oui, ces gens-là me font horreur!...

MADAME HARDOUIN. — Ce mariage est cette fois définitivement compromis.

HARDOUIN. — Françoise a bien fait.

MADAME HARDOUIN. — Vraiment?... Tu oses la soutenir!...

HARDOUIN. — Je la félicite et je la remercie.

MADAME HARDOUIN (*Françoise*). — Hé bien, moi, je te déclare que tu iras demain faire des excuses à M^{me} Lainé.

FRANÇOISE. — N'y compte pas, je ne veux

plus connaître ces gens. Je les oublie : ne m'en demande pas davantage...

Elle sort à droite.

MADAME HARDOUIN. — Il faut que ce mariage se fasse, il le faut.

HARDOUIN. — Et pourquoi?

MADAME HARDOUIN. — Maurice a pris des engagements.

HARDOUIN. — Ah! Tais-toi, tais-toi. Ne me parle plus de Maurice, jamais! jamais!...

MADAME HARDOUIN. — Maurice avait manœuvré de telle sorte...

HARDOUIN. — Assez! Assez! J'ai assez de toutes ces infamies dans lesquelles je me débats.

MADAME HARDOUIN. — Où prends-tu?...

HARDOUIN. — Marie est perdue et Maurice, oui Maurice, pour la faire rester, pour faire entrer l'argent, a été jusqu'à lui jouer la plus odieuse comédie d'amour!... Comprends-tu maintenant que j'ai assez de toutes ces saletés?...

Je ne peux plus. Tout arrive à la fois : la condamnation de Marie, la faillite de mon sérum, la canaillerie de mon fils. Tout notre bluff depuis un an, toute cette existence de mensonge et d'argent, toutes ces compromissions, ces trafics, ces marchandages, toute notre dignité en toc et notre conscience de mascarade, tout me monte à la gorge... Assez! assez! assez!

MADAME HARDOUIN. — Voyons, mon ami, tu ne penses pas sérieusement...

HARDOUIN. — Tu peux aller dire à ton fils que si nous avons tous agi comme des bandits, nous expierons tous. Le premier, je dirai le mal que j'ai commis.

LE VALET (*entrant du fond*). — M. Suard et le docteur Rousselet désirent voir Monsieur.

HARDOUIN. — Qu'ils entrent tous deux!

MADAME HARDOUIN. — J'espère que tu ne vas pas leur raconter...

Suard et Rousselet entrent du fond.

HARDOUIN. — Au contraire. Suard, vous me demandiez un article pour votre journal?... Vous l'aurez... ce sera ma confession.

MADAME HARDOUIN. — Ne l'écoutez pas, Messieurs.

HARDOUIN. — Mon sérum n'est qu'une blague, et je suis un scélérat.

MADAME HARDOUIN. — Ne l'écoutez pas : il ne sait ce qu'il dit.

HARDOUIN. — Je veux qu'on se taise. L'heure est venue de dire la vérité, de reconnaître publiquement notre infamie et de reprendre notre place parmi les humbles. Nous crèverons de faim s'il le faut, mais nous marcherons droit. Si tu n'es pas frappée par cette nécessité, va-t-en retrouver Maurice, je ne te retiens pas.

MADAME HARDOUIN. — J'aime mieux par-

tir. Nous causerons demain, quand tu auras repris ton sang-froid.

HARDOUIN. — Va-t-en, va-t-en.

Elle sort à gauche.

ROUSSELET. — Vraiment, mon cher confrère...

HARDOUIN. — Il y a trop longtemps que je souffre de n'être plus moi-même, que je suis oppressé par cette atmosphère de mensonge et de vanité. Je m'affranchis.

ROUSSELET. — Cependant, votre sérum...

HARDOUIN. — Mon sérum ne vaut rien : Marie est condamnée.

ROUSSELET. — Ah!

HARDOUIN. — Mes premiers succès m'ont grisé, j'ai fermé les yeux pour ne pas voir plus loin. Aujourd'hui, il faut que je regarde. Parbleu! Je pourrais continuer... les clients viendraient quand même et j'assassinerais chaque jour scientifiquement. Je ne serais pas le premier, n'est-ce pas?...

SUARD. — Ta, ta, ta... Si votre sérum n'est pas bon, comment se fait-il que des cliniques s'ouvrent à Lille, à Bordeaux et ailleurs, sur le modèle de la vôtre?

HARDOUIN. — Quand ils sauront...

SUARD. — Croyez-vous que ça les arrêtera?

HARDOUIN. — Ainsi le mal que j'ai créé se poursuivrait plus loin que moi? J'en serais responsable et je n'en serais plus le maître?

ROUSSELET. — Qui sait?

HARDOUIN. — Non, non, je renoncerai avec un tel éclat que personne ne pourra plus douter. Voilà, mon jeune confrère, ce que j'ai fait, ce que je suis. Vous m'avez écrit ce matin que vous désiriez épouser la fille du docteur Hardouin, qui, tout à l'heure encore, était un personnage considérable. Maintenant le bluff est fini. Je ne suis plus rien : moralement taré, matériellement ruiné... Voici votre lettre.

ROUSSELET. — Mlle Françoise la connaît-elle?

HARDOUIN. — Non.

ROUSSELET. — Voulez-vous la lui communiquer?

HARDOUIN. — Mais...

ROUSSELET. — Le changement de votre situation ne peut l'atteindre. C'est elle seule que j'ai demandée, c'est elle que je demande.

HARDOUIN (*très ému*). — Mon cher ami.

ROUSSELET. — Si vous m'en jugez digne... qu'elle décide.

HARDOUIN. — C'est très bien, ce que vous faites-là, très bien.

ROUSSELET. — Puis-je compter sur vous?...

HARDOUIN. — De tout mon cœur.

ROUSSELET (*lui serrant la main*). — Merci. Au revoir, Monsieur Suard!...

Il sort au fond.

SUARD (*se levant*). — Ah! ça! Dites donc, Hardouin.

HARDOUIN. — Quoi?

SUARD. — Regardez-moi en face.

HARDOUIN. — Hé bien?

SUARD. — Vous êtes un malin, vous!

HARDOUIN. — Moi?

SUARD. — Oui, vous. Vous allez repasser au sanatorium tous les clients de la clinique. Comme ça, l'argent ne sortira pas de la famille.

HARDOUIN (*indigné*). — Voyons, Suard...

SUARD. — Votre bluff est terminé avec votre sérum et vous allez le faire reprendre au sanatorium, chez votre gendre.

HARDOUIN. — Voyons, Suard, vous n'osez pas croire...

SUARD (*goguenard*). — Si, si, mon vieux vous êtes très fort.

HARDOUIN. — Alors, quoi que je fasse désormais, je serai prisonnier de mon premier bluff?... Ma ruine, ma honte, mon renoncement, mon expiation, rien n'y fera?... J'aurai l'air de bluffer encore?

SUARD. — Parbleu!

HARDOUIN (*écœuré*). — Pouah!...

FRANÇOISE (*ouvrant la porte de droite*). — Père! (*Elle s'arrête en voyant Suard. Des yeux Hardouin interroge Françoise qui reprend :*) Marie ne cesse de pleurer.

HARDOUIN. — J'y vais!

Il se dirige à pas lents vers la porte de droite, derrière Françoise.

SUARD. — Vous êtes très fort, mon vieux!... Tenez, vous êtes presque aussi fort que moi!

Il sort au fond.

HARDOUIN (*haussant les épaules*). — Imbécile!...

RIDEAU





Cl. Gerschell

ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

SATIS

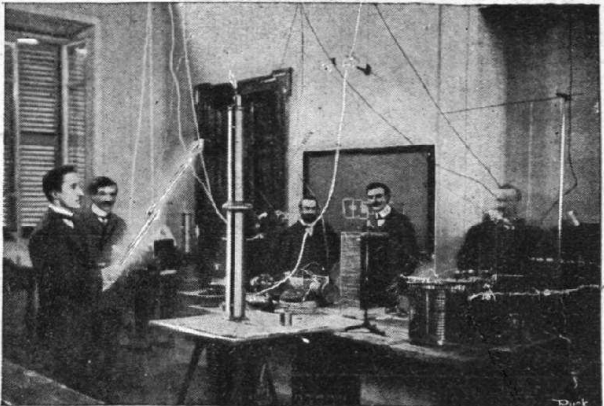
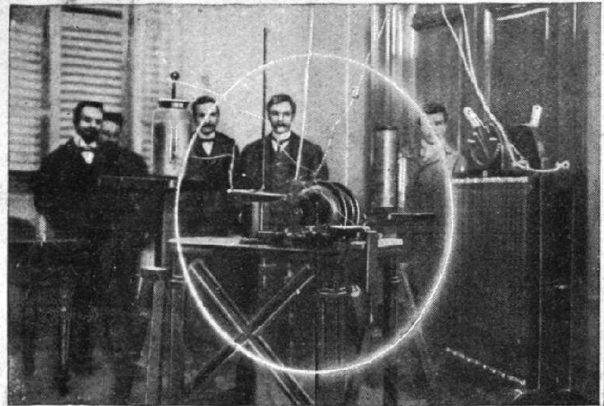
J'ai senti, sur mes doigts, rouler l'ardeur des gemmes,
Et crouler, sur mon corps, la splendeur des orfrois;
J'ai, sur mon front, l'orgueil de vaincre les dilemmes;
J'ai les encens des dieux, et les pouvoirs des rois.

J'ai connu la douceur du placet qu'on accorde;
L'accent qui remercie, et l'accent qui fait don;
Et cet enchantement : faire miséricorde;
Et cette volupté d'accorder un pardon.

J'ai goûté le bonheur d'adorer et d'êtreindre;
Ou la fierté qu'on m'aime, et de tenir rigueur;
Aussi, rien ne peut plus me charmer, ni m'atteindre,
Rien... qu'un tout petit mot, venu tout droit d'un cœur!

ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC.

Nous profitons de la mise en vente de la réimpression des Poèmes du Comte ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC, dans une édition d'une sobriété pleine d'élégance, pour offrir à nos lecteurs un poème inédit de ce rare et délicat poète.



10.000 ÉTINCELLES A LA SECONDE

Le professeur Quirino Majorana, vient d'inaugurer à Rome, l'Institut central de télégraphie, par une savante conférence sur la nouvelle découverte de M. Poulsen, relative à la TÉLÉGRAPHIE SANS FIL. Le grand inconvénient des systèmes actuels, c'est le développement des vibrations secondaires qui rendent confus les télégrammes. M. Poulsen est parvenu

LES CHARBONS QUI CHANTENT

à produire des vibrations tellement rapides qu'on peut les considérer comme continues et qu'elles pourront sans doute être appliquées à la téléphonie sans fil. L'Arc de Poulsen peut ainsi allumer des lampes ou des tubes de Geissler à distance. Enfin il répète clairement des paroles ou des mélodies produites à une grande distance.



Le PRINCE ROLAND BONAPARTE a été élu, le 4 février, membre de l'Académie des Sciences. Bien connu comme anthropologue, explorateur et généreux mécène. C'est le Prince Bonaparte membre de l'Institut. Le premier général Bonaparte. (Cl. E. Pirou)



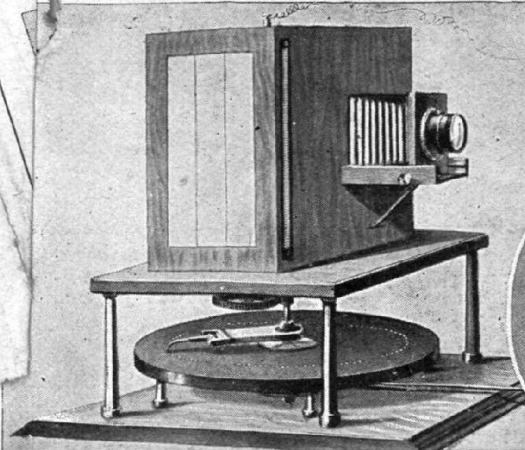
Le D^r CHANTEMESSE demande (5 fév.) à l'Académie de Médecine de nommer une commission pour arrêter la propagation de l'épidémie de fièvre typhoïde et des accidents intestinaux consécutifs à l'ingestion d'huîtres malsaines. (Cl. E. Pirou)



Le D^r GEORGES DAREMBERG connu surtout comme écrivain scientifique, est mort le 6 février. Principaux ouvrages : *Traitement de la phtisie pulmonaire*; *le Choléra et le moyen de s'en préserver*. A beaucoup écrit sur l'alcoolisme. (Cl. Genchel)



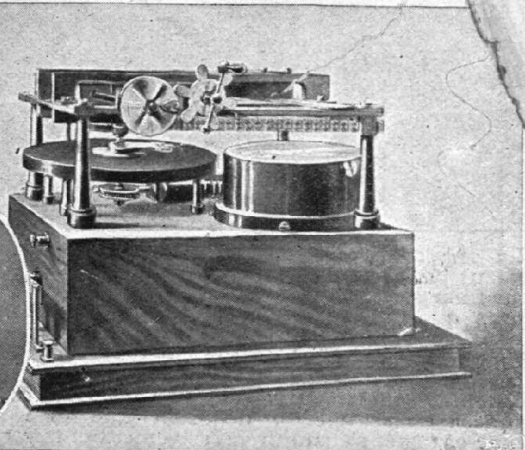
Le PROFESSEUR P. BUDIN, de l'Académie de Médecine, mort le 23 janvier; le grand spécialiste des maladies d'enfants. Fondateur de la *Ligue contre la mortalité infantile*. Il était né en 1846, à Lencourt-le-Sec (Oise). Élève du grand Tarnier.



Le Transmetteur. Nous avons réuni...



M. EDOUARD BELIN ET SON TÉLÉGRAPHOSCOPE

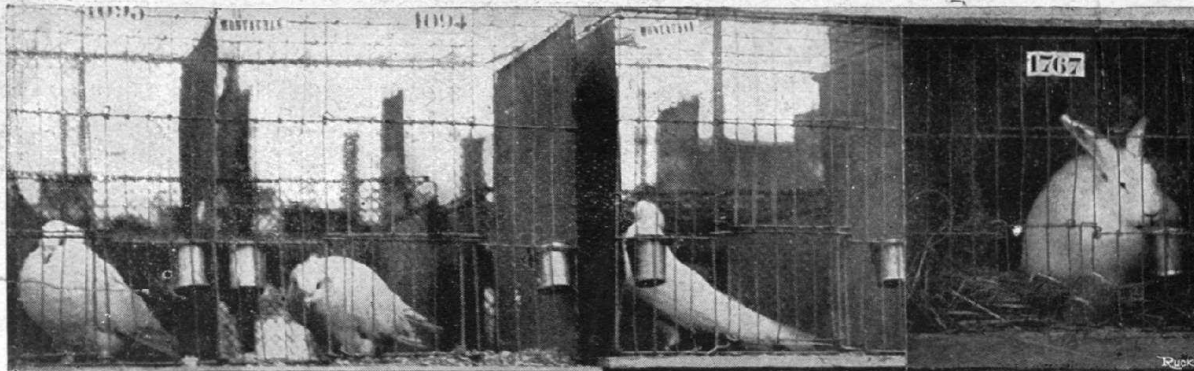


Le Récepteur son double appareil qui est appelé à rendre les plus grands services.

Le 20 janvier l'Académie d'occupé de

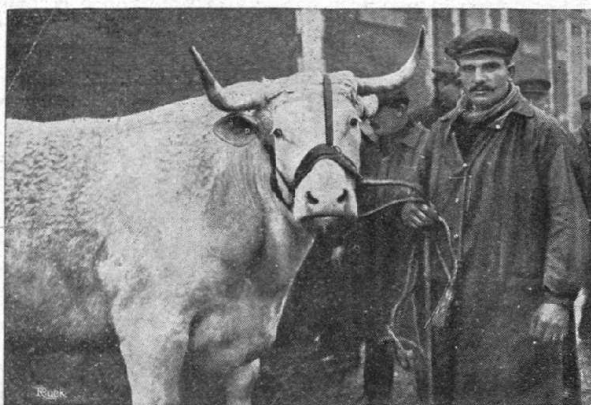
particulièrement

Le 14 février, mort de M. Marcel Bertrand, le géologue, fils du fameux mathématicien. Il avait remplacé Pasteur à l'Académie des Sciences.

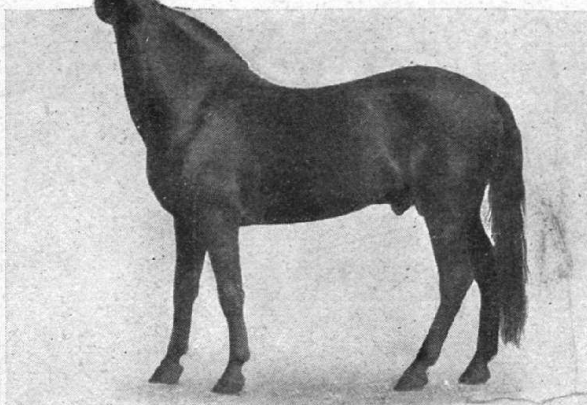


Du 1^{er} au 8 février, aux serres de la Ville de Paris, EXPOSITION D'AVICULTURE. — La température si défavorable, fit que maints exposants habituels ne purent faire d'envois. Cependant les coqs, les poules et les

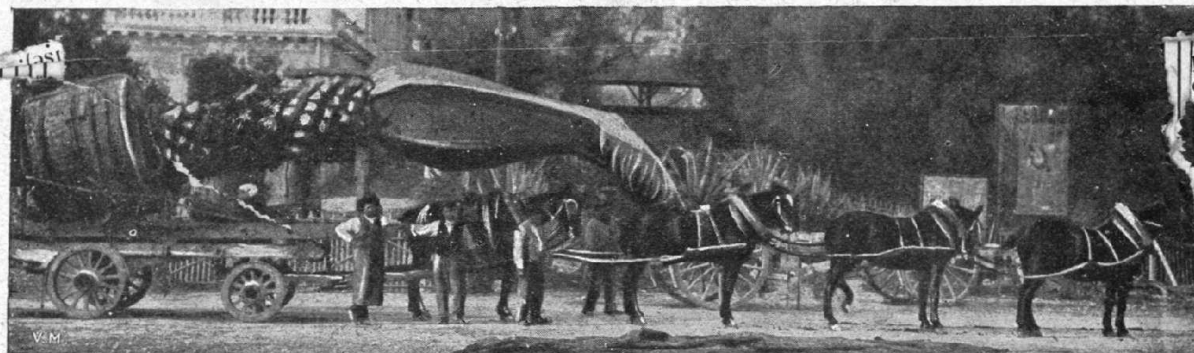
pigeons avaient de fort beaux représentants. Notre photographie montre trois « Montauban » primés et un lapin russe, de race très pure.



VAUGIRARD I^{er}, le bœuf gras de 1907 et son éleveur qui, le dimanche 10 février, traversèrent tout Paris triomphalement montés sur le char traditionnel. Six chevaux traînèrent sa corpulente et éphémère majesté bourbonnaise (1.600 kilos).



EMIR, le fameux étalon russe, — il est né à Varsovie, — qui fit en février les beaux soirs du Nouveau Cirque. Emir, qui appartient à M. Luigi Rossi possède, en effet, entre autres gracieuses qualités, celle de sourire.



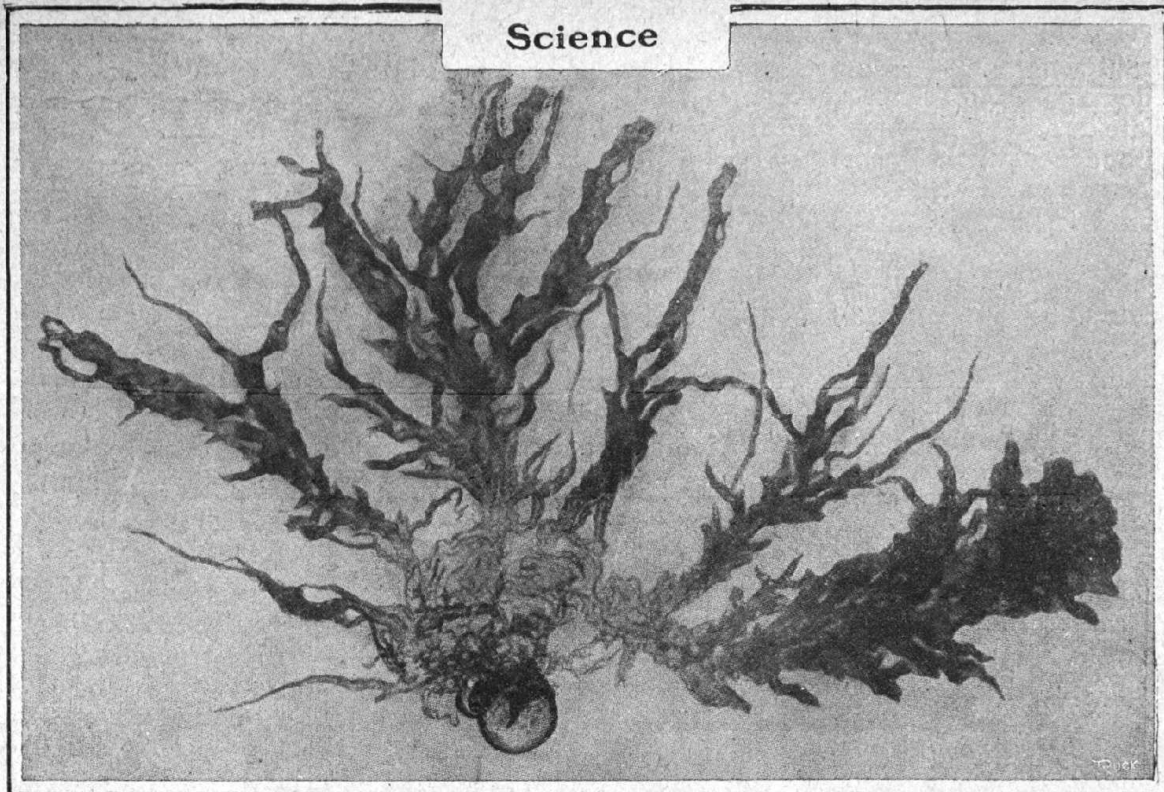
LE TRANSPORT D'UN GRAND PALMIER PHÉNIX. — Il ne faut pas moins parfois de quatre forts chevaux pour transporter jusqu'à la gare un de ces phénix géants que les établissements Keller, de Beaulieu,

expédient souvent pour la Crimée, ce qui permet de constater que les plantes « exotiques » partent parfois de France pour aller orner des jardins de l'étranger.

UN TERRITOIRE QUI S'AGRANDIT. — Il s'agit des côtes allemandes de la mer du Nord, dans la province du Holstein. Les eaux déversées par les rivières très chargées en sédiments, déposent une vase très riche ; ce dépôt s'étend progressivement et très rapidement en bordure côtière, augmentant ainsi le domaine continental dans les proportions suivantes : depuis cinquante ans, le gain territorial a été une étendue de 15.000 hectares, et rien que pendant les cinq dernières années, l'accroissement a été de 5.400 hectares. Naturellement, cette région nouvelle est accaparée par l'homme, et la population qui s'y est établie est déjà forte de 3.500 habitants.

LES LOUPS S'EN VONT. — Dans un siècle, si l'on

continue à les poursuivre, la race sera éteinte. Pendant la dernière période quinquennale, de 1902 à 1905, on a tué 512 loups en France dont 306 louveteaux. Dans cette dernière statistique, les départements qui arrivent en tête sont : la Haute-Vienne, avec un total de 100 loups et louveteaux ; la Dordogne, 80 ; la Charente, 66 ; la Meuse, 58, etc. En 1901, on avait tué 155 loups et 90 louveteaux ; en 1902, 73 loups et 32 louveteaux ; en 1903, 99 loups et 61 louveteaux ; en 1904, 92 loups et 60 louveteaux ; en 1905, 93 loups et 63 louveteaux. Les chiffres diminuent peu à peu, car, de 1818 à 1829, soit en douze ans, il fut tué par les lieutenants de loupeterie 18.707 loups, soit une moyenne annuelle de 1.559.



UNE PLANTE CRÉÉE DANS UN LABORATOIRE

Cette curieuse arborescence qui a toute l'apparence d'une plante complète, a été obtenue uniquement au moyen de réactions chimiques par M. Stéphane Leduc.

PLUS FORT QUE LA NATURE?

On a beaucoup parlé depuis quelques semaines des expériences faites par le docteur Stéphane Leduc sur les croissances artificielles. Après avoir provoqué l'admiration presque unanime du monde savant, ces expériences et ces théories qui en découlaient ont été vivement attaquées. Les lecteurs de *Je sais tout* trouveront ici résumés les éléments de cette question passionnante : A-t-on créé la Vie ? ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



Nous n'assistons réellement à la naissance d'aucun être; nous ne voyons qu'une continuation périodique, sous l'influence, non de causes actuelles, mais d'une action primitive, d'une impulsion initiale liée à un ensemble cosmique général, dont les conditions exactes nous échappent ».

Cette assertion que l'on trouve dans un traité de physiologie de 1894 était alors l'expression d'une vérité indiscutée. A treize années d'intervalle, serait-elle devenue fautive? A l'aurore du xx^e siècle, l'homme aurait-il créé cette chose que depuis Hippocrate, il s'efforçait vainement de définir, et dont Littré disait qu'elle n'est qu'un mot

servant aux ignorants à masquer tout ce qu'ils ne savent pas sur les phénomènes offerts par la substance organisée, envisagés isolément ou dans leur ensemble.

Cette chose, ce mot, c'est la Vie.

Il y a quelques semaines, en effet, on pouvait lire dans les journaux des articles intitulés: *Un Miracle. Un homme qui crée la vie...*, etc... Il s'agissait de la découverte du professeur Leduc, de Nantes, et des plantes artificielles dont il venait de soumettre quelques échantillons à la Société de Chirurgie de Paris.

Que sont donc ces plantes artificielles et comment les obtient-on? De la façon la plus simple du monde. Le docteur Leduc fabrique une graine et la fait germer dans

un milieu approprié. La graine se compose de deux parties de sucre, et d'une partie de sulfate de cuivre. Ces deux éléments réduits en poudre et mélangés, on en prend une pincée qu'on humecte avec un peu d'eau de façon à faire une fine boulette, une graine.

Puis, d'autre part, on prépare un milieu de culture composé d'eau additionnée de ferrocyanure de potassium, de chlorure de sodium et de gélatine. Cette solution versée dans un récipient quelconque, il suffit d'y laisser tomber la graine artificielle, et au bout de quelques minutes, on voit se produire un phénomène étrange.

La graine se gonfle ainsi que le ferait une graine véritable. Elle s'allonge, s'étire, en une sorte de tige qui se divise à son tour en d'autres tiges pareilles, et, au bout de quelques heures, à la place où était la graine, on peut voir une sorte de plante, de petit arbuste de 25 ou 30 centimètres de hauteur, assez semblable à certaines plantes aquatiques. Elle a une tige, des rameaux, des racines, des feuilles même. Par endroits, on y trouve de petits renflements qui évoquent l'idée de fruits minuscules. Si le récipient dans lequel on a fait l'expérience est en forme de cuvette, au lieu de pointer vers le haut, l'extrémité des tiges s'étale à la surface du liquide, comme font les nénuphars et presque toutes les plantes aquatiques. Si le bassin est large et peu profond, au lieu des arbustes ou des plantes aquatiques, on obtient des sortes de champignons de formes variées et qui s'accroissent avec une rapidité surprenante.

LA PLANTE ARTIFICIELLE VIT-ELLE OU FAIT-ELLE SEMBLANT DE VIVRE ?

Encore une fois, est-ce la vie? Question passionnante entre toutes! L'homme peut-il, au gré de son caprice, créer cette chose dont il ignore encore le principe? Si cela est, nous avons le droit de tout attendre. Du simple, l'homme passera au compliqué. Il n'y aura plus d'autres difficultés que des difficultés matérielles. Le principe étant établi que l'on peut créer de la vie, pourquoi ne pas ouvrir la porte à ce rêve extraordinaire, d'une humanité fabriquant, suivant ses besoins, dans quelques milliers d'années, des plantes, des animaux nouveaux, construits, établis comme disent les industriels, en vue de besoins nouveaux et de nécessités que nous ne pouvons prévoir?

Entre la poussière de diamant créée par M. Moissan dans les fours électriques, et

les pierres les plus merveilleuses, il n'y a qu'une différence de poids.

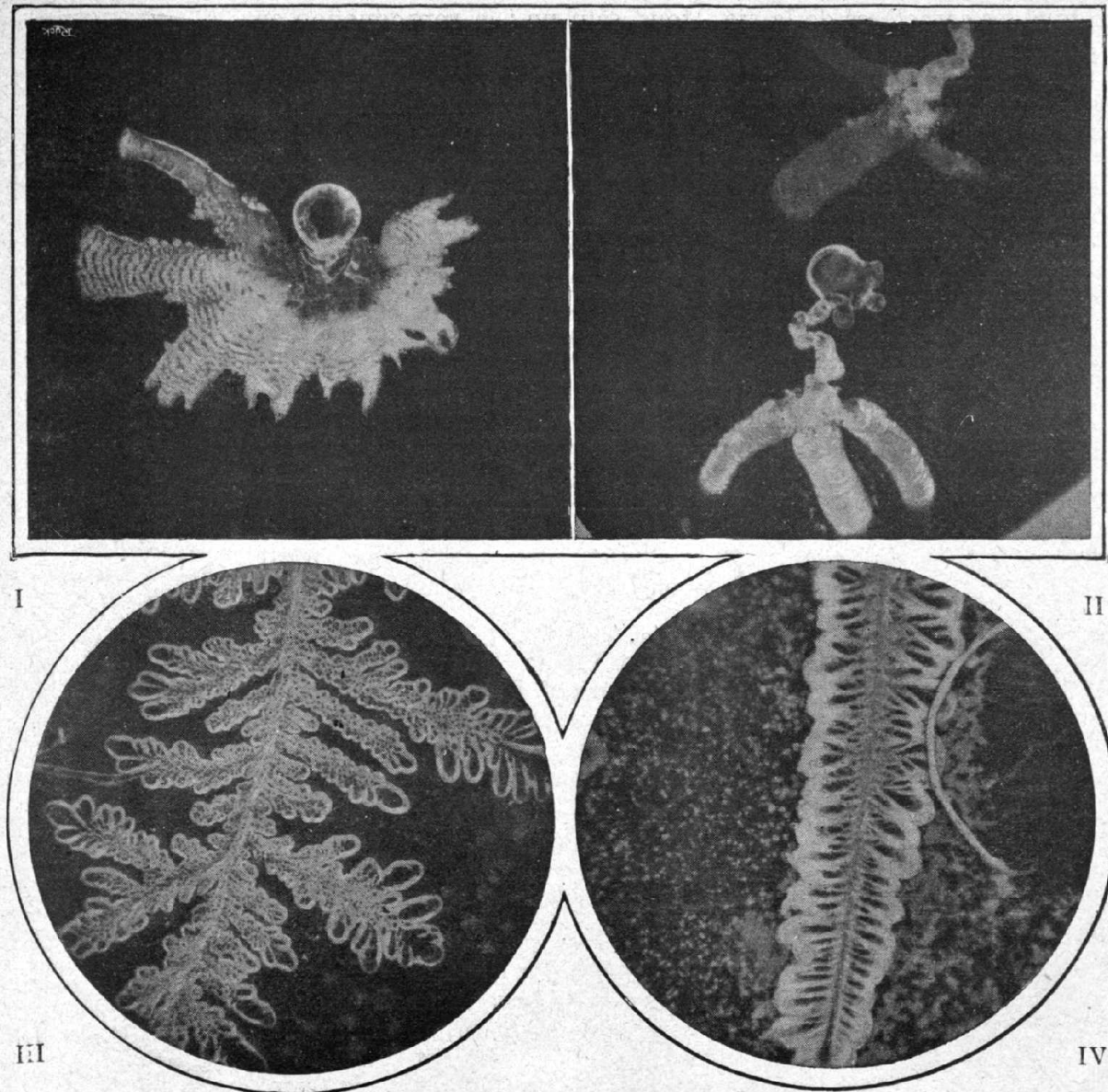
Entre l'arbuste, l'algue, le champignon qui viennent de croître dans un tube ou dans un cristalliseur, et le palmier, le chêne, tous les arbres, toutes les plantes, quelle différence y a-t-il donc?

Dans les plantes de M. Leduc, un phénomène s'est produit, un des phénomènes fondamentaux de la vie véritable: la *karyokinèse*, c'est-à-dire la division méthodique du noyau cellulaire, qui, d'abord unique, s'étrangle dans son milieu, s'allonge, se divise enfin, donnant naissance à une cellule nouvelle, identique à la cellule initiale, et dans laquelle les mêmes phénomènes vont se produire, assurant la croissance et la séparation de cette masse de milliards de cellules qui constitue l'être vivant.

Ceci n'est, si l'on peut dire, que la vie de laboratoire, celle que le savant seul peut suivre sur le champ du microscope. Le profane, pour croire à la vie, a besoin de preuves moins scientifiques et plus faciles: Et voici que la plante née du grain de sucre et de sulfate de cuivre, semble vivre, comme une plante véritable.

Pareille au rosier qui pousse dans nos jardins, aux fleurs d'appartement si délicates à entretenir, elle souffre si le milieu dans lequel elle évolue vient à se modifier. Elle est sensible à la température. Le froid la blesse, la trop grande chaleur la fatigue, mais une température sagement calculée favorise sa croissance. Elle se nourrit, elle réagit au contact d'autres plantes, se rétracte comme pourraient le faire les cornes d'un escargot. Bien plus, pour égaler ses sœurs, les plantes naturelles, elle a ses maladies, passagères ou graves. Sa vie, toute éphémère qu'elle soit — puisqu'elle ne dépasse pas deux fois vingt-quatre heures est l'image fidèle de la vie — telle que nous la concevons. Qu'un choc la mutile, qu'une de ses tiges se brise avant l'achèvement de sa croissance, les fragments se juxtaposent, se ressoudent et la croissance recommence.

Les choses ne se passent pas différemment chez les êtres les plus parfaits: là, comme ici, la cicatrisation se fait, et la plante blessée guérit. Son organisation, du reste, ne laisse pas que d'être compliquée. Différenciée en tiges verticales, horizontales, pourvue de feuilles et d'organes terminaux, elle possède nécessairement un appareil circulatoire dans lequel la substance membranogène, c'est-à-dire qui



LES DIFFÉRENTES PÉRIODES DE LA CRÉATION D'UNE PLANTE

Ces photographies représentent la genèse d'un ensemble de cellules artificielles obtenues au moyen d'une boulette de sucre et de sulfate de cuivre placée dans un milieu liquide approprié.

I. — La graine artificielle produit une tige analogue à celle d'une algue. — II. Les filaments se divisent en rudiments de tiges principales. — III et IV. La « plante » a atteint sa forme définitive, présentant l'aspect d'un lichen ou d'une fougère arborescente (fragments).

fabrique la membrane, et le sucre, s'élèvent jusqu'à 30 centimètres de hauteur. Voici donc une plante pourvue des trois fonctions : nutrition, croissance et organisation considérées jusqu'ici comme caractéristiques de la vie. Bien plus, on trouve à faire chez elle des études psychologiques !

M. Leduc disait, lors de sa grande conférence publique : « Dès qu'un appareil photographique menace mes plantes, elles arrêtent leur croissance, manifestant ainsi leur antipathie évidente. »

Et il faisait suivre ces mots de cette constatation ironique :

— Du reste, les Peaux-Rouges aussi ont peur d'être photographiés.

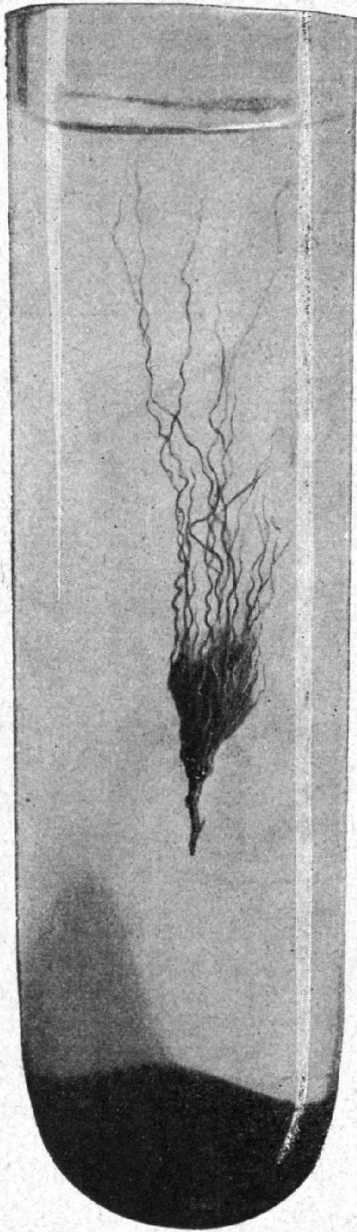
Mais, quarante-huit heures passent vite ! En deux jours, la plante surnaturelle a parcouru le cycle de toute une existence. Deux jours ont suffi pour la faire passer de l'enfance à la vieillesse, à la décrépitude. Brusquement, elle cesse de s'accroître. Ses parois s'épaississent ; elle réagit mal et ne réagit plus. Quelques frissons encore, puis elle se flétrit... c'est la mort.

Telles sont, retracés aussi brièvement que possible, l'origine, la vie et le trépas de cette étrange plante qui offrait — au début

— tous les caractères de la vie... tous, sauf un : la reproduction en séries.

La seule absence de ce seul caractère suffit à permettre d'affirmer que nous n'avons eu sous les yeux qu'une reconstitution habile de phénomènes vitaux; que ces plantes ne sont pas vivantes, que ce sont des plantes artificielles, et qu'il n'y a en somme que des produits chimiques agissant les uns sur les autres en vertu des lois de la physique et de la chimie.

Par ailleurs, ainsi que le fit bientôt observer le professeur Bonnier, de l'Académie des Sciences, l'expérience de M. Leduc n'était que la répétition des expériences de Traube faites, dès 1865, et d'où il résultait qu'il suffisait de projeter de petits fragments de chlorure de cuivre dans une dissolution de ferrocyanure de potassium pour voir se développer des productions présentant l'aspect d'une plante véritable.



CE QUE L'ON AVAIT DÉJÀ
OBTENU IL Y A QUARANTE ANS
M. Traube avait fait, dès
1865, des expériences dont
les résultats sont à peu près
identiques à ceux que vient
d'obtenir M. Stéphane Leduc.
Il s'agissait de « plantes »
formées chimiquement
dans des éprouvettes.

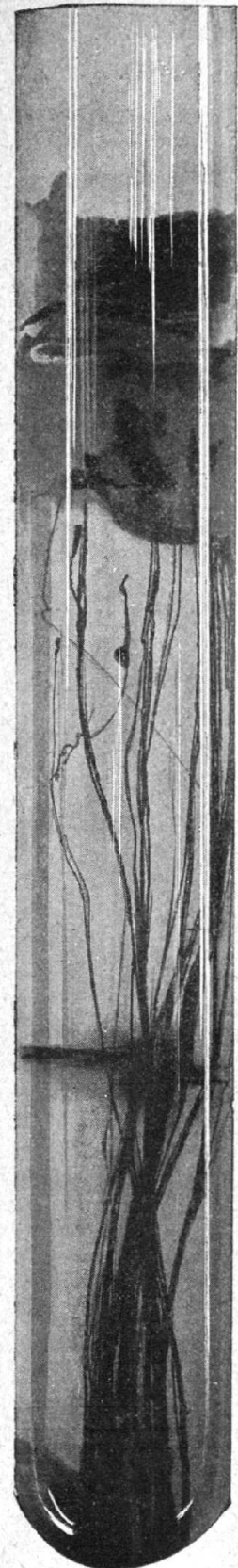
L A PLANTE DE LABORATOIRE N'EST QU'UN FANTÔME DE PLANTE

Les plantes de M. Leduc ne sont pas autre chose que les formations de Traube, et, dit M. Bonnier, « comparer les plantes minérales de Traube à de vraies plantes, c'est comme si l'on croyait que les curieux dessins de glace qui se forment sur les vitres en hiver, sont de vraies feuilles de fougères. »

A côté des théories de Pasteur sur la génération spontanée (Pasteur la niait d'une façon absolue), on voulut élever celles du professeur Leduc, affirmant que la génération spontanée existe, c'est-à-dire qu'un organisme vivant peut ne pas émaner d'un organisme vivant antérieur. L'astronomie et la géologie nous enseignent, en effet, que la terre, autrefois, avait une température incompatible avec la vie, et que les êtres vivants y apparurent lorsqu'elle se refroidit. « Il a bien fallu, a écrit le professeur Leduc, qu'ils naissent spontanément des matériaux terrestres ». Et il ajoute plus loin :

— La question des générations spontanées existe; il n'est au pouvoir de personne de la supprimer. Il est stupéfiant que les expériences de Pasteur aient pu l'éteindre si complètement pendant plus de trente ans.

Incontestablement, si la théorie de M. Leduc s'était trouvée vérifiée, ce n'était rien moins qu'une Révolution complète dans la science. Toutes les théories de l'asepsie et de l'antisepsie, entrées aujourd'hui dans le domaine de la vie pratique journalière, s'effondraient. A quoi bon, en effet, préserver une plaie par des remparts d'ouate,



CE QU'À OBTENU
M. LEDUC

des compresses stérilisées, c'est-à-dire portées en vases clos à une température telle qu'aucun germe n'y puisse subsister, si des êtres vivants, organisés, peuvent naître spontanément dans ce milieu si jalousement préservé du contact de l'air? — Heureusement la génération spontanée n'existe pas. Ce n'est point parce qu'une pilule faite de sucre et de sulfate de cuivre se gonfle, s'allonge et prend des aspects bizarres sous la seule influence des lois physiques et chimiques que l'on peut affirmer l'existence de la génération spontanée.

M. Leduc disait encore que l'on trouvait chez ses plantes tous les phénomènes de l'assimilation et de la désassimilation. Or, M. d'Arsonval a communiqué une note de MM. Chartrin, professeur au Collège de France, et Goupil, qui, se basant sur des expériences, affirment que les aliments mis à la disposition de ces sortes de plantes artificielles ne varient pas : le poids ne

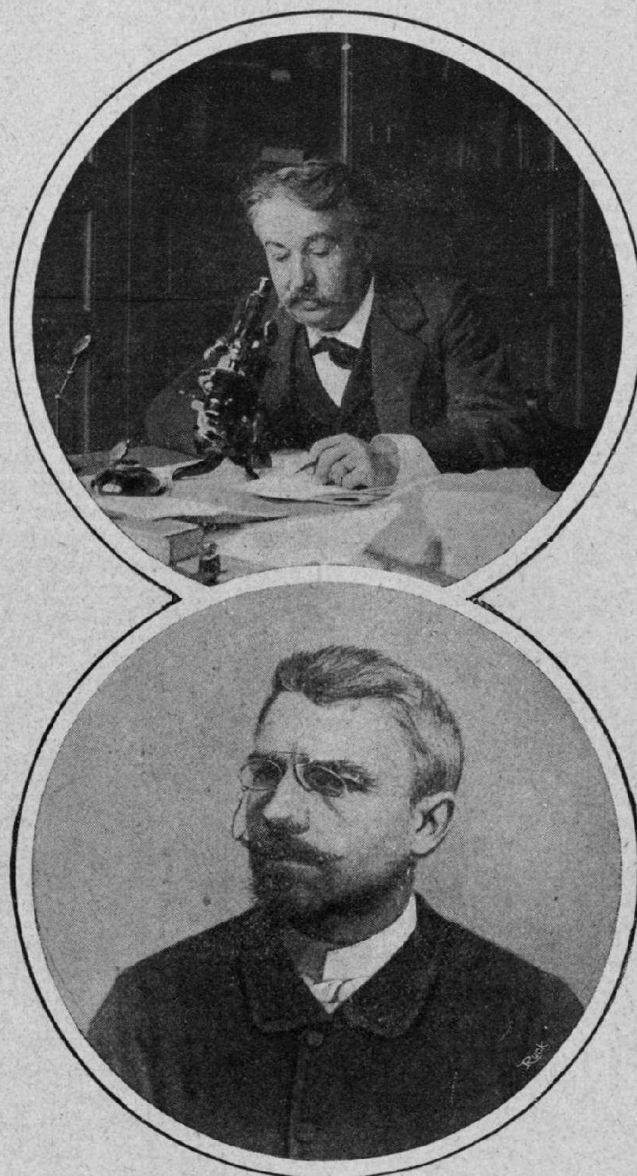
change pas, et le sucre dosé avant et après la formation de ces plantes ne présente pas de modifications. Il n'y a donc pas à leur avis, nutrition, acte vital.

Il se peut qu'on ait, dans un enthousiasme trop prompt, dépassé la pensée même de M. Leduc, qu'on ait donné à une expérience amusante sans doute, une portée que son auteur ne lui accordait pas lui-même.

En résumé, tout cela n'est point la vie, mais son *imitation*: la cellule qui se reproduira et formera des organismes complets, est encore à trouver, et le problème demeure.

Aux cellules, aux plantes de M. Leduc, il manque, ainsi que le dit M. Dubois, de la station maritime de Tamaris-sur-Mer « l'énergie ancestrale, la vie, le souffle ». Découvrira-t-on jamais cette Energie qui, peut-être, est l'œuvre du Temps, qui peut-être est le Temps lui-même?...

MAURICE LEVEL.



DEUX SAVANTS, DEUX OPINIONS

En haut, M. Gaston Bonnier, qui conteste la théorie de la génération spontanée. En bas, M. Stéphane Leduc, dont les récentes expériences ont pu faire croire que le problème de la création artificielle de la vie était résolu.

NOTES DES ÉDITEURS



L'INAUGURATION de notre hôtel a lieu les 15 et 16 mars. A la première fête, qui est donnée le 15 mars, nous avons convié les membres de la Presse, de la Critique, du monde des Arts, du Théâtre et de la Politique. La seconde fête a été réservée aux abonnés de *Je sais tout* et de *Femina*. C'est un tirage au sort qui a désigné les six cents privilégiés, trois cents pour Paris et trois cents pour les départements. Nous avons avisé directement ces abonnés de la chance qui les a favorisés.

Mais que tous ceux qui n'ont pas été désignés par le sort se rassurent ! Nous organisons immédiatement en effet six matinées et trois soirées artistiques dont nous ferons connaître le programme. Ces représentations auront lieu, matinées : les mardis 9 et 23 avril — 7 et 21 mai — 4 et 18 juin ; soirées : les mercredis 24 avril, 22 mai, 19 juin. Ceux des abonnés de *Je sais tout* et de *Femina* qui voudront y assister seront invités à raison de deux places par abonné et dans l'ordre des demandes, à raison de 250 par représentation.

Les Publications Pierre Lafitte, et notamment *Femina* ont pris l'initiative d'une grande manifestation en l'honneur de Sarah Bernhardt. Le *Figaro* nous a prêté son concours et publie les listes de souscription. Les 500 premiers souscripteurs assisteront à la représentation organisée dans notre salle de Théâtre et au cours de laquelle on remettra à M^{me} Sarah Bernhardt le souvenir reconnaissant et ému de ses innombrables admirateurs.

En dehors des matinées et des soirées artistiques réservées à nos abonnés et que nous reprendrons, bien entendu, dès la saison prochaine, — car nous voulons que tous nos abonnés sans exception puissent en profiter, au moins une fois par an, — nous inaugurerons à l'automne prochain toute une série de conférences, dites conférences *Je sais tout* et conférences *Femina*, conçues sur un plan absolument nouveau, et dont le caractère à la fois original et instructif ne manquera pas de plaire aux lecteurs de *Je sais tout* et de *Femina*.

Ces conférences seront payantes, mais des avantages très importants seront faits aux abonnés de *Je sais tout* et de *Femina* qui voudront y assister.

A nos représentations, à nos matinées et à nos soirées artistiques, à nos conférences, viendront se joindre des fêtes et concours organisés par nos différents magazines, ainsi que des séances de cinématographie d'un genre particulièrement original et artistique, véritable innovation dont un de nos collaborateurs les plus connus prendra la direction.

Mais nous avons réservé pour la fin une grosse nouvelle sensationnelle : *Je sais tout* organise pour le mois de mai un immense concours pour tous ses lecteurs. Ce concours ou plutôt ce faisceau de concours DONT LE PREMIER PRIX SERA UNE AUTOMOBILE DE GRAND TOURISME D'UNE VALEUR DE 25.000 FRANCS (Châssis 24 HP de la Société des Automobiles Eugène Brillié, fournisseur des Autobus de la C^{ie} G^{ie} des Omnibus, construit par MM. Schneider et C^{ie}, carrosserie de luxe de la maison Belvalette), et qui comportera d'autres prix dont le total forme UNE SOMME AU MOINS ÉGALE, est en voie d'élaboration. Le 15 avril nous en donnerons le programme.

Musica à l'Opéra-Comique. Dans son numéro du 25 mars, *Musica* promènera ses nombreux lecteurs dans le second théâtre lyrique. Illustrations de L.-O. Merson, Raphaël Collin, etc. ; photographies racontant toute la vie du théâtre, etc. Et ce numéro exceptionnel aura pour supplément un album de musique composé des beaux airs du répertoire de l'Opéra-Comique.

Femina publie le 15 mars son grand numéro de la mode du printemps et de l'été. Il offre un choix unique de cinquante modèles de chapeaux et de toilettes absolument inédits signés Drian, Fournery, Manon, Jane Durelle, Loyso, Bocià, Loulie, etc., et des chroniques de M^{me} Marie-Anne L'Heureux, Camille Duguet, Jacqueline, Lydia, etc.

Avantages et primes aux nouveaux abonnés de *Je sais tout* : voir page XIX des feuilles de garde.

PIERRE LAFITTE ET C^{ie}.



UNE SCÈNE DE " LA GEISHA ET LE CHEVALIER "

Lors de son passage à Paris, la célèbre actrice japonaise, Sada Yako, joua à la Comédie Parisienne, aujourd'hui Théâtre de l'Athénée, une pièce faite pour elle et appelée La Geisha et le Chevalier. Dans la scène que nous reproduisons, Sada Yako interprète le rôle de la Geisha, charmant par ses danses les prêtres du temple de Bouddha afin de pénétrer dans les salles closes aux profanes.

Le Théâtre, les Acteurs et les Actrices au Japon

par JULES BOIS

La vie et l'art abondent admirablement et étrangement parmi le peuple japonais, à la fois méditatif et remuant. Le théâtre reflète dans son répertoire ses qualités d'héroïsme, de grâce exquise, de réalisme effrayant. Notre public y prend goût, et à diverses reprises il a applaudi des étoiles japonaises. Aussi lira-t-on avec intérêt les impressions vécues et les détails peu connus que notre collaborateur, qui a séjourné deux ans en Asie, a rapportés du Japon sur le théâtre et les artistes ❧ ❧ ❧



Le théâtre japonais ne naquit pas, comme le théâtre grec, des joyeux cortèges de Bacchus; il jaillit d'un tremblement de terre et d'un rite de magie.

Voici ce qu'on lit dans le « Zoku Nihongi » ou histoire supplémentaire du Japon :

« Sous le règne de l'empereur Heijô (805) le sol, à la suite d'une commotion

cosmique, s'affaissa subitement, près de l'étang Saruzana, à Nara, province de Yamato. La terre s'entr'ouvrit et une odeur insupportable répandit ses miasmes funestes dans la contrée. On brûla beaucoup de bois afin de chasser cette vapeur malsaine, « car le feu étant le principe mâle doit combattre et anéantir la vapeur, principe femelle » (superstitions de la philosophie chinoise). En outre, un vieillard se



Jeune homme



Stupide



Burlesque



Femme majeure

MASQUES D'ACTEURS JAPONAIS

Selon les rôles qu'ils ont à tenir, les acteurs japonais s'affublent parfois de masques, à la façon des acteurs antiques, afin de donner à l'expression de leurs physionomies un caractère plus accentué et plus saisissant. Ces masques répondent à des types distincts et connus du public.

mit à exécuter une danse mystérieuse sur le gazon (*shiba*) en face du temple Kolukuji, et à conjurer les mauvais esprits. La vapeur disparut ». Telle serait l'origine historique et mystique du théâtre japonais.

Donc, s'il en faut croire la version du « Nihongi », le théâtre (*shibai*, qu'on peut traduire « lieu du gazon ») ne remonterait pas plus haut que le IX^e siècle de notre ère. Aujourd'hui encore, sur bien des scènes, comme prélude à la représentation, comme lever de rideau, un acteur, appelé *sanbaso*, s'avance, grîmé en vieillard, et souhaite, par une danse, longue vie et bonheur aux spectateurs. Serait-ce une allusion à la légende de Nara?

Trois siècles plus tard, en 1108, sous le règne de l'empereur Toba, s'illustra une femme nommée Isono Zenji, actrice et chorégraphe.

Elle est restée la patronne des acteurs. C'est « la sainte des planches ».

FRÉNÉSIE POUR LE PLAISIR. VOGUE DES SPECTACLES. PARTICULARITÉS SCÉNIQUES

Aujourd'hui les représentations publiques sont la principale distraction des oisifs de la capitale et aussi de la province, sur qui elles exercent une attraction irrésistible. Tokio possède quatre scènes importantes : Nakamuraza, Kabukiza, Chitoseza, et surtout Lhintomiza, la plus riche de toutes, sans compter une foule de *dontchô* ou tréteaux de second ordre.

Les salles les plus larges peuvent contenir jusqu'à 1.200 personnes. Les acteurs ne jouent jamais devant des banquettes presque vides, comme il advient parfois chez nous; et les *impresarii* font, sans risques, d'ex-



LA LOGE D'UN PREMIER RÔLE

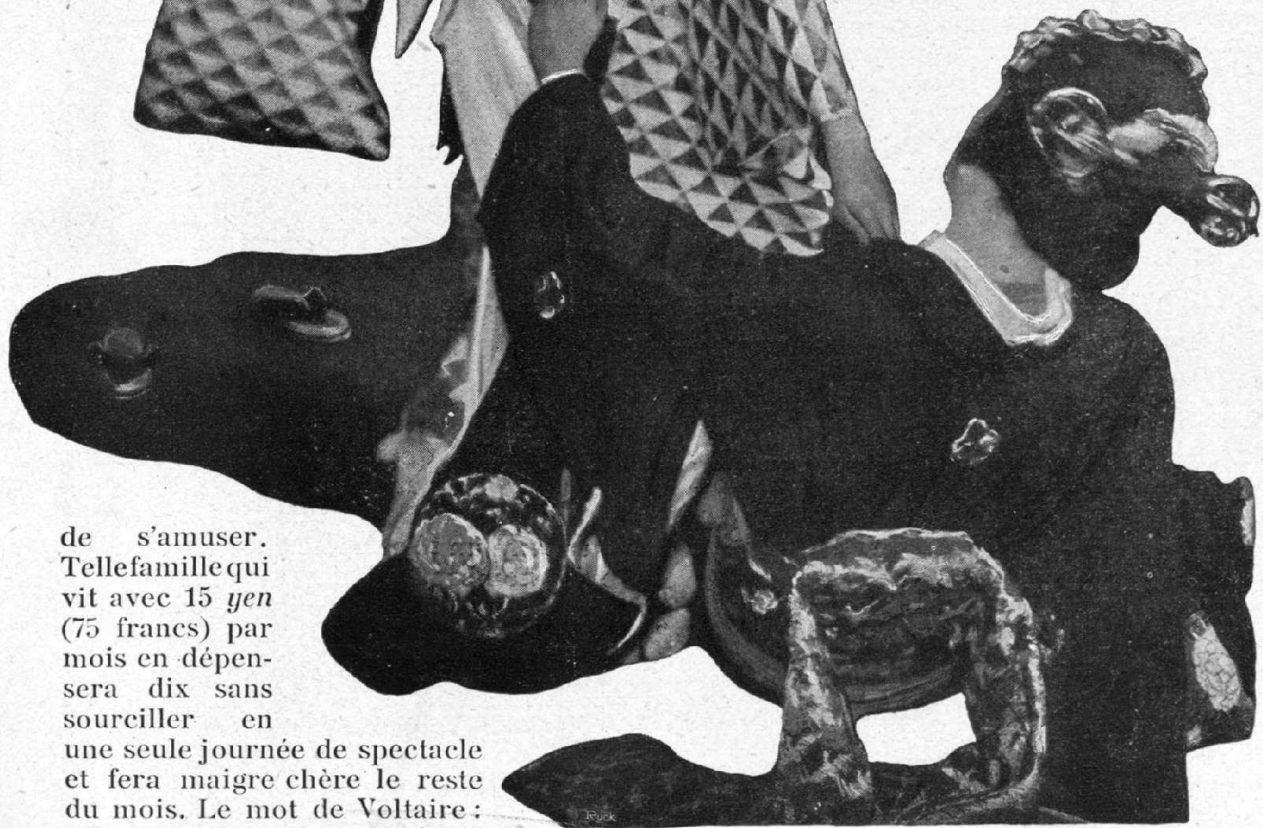
Tout comme nos acteurs les plus célèbres, les premiers rôles japonais ont leur loge spéciale dans laquelle, aidés d'habilleurs adroits, ils revêtent les différents costumes des personnages qu'ils incarnent.

cellentes prix très hors des choses que les Ja sacrer le

affaires. Cela, malgré le élevé des places, absolu- de proportion avec le coût ordinaires de la vie. C'est ponais n'hésitent pas à com- meilleur de leur revenu au plaisir, ils ne lésinent ja- mais quand il est question

main seulement. Pendant les nombreux entr'actes qui coupent la longueur inter- minable de la pièce, on mange, on boit, on fume; les gens économes apportent leur déjeuner et leur dîner, les prodigues les font venir du dehors, de restaurants ou de maisons de thé voisins spécialement acha- landés pour ce commerce. Et les bavardes d'aller leur train, — sauf cependant après un acte par trop pathétique, un *tanshuba*, comme on dit. Alors un silence religieux règne dans la salle comme si les acteurs étaient encore en scène; on n'entend plus que le bruit sec et métallique des pipes minuscules frappées contre le *hibatchi* pour secouer les cendres, tandis que les femmes essuient du coin de leur manche une larme dis- crète.

Le gaz, voire même l'électricité, ont remplacé les quinquets d'au- trefois et cette innovation a beau- coup servi à rehausser l'illusion



de s'amuser. Telle famille qui vit avec 15 *yen* (75 francs) par mois en dépense dix sans sourciller en une seule journée de spectacle et fera maigre chère le reste du mois. Le mot de Voltaire: « Le superflu chose si nécessaire » pourrait être la devise du Nippon.

Il est vrai que le public là-bas en a pour son argent. La pièce commence à neuf ou dix heures du matin et ne finit qu'à dix ou onze heures du soir, quelquefois le lende-

LA JALOUSIE DE LA GEISHA

Dans *La Geisha* et *le Chevalier*, Sada Yako, au cours d'un accès de colère jalouse, renverse sa rivale et la frappe avec son arme. Cette scène est une de celles où la grande actrice japonaise pouvait le mieux déployer son tragique talent.



Ghedo (personnage fabuleux)



Shô (génie)



Diable



Démon

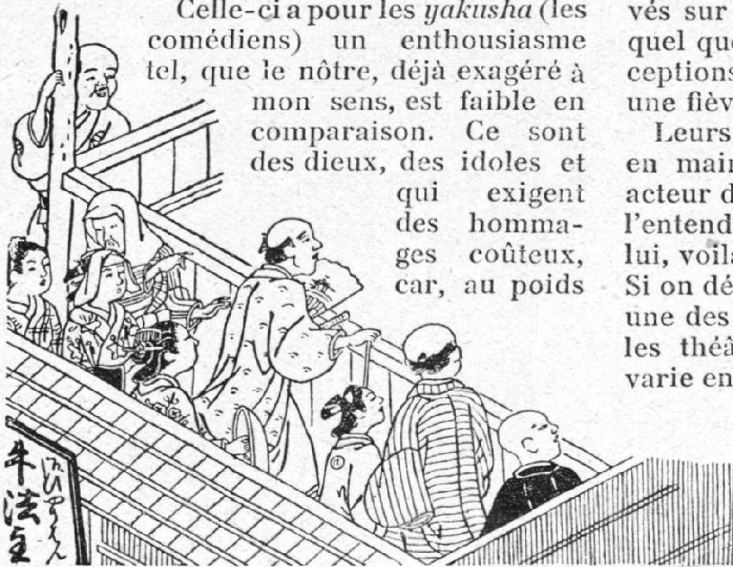
AUTRES MASQUES

Cette nouvelle série de masques montre jusqu'à quel point peut aller le souci du pittoresque des acteurs japonais dans l'incarnation de leurs rôles.

scénique, fort médiocre sous un éclairage indigent.

Le rideau ne se lève pas; on le tire d'un bout de la scène à l'autre, de gauche à droite, exactement comme un rideau de fenêtre qu'on ferait glisser sur sa tringle. Quant à la scène, elle est mobile, tournant autour d'un axe et présentant successivement au public, à un signal du machiniste, ses divers côtés avec leur changement de décor. C'est ce que les Japonais appellent leur *marvari butai*. Particularité bizarre; les acteurs, pour rejoindre la scène, sont obligés de traverser la salle entière, sur une sorte de plate-forme, le *hanamichi* (chemin de fleurs), dont le niveau est à la hauteur de la tête des spectateurs. C'est fort pittoresque pour les yeux et l'exhibition rejouit la foule.

Celle-ci a pour les *yakusha* (les comédiens) un enthousiasme tel, que le nôtre, déjà exagéré à mon sens, est faible en comparaison. Ce sont des dieux, des idoles et qui exigent des hommages coûteux, car, au poids



LE PUBLIC DES LOGES

L'action de la pièce est suivie avec beaucoup d'attention par le public et cette loge familiale laisse voir que, comme chez nous, certaines pièces peuvent être vues par les grands et par les petits.

de l'or, on juge la valeur des hommes chez ces Asiatiques qui ignorent les délicatesses de l'amour-propre et les scrupules de la conscience.

Les *yakusha* les plus en vue à l'heure actuelle sont: Danjurô, Kikugoro, Sadanjî, Fikusuké, ce dernier plutôt célèbre par sa beauté physique que par son mérite. Quant à Danjurô, il est fils, petit-fils, arrière-petit-fils d'acteurs dont le talent, par un singulier privilège, paraît se transmettre dans cette famille comme un héritage.

LE SNOBISME DES ACTEURS ET LES MODES NOUVELLES

Les meilleurs *yakusha* gagnent en moyenne de 1.000 à 1.500 *yen* pour une saison qui dure généralement quarante jours; leurs meilleurs revenus sont prélevés sur l'admiration des femmes. Celles-ci, quel que soit leur rang social, à peu d'exceptions près, raffolent des *yakusha*. C'est une fièvre, une frénésie.

Leurs photographies circulent de main en main, on les étale partout... Voir un acteur de près, quelle bonne fortune! mais l'entendre, lui parler, être remarquée de lui, voilà des bonheurs que rien n'égale... Si on désire un tête-à-tête chez soi ou dans une des nombreuses *tchaya* qui avoisinent les théâtres, le prix de la conversation varie entre cinq ou dix *yen*, et peut atteindre des chiffres énormes si la conversation se prolonge. Les plus pauvres se contentent de guetter le passage du cabotin préféré, lorsqu'il entre soit dans les coulisses, soit dans les *gakunga* où il se grime.

Cet engouement ne date pas d'hier, malgré l'ostracisme dont les acteurs étaient frappés sous l'ancien régime,



UN COMBAT SINGULIER (SCÈNE DE « LA GEISHA ET LE CHEVALIER »)

L'action se précipite et les deux chevaliers ennemis en viennent aux mains, quand leurs écuyers s'interposent et les séparent. On remarquera la brusquerie des gestes et la sauvagerie des attitudes, bien propres à impressionner les spectateurs.

et le « Yedo Hanjôki » relate en 1813, avec enthousiasme, les honneurs rendus aux *yakusha* Bandô Lhuka et Segawa Roko, qui moururent en même temps : « La capitale prit le deuil et retentit de gémissements. Des milliers et des milliers de personnes vinrent aux funérailles, et tout le monde put admirer la richesse de leurs cercueils et des étoffes qui les recouvraient. »

Les *yakusha* donnent souvent le ton au snobisme, qui, malgré son nom britannique, sévit universellement; ils créent de nouvelles modes et y attachent leur nom. Ils sont, comme nos « m'as-tu vu », très amoureux de réclame. Ce fut une révolution à Tokio quand, un beau matin, l'acteur favori, le populaire Kikugoro, qu'on applaudissait chaque soir sous ses atours de grand seigneur féodal, se promena dans les rues, un *slick* à la main et le cigare aux lèvres. Le costume européen fut lancé et, s'il a beaucoup d'adeptes aujourd'hui, nous le devons aux imitateurs de Kikugoro.

Dans les théâtres d'hommes, les rôles de femmes étaient jusqu'ici dévolus à des hommes, et les rôles d'hommes à des femmes dans les quelques théâtres de femmes de second et troisième ordre qui vivaient à Tokio. Une ordonnance de police n'autorise les acteurs des deux sexes à jouer sur la même scène que depuis novembre 1890.

Avec Ichi Karvagu, la célèbre Sada Yako est à peu près la seule actrice japonaise de premier plan. C'est la Sarah des Nippons ou plutôt leur Duse, mais réduite à des proportions de grande poupée. A la ville, on dirait une modeste bourgeoise étriquée et gauche dans sa robe grise et sous un méchant chapeau de paille. A la scène, une sorte de génie l'agite et la transfigure. Sa voix faible a le bruissement des bambous caressés par la brise, sa taille ploie comme une gerbe coupée, elle tourne un de ses petits pieds avec des enroulements de liane, un sautiller de colibri. Il faut l'avoir vue danser avec les tambourins, les écrans



L'ACTEUR-SINGE

Certains acteurs se spécialisent dans des rôles d'animaux et ce ne sont pas les moins applaudis du public dans les drames où ils jouent des rôles à la fois grotesques et terribles.

et les ombrelles! Elle passe de la joie à la tristesse avec une vélocité d'âme comparable à la souplesse de son corps. Après les sourires tentateurs, quels yeux profonds de colère! Le nez se pince, les joues se creusent, l'effroi la convulse tout entière et elle meurt avec une sorte de réalisme sur-naturel.

D'ailleurs les pièces japonaises se complaisent à l'effusion du sang et aux supplices; on y pratique l'*harakiri* à outrance. On s'y ouvre le ventre, aussi aisément que sur nos scènes on allume une cigarette.

Nous connaissons à Paris deux œuvres du crû: *La Geisha* et *le Chevalier* et *Le Shogun*. Toutes deux ont été interprétées par Sada Yako: l'une, au théâtre de la Loïe Fuller, à l'Exposition, l'autre, à l'Athénée. *La Geisha* et *le Chevalier* nous a donné une impres-

sion de grâce et de force. On songe à Andromaque et à Hermione. La *geisha* Katsouraghi, dont le chevalier Bantza est violemment épris, aime, elle, le chevalier Nagoya. Bantza hait Nagoya. La scène de leur combat est palpitante, elle n'est éclipsée que par l'admirable jeu de Katsouraghi (Sada Yako) lorsqu'elle va au temple pour en arracher la suave Orihima. Comme elle sait charmer les prêtres par ses danses, et, terrible, entraîner sa rivale!

LES DRAMES HISTORIQUES ET LES COMÉDIES DE CARACTÈRE

Deux genres distincts règnent exclusivement sur la scène japonaise: les pièces historiques: *jidai mono*, et les comédies de mœurs ou de caractère:

sewa mono. Les *jidai mono* sont pour la plupart des drames tirés de l'histoire du Japon: aventures politiques, vengeance de *samurai*, scènes de piété filiale. Ces pièces ont pour les spectateurs un intérêt rétrospectif considérable, elles les initient aux époques à jamais disparues, et si différentes du Japon moderne par leurs costumes, leur étiquette, leurs mœurs.

Quant aux *sewa mono*, les sujets en sont fournis par l'école romantique moderne, celle de Shunoni. Ce genre est préféré des rares Européens qui vont quelquefois au théâtre indigène, ceux du moins qui entendent le japonais, car la langue dans laquelle les *sewa mono* sont écrits est simple, les passions qui s'y déploient appartiennent à tous les temps et à tous les pays du monde.



LA JOIE DES SPECTATEURS

Rien n'est plus curieux que la façon dont les spectateurs témoignent de leur joie et de leur enthousiasme quand leur artiste préféré a bien rendu son rôle. Toute la naïveté passionnée de ce peuple apparaît là prise sur le vif.

PENDANT L'ENTR'ACTE

Entre deux actes, des servantes passent parmi les spectateurs et offrent des fruits et des confitures à ceux qui en désirent.

Les Japonais ont, eux aussi, leur « Antoine » ou plutôt leurs « Antoine ». Une société s'est formée récemment, la « Engei Kyo fu Kwai », en vue de réformer le théâtre selon l'esthétique européenne. Les traditionalistes ne présagent rien de bon ni de beau de cette tentative antinationale. Qui sait pourtant ?

Les opéras (les *nô*) sont plus typiques encore que les drames historiques ou les comédies de mœurs. Ils semblent être une invention chinoise importée dans les îles à une époque très reculée.

Jadis les rôles étaient dévolus à de grands personnages et à de nobles militaires seulement, car le caractère sacré de ces représentations en interdisait l'accès aux profanes.

Aujourd'hui, de simples acteurs ont remplacé les seigneurs féodaux, mais les *nô* ne sont joués qu'au Palais ou chez les très hauts fonctionnaires.

Ces opéras se composent de plusieurs actes, cinq ou six, quelquefois moins, et durent en moyenne trois ou quatre heures.

Le thème se renouvelle assez peu : d'abord, une prière aux dieux et des souhaits de longue vie pour l'empereur ; ensuite, des évocations, des exorcismes, des malé-

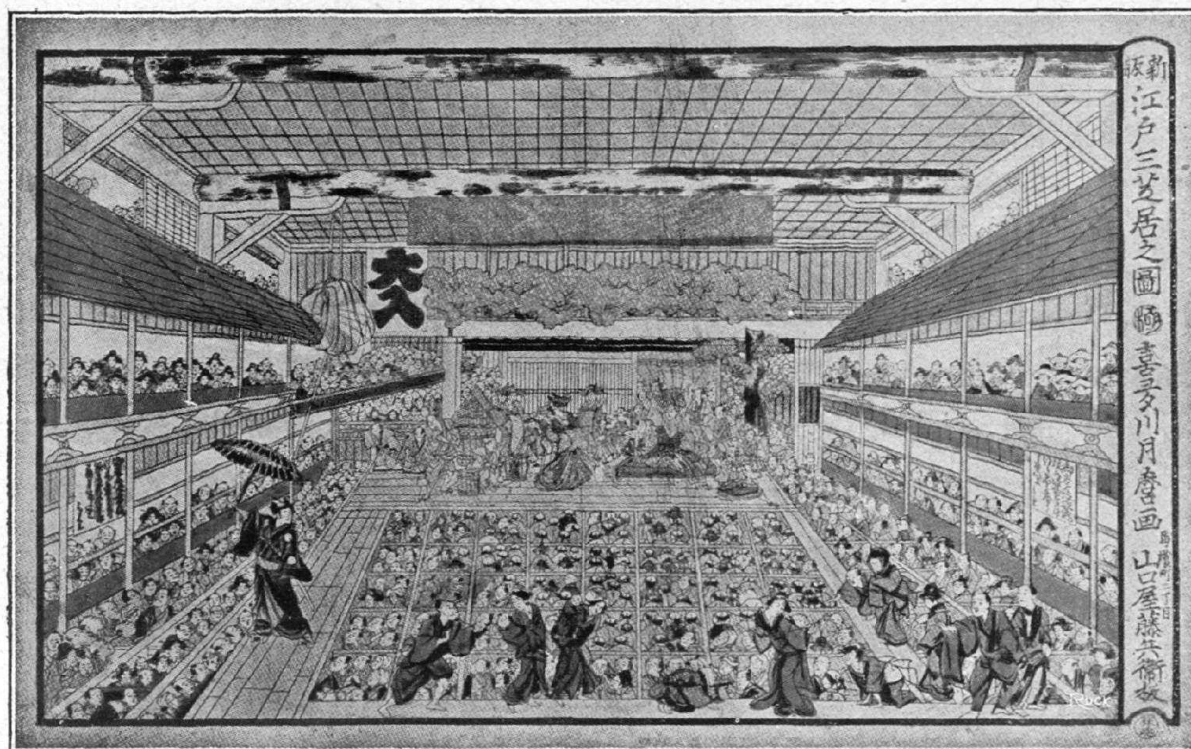
dictions contre les malfaiteurs et les ennemis de l'empire ; pour finir, quelques légendes héroïco-mythologiques, fort gracieuses, du reste empruntées à la Chine.

L'acteur paraît revêtu de brocart, un masque effrayant couvre sa figure ; il exécute une danse mimée expressive, originale ; les hautbois, les flûtes, les tambourins et les tambours l'accompagnent, marquent ses pas, les flexions de son corps ; l'ensemble est étrange, presque sauvage. De temps en temps cette cacophonie s'apaise. Alors, le danseur chante des poèmes antiques, au sens mystérieux.

LE CAFÉ - CONCERT TUMULTUEUX ET RAFFINÉ

Le *yosé* — le café-concert de là-bas — est très fréquenté par les familles qu'attire la perspective d'une agréable soirée à prix modique, — cinq ou six *yen* à peine. S'ouvrant le soir seulement, il permet aux travailleurs de se délasser à leur tour. Je me rappelle non sans plaisir la promenade nocturne qui me conduisit dans cet établissement de thé et de déclamation pour la première fois.

Une gigantesque lanterne aux parois en papier, avec d'énormes caractères m'avait



L'« ENTRÉE » DU PREMIER RÔLE

Un « yakusha » (acteur célèbre) traverse la salle sur le « hanamichi » (chemin de fleurs), établi au niveau de la tête des spectateurs, pour entrer en scène. Il exécute de coquets mouvements avec son ombrelle afin d'exciter l'admiration.

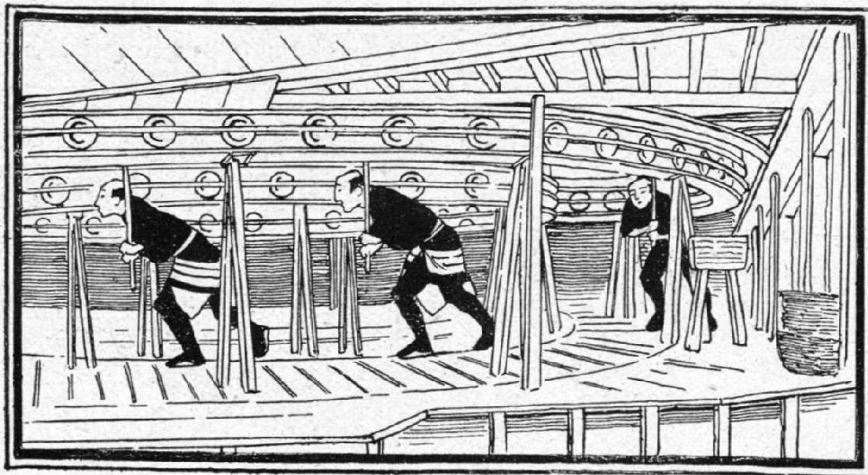
indiqué de loin ce très populaire *yosé*. J'approche et je déchiffre les *fuda*, longues planches où s'étalent les noms des artistes. J'entre, mais aussitôt je me bouche les oreilles de mes deux mains, ne voulant pas devenir sourd aux clameurs des employés qui me souhaitent la bienvenue : *Irashai, irashai, irashai*. C'est aussi bruyamment que plus tard j'ai été accueilli dans les « boîtes » joyeuses, du nord au sud du Japon, mais c'était au début de mon voyage. J'allais donc de surprise en surprise. Mon compagnon, plus expert, m'apprit à ne pas piétiner les petits tas de sel par terre au seuil de la porte. « L'impresario superstitieux, me dit-il, les a mis là pour purifier la maison et y attirer les clients avec la fortune ». Je dus me résigner à quitter mes souliers ou plutôt mes *geta*, je les remis au *gesckuban*, l'homme du vestiaire, qui m'octroya en échange un reçu sous forme de planchette aux dimensions encombrantes. Non, jamais dans les *yosé*, pas plus que dans les maisons particulières, on ne garde ses chaussures, qui souilleraient les *tatami*, nattes éclatantes de propreté où l'existence japonaise se déroule. Nous montons un escalier très luisant, très ciré ; nous nous arrêtons au *nikri*, où une nouvelle salve d'*irashai* nous accueille de plusieurs côtés à la fois. « Toute la salle est à notre disposition, me dit mon guide, vous pouvez aller vous asseoir où il vous plaira, ou plutôt là où vous trouverez de la place, car, vous le voyez, il n'en reste pas beaucoup. »

Je demandai à quelle caste appartiennent les habitués :

« Des *yakunin*, fonctionnaires aux allures un peu hautaines, de braves bourgeois du quartier, et aussi des gens du peuple. »

Ils sont tous là d'avance, attendant patiemment qu'on commence ; ils fument leurs pipettes et sirotent leur thé.

Elle est simple et nue, cette salle, comme tout appartement japonais ; en face, au fond, une petite tribune réservée au *hanashika* ; par derrière, une ouverture, l'entrée des artistes, masquée par une étoffe de prix, cadeau d'un Mécène nippon qui tint à passer à la postérité, car son nom y est brodé en grosses lettres, à côté du nom de l'impresario à qui il a fait ce présent. Un *hibachi*, — sorte de brasero, meuble indispensable qu'on trouve partout, sans lequel il n'y a plus ni Japon, ni Japonais, — tout près de la tribune, brille de tous ses charbons incandescents où repose un *yakan*, bouilloire en cuivre. Dès que nous nous sommes assis, une des nombreuses *naka ori* vient à nous, le sourire aux lèvres, nous salue en se prosternant, nous offre un coussin de velours ou de cuir et un *tabacobon* très confortable. Jugez-en. Il renferme une tasse en porcelaine pour allumer les pipes, un tiroir avec du tabac, un petit tube en bambou servant de crachoir. Avec grande politesse, elle me présente une tasse de thé, disant : *Oagannasai* (veuillez accepter). « Ici, tout le monde en boit, insiste mon compagnon, vous passeriez pour un original si vous refusiez. » J'accepte donc ce délicieux breuvage, mais à peine y ai-je goûté que je ne puis retenir la plus énergique grimace. Mon camarade sourit : « Payez d'avance, continua-t-il, la location de votre coussin et celle de



LA SCÈNE TOURNANTE

La scène, au Japon, est machinée tout autrement que la nôtre ; il n'est pas nécessaire de tirer le rideau pour changer le décor. La scène tourne et, instantanément, un nouveau spectacle s'offre aux yeux des assistants. (Ce procédé a été imité à Bayreuth, particulièrement pour les représentations de « Parsifal »).

votre crachoir et la tasse de thé. — Combien ? lui demandai-je. — Trois sous si vous êtes Japonais et trente puisque vous êtes Européen. » Je m'exécutai. « Vous pouvez, si vous êtes enclin aux orgies de friandises, reprit mon cicerone non sans ironie, vous offrir de

succulentes boulettes de riz vinaigré, enveloppées dans une tranche de poisson, des piments, de l'algue marine séchée, des radis ou de petits morceaux de pieuvre en confitures! » Cette fois je ne cédai ni à la curiosité ni à l'usage. L'expérience du thé m'avait suffi.

Mais le silence s'établit : le beau rideau

et qui durèrent cependant une demi-heure! Puis un intermède, une *naka uri* pour varier les plaisirs. Le *shamisen* grince pendant qu'un prestidigitateur, un *tezima* fait ses tours et avale des sabres qu'il déposera une minute après sous forme d'œufs dans mon chapeau. Cependant le *zenza* est parti hâtivement pour aller, m'explique-t-



LA MORT DE LA GEISHA (SADA YAKO)

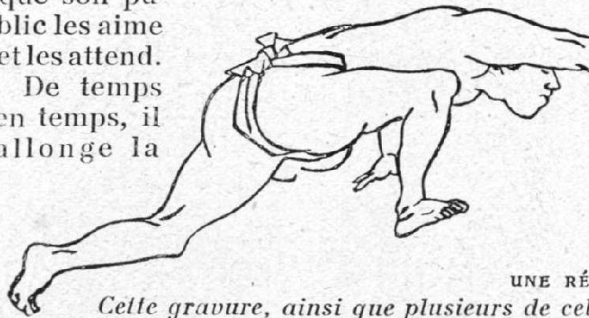
Le drame de La Geisha et le Chevalier, se termine par la mort de la Geisha. Le génie étrangement pittoresque de Sada Yako a fait de cette agonie un admirable tableau de réalisme et d'émotion tragique : les crispations de sa figure dans les affres suprêmes sont restées légendaires.

s'est écarté et un *hanashika* se montre. C'est un jeune, un débutant, un *zenza*, car les artistes de marque, comme chez nous, se réservent pour la dernière heure. Il nous raconte des *otoshi banashi*, contes amusants, très courts pour les gens du pays

on, dans un autre quartier débiter ses *otonashi* sur une autre scène qui l'attend. Un deuxième *zenza* lui succède, suivi par un deuxième intermède et ainsi de suite. Vers dix heures le *vhin uchi* (l'étoile) apparaît ; il salue avec aisance et commence son

récit. Il module sa voix, éclate de rire, pleure, hurle, aboie, se met en colère, selon les personnages qu'il fait parler et auxquels il s'identifie. Toutes les classes de la société y passent avec leurs qualités et leurs défauts, leurs défauts surtout; et les belles-mères, pas plus qu'en France, n'échappent à sa critique. « Les romans qu'il raconte, me chuchote mon initiateur, sont généralement fort longs, au point d'occuper dix, vingt, quelquefois trente séances. » Je distingue que ses propos sont lestes, ses gestes imagés... Il s'appesantit avec complaisance sur les scènes risquées, car il sait que son public les aime et les attend.

De temps en temps, il allonge la



UNE RÉPÉTITION

Cette gravure, ainsi que plusieurs de celles qui illustrent l'article de notre collaborateur, est extraite du livre de Bings, *Le Japon artistique*; elle nous fait assister à la répétition d'un duel.

main, saisit la bouilloire en cuivre, se verse une tasse d'eau chaude qu'il boit doucement pour reprendre haleine et chercher sa phrase. Il passionne l'auditoire, le subjugue. Au moment pathétique, lorsque le traître va enfin être arrêté, et quand les amoureux vont se retrouver après une longue séparation, il s'arrête...

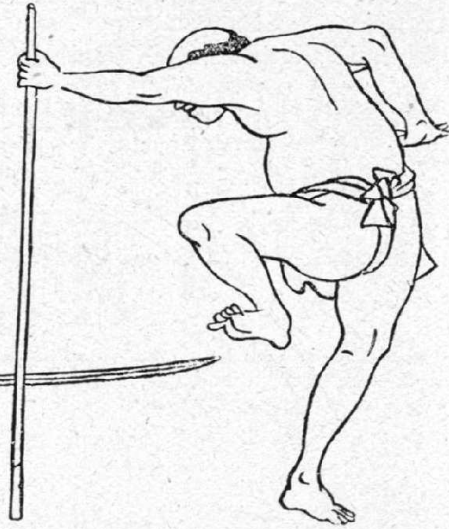
« A demain soir la suite », dit-il tranquillement. Puis il salue et s'en va. Je songe aux feuilletons de nos journaux à fort tirage, « la suite au prochain numéro » tombant au moment le plus tragique. J'apprends que,



UNE APPARITION DANS UN DRAME SACRÉ
Apparition d'une larve jaillie d'un des innombrables enfers bouddhistes.

le lendemain, on reviendra en foule pour savoir si le méchant sera puni et si les fiancés ont cueilli ensemble le bonheur.

Ce *hanashika* est un véritable artiste: il a remplacé ce soir un écrivain distingué qui



lui-même récite d'ordinaire au public le roman qu'il vient de composer.

En somme, le théâtre japonais, tout en gardant un caractère très asiatique, se rapproche du nôtre par une tendance à l'action et au réalisme qui est bien dans le caractère d'une race dominatrice et conquérante. Le sentiment et l'héroïsme s'y enlacent perpétuellement et l'on dirait qu'ils ont réalisé, jusqu'au café-concert, l'alliance de Porto-Riche et de Corneille.

JULES BOIS.



Le 27 janvier, les RARI NANTES, une société de nageurs de Milan, avaient organisé une épreuve de natation. Le thermomètre marquait 10° au-dessous

de zéro. Malgré cela, comme on peut le voir, les concurrents ne semblaient pas souffrir du froid bien qu'il fut interdit de se graisser le corps avant la course.



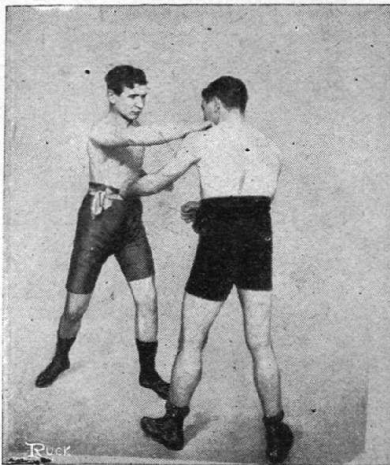
Le meeting de Pau a succédé à celui de Nice. Le prix des Drags a été gagné par PAVILLON II, à M. J. de la Gandara, monté par le gentleman rider, M. de Lassence (4 février).



MAC FARLAND, le coureur américain est revenu en France depuis quelques semaines. Il a été battu en match par Jacquelin (3 fév.).



Le cross international de la Vie au Grand Air, couru le 20 janvier, dans le Parc de Saint-Cloud, a été gagné par Welding, des SUTTON HARRIERS qui ont enlevé le challenge.



PATÓ KEEF et PETER BROWN ont été les triomphateurs du Criterium de boxe disputé à Paris, du 20 au 30 janvier.



RENÉ POTTIER, le meilleur coureur cycliste sur route, gagnant du Tour de France, s'est suicidé le 26 janvier.



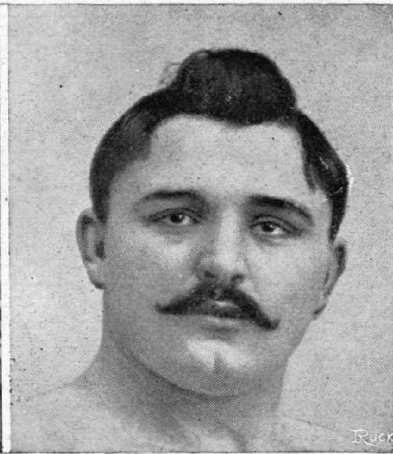
J.-J.-RENAUD et Gaudin, deux de nos meilleurs escrimeurs, se sont rencontrés en match le 31 janvier. Le premier a triomphé.



LÉON SERPOLLET, l'apôtre de l'automobile à vapeur, est mort le 10 février. Une souscription pour son monument est ouverte chez M. Archdeacon, 77, rue de Prony.



Le CHAMPIONNAT DE CROSS de Paris, disputé le 17 février, à Versailles, a été gagné par Ballon, dont ce fut la première victoire. Le Rainey Club gagna le challenge.



RAOUL LE BOUCHER, un des meilleurs lutteurs français, le rival de Paul Pons, est mort le 11 février, à Nice, à l'âge de vingt-quatre ans, des suites d'une méningite.



C'est le CIRCUIT DE LA SEINE-INFÉRIEURE qui a été choisi par l'Automobile-Club de France, pour y faire disputer son Grand Prix, le 2 juillet prochain. C'est la promesse d'une subvention de 100.000 francs et de

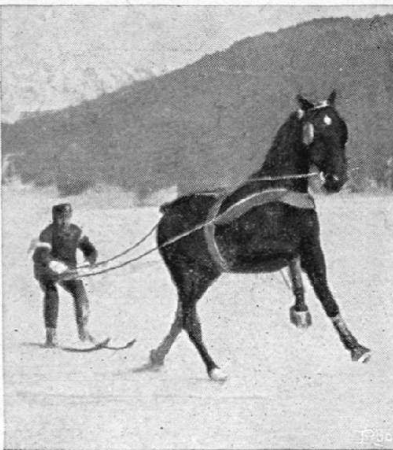
la réfection de la route, dans la partie longée par le chemin de fer que nous reproduisons ci-dessus, qui a déterminé le choix de la Commission. La longueur du circuit est de 74 kilomètres. Il sera couvert 7 fois.



Un concours international de SKIS a été organisé par le Club-Alpin français, les 11 et 12 février, au mont Genesvre, où le 14^e chasseurs alpins a remporté tous les succès.



La saison hippique a recommencé à Paris par la réouverture d'Auteuil. JOURNALISTE, à M. E. Fischhoff (Alec Carter), a gagné le Prix Bougie, la principale épreuve.



Un nouveau sport, le SKI-KJÖRING vient d'être inauguré en Suisse. Le conducteur, chaussé de skis, se fait remorquer sur la neige par un cheval au galop.



AVANT LE PARCOURS

Avant de conduire son cheval sur les obstacles et de participer à l'épreuve qui va se disputer, l'élégant officier s'arrête quelques instants et discute, avec une habituée, ses chances de succès.

HABITS ROUGES ET DOLMANS

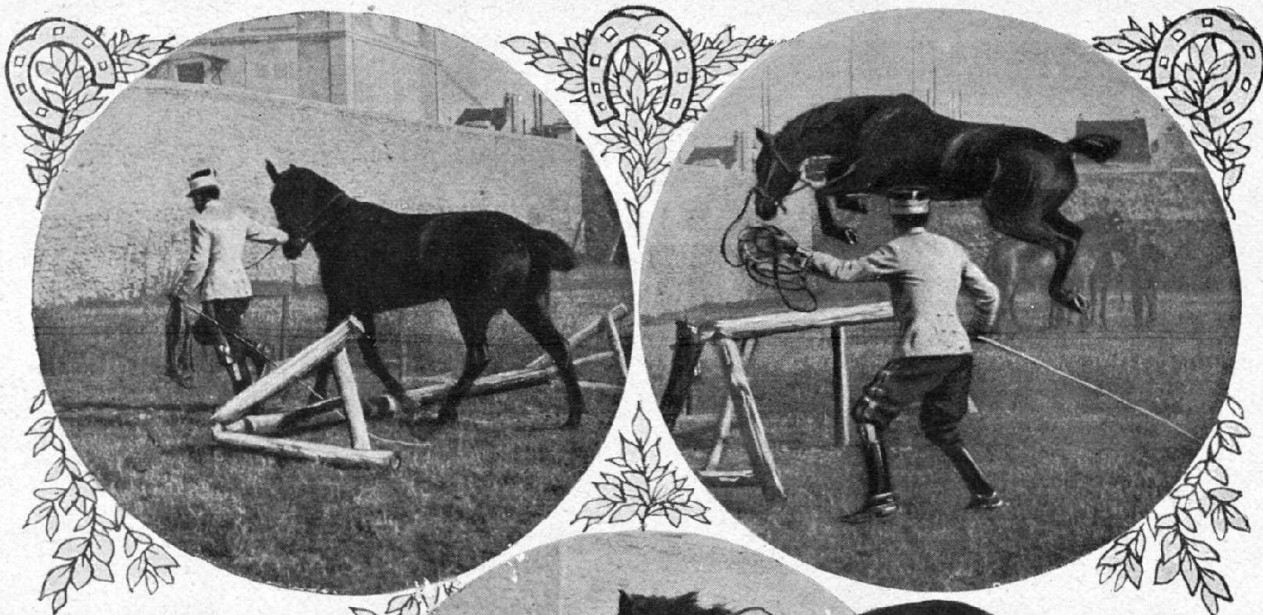
Avec le printemps revient la saison des concours hippiques qui se tiennent non seulement à Paris, dont « l'Hippique » compte parmi les événements les plus sensationnels de la saison, mais dans toute la France où ces tournois sont vaillamment disputés par nos officiers et des gentlemen passionnés d'équitation ❖ ❖



TAC! TAC! TAC!

Le cheval en sautant les obstacles fait tomber un à un les taquets que choquent maladroitement ses sabots; le cavalier est ivre de fureur. Depuis six mois il préparait sa bête en vue de l'épreuve, le matin même elle avait fait le parcours sans une faute! La cloche sonne, il faut rentrer à l'écurie. Il semble au pauvre gentleman que le brouhaha de la foule immense soit un

énorme éclat de rire à son adresse; rouge jusqu'aux oreilles, plus rouge que son habit rouge, il épanche sa colère en un furieux « coup de sonnette » dont il gratifie le cheval récalcitrant. Déjà un autre concurrent les basques au vent, le chapeau enfoncé, passe les premières barrières, franchit le falus, la rivière et les « tac! » redoutés retentissent, plus ou moins nombreux, ponctués de « Hi! hi! » joyeux ou de « Oh! » de regret — tandis qu'empressés et indifférents, les dragons préposés aux obstacles re-



Avant toute chose, on fait « reconnaître » l'obstacle par le cheval afin qu'il ne puisse s'effrayer quand il aura à le sauter. Le cheval, conduit à la main par son propriétaire, passe donc tranquillement l'obstacle démonté.



L'obstacle reconnu par le cheval, celui-ci exécute un premier saut à la longe, mais le saut n'est pas encore franc, l'animal étant un peu surpris.

lèvent les taquets et ratissent le sable.

Le concours hippique inspira des chapitres de roman, des peintures et des charges de caricaturistes. J'en ai plusieurs sous les yeux. Une d'elles repré-

sente une candide jeune fille disant à sa mère : « Maman, allons-nous-en, ce n'est pas amusant aujourd'hui, personne ne tombe ! » Cela pour la cruauté naïve de certaines spectatrices, ceci pour le détachement des choses hippiques : deux dames bavardent ; l'une regarde dans la piste où s'évertue un sauteur ; cette dernière dit à l'autre : « Superbe, l'alezan de M. de Monnereuil » et l'autre qui, distraite, contemple les toilettes des tribunes : « Oui, mais il ferait mieux avec un bouillonné vieux rose ! »

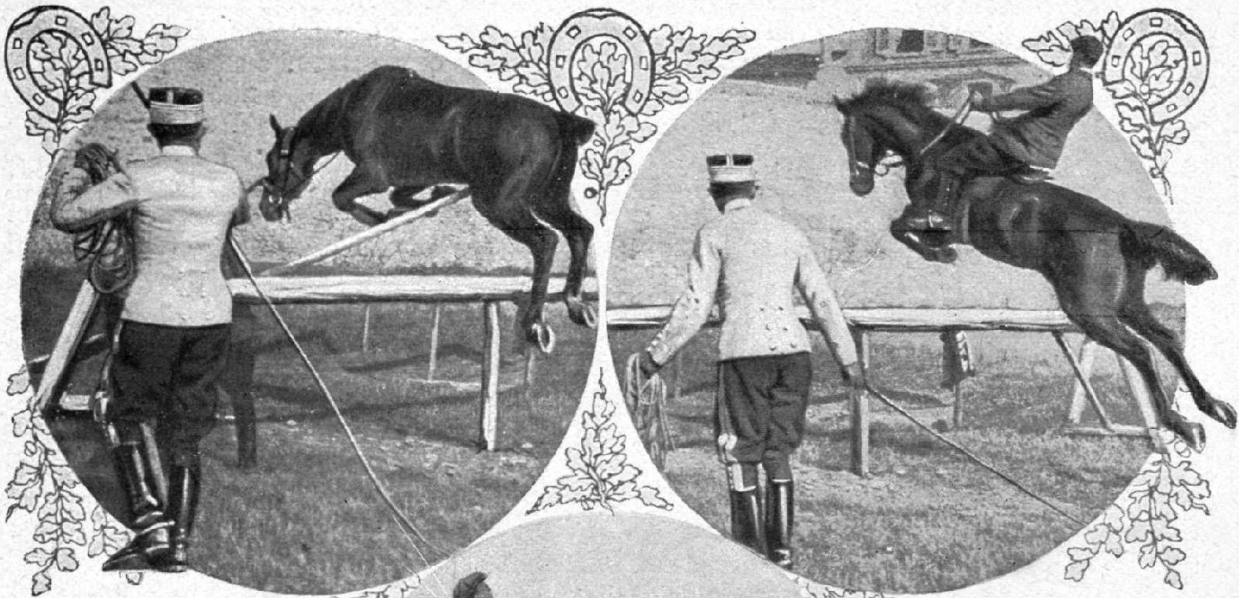
C'est à peu près tout ce qu'ont trouvé les adversaires du concours hippique ; ce n'est pas bien méchant, comme vous le voyez. Si l'on jabote, si même les « amateurs » qui pointent religieusement les « fautes » sur leur programme n'ont que des connais-

LA PRÉPARATION DU CHEVAL DE CONCOURS
*Le cheval ne saute pas encore correctement :
il ne lève pas assez les jambes de devant.*

sances hippiques assez vagues, il n'en faut pas moins reconnaître les services considérables qu'ont rendus ces concours à la cause du cheval français. Songez que le nombre des concours

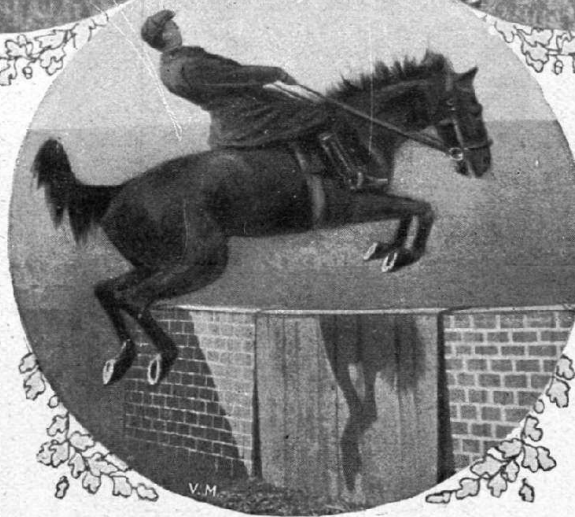
hippiques en France est de 42 et tous les pays de l'étranger réunis n'en comptent que 18. Chaque année Bordeaux ouvre le feu, Nantes vient ensuite ; le concours central de Paris ouvre ses portes ; viennent, après, les réunions de Nancy, Vichy, Boulogne-sur-Mer, pour ne parler que des concours organisés par la Société hippique française. Il existe, en effet, tant en France qu'à l'étranger, un très grand nombre de groupements ou de cercles régionaux qui, chaque année au printemps, invitent les gentlemen-riders à s'exercer, devant un public choisi, à passer les obstacles disposés dans une enceinte aménagée spécialement.

Parmi les concours les plus importants, après ceux que nous venons de citer, figurent les concours d'Angers, Arcachon, Ba-



Pour remédier à ce défaut le cheval accomplit encore un exercice au cours duquel on lui frappe les jambes de devant avec une barre mobile afin de le faire sauter plus haut.

Cette fois, le cheval, monté par un cavalier, franchit la barre, mais se souvenant de la leçon précédente, il exagère son saut et il faudra le ramener plusieurs fois pour lui faire mieux accomplir.



LA FIN DU DRESSAGE

Le dressage est terminé: le cheval aborde franchement les obstacles qu'il saute maintenant d'une façon correcte.

de laquelle les sauteurs, montés par des officiers ou des gentlemen riders, abordent des obstacles plus ou moins compliqués, selon l'épreuve.

Ces obstacles comprennent pour les sauts en longueur

gnères - de - Bigorre, Biarritz, Charolles, Contrexéville, Dijon, Limoges, Lyon, Marseille, Menton, Pau, Poitiers, Rennes, Rouen, Saint-Brieuc, Toulouse, Trouville, Valence-sur-Rhône.

En troisième ligne se tiennent : Angoulême, Bercq-sur-Mer, Besançon, Caen, Châlons-sur-Marne, Epinal, Grenoble, le Touquet-Paris-Plage, Nîmes, Roubaix, Uriage-les-Bains, Valenciennes.

L'ORGANISATION DES CONCOURS HIPPIQUES

Les concours les plus célèbres de l'étranger sont ceux d'Anvers, Bruxelles, Ostende, Spa, Barcelone, Saint-Sébastien, Turin et La Haye.

Le concours hippique proprement dit peut se départager en deux moitiés, l'une technique, examen par le Jury des chevaux de trait au point de vue de la beauté, des qualités ethniques, l'autre, la plus brillante, celle qui attire le grand public et au cours

des ruisseaux et des fossés, pour le saut en hauteur des talus, des haies et des murs. On a même ajouté des clôtures de chasse qui obligent le cavalier à mettre pied à terre, à ouvrir la clôture, à mener son cheval « par la figure » et à remonter lestement en selle pour aborder les obstacles quelquefois combinés en hauteur et en largeur. Toutes les fautes sont impitoyablement comptées. Chacune de ces fautes a un coefficient, depuis la chute du taquet jusqu'à celle du cavalier, en passant par les dérobadés, refus de passer, etc.

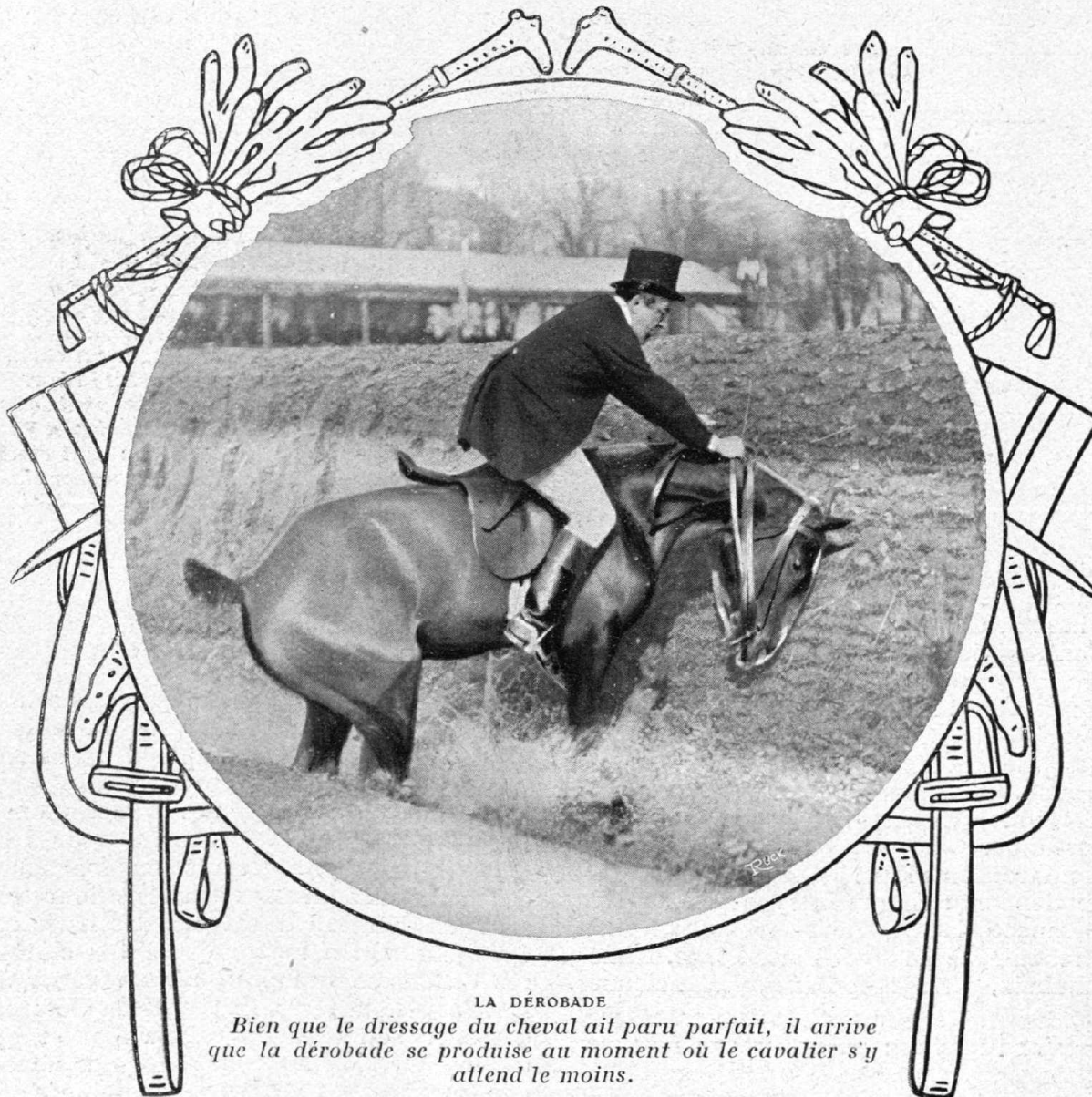
En France, deux grandes Sociétés, la Société hippique française et la France hippique qui, de fondation récente, fusionnera bientôt avec l'Union hippique, ont servi puissamment à développer le goût du che-

val — et cela malgré les concurrences terribles de la bicyclette et de l'auto. Jamais on ne vit autant de cavaliers au Bois de Boulogne, même au temps où il était de mode de chevaucher, l'après-midi, autour du Lac.

Sur le modèle de la Société hippique française, les amateurs de province se sont réunis et ont provoqué la plus louable

tais surtout que l'on rencontrait le plus grand nombre d'amateurs. Les riches industriels, entre les heures sédentaires, passées entre les quatre murs d'un bureau, prenaient un vif plaisir à « faire du cheval ».

D'autres raisons encore empêchaient nombre de personnes d'aborder le sport hippique; parmi elles figure tout d'abord



LA DÉROBADE

Bien que le dressage du cheval ait paru parfait, il arrive que la déroba se produise au moment où le cavalier s'y attend le moins.

émulation : de là ce mouvement qui s'accroît d'année en année et dont il est inutile de faire ressortir tous les avantages, tant au point de vue humain qu'au point de vue... chevalin.

Au temps où l'équitation était considérée uniquement comme un sport de grand luxe, il fallait pour le pratiquer avoir à la fois beaucoup d'argent et beaucoup de temps. C'est dans le Nord et dans le Nan-

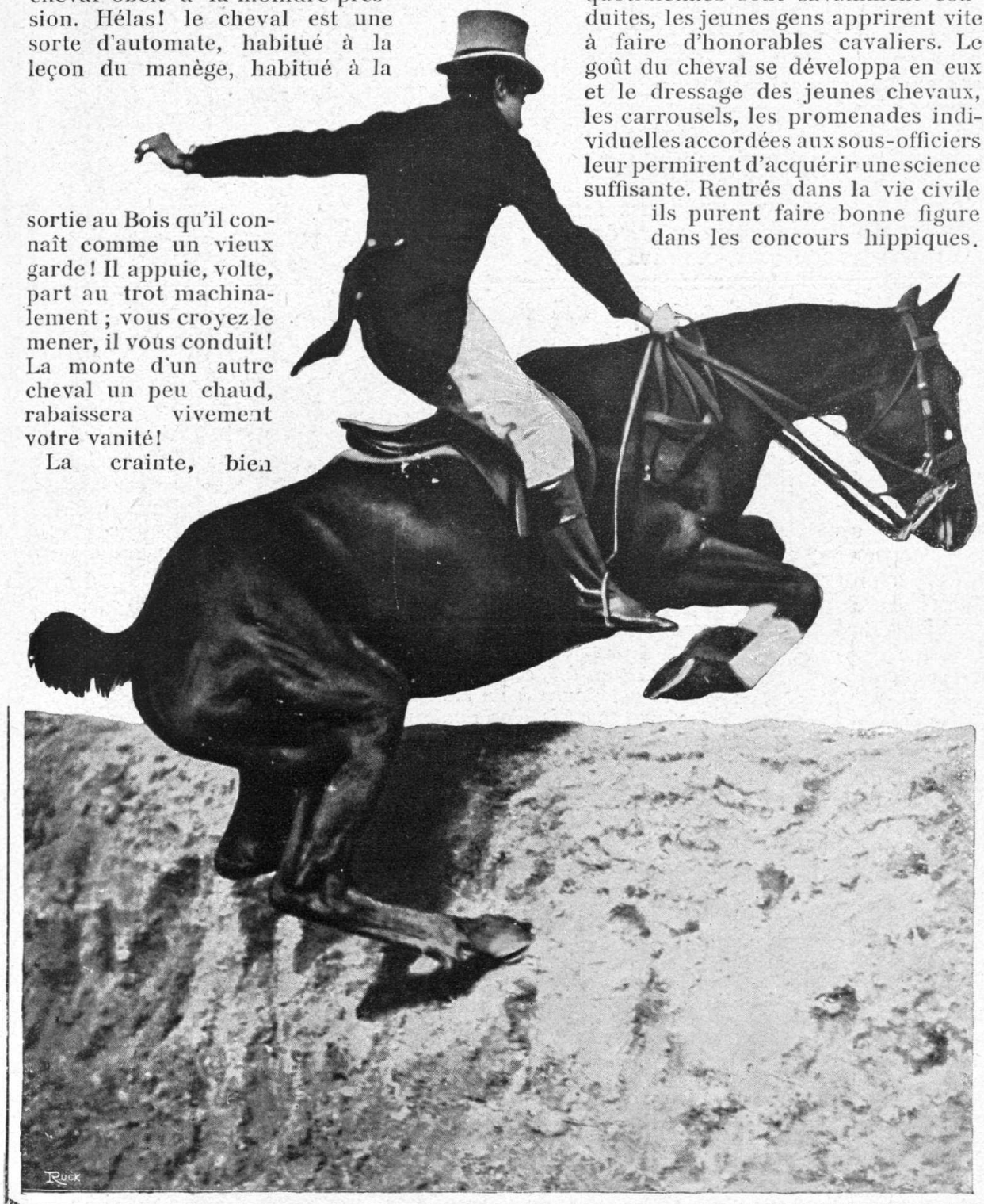
l'ignorance du cheval dans laquelle ils se trouvaient. Savoir monter à cheval n'est pas une chose aisée. Evidemment, au dire de certains, rien n'est plus facile : vous vous rendez dans un manège, on vous donne des cachets et l'on partage les leçons en trois séries : dans la première vous trottez sans étrier, à la seconde on autorise les éperons et le galop, la troisième vous initie aux mystères du saut,

de la barre. Puis, c'est la sortie, au Bois, en compagnie, bien entendu, d'un écuyer. Vous vous croyez un cavalier accompli, vous adhérez parfaitement à la selle, le cheval obéit à la moindre pression. Hélas! le cheval est une sorte d'automate, habitué à la leçon du manège, habitué à la

naturelle, des chutes, jointe à ces difficultés, empêchaient les débutants de se risquer. Le service militaire obligatoire transforma tout. Au régiment où les leçons quotidiennes sont savamment conduites, les jeunes gens apprirent vite à faire d'honorables cavaliers. Le goût du cheval se développa en eux et le dressage des jeunes chevaux, les carrousels, les promenades individuelles accordées aux sous-officiers leur permirent d'acquérir une science suffisante. Rentrés dans la vie civile ils purent faire bonne figure dans les concours hippiques.

sortie au Bois qu'il connaît comme un vieux garde! Il appuie, volte, part au trot machinalement; vous croyez le mener, il vous conduit! La monte d'un autre cheval un peu chaud, rabaissera vivement votre vanité!

La crainte, bien



UN " SAUT A REBOURS " D'UNE BANQUETTE IRLANDAISE

M. Henry Leclerc, surnommé le " petit chapeau gris " dans les concours hippiques où il obtient de nombreux succès, saute à rebours, en selle sur un de ses fameux chevaux sauteurs canadiens, la banquette irlandaise (gros amas de terre à surface plane) du Concours hippique de Pau.

C'est en présence de ces résultats que la Société hippique française eut l'idée d'introduire dans les concours des examens d'équitation pour débutants et des épreuves de saut d'obstacles réservées aux jeunes gens.

Le désir de paraître en public, l'espoir d'un succès possible, la griserie anticipée des applaudissements et des acclamations eurent plus d'influence sur les esprits de seize et dix-huit ans que les conseils des écuyers les plus consciencieux ! Ces jeunes gens s'appliquèrent à bien monter à cheval en vue des épreuves publiques futures. Aussi ne voit-on guère plus, dans les enceintes des concours, ces cavaliers ridicules, cramponnés à leurs rênes, droits sur leurs étriers et qui « passaient » les obstacles plutôt qu'ils ne les sautaient — parcours qui se terminait, en général, par un bain forcé dans la rivière !

Aujourd'hui tous les concurrents savent monter à cheval et les lauréats sont de parfaits cavaliers. Qui, parmi les habitués des réunions parisiennes n'a pas admiré l'habileté des Leclerc, des Bérille, des Bausil, des Bompard, des de Champsavin, des Daguilhon-Pujol, des de Fleurieu, des Haentjens, des de Juge-Montesquieu, des Lœwenstein, des Xavier Riant, des Wignolle, etc. Si nous prenons les lauréats de 1906, nous trouverons qu'à Nancy, Nantes, Vichy, Boulogne-sur-Mer, les lauréats sont les mêmes, à peu de choses près.

LES GAINS DES LAURÉATS DES CONCOURS

Les sommes gagnées par les chevaux dans ces épreuves peuvent être assez importantes. Nous avons pu nous procurer la statistique de l'année 1905 ; nous y avons trouvé que la jument Miss à M. R. d'Aufresne de la Chevalerie a gagné la somme consi-

dérable de 14.518 fr. 25 ; viennent ensuite : Conquérant à M. Lœwenstein, 8.850 francs ; Ping-Pong à MM. Kryn et de Champsavin, 8.188 fr. 75 ; Conspirateur à M. de Mumm, 7.696 fr. 75 ; Black Fly à M. Leclerc, 7.645 fr. 85 ; l'Hirondelle à M. Bausil, 6.847 fr. 50 ; Lutin à M. A. Riant, 6.925 francs ; Miss Fac à M. de Rovina, 6.751 francs ; Téma à M. Thomine-Desmazures, 5.696 fr. 65 ; Saïtapharnès à M. C. Hœgenau, 5.466 fr. 15 ; Zut à M. d'Aubes de Gratiollet, 5.021 fr. 50. Ce sont les gros prix de 1905 ; pour 1906, nous trouvons encore Miss à M. de la Chevalerie, 9.962 fr. 85 — ce qui fait, pour le même cheval, près de vingt-cinq mille francs en deux ans — Général Dewet à M. H. Leclerc, 7.942 fr. 50 ; Ping-Pong à MM. Kryn et de Champsavin, 7.263 fr. 50 ; puis Lady Belle à M. W. Winans, 6.947 francs ; Golden II à M. Gaspard Passini, 5.100 francs ; Bobbie-Burno à M. G. Kryn, 4.400 fr. 65, etc., etc.

La Société hippique française a distribué l'année dernière, au seul concours de Paris, la

somme énorme de 172.099 fr. 65, tant en prix aux chevaux d'attelages qu'en primes aux éleveurs et aux poulinières. En effet, cette puissante Société a non seulement dirigé ses efforts vers l'encouragement au sport hippique, mais elle a aussi cherché à produire de bons conducteurs d'attelages. Tous les ans, des examens et des épreuves réservés aux chevaux de trait ont lieu dans la matinée des journées de concours. Sous les yeux d'un jury composé des meilleurs spécialistes, défilent des chevaux attelés seuls ou attelés en paire. Des primes d'appareillement sont également décernées.

Les voitures de commerce ne sont pas exclues de ces concours et des épreuves spéciales ont été créées pour elles : voitures de livraison des grands magasins de nouveautés, d'épicerie, de crèmerie, jusqu'aux camions et tombereaux, viennent faire le



LES GRANDS ATTELAGES

Des attelages à 4 ou à 5, comme celui que représente notre photographie et qui figura à un des derniers concours hippiques, rehaussent parfois d'originale façon le programme qui comporte toujours des épreuves spécialement réservées aux chevaux de trait.

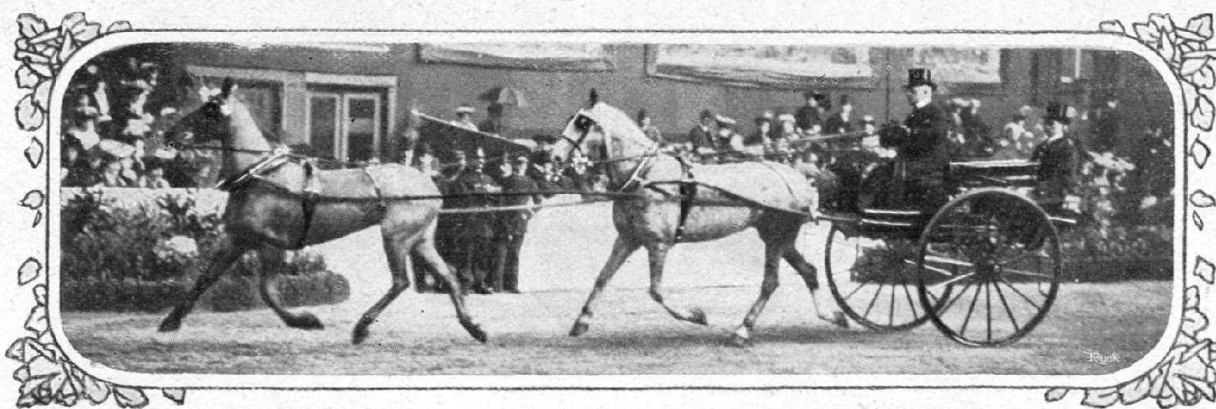


LE PARC AUX VOITURES

Pendant que sous l'œil du jury défilent les premiers attelages, d'autres attendent leur tour dans un endroit qui leur est spécialement réservé.

tour de la piste. Les curieux massés le long des Champs-Élysées, lors du concours central de Paris, s'extasiaient devant les magnifiques perchérons au poil lustré, à la crinière coquettement tressée qui tirent, avec leur force et leur sagesse admirables, de

belles voitures de livraison toutes neuves, des tombereaux fraîchement peints, bêtes et instruments de travail ayant pris un air de fête pour cette journée où des flots de rubans récompenseront les cochers et les charretiers rasés de frais, pourvus de livrés



UN TILBURY ATTELÉ EN TANDEM

Conduits d'une façon impeccable, les deux chevaux trottent rapidement devant le jury et les spectateurs.

éblouissantes ou de belles blouses roides d'empois.

On peut donc applaudir, au cours de ces diverses exhibitions, aussi bien l'élégant gentleman menant d'une main assurée les six chevaux de son mail-coach que le livreur conduisant ses deux boulonnais, la superbe paire d'Orloffs trottant en avant d'une victoria et les six ardennais attelés en volée à un camion.

La partie « attraction » n'a pas été négligée non plus et c'est à l'élément militaire que l'on s'est jusqu'à présent adressé afin de donner, au milieu de la monotonie qu'engendrent forcément les présentations, l'éclat amusant, le spectacle vif et animé d'un carrousel. En 1905, l'école de Saumur envoya au Grand-Palais son cadre d'officiers et de sous-officiers écuyers. Ces virtuoses de l'équitation exécutèrent devant une foule innombrable les merveilleux exercices que connaissaient seuls jusqu'alors les rares privilégiés admis à les admirer à Saumur même. Les tuniques noires et les culottes blanches suscitèrent l'enthousiasme général. L'année dernière, de simples cavaliers et des pelotons d'artillerie ont exécuté des

charges en lignes, en fourrageurs, des combats individuels, des mises en batterie, prouvant que les élèves étaient dignes de leurs maîtres.

Ainsi la tradition se perpétue. Les concours hippiques nous montrent des lycéens à l'aise et solides en selle, des soldats, des officiers, des gentlemen. Dans le public, des clubmen à moustaches blanches ayant renoncé aux concours mais n'en montant pas moins chaque matin leur cheval avec une maîtrise expérimentée, jugent en connaisseurs les exploits des jeunes.

Et il n'y a pas là-dedans un vain snobisme, mais un véritable amour du plus ancien, du plus noble et du plus utile des sports. Honte à ceux qui le pratiquent mal ! On connaît cette réflexion notée par un humoriste amer : Deux jeunes gens au Bois ; passe sur une monture de manège un cavalier au dos rond ballotté pitoyablement sur sa selle et faisant à grand-peine un salut très mou.

— Eh ! bien, dit le jeune homme à son compagnon, il vous salue, vous ne répondez pas ?

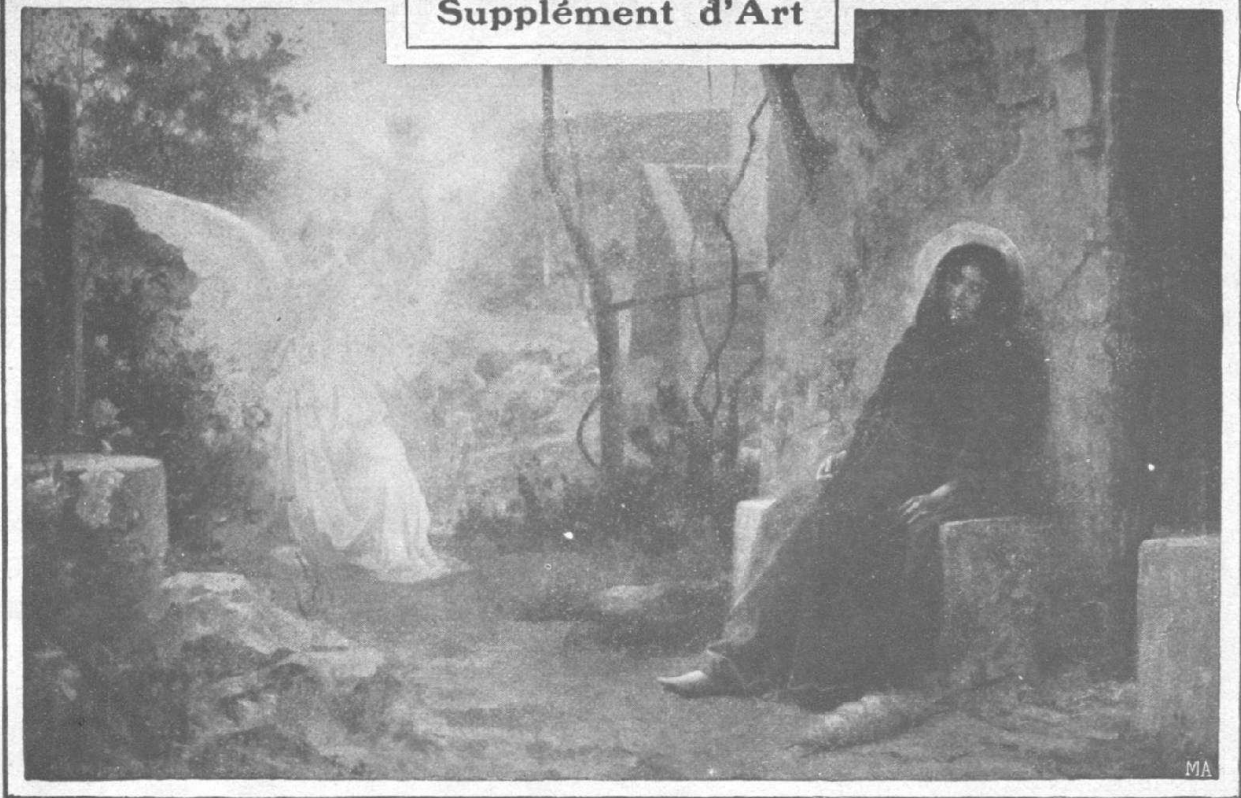
— Non, fait l'autre, *il monte trop mal !*

PAUL MÉGNIN



QUELQUES INSTANTANÉS

Les parcours sont effectués séparément ou à deux et on admire autant le bon dressage des chevaux que l'habileté des cavaliers qui les montent.



LE RÊVE DE MARIE, PAR BRAMTOT

(Copyright Braun-Clément)

Fatiguée de son labeur quotidien, Marie s'est endormie au seuil de sa maison, ses mains ont laissé tomber le fuseau, et sous ses paupières closes une vision de lumière apparaît, un ange aux ailes déployées lui présente un enfant nouveau-né tout rayonnant d'un nimbe céleste.

Scènes de la Vie du Christ

Fra Angelico, qui menait dans un cloître une vie mystique, peignait pieusement ses visions séraphiques. Aujourd'hui, les peintres qu'attirent les sujets religieux les traitent avec une sincérité respectueuse, mais s'inspirent de la vie réelle. C'est ce que va montrer la belle série de tableaux contemporains évoquant la vie, la mort et la résurrection du Christ, que nous donnons ici à l'occasion de la toute prochaine fête de Pâques ❧ ❧

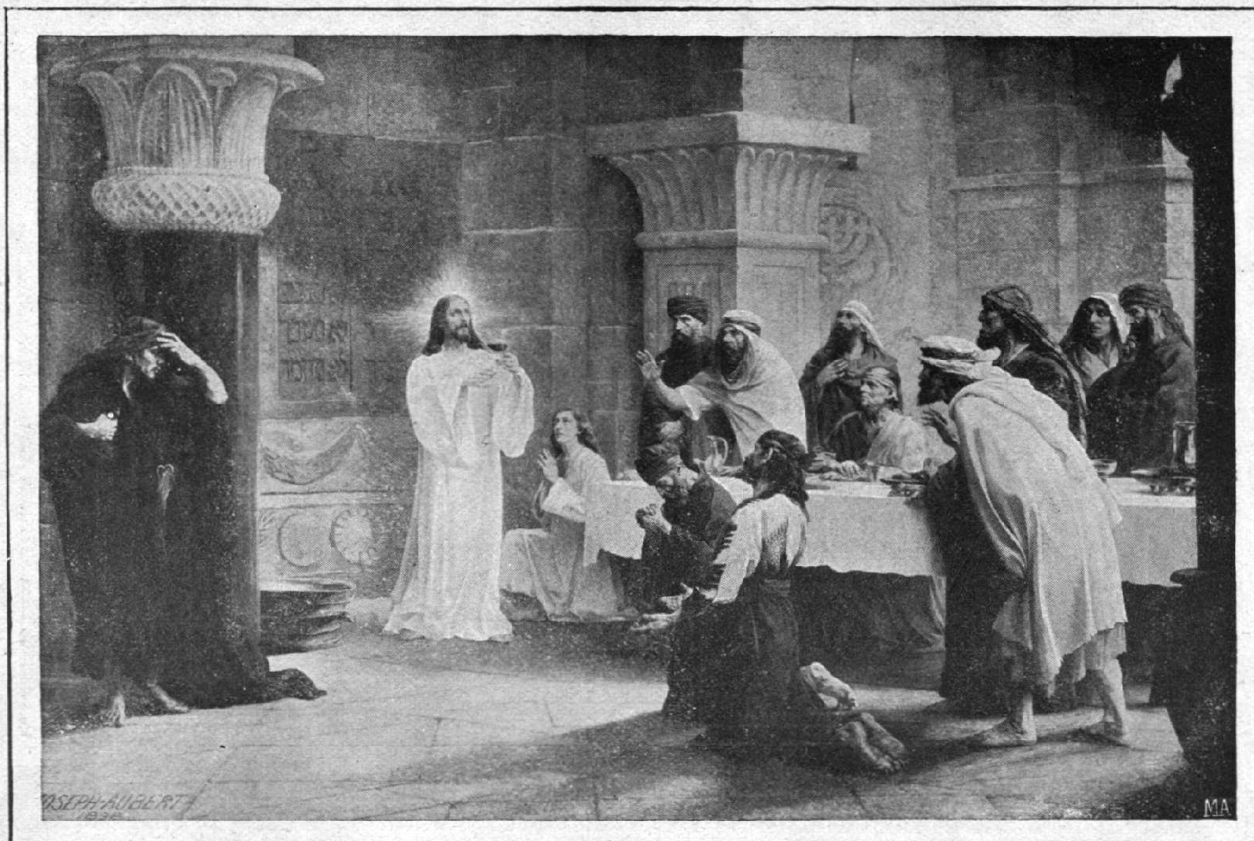


PENDANT les jours de la semaine sainte, la pensée se reporte à la divine tragédie qui se déroula sur ce coin de terre dont les villes sont à jamais célèbres, le bourg de Bethléem, la ville de Jérusalem, qui avait déjà à cette époque une population de cinquante mille âmes; et plutôt que de feuilleter les images naïvement pieuses, mises comme sinets dans les livres de prières, chercher parmi les œuvres d'art celles qui ont été inspirées par la vie de Jésus-Christ.

Bien que nos artistes modernes n'aient

plus l'âme des Primitifs, ne soient plus pénétrés de cette conviction qui créa en Italie et en Hollande les trésors des musées d'Europe, ils trouvent néanmoins prétexte à tableaux dans la biographie du Dieu qui s'est fait homme, ils s'appliquent à en raconter les épisodes, à en traduire les scènes principales. La naissance et la mort, le commencement et la fin, tels sont les deux motifs qui les attirent surtout, mais plus encore la mort avec les sueurs de l'agonie, le grand cri du Calvaire, et l'apothéose glorieuse de l'envolée hors du sépulcre.

Le dimanche des Rameaux, l'entrée à



LA CÈNE, PAR JOSEPH AUBERT

(Copyright Braun-Clement)

Dans la haute salle du Cénacle, la Pâque juive étant achevée, Jésus institue la Pâque chrétienne, au milieu de ses apôtres qui se lèvent, pleins d'étonnement et d'émotion, tandis que le traître Judas, caché derrière un pilier, dissimule sa honte et son trouble.

Jérusalem; le vendredi saint, la mise en croix; Pâques, la résurrection.

La nature n'a pas conservé le décor réel, sauf pour le Chemin des Oliviers dont on peut encore refaire les stations. Jérusalem est maintenant une ville encombrée de chapelles; commémoration de marbre, un sanctuaire s'élève à l'endroit même où s'élevait la croix, mais qu'importe? De même que Veronèse a situé *Les Noces de Cana* à Venise, Dubufe place *l'Annonciation* à Capri, les peintres se servent des paysages qu'ils ont sous les yeux, font poser les modèles qu'ils ont; n'a-t-on pas raconté que pour la figure de saint Jean dans *La Cène*, Dagnan-Bouveret copia l'actrice Félicia Mallet aux prunelles glauques, à la physionomie étrange? Tel anarchiste connu a prêté sa ressemblance à des portraits du Christ, comme ce comédien à l'Alfred de Musset du refuge du Théâtre-Français.

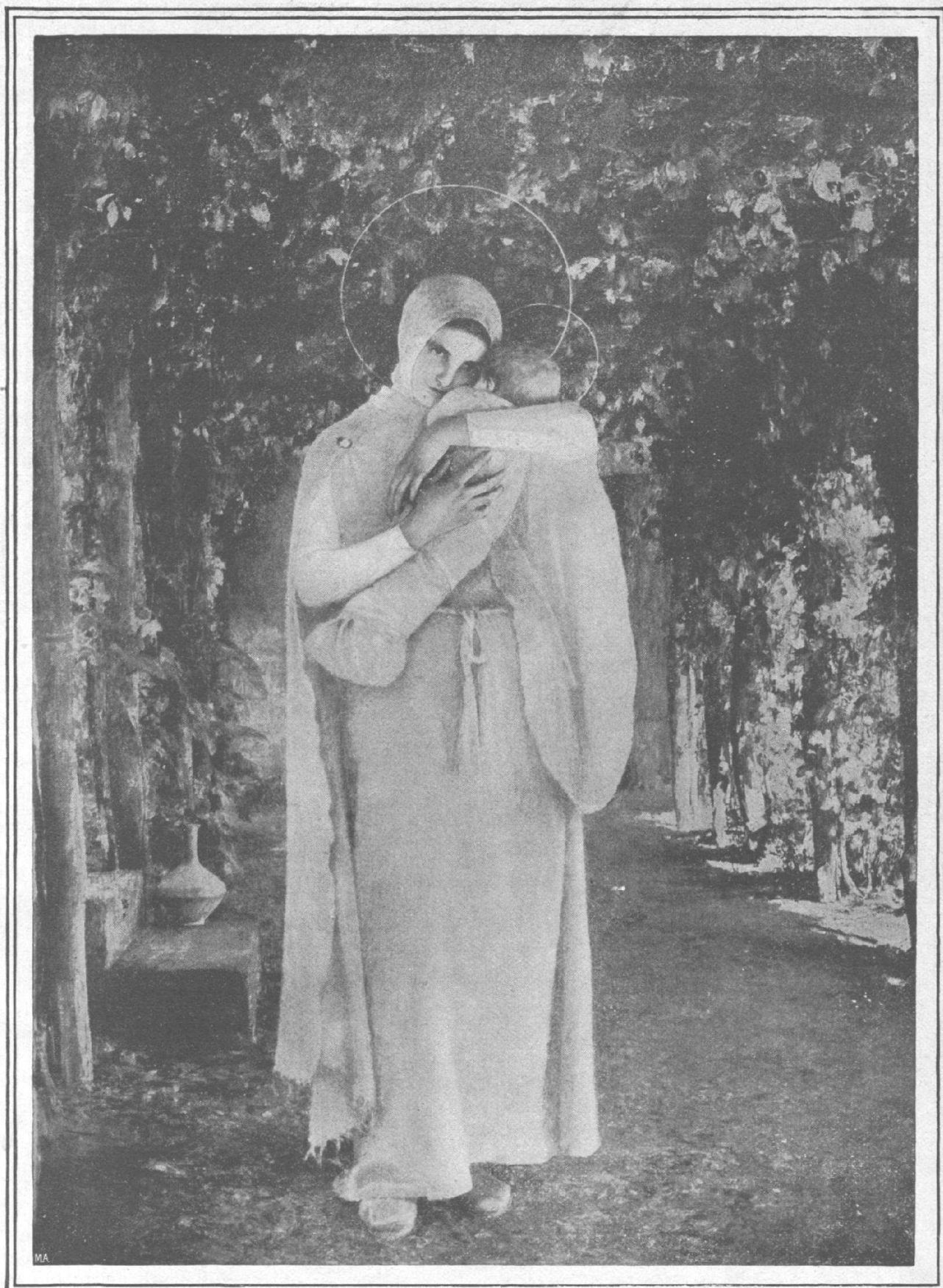
Place Pigalle ou boulevard Montparnasse, au marché des modèles, on trouve à loisir des Pères éternels, des Mater-Dolo-

rosa, des Marie-Magdeleine; ces Italiennes aux grands yeux de malaria sous leurs fichus bariolés seront tout-à-l'heure, à cinq francs la séance, les pleureuses du calvaire et les saintes femmes de la mise au tombeau.

C'EST MOI JUDAS

— Monsieur, ne me dénoncez point, c'est moi Judas! » et le brave homme que j'avais surpris jouant ce rôle de traître dans un atelier, s'excusait; il y avait longtemps qu'il était condamné au personnage haï, il avait commencé chez Hébert, le doyen des peintres actuels, dont le tableau célèbre est au Musée du Luxembourg: la nuit complète, sinistre, une lanterne sourde que tient l'homme éclaire seule la figure de Jésus, et la montre aux soldats. Ce même effet est reproduit dans le tableau de Jean-Paul Laurens sur l'arrestation du duc d'Enghien, — là aussi il s'agit de trahison et de mort.

Scènes de la Vie du Christ



LA MADONE, PAR DAGNAN-BOUVERET

(Copyright Braun-C'ême. t)

Je gagerais, a dit un critique, que M. Dagnan, lorsqu'il a peint cette Madone, avait près de lui une vraie jeune mère penchée sur son enfant et qui, sans s'en douter, lui inspirait doucement un chef-d'œuvre.

— C'est moi, Judas! » il me disait cela d'un ton embarrassé, timide, implorant le secret; sa face correspondait évidemment au nom, avec le regard fuyant, la lèvre amère, le front bas coupé d'une ride; pourtant c'était un brave homme que j'allais voir chez lui, dans une mesure de Vaugirard, popotant avec femme et enfants, intérieur misérable où les trente deniers eussent été les bienvenus.

Avec ses cheveux blonds épandus sur ses épaules, avec ses beaux yeux noyés de larmes, sa gorge secouée de sanglots, la Magdeleine du Golgotha, de Carolus Duran, n'avait aucune honte de sa pose; elle s'en glorifiait même, sachant que cela la mettait en beauté; au passage Stanislas, dans le vaste atelier du futur directeur de l'Académie de France, à Rome, les séances étaient alors curieuses, empreintes tout-à-coup de piété lorsque le maître, délaissant sa palette, s'asseyait à l'orgue, et jouait le prélude de Bach; avec de la musique sacrée, le peintre voulait recréer une ambiance religieuse, qui ennuyait simplement du reste la belle fille ignorante de tout mystère.

Elle eut été plus intéressée sans doute si les hasards de sa profession de modèle l'avaient menée à l'autre bout de Paris, chez Munkaczy; elle aurait pensé alors qu'elle était au théâtre parmi tous ces figu-

rants qui, pour représenter *Le Jugement de Pilate*, se démenaient, criaient, levaient tous en l'air des mains menaçantes et injustes. Cela ressemblait, avant qu'il fut inventé, à une séance de cinématographe. On se rappelle ces immenses tableaux qui

furent exposés ainsi que des dioramas, qui furent promenes en Amérique par des barnums, montrés sous des tentes de foire, avec un tourniquet à l'entrée. C'était une réédition des tournées qui avaient été faites jadis avec *Le Marché aux chevaux*, de Rosa Bonheur, invention ingénieuse de ce M. Gambard qui finit consul d'Espagne à Nice, dont les réceptions étaient une des attractions de la Riviera, et à qui on doit le monument élevé à Fontainebleau à la première femme-peintre qui fut décorée.

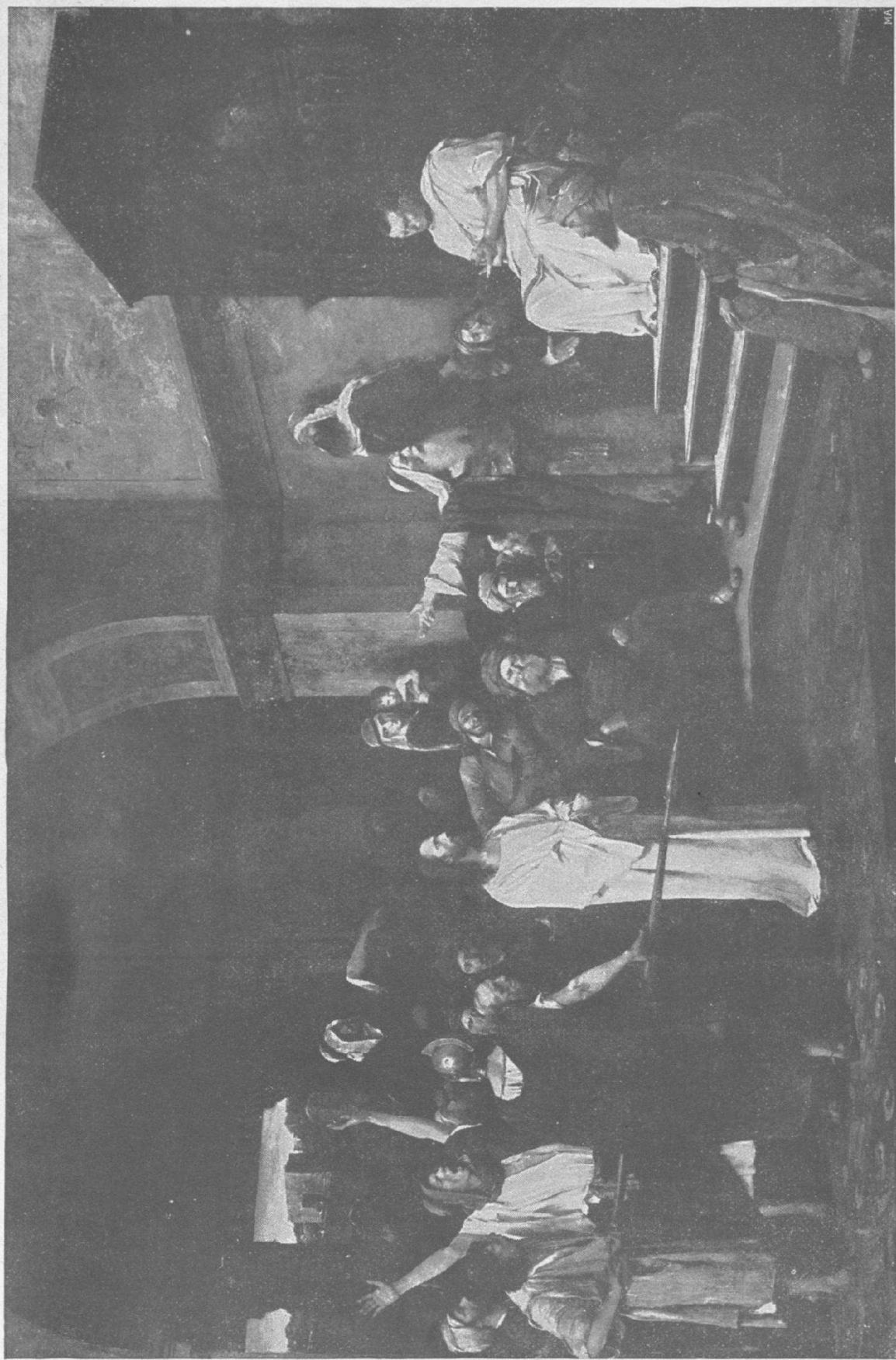
Tissot est le seul qui ait dédaigné les oripeaux d'atelier, les défroques de drames sacrés, il voulut reconstituer exactement l'Histoire, et, pareil à Gustave Flaubert écri-

vant *Salammbô*, il alla travailler sur les lieux mêmes; il s'embarqua pour la Palestine, fit plusieurs fois le voyage, prit les habitants d'aujourd'hui comme modèles, exécuta de l'orientalisme moderne; plus rien de la simplicité antique, c'est le grouillement de foule bariolée que nous racontent les touristes, que nous rapportent les photographes; il y a néanmoins un carac-



(Copyright Braun-Clément)

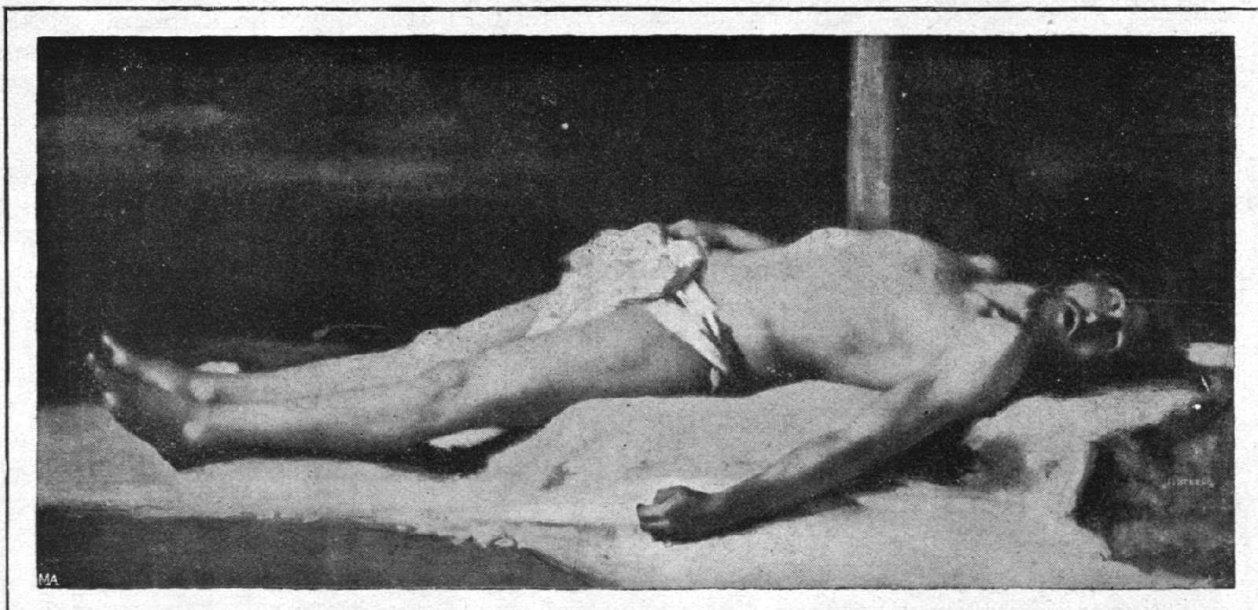
LES SAINTES FEMMES AU TOMBEAU, PAR BOUGUEREAU
Marie, mère de Jacques, Marie-Salomé et Marie-Magdeleine, venues dès le lendemain du sabbat, au lever du soleil, pour embaumer le corps de Jésus, aperçoivent avec effroi, sur la pierre renversée du sépulcre, un ange vêtu de blanc qui les rassure et leur annonce que le Seigneur est ressuscité.



(Cliché Settelmeyer)

LE CHRIST DEVANT PILATE, PAR MUNKACZY

Sourd aux huées de la foule, Jésus regarde avec dignité son juge inquiet, ne cherche pas à discuter les faux témoignages que l'on porte contre lui et dit ces seuls mots : « Oui, je suis le roi des Juifs, mais mon royaume n'est pas de ce monde. »



LE CHRIST AU LINCEUL, PAR HENNER

(Copyright Braun-Clement)

Contrairement à la tradition chrétienne qui place le Christ descendu de la croix sur les genoux de sa mère, le grand peintre Henner fait de ce corps rigide étendu à terre une œuvre des plus saisissantes.

tère de foi, parce que l'artiste était un mystique, adonné aux pratiques du spiritisme, cherchant à pénétrer l'au-delà.

Cette couleur locale, distante de plusieurs siècles est-elle bien nécessaire? L'émotion n'apparaît-elle pas aussi intense dans un *Christ* de Carrière, une *Magdeleine* de Henner, peints tout simplement dans un atelier de Montmartre, avec ces modèles italiens, enveloppés dans des châles de laine, qui viennent des Abruzzes, et posent comme à Rome ces paysans qu'on appelle des Chauchards et des Chauchardes.

Henner, pour la courtisane repentie qu'il a tant de fois représentée, à genoux, les mains jointes, le visage noyé dans son abondante chevelure rousse, se servait d'une fille nommée Maria.

Ses parents tenaient un cabaret en Bretagne; à dix-huit ans elle s'enfuit, prend le train, débarque à Paris, ne connaissant rien ni personne; dans l'hôtel du boulevard de Clichy où elle descend, elle se rencontre avec des modèles, les interroge sur leur métier, décide de faire comme eux, a la chance d'être accueillie par le vieux maître alsacien; l'atelier de la place Pigalle, en face celui de Puvis de Chavannes, fut alors rempli d'une animation insolite; Maria égrenait ses chansons, soulevait des chaises avec ses dents, semblait un joli fauve en liberté, qui eut sauté à

travers les toiles comme à travers des cerceaux; six mois après, Paris avait commencé son œuvre délétère, la paysanne robuste était pâle, amaigrie, les yeux creusés de fièvre, la poitrine secouée par la toux; le peintre, ne la voyant plus venir, murmurait : « Pauvre fille! à l'hôpital, sans doute! »

L A FIN BOURGEOISE D'UNE « MAGDELEINE »

Des années passent: un matin, on frappe à la porte les trois coups espacés, connus des familiers; le père Henner, de son pas lourd dans des chaussons de feutre, va ouvrir et se trouve en présence d'une dame, très élégamment habillée, qui entre comme une qui a l'habitude, parcourt des yeux l'atelier ainsi qu'évoquant des souvenirs, et, avec un rire clair et joyeux, dit :

— Je viens vous demander de faire mon portrait.

— A vous?

— Mais oui, seulement, cette fois je poserai avec des robes à moi, je ne veux pas qu'on me reconnaisse...

Maria (car c'était elle) avait été épousée par un riche seigneur italien, qui voulait posséder d'elle un portrait par un peintre célèbre; il ne savait pas qu'il en existait déjà beaucoup!

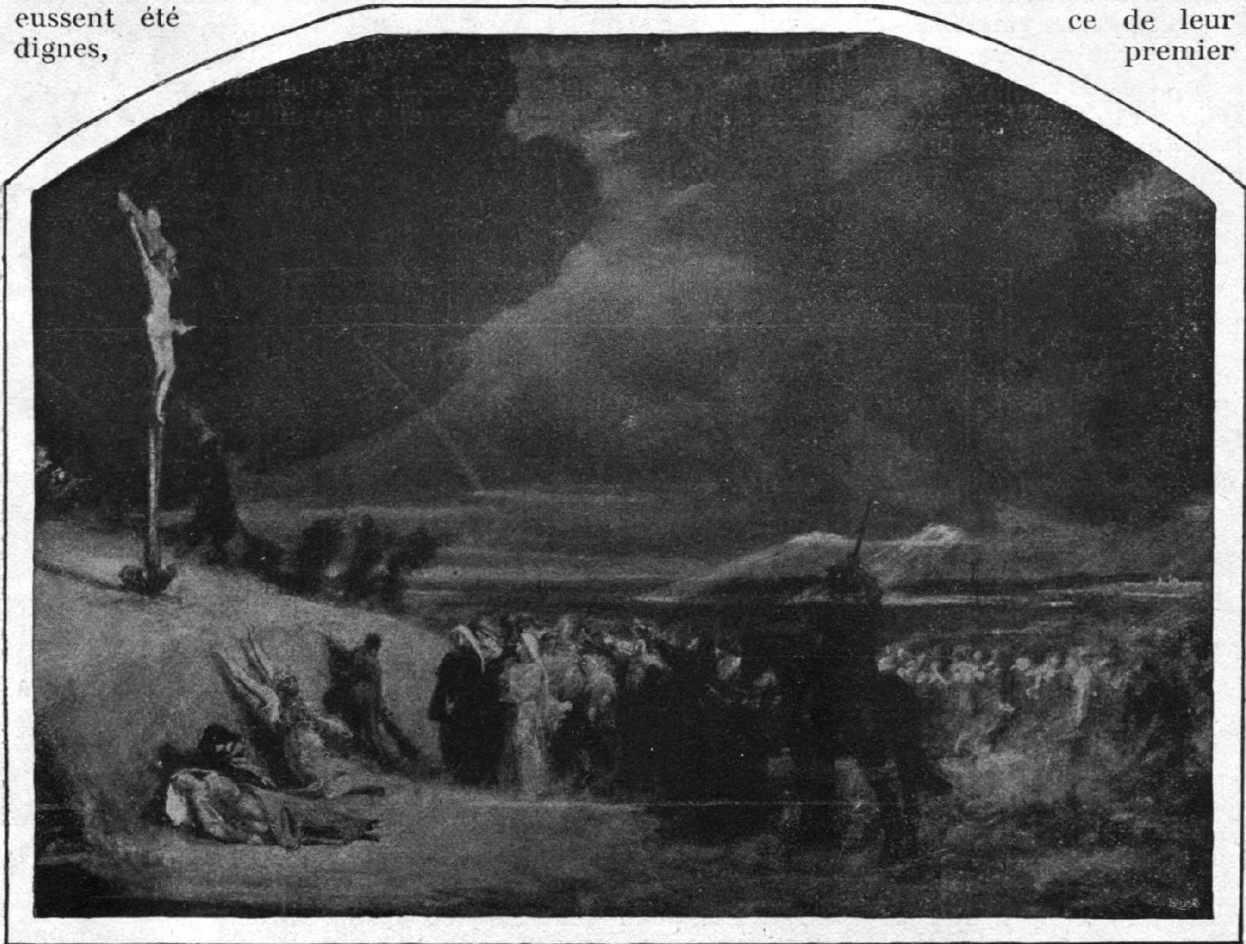
Il n'y a plus de nos jours d'artistes spécialement religieux; les peintres, faisant tout ce qui concerne leur état, traitent les sujets de piété avec la même aisance que les autres, non pas sous les injonctions de l'inspiration, mais pour satisfaire aux commandes; il n'en fut pas de même des Overbeck, par exemple, ces Allemands d'il y a soixante ans, qui, mettant leur existence en harmonie avec leurs occupations, menaient une vie claustrale, et qu'on appelait *les Nazaréens*; ils eussent été dignes,

— Vous sculptez le bois, alors retournez donc avec ceux qui font la même chose que vous en se servant des mêmes matières.

Et le pauvre ambitieux fut à tout jamais incorporé aux charrons.

Il était néanmoins moins à plaindre que les peintres religieux qui, après la Réforme, se trouvèrent sans ouvrage et durent chercher un autre moyen de vivre, devinrent pour la plupart cabaretiers ou « messagers de ville », sortes de commissionnaires.

On a connaissance de leur premier



LE GOLGOTHA, PAR CAROLUS DURAN

(Copyright Braun-Clément)

Sous un ciel de nuées et d'orage, les trois croix se dressent; au milieu, Jésus expire avec un grand cri, et la terre tremble, les rochers se fendent, les soldats épouvantés fuient, les femmes se lamentent... Le crime est consommé.

comme les artisans du moyen âge, d'appartenir à une confrérie distincte; on connaît l'histoire de ce sculpteur sur bois qui, mis dans la corporation des charrons, veut en sortir parce qu'il fait des statues pour l'église; il se fait recevoir chez les peintres; ceux-ci sont attaqués en justice par les charrons, et la décision du tribunal est curieuse :

- Que faites-vous de votre état?
- Je fais des saints en bois pour les églises.

métier par ce détail : l'azur et l'or, indispensables aux tableaux d'église, étaient fournis aux artistes par les bourgmestres qui leur faisaient la commande; dans chaque ville les magistrats gardaient en leurs coffres ces matières relativement précieuses et ne les distribuaient qu'au fur et à mesure des besoins; alors parmi les archives se retrouvent ces « bons de commande » avec l'indication de la quantité d'azur et d'or fournie; l'azur servait pour

les ciels, pour les robes des anges, des archanges et des bienheureux, l'or était utilisé pour les nimbes, les auréoles, les ornements, les vases, les calices.

On ne les emploie plus guère aujourd'hui, la peinture religieuse n'a rien gardé du bizantinisme oriental qui charme et éblouit nos yeux dans les mosaïques de Saint-Marc à Venise.

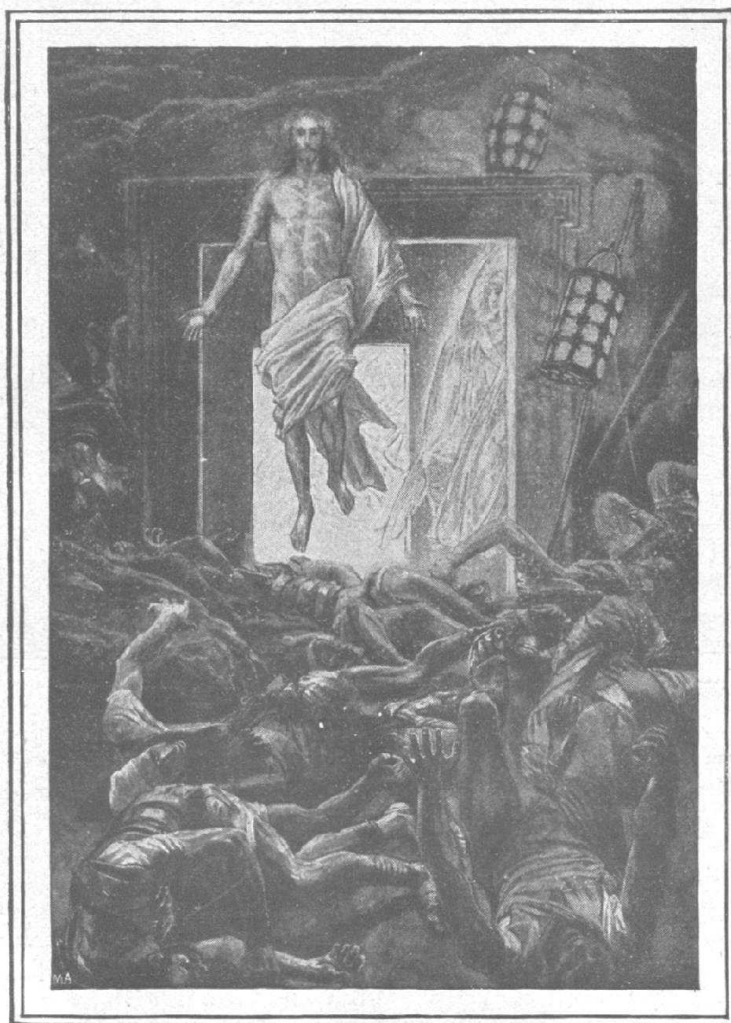
Ne soyons pas, pour nos peintres, aussi sévères que Savonarole s'écriant dans son Carême de 1496 (c'était au temps de Ghirlandajo et de Lippi :) :

« Vous dites, voici Madeleine, voici saint Jean, parce que vous faites peindre dans les églises des figures à la ressemblance de celle-ci et de celui-là... Cela est fort mal et constitue une grave insulte aux choses de Dieu. Vous, peintres, vous agissez mal. Si vous saviez ce qui s'en suit et ce que je

sais, vous ne peindriez plus de la sorte. Vous mettez toutes vanités dans les églises. Croyez-vous que Marie était vêtue comme vous la représentez? Je vous dis qu'elle était vêtue simplement, comme une pauvre femme, et qu'elle faisait à peine voir son visage... Voilà comment le culte divin est profané... »

Que l'œuvre soit signée Uhde, Jean Béraud ou Lhermitte, la figure du Christ, simplifiée, est mêlée à nos modernités paysannes ou mondaines, il apparaît à des hommes de ce temps-ci comme il apparut à ceux de Galilée, sa divinité est faite de simplicité, il est l'Homme vêtu de blancheur, dont la doctrine de charité demeure éternelle, rayonne admirable sur le Monde.

MAURICE GUILLEMOT.



LA RÉSURRECTION, PAR JAMES TISSOT

Le peintre Tissot, qui fit un long séjour en Judée et tout nourri des Livres saints, est le plus réaliste des peintres chrétiens.

(Reproduction autorisée par la Maison Alfred Mame et fils, de Tours.)



ON A PU PATINER PENDANT HUIT JOURS SUR LES LACS DU BOIS DE BOULOGNE

Pour la première fois, depuis plusieurs années, la persistance du froid a permis de patiner sans péril sur les lacs du Bois de Boulogne. Une grande fête,

où tout Paris se rencontra, put même être organisée le 9 février. Patineurs et... photographes ont pu s'en donner à cœur joie.



TOILETTE DE VISITES. — Toilette de velours pain brûlé. Jupe demilongue tout unie, boléro court à manches formant volants reposant sur une blouse de dentelle.



CHAPEAU DU MATIN. — Canotier de paille verte posé légèrement sur le côté et garni d'un faisain naturel entier. Les belles plumes de la queue descendent jusque sur les épaules. Grand voile de tulle à pois marron clair.



CHAPEAU DU SOIR. — Chapeau Niniche en crin bleu pastel très pâle, garni de velours bleu Nattier et de roses souffrées de tons mélangés. Peut se porter avec la robe dont nous donnons l'ensemble à droite.



TOILETTE DE PROMENADE. — Toilette de drap gris cendre. Jupe formant tunique ouverte sur une seconde jupe en pékiné de deux gris. Corsage formant châle.

(Cl. Henri Manuel.)



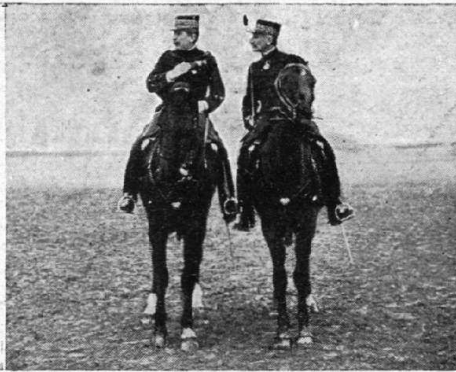
Les plus jeunes enfants de l'Empereur d'Allemagne, le PRINCE JOACHIM et la PRINCESSE VICTORIA, dont il était intéressant de donner la dernière photographie en même temps que celle de leurs frères (voir notre memento « Armée et Marine » au verso de cette page.



Le 9 février, M^{lle} MARGUERITE THOMSON, fille aînée du ministre de la Marine, a épousé le D^r Gustave Roussy, fils d'un industriel suisse. Arrivée à la mairie de Neuilly où la jeune mariée avait comme témoins M. Fallières, président de la République et M. Emile Loubet, président d'hier.



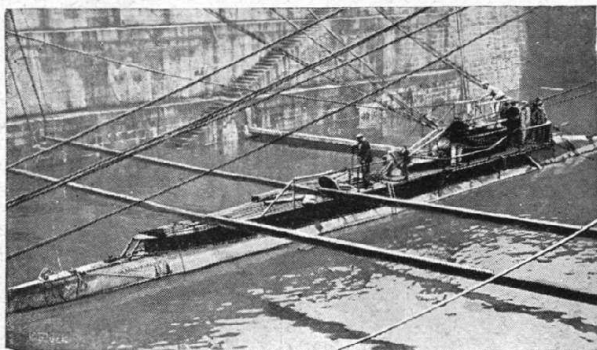
LE GÉNÉRAL DALSTEIN gouverneur militaire de Paris donnant l'accolade à un nouveau décoré, à l'issue de la revue de Vincennes, (23 janvier), qui comprenait la Légion de la garde républicaine, le 26^e bataillon de chasseurs, la 10^e division d'inf., la 19^e brigade d'artillerie et des bataillons de zouaves.



LE MINISTRE DE LA GUERRE ET LE GÉNÉRAL PERCIN à la revue d'Issy (22 janvier). Toutes les troupes (6^e et 7^e divisions d'infanterie, 2^e brigade de cuirassiers et artillerie à cheval de la 1^{re} division de cavalerie) étaient en tenue de campagne, et ont défilé avec un bel entrain, très applaudi.



LE GÉNÉRAL SALETTA, le nouveau chef d'état-major italien, stratège de premier ordre, écrivain militaire (études en particulier sur les fortifications) et ami intime du roi Victor-Emmanuel. Il s'est beaucoup occupé des positions fortifiées de la frontière autrichienne.



LE RENFLOUEMENT DE L'ALGÉRIEN. — Le sous-marin l'Algérien avait, une nuit, par suite de la mauvaise fermeture d'une cloison, disparu au fond du bassin de Cherbourg. A partir du 16 les opérations de renfouement ont été exécutées, avec succès, sous la direction du contre-amiral Marin d'Arbel.



A l'imitation de la France et de nos troupes sénégalaises formées exclusivement d'indigènes, l'Allemagne, qui de plus en plus a le souci de fortifier ses colonies, vient de créer dans ses possessions de l'Afrique australe un CORPS D'INFANTRIE NOIRE.

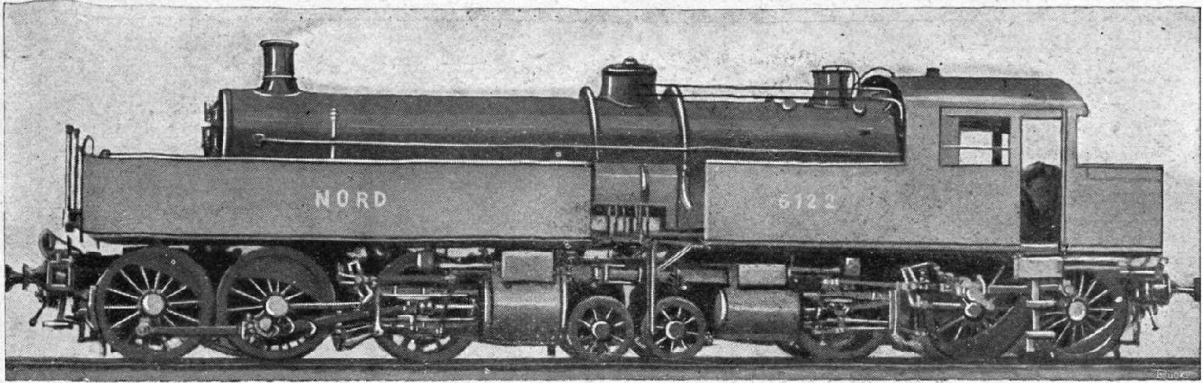


L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE ACCOMPAGNÉ DE CINQ DE SES FILS, photographie instantanée prise le 27 janvier, jour du 48^e anniversaire de Guillaume II. L'Empereur ayant quitté le palais impérial se rend

à l'Arsenal donner le mot d'ordre. A sa gauche, le kronprinz (24 ans), et les princes Frédéric (23 ans), Adalbert, lieutenant de vaisseau (22 ans), Auguste-Willhelm (19 ans) et Oscar (17 ans).

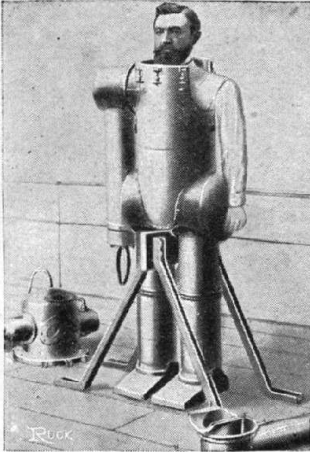
Le 36^e anniversaire du combat de Buzenval a été fêté (20 janvier) par la Ligue des Patriotes. P. Déroulède, qui y assistait, a prononcé un éloquent discours ;

il publie, d'autre part (15 janvier), 1870, Feuilles de route, qui vaut d'être signalé à cette place. Discours patriotique du gén. Picquart, à Angers (3 fév.).



LA NOUVELLE LOCOMOTIVE MONSTRE construite par la Compagnie du Nord, mesure 16 m. 186 de longueur entre les tampons; son poids, en ordre de marche, atteint le chiffre de 105.430 kilogrammes. Chacun des mécanismes, avant et arrière, commande trois paires de roues accouplées, tandis qu'au centre, le truc porteur articulé, ou « bogie » repose sur quatre roues; cela donne un ensemble de seize roues, motrices ou

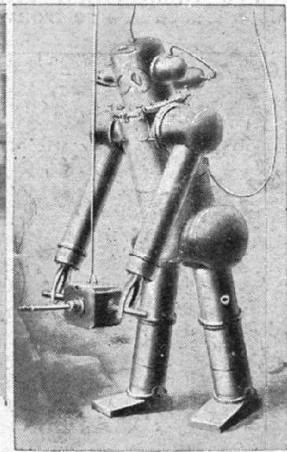
porteuses. Cette machine Compound est du type « machine-tender », c'est-à-dire qu'elle porte elle-même ses approvisionnements d'eau et de combustible. On a pu aménager, en effet, grâce à sa longueur exceptionnelle, de vastes caisses qui peuvent contenir 5.000 kilos de charbon et 12.800 litres d'eau. C'est la plus puissante locomotive qui existe actuellement en Europe, va l'employer pour la traction des trains de houille.



L'INGÉNIEUR PLUHVV dans le nouveau scaphandre qu'il vient d'inventer permettant de descendre à 150 m. sous l'eau, — en progrès sur les appareils actuels avec lesquels on peut s'aventurer à 30 m.



LA BANQUE DU JOUR ET DE LA NUIT. — New-York vient de trouver un moyen de permettre aux théâtres, hôtels, restaurants..., etc., de mettre en sûreté la recette de la soirée et de la nuit. Un automobile spécial, renfermant un coffre-fort en acier au manganèse visite les établissements de nuit; et l'argent passe des mains du caissier entre celles d'un messenger armé jusqu'aux dents qui place le dépôt dans un coffre qui ne peut être ouvert que par le caissier principal de la Banque à l'arrivée.



Le NOUVEAU SCAPHANDRE se compose de pièces d'acier articulées soumisses au préalable à une série d'essais qui en assurent la solidité et le bon fonctionnement. Photogr. de l'appareil complet.



Le 15 février, inauguration au Grand Palais de la 5^e FOIRE DE PARIS, imaginée par M. Lépine, préfet de police et où se trouvent heureusement réunis tous les petits fabricants parisiens si ingénieux. Re-

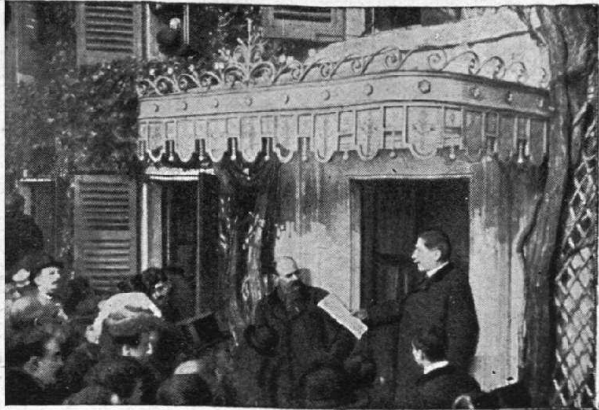
marqués les poupées automatiques, les verres gravés modernes, les classeurs sans fin dans l'étalage de la carte postale, la petite Bibliothèque *Je sais tout*, etc., et l'annexe consacrée au mobilier à bon marché.

Du 8 au 15 février. — Aux serres de la Ville de Paris, expositions des pétrins mécaniques. Remarqués : le Sans-Rival, la Viennara, le second-aide ou

pétrin souffleur. On pouvait voir aussi, dans le même stand, plusieurs modèles d'intéressants moteurs à gaz et à pétrole.



LA MARQUISE DE CASTELLANE, fondatrice de l'Association Catholique pour la protection de la jeune fille, entourée de quelques-unes de ses protégées, de toutes les provinces. Une foule de bonnes œuvres, l'Aiguille dans la Famille, par exemple (M^{lle} Marmier, présidente), se rattachent à cette association dont la « maison d'accueil » se trouve rue de Sèvres.



Le 20 janvier, au pèlerinage annuel aux Jardies, remis à cause de l'inclémence de la température, le général PICQUART, devant les fidèles de Gambetta, prononce un éloge applaudi des vertus patriotiques du fameux tribun. Autres discours de M. Marcellin Pellet, de M. Pantz et de M. Autrand, préfet de Seine-et-Oise.



M. DANIEL OSIRIS, le célèbre philanthrope, est mort le 4 février, à quatre-vingt-deux ans. Par testament, il lègue 25 millions à l'Institut Pasteur. Cette dernière photographie le représente près d'une copie en bronze du Moïse, de Michel-Ange dont une réplique surmonte le tombeau où M^{me} Osiris repose depuis 1855.



Le 6 février, le roi et la reine d'Angleterre ont accepté de déjeuner à l'ÉLYSÉE. Les ministres seuls et quelques ambassadeurs avaient été conviés. Aucun toast n'a été prononcé. Notre photographie représente le roi Edouard VII descendant de voiture, à midi, devant le perron de l'Elysée.

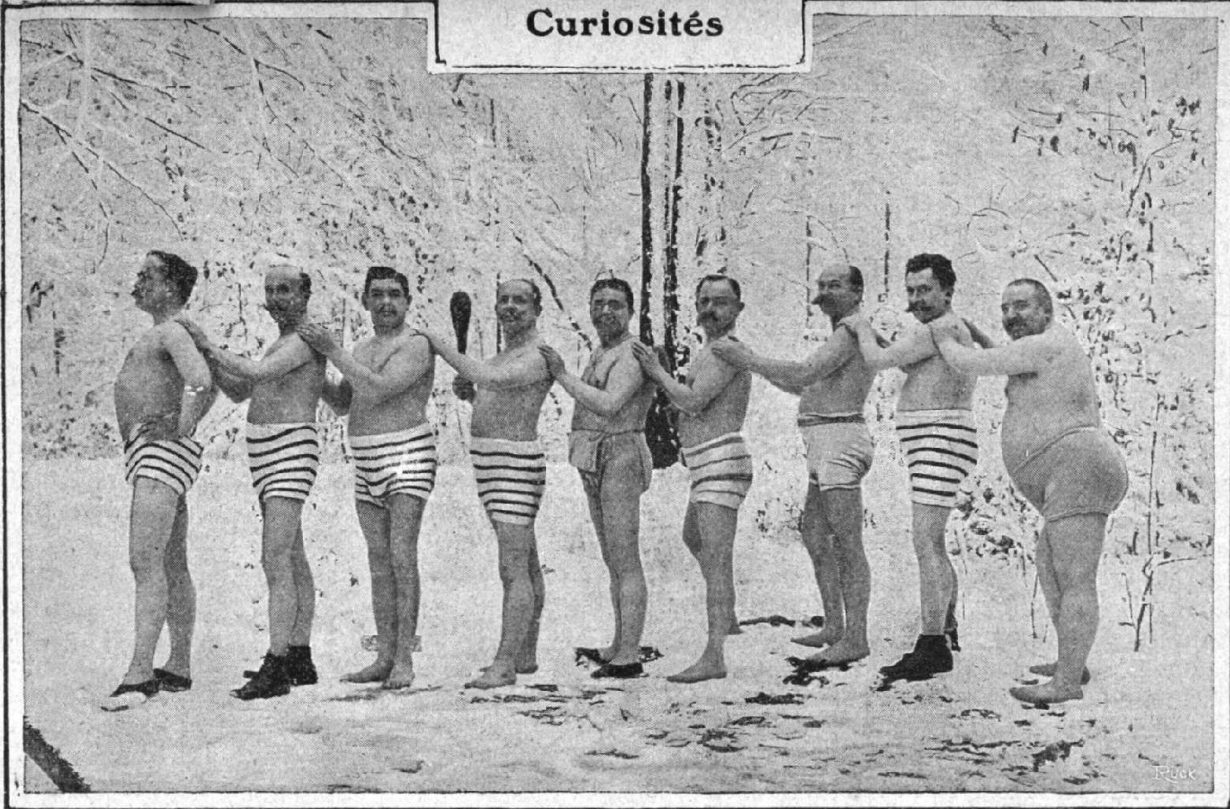


M^{lle} GEORGETTE JUTEAU, reine des reines de 1907, fêtée le jour de son élection (2 février) par les organisateurs de la fête et les élus de Paris. On aperçoit, de gauche à droite, M. Marguery, M. Ranson, président du Conseil général de la Seine, M. Brézillon et M. Maurice Barrès, député de Paris.



Le 20 janvier, M. Clémenceau ayant fermé la Bourse du travail et interdit la grande manifestation projetée du Repos hebdomadaire, la troupe de Paris repousse la foule. Le 25, M^{me} Chatel, femme d'un restaurateur du boulevard Magenta, meurt victime d'une émotion ressentie le 20 janvier.

Curiosités



COMME AU BORD DE LA MER !

N'est-il point pittoresque et original au point d'apparaître paradoxal, ce traitement à outrance du plein air par tous les temps? Bravant le vent et les frimas, ces étranges baigneurs se laissent caresser par la lumière blanche réfléchie sur la neige, qui les pénètre et les tonifie.

LE SOLEIL GUÉRISSEUR

On a beaucoup parlé depuis quelques mois de cures merveilleuses obtenues par la seule application de la lumière. Des laboratoires se sont fondés où l'on traite ainsi de nombreux malades. A l'étranger, de véritables petites stations thermales furent édifiées où les gens débiles viennent faire des Cures de Lumière. Cette médication étrange est-elle un simple amusement ou s'appuie-t-elle sur des vérités scientifiques? Les lecteurs de *Je sais tout* vont le savoir. 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀



On a, depuis des années, dépeint la mine pâle, la face amaigrie, l'allure souffreteuse, de ces employés qui travaillent tout le jour dans des locaux obscurs, éclairés du matin au soir par la lumière des becs de gaz.

Pendant longtemps, on a cru que, seul, le manque d'air leur donnait cet aspect pitoyable.

Il leur manque aussi cette chose immense et très simple pourtant, cette chose qui appartient à tous les hommes, comme à tous les êtres vivants : la lumière.

En effet, la lumière a, sur le développement des êtres, aussi bien que sur celui des plantes, une influence considérable. Placez une salade dans une cave, elle perdra bien vite sa couleur verte, pour prendre une teinte uniformément laiteuse.

Dans la nature, bêtes et gens, plantes les plus simples ou les plus compliquées, vont d'instinct vers la lumière. Pour l'homme et les animaux supérieurs, on peut admettre qu'il n'y ait là qu'un goût, une préférence assez compréhensible, en somme. Mais pour les animaux les plus rudimentaires, il ne saurait en être de même, et

surtout pour les végétaux dont l'intelligence est bien problématique.

Cependant, ce phénomène est connu, des grands Soleils, orgueil de nos jardins, qui, d'un mouvement méthodique, suivent la course du soleil, du vrai, du frère géant, et laissent retomber leurs pétales à la nuit close, pour les redresser fièrement à l'aurore.

Sans s'arrêter à ce cas un peu exceptionnel, il suffit d'observer une plante d'appartement pour se rendre compte d'un phénomène singulier : si l'on place dans une chambre un palmier, on s'aperçoit au bout de peu de temps que les feuilles ont une tendance très nette à s'incliner du côté de la fenêtre, et si l'on n'y prend garde, au bout de quelques jours, l'arbuste entier, cessant de monter verticalement, s'incline, s'incurve, s'offrant tout entier à la lumière bienfaisante.

Ce ne sont là que des constatations très simples, si simples qu'on n'y prêta guère d'importance depuis le premier qui les fit. On considérait le soleil et la bonne lumière qu'il verse sur le monde, comme des compagnons aimables : Ce n'est qu'en ces dernières années, qu'en y regardant de plus près, on s'est aperçu de cette chose assez étrange à la vérité, que « la lumière solaire — ce sont les propres expressions du professeur Duclaux — est l'agent d'assainissement à la fois le plus universel, le plus économique et le plus actif, auquel puisse avoir recours l'hygiène publique ou privée ».

Un savant de la valeur de Duclaux n'émet pas en notre siècle de recherches scientifiques, une pareille opinion, sans l'appuyer sur des faits précis, et voici où les choses deviennent tout à fait surprenantes : Le soleil est un grand, on peut dire, le plus grand tueur de microbes !

On a fait, pour arriver à cette conclusion, mille expériences dont on a varié les formes à l'infini : toutes ont donné des résultats identiques. *Dans tous les milieux où il pénètre*, le soleil promène son faisceau de lumière sur les bactéries, comme une ménagère promène son plumeau sur la poussière des meubles et des murs.

Voici, à ce sujet, une expérience frappante qui fut faite dans le lac de Starnberg, près de Munich :

Des boîtes ensemencées de cultures microbiennes sur gélatine, descendues au fond du lac, furent isolées à travers la couche d'eau pendant quatre heures et demie par une belle journée de septembre.

Examinées ensuite, on put constater que la stérilisation — c'est-à-dire la destruction de tous les organismes vivants, — était complète jusqu'à 1^m, 60, et s'exerçait encore partiellement jusqu'à trois mètres !

Et pourtant, l'eau du lac agitée constamment en ce point par un service de bateaux à vapeur, était assez trouble, et par conséquent opposait un obstacle à la pénétration de la lumière.

Donc, stérilisation de l'air, de la surface du sol, des eaux des lacs et des fleuves, tel est le rôle de la lumière aidée par l'oxygène de l'air.

C'est à la suite de multiples expériences du même ordre qu'en 1898 un médecin de Paris, le docteur Chatelain, fit ses premiers essais de photothérapie (traitement par la lumière). D'autres savants déjà, et des plus illustres, avaient consigné dans leurs travaux l'impression de bien-être que nous ressentons lorsque le soleil reparait après avoir été caché une partie de la journée, et l'agitation que présentent alors tous les êtres vivants, agitation qu'il faut attribuer simplement à l'action des rayons chimiques.

L'ARSENAL PHARMACEUTIQUE DU SOLEIL

En 1900, Flammarion se livrait à une expérience qui devait faire faire un pas décisif au traitement par la lumière.

Il exposait dans de petites guérites en verre, de couleurs différentes, à la lumière du soleil, différents échantillons d'une même plante, et chacune de ces plantes subissait nettement une influence spéciale : l'une changeant d'aspect, l'autre dépérissant, celle-là poussant plus rapidement..., etc...

Il était hors de doute que la lumière, traversant les guérites peintes différemment agissait différemment sur les plantes. Ce n'était plus la simple lumière qui entraînait en jeu, mais *la couleur* de cette lumière ! C'était le début de ce qu'on appela dans la suite la *chromophotothérapie* (traitement par la lumière colorée), et les observations devinrent tout à fait extraordinaires.

On put se rendre compte, et d'indiscutable façon, que *la lumière bleue* produisait sur les tissus vivants une action calmante, si nette qu'on put insensibiliser, grâce à elle seule, des malades, et pratiquer sur des patients plongés dans des bains de lumière bleue, de petites opérations, telles que extraction de dent, sans provoquer plus de



UN ORCHESTRE PEU BANAL

Pour charmer les longues heures de la cure de lumière, les « baigneurs » se livrent à d'innocentes distractions que la simplicité de leur costume rend pittoresques à voir : telle cette fanfare inattendue qui ne rappelle que de très loin celles de nos petites villes!

douleur qu'en faisant au préalable une injection de cocaïne!

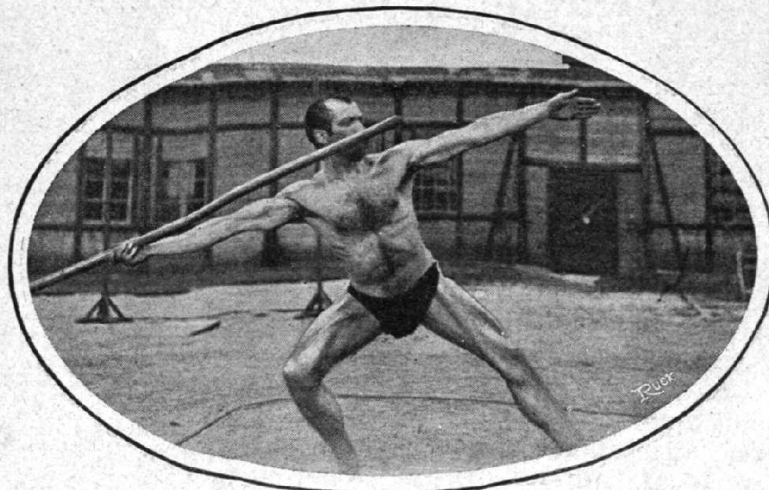
La lumière verte n'a peut-être pas une action aussi décisive, mais son application calme les démangeaisons, les chatouillements.

La lumière rouge, la lumière sanglante des laboratoires photographiques, est antiseptique. Elle aide, facilite la cicatrisation des plaies. Du reste, dès la plus haute antiquité, les Japonais, — comment l'avaient-ils découvert?... —

soignaient les varioleux en les mettant dans des pièces où la lumière n'arrivait que tamisée par des étoffes rouges, et, de nos jours, bien des médecins emploient avec

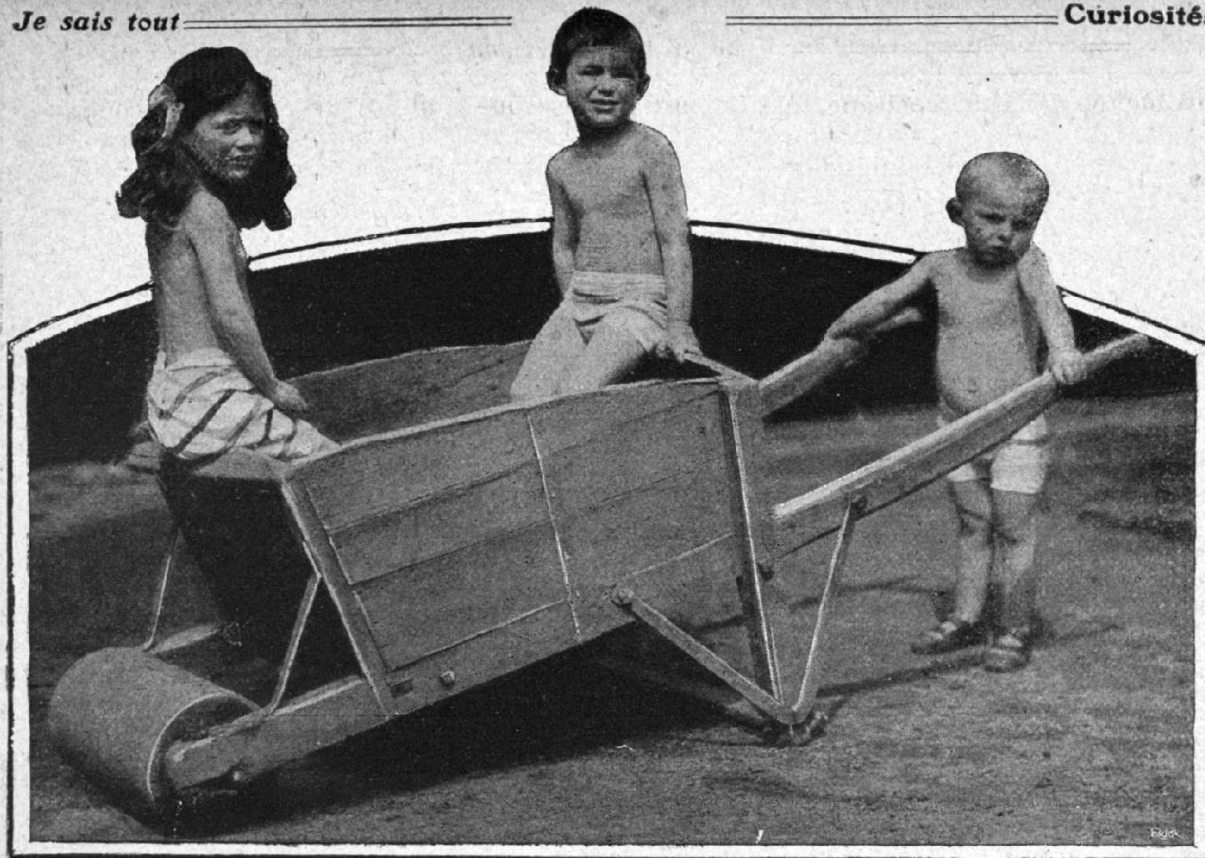
succès cette méthode pour des malades de ce genre. Les Chinois, eux aussi, pratiquaient cette médication en un temps où ils étaient les hommes les plus civilisés du monde connu.

La lumière violette arrête le développement des plantes, — ce qui est regrettable, — mais calme les in-



L'EXERCICE DU JAVELOT

L'exercice physique est le complément nécessaire du traitement. L'exercice raisonné assouplit les muscles que la lumière revivifie.



EN PLEIN AIR

Les petits enfants s'habituent vite à la cure de lumière. Elle n'interrompt pas leurs ébats et leurs jeux, au contraire, et, débarrassés des costumes qui les gênent, ils courent tout à leur aise sur le sable chaud.

flammations, ce qui est beaucoup mieux.

La lumière jaune, enfin, qui est la vraie lumière, possède à un degré moindre les qualités de ces diverses lumières, mais les possède toutes. Il est bien entendu que ces lumières ne sont pas les éléments de décomposition de la lumière solaire par le prisme : ce sont des lumières colorées, tout simplement.

S'appuyant sur ces données scientifiques, établies grâce à des recherches multiples et à des expériences rigoureuses, on est sorti du laboratoire pour entrer dans la pratique. On s'est dit, et avec une certaine raison, que l'homme ne pouvait que bien se trouver d'un contact fréquent et méthodique avec la lumière : c'est ainsi que naquirent les *Bains de Lumière*, et bientôt, si l'on peut ainsi s'exprimer, de véritables stations balnéaires, où l'on ne buvait pas d'eau, où nulle source ne laissait couler son onde fraîche, où seul le soleil se répandait librement, largement, sur les organismes fatigués.

Tout d'abord, ces cures de lumière furent réservées aux enfants. Peu après, les adultes les essayèrent eux aussi. Le traitement en lui-même est simple, le costume

est rudimentaire, et peu coûteux : il se compose d'une écharpe enroulée autour des reins, ou du classique caleçon de bain. Tout le reste du corps est nu, exposé aux rayons du soleil. Dès que le jour se lève, les « baigneurs » se mettent en route. Ils vont et viennent, vêtus plus que sommairement. Ils marchent, puis s'arrêtent, s'étendent quand le soleil monte au-dessus de l'horizon, imitant les lézards, qui, par les jours d'été demeurent sur les vieux murs, à demi-assoupis dans la chaleur du Midi.

Au début, on éprouve une certaine gêne. La peau habituée à ne ressentir que très indirectement la caresse de la lumière, s'irrite, et devient rouge, cassante. Puis, l'accoutumance arrive, rapidement. Le corps se fait à cette vie nouvelle qui n'est, en somme, qu'un retour à l'état primitif, à ces temps lointains où l'homme n'éprouvait pas le besoin de voiler sa nudité.

Ceci est le bain de soleil, le bain chaud en quelque sorte. Certains ont préconisé le bain d'air froid, de lumière froide. Il faut convenir que cette seconde sorte de cure est moins agréable que la première et qu'elle offre même certains dangers : se

promener dans un costume aussi primitif, par des températures de -4 ou -5 degrés, et davantage, constitue un sport que bien des gens hésitent, et non sans raison, à pratiquer. Mais ce n'est là que l'exagération d'une méthode qui, pratiquée sagement, peut avoir de bons résultats, d'autant qu'à la cure de lumière, s'ajoute la cure d'air, et que, l'homme respirant par la peau

presque autant que par les poumons, l'offrir nu à la caresse de la brise tiède, c'est en somme le faire respirer deux fois plus.

Aussi bien, n'est-ce pas dans ces traitements quelques peu fantaisistes qu'il convient de chercher des résultats précis. On a su de tous temps que les petits Arabes qui courent demi-nus sur les routes deviennent des hommes admirablement bâtis et résistants. Ce qu'on ne savait pas, et ce qui fut la conséquence directe des travaux scientifiques, c'est que certaines affections ayant résisté à tous les traitements sont vaincues par ce médicament étrange : la lumière. Il ne s'agit plus ici de



DOUCHE ÉCOSSAISE

D'un genre bien nouveau, cette douche à l'arrosoir, véritable douche écossaise qui après le bain de lumière chaude, vient fouetter le corps de son jet glacé. On arrose l'enfant pour qu'il pousse, comme un rosier pensant!

fantaisies de plein air, mais de cures réglementées, ordonnées : cures obtenues tantôt par la lumière pure naturelle, et cures obtenues par la lumière artificielle des lampes à arc.

Là encore, on traite de différentes manières, tantôt par la lumière chaude, tantôt par la lumière froide, cette dernière s'obtenant en interposant entre la lampe à arc et le patient une lentille de cristal refroidie artificiellement.

Dans ces deux cas, le malade n'évolue plus librement : Il est enfermé dans une cage de verre — tout comme l'étaient les petites plantes de M. Flammarton. Seule, la tête est libre. — Assis sur un tabouret, le patient exposé à la lumière froide ou chaude de la lampe à arc, demeure immobile pendant un temps déterminé. Ce traitement est entouré de toutes les précautions nécessaires, il est parfois couronné de succès, mais s'il s'agit d'affections générales, sa durée peut être fort longue. Il semble, dans ces cas principalement, que l'élément chaleur agit autant que l'élément lumière pour faciliter la guérison.

Le traitement lumineux artificiel a sur le traitement à la lumière libre, l'avantage de pouvoir être mesuré, dosé, en quelque sorte : La lumière est en effet une capricieuse, et il n'est pas d'exemple plus frappant de ce caprice que les coups de soleil attrapés par les explorateurs dans les mers polaires, accident relativement fréquent et

dont Nordenskiöld a vu de nombreux exemples au Groënland.

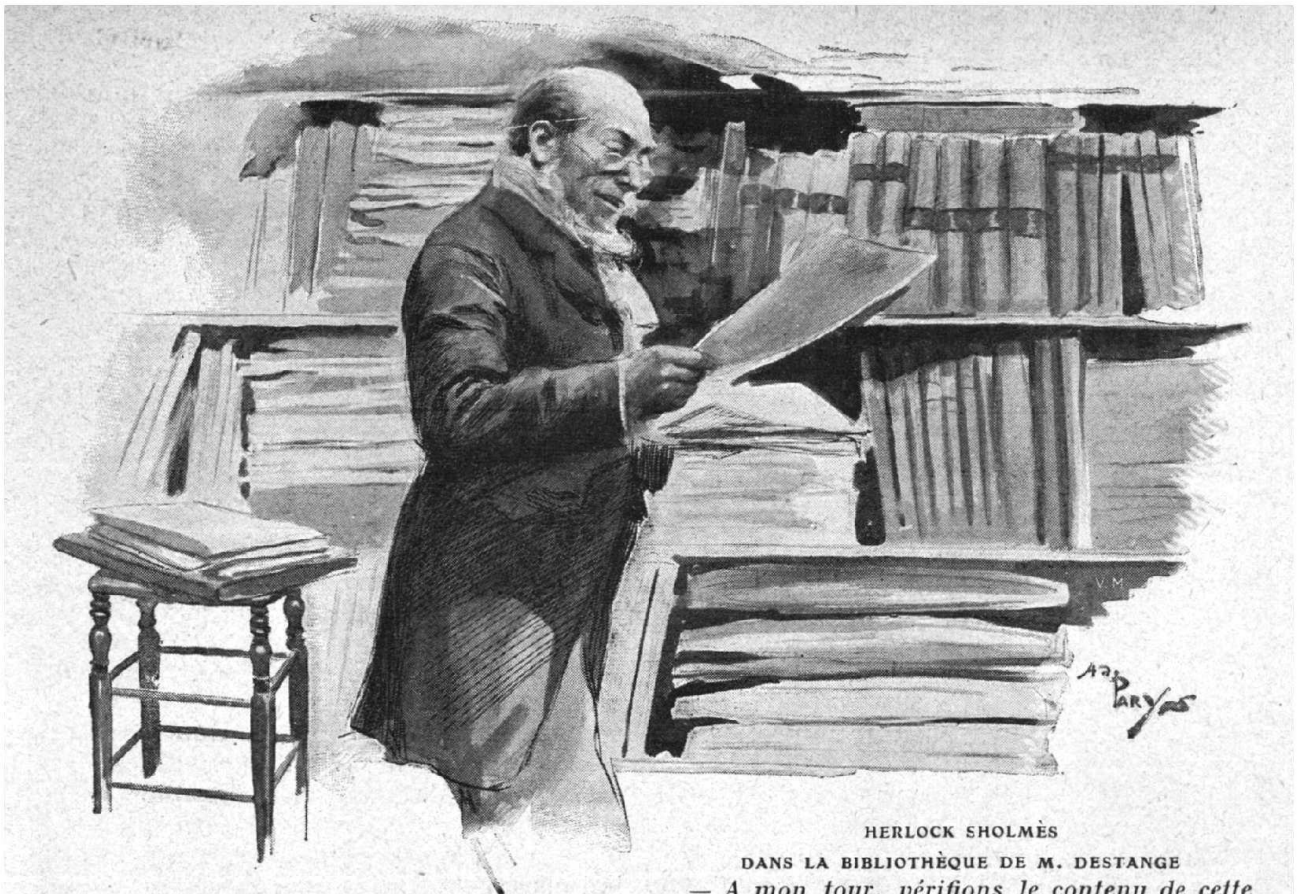
Pourtant, même entre les mains de l'homme, même en laboratoire, même artificielle, la lumière se plaît à déjouer les plus savants calculs, et Charcot citait le cas de deux chimistes qui, ayant expérimenté une pile de Bunsen de 120 éléments furent atteints *d'un coup de soleil électrique* !

Mais il est bon et juste d'ajouter que dans certaines affections, le traitement, par la lumière a donné des résultats. Aussitôt, on a voulu faire du bain de lumière la panacée universelle. Les Américains, qui se sont emparés de ce traitement ont tout guéri grâce à lui ! Ils l'affirmaient, du moins. Les rhumatismes, les névralgies, l'obésité, l'anémie, l'épuisement nerveux, rien ne résistait à l'action victorieuse de la lumière. Bien plus, on a prétendu guérir ainsi la tuberculose pulmonaire. Il a fallu en rabattre et aujourd'hui, la photothérapie est jugée selon ses seuls mérites. — En effet, de quelques résultats à préconiser les saisons dans les stations de lumière, il y a assez loin. On ne saurait cependant critiquer d'une façon absolue un traitement qui, pratiqué dans un climat tempéré, n'a d'autre inconvénient que de ramener l'homme à un costume quelque peu primitif. A bien regarder, les peuplades sauvages qui, à défaut de science, ont leur instinct, ne font pas autrement et ne s'en portent pas plus mal...



SUR LES PLANCHES

Le soleil est si fort que les petits restent sous les verandas, les fenêtres ouvertes, protégés par de grands chapeaux de paille, et jouent bien sagement.



HERLOCK SHOLMÈS

DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE M. DESTANGE

— A mon tour, vérifions le contenu de cette armoire... C'est bien cela... les anciens papiers de l'architecte, dossiers, devis, registres, livres de comptabilité. (Page 280, col. 2.)

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin ⁽¹⁾
par Maurice LEBLANC

LA DAME BLONDE

V. — UN ENLÈVEMENT

HERLOCK Sholmès ne broncha pas. Protester? Accuser ces deux hommes? C'était inutile. A moins de preuves qu'il n'avait point, et qu'il ne voulait pas perdre son temps à chercher, personne ne le croirait.

Tout crispé, les poings serrés, il ne songeait qu'à ne pas trahir, devant Ganimard

trionphant, sa rage et sa déception. Il salua respectueusement les frères Leroux, soutiens de la Société, et se retira.

Dans le vestibule il fit un crochet vers une petite porte basse et ramassa une menue perle de jais qui tachait la blancheur d'une dalle. Dehors il se retourna et lut, près du n° 40 de la maison, cette inscrip-

(1) RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES
(Nos 6, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 22, 23, 24 et 25)

Avec un talent d'invention qui fait de lui l'égal du grand romancier anglais, Conan Doyle, Maurice Leblanc a narré dans *Je sais tout la*

« Vie extraordinaire d'Arsène Lupin », cet escroc de marque dont les audacieuses aventures ont émerveillé des centaines de milliers de lecteurs.

Published on 15 march 1907. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on march 1905 by Pierre Lafitte.

tion : « Lucien Destange, architecte, 1877 ». Même inscription au n° 42.

— Toujours la double issue, pensa-t-il. Comment n'y ai-je pas songé? J'aurais dû rester avec les deux agents cette nuit.

Il dit à ces hommes :

— Deux personnes sont sorties par cette porte pendant mon absence, n'est-ce pas?

Et il désignait la porte de la maison voisine.

— Oui, un monsieur et une dame.

Il prit le bras de l'inspecteur principal, et l'entraînant :

— Monsieur Ganimard, vous avez trop ri pour m'en vouloir beaucoup du petit dérangement que je vous ai causé. Maintenant, n'êtes-vous pas d'avis qu'il faut en finir? Nous voici au septième jour. Dans trois jours il est indispensable que je sois à Londres.

— Oh! oh!

— J'y serai, Monsieur, et je vous prie de vous tenir prêt dans la nuit de mercredi à jeudi.

— Pour une expédition du même genre? fit Ganimard, gouailleur.

— Oui, Monsieur, du même genre.

Il le salua et s'en fut prendre un peu de repos dans l'hôtel le plus proche; après quoi, ragaillard, confiant en lui-même, il retourna rue Chalgrin, apprit le nom du propriétaire, M. Harmingeat, et descendit à la cave par la petite porte auprès de laquelle il avait ramassé la perle de jais.

Au bas de l'escalier il en ramassa une autre, de forme identique.

— Je ne me trompais pas, pensa-t-il, c'est par là qu'on communique... Voyons, ma clef passe-partout ouvre-t-elle le caveau réservé au locataire du rez-de-chaussée? Oui... parfait... examinons ces casiers de vin... Oh! oh! voici des places où la poussière a été enlevée... et, par terre, des empreintes de pas... Il faut qu'il y ait un peu d'effacement dans la bande pour qu'on ait négligé d'effacer toutes ces traces. Décidément, ça ne va pas trop mal. J'assiste aux événements... jusqu'à l'heure prochaine où ce sera moi qui les dirigerai.

Un moment après, il redevenait M. Stickmann, aide-bibliothécaire de M. Destange, et toute la journée il travailla, mais à sa manière, sans perdre de vue le but qu'il se proposait, épiant, furetant, écoutant, se renseignant.

Au dîner, le domestique annonça que M. Maxime Bermond attendait au grand salon avec Mademoiselle. Sholmès dit à M. Destange :

— Je reste encore quelques minutes..., j'ai presque fini ce rayon.

— Si je ne vous revois pas après le dîner, à demain, répliqua M. Destange.

— « Si je ne vous revois pas... » conclut Herlock, ça signifie que l'on reviendra ici. En tous cas, j'ai du temps devant moi. A mon tour, vérifions le contenu de cette armoire... C'est bien cela... les anciens

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (suite)

On se rappelle qu'après avoir accompli les plus fantastiques exploits, Arsène Lupin resta quelque temps sans faire parler de lui. Mais Maurice Leblanc ayant retrouvé sa trace a entrepris de raconter les « Nouvelles Aventures » de son cynique héros. Elles sont plus extraordinaires encore que les premières.

Le début de La Dame Blonde — c'est le titre de cette deuxième série, nous fait assister (Je sais tout, n° 22) à l'une des affaires les plus hardies qu'ait conçues le cerveau fécond d'Arsène Lupin : le vol du billet gagnant de la Loterie de la Presse, qui lui procure un demi-million. L'assassinat d'un vieux général (Je sais tout n° 23) suivi de la disparition du fameux diamant bleu acheté par la comtesse de Crozon dans la vente des objets ayant appartenu à la victime, offre à la police une nouvelle occasion de s'occuper d'Arsène Lupin. Ganimard est obligé d'avouer qu'il n'est pas de taille à lutter contre un aussi redoutable adversaire. C'est ce qui nécessite la rentrée en scène du célèbre détective amateur Herlock Sholmès.

Le policier anglais établit d'abord (Je sais tout n° 24) que le diamant retourné à la comtesse est

faux. Puis, il se rend de nuit à la maison — toujours inoccupée — où a été assassiné le général. Quand, il se dispose à en sortir, la grille extérieure qu'il croyait ouverte est fermée et le voilà emprisonné, avec son acolyte Wilson, jusqu'au lendemain matin. C'est Arsène Lupin qui lui a joué ce tour. Une autre surprise l'attend à l'hôtel : on est venu chercher sa valise et celle de son compagnon en se présentant en leur nom. Encore un tour d'Arsène Lupin!

Herlock Sholmès et son ami Wilson risquent ensuite (Je sais tout n° 25) d'être les victimes d'accidents qui leur paraissent être provoqués dans le but de retarder leurs recherches. Wilson est même sérieusement blessé et Herlock Sholmès est obligé de travailler seul. Malgré cela, le célèbre détective croit trouver la bonne piste. Il s'introduit sous un nom d'emprunt chez un M. Destange où il voit des choses intéressantes. Enfin, Herlock signale à Ganimard, Arsène Lupin dînant dans un restaurant du boulevard, mais quand on vient pour l'arrêter, Lupin a disparu, filé cependant par le détective anglais qui le piste et lui tend une souricière qui n'aboutit encore à aucun résultat.

papiers de l'architecte, dossiers, devis, registres, livres de comptabilité. Sûrement je vais trouver un document quelconque... celui dont j'ai besoin, parbleu ! La meilleure preuve, c'est que Lupin lui-même s'en est inquiété.

Mais comment s'y reconnaître dans ce chaos de paperasses ? Après de longues recherches il consultait sa montre, quand il aperçut, au second plan, une série de registres placés par ordre d'ancienneté. Il prit alternativement ceux des dernières années, et aussitôt il examinait la page de récapitulation, et, plus spécialement, la lettre H. Enfin, ayant découvert le mot *Harmingeat*, accompagné du chiffre 63, il se reporta à la page 63 et lut :

« *Harmingeat*, 40, rue Chalgrin. »

Suivait le détail de travaux exécutés pour ce client en vue de l'installation d'un calorifère dans son immeuble. Et en marge cette note : « Voir le dossier M B »

— Eh ! je le sais bien, murmura Sholmès, le dossier M B, c'est celui-là qu'il me faut. Quand je l'aurai, j'en saurai, sur le domicile actuel de M. Lupin, un peu plus qu'il ne le désire... Mais soyons prudent...

Il referma l'armoire, éteignit les ampoules électriques qui éclairaient la partie supérieure de la bibliothèque, et monta sur la galerie supérieure où il se dissimula derrière les étoffes de la rampe.

HERLOCK SHOLMÈS ENTEND UNE CONVERSATION ÉDIFIANTE

Clotilde entra, accompagnée de Maxime. Ils s'assirent et restèrent silencieux assez longtemps, l'attitude plutôt gênée. Puis elle dit :

— Vous excusez mon père, n'est-ce pas ? Il s'est senti un peu las.

— Il m'a semblé moins vaillant, M. Des-tange.

— Oh ! bien moins. Sa santé laisse beaucoup à désirer. Le médecin défend toute fatigue, toute émotion.

Ils parlèrent de choses indifférentes et se turent de nouveau.

La pendule sonna neuf heures.

— Il est tard, dit Maxime, est-ce que je ne devrais pas...

Clotilde se leva sans répondre, marcha de droite et de gauche avec agitation, puis tomba dans un fauteuil et se mit à sangloter, la figure entre les mains.

Maxime se jeta à ses genoux et l'attira contre lui.

— Voyons, ma chère Clotilde, ne pleurez pas... Pourquoi pleurez-vous ?

Peut-être y avait-il dans sa voix un peu de cet agacement que les larmes de femme causent à l'homme moins épris. Mais il y avait une grande pitié aussi, et le geste dont il enlaçait la jeune fille était infiniment tendre.

— Dites-moi votre chagrin... Ne suis-je pas toujours votre ami ? Pourquoi pleurez-vous, Clotilde ?

— Vous ne m'aimez plus, vous ne m'aimez plus ! balbutia-t-elle.

— Mais si, je vous aime.

— Non, non, tout me prouve que c'est fini... Vous vous ennuyez près de moi. Dès que nous sommes seuls, vous cherchez des prétextes pour vous éloigner. Vous ne m'aimez plus.

Il l'entoura de ses bras et la consola doucement.

— Vous êtes une enfant, ma chère Clotilde. Est-ce que je pourrais ne plus vous aimer ?

Malgré tout elle se laissait prendre au son de cette voix caressante, et elle écoutait, avide d'espoir et d'illusion. Un sourire amollit son visage, mais un sourire si triste encore ! Il la supplia :

— Ne soyez pas triste, Clotilde, vous ne devez pas l'être. Vous n'en avez pas le droit.

Elle lui montra ses mains blanches, fines et souples, et dit gravement :

— Tant que ces mains seront mes mains, je serai triste, Maxime.

— Mais pourquoi ?

— Elles ont tué.

Maxime s'écria :

— Taisez-vous, ne pensez pas à cela, le passé est mort, le passé ne compte pas.

Et il baisait ses longues mains pâles, et elle le regardait avec un sourire plus clair comme si chaque baiser eût effacé un peu de l'horrible souvenir.

— Il faut m'aimer, Maxime, il le faut parce qu'aucune femme ne vous aimera comme moi. Pour vous plaire, j'ai agi, non pas même selon vos ordres, mais selon vos désirs secrets. J'ai accompli des actes contre lesquels tous mes instincts et toute ma conscience se révoltaient, mais je n'ai pas pu résister... je ne sais plus ce que je fais... je n'existe plus... je suis vous... Il faut m'aimer, Maxime.

— Je ne vous aime pas parce qu'il le faut, Clotilde, mais pour l'unique raison que je vous aime.

— En êtes-vous sûr ? dit-elle tout heureuse.

— Je suis sûr de moi comme de vous

Seulement, Clotilde, ma vie n'est pas la vôtre, vous le savez. Ma vie est violente et fiévreuse, et je ne puis pas toujours vous consacrer le temps que je voudrais.

Elle s'affola aussitôt.

— Qu'y a-t-il? un danger nouveau? Vite, parlez.

— Oh! rien de grave encore. Pourtant...

— Pourtant?

— Eh bien, il est sur nos traces.

— Sholmès?

— Oui. C'est lui qui a lancé Ganimard dans l'affaire du restaurant Hongrois. C'est lui qui a posté, cette nuit, les deux agents de la rue Chalgrin. J'en ai la preuve : Ganimard a fouillé la maison ce matin, et Sholmès l'accompagnait.

— Oh! Maxime, j'ai peur.

— Il n'y a pas de quoi s'effrayer. Mais j'avoue que la situation est énervante. Que sait-il? Où se cache-t-il? Sa force réside dans son isolement. Rien ne peut le trahir.

— Et alors que décidez-vous?

— L'extrême prudence, Clotilde. Depuis longtemps je suis résolu à changer mon installation et à la transporter là-bas, dans l'asile inviolable que vous savez. L'intervention de Sholmès brusque les choses. Quand un homme comme lui est sur une piste, on doit se dire que fatalement il arrivera au bout de cette piste. Donc, j'ai tout préparé. Après-demain, mercredi, le déménagement aura lieu. A midi, ce sera fini. A deux heures, je pourrai moi-même quitter la place, après avoir enlevé les derniers vestiges de notre installation, ce qui n'est pas une petite affaire. D'ici là...

— D'ici là?

— Nous ne devons pas nous voir, et personne ne doit vous voir, Clotilde. Ne sortez pas. Je ne crains rien pour moi. Je crains tout dès qu'il s'agit de vous.

Il ajouta pensivement :

— Ah! Clotilde, pourquoi vous ai-je mêlée à ma vie aventureuse? J'aurais dû rester le Maxime Bermond que vous avez aimé, il y a cinq ans, et ne pas vous faire connaître... l'autre homme que je suis.

Elle dit très bas :

— J'aime aussi cet autre... et je ne regrette rien.

Il la baisa au front.

— Allons, Clotilde, adieu, je vous verrai mercredi, à deux heures. Mais surtout ne bougez pas, je ne suis pas tranquille avec Sholmès. Je le sens qui rôde dans l'ombre et qui se rapproche de plus en plus...

Ils s'éloignèrent en causant, et Sholmès l'entendit encore qui disait :

— Avez-vous eu le temps de visiter cette armoire? Il y a probablement des papiers dangereux...

Un moment se passa. Une femme de chambre vint fermer l'électricité. Herlock Sholmès, ne jugeant pas l'heure favorable, s'installa sur une pile d'in-folio, et s'assoupit. Vers minuit il fit jouer le ressort de sa lanterne et recommença ses investigations dans l'armoire de chêne. Ce n'est qu'au matin que, sur la seconde moitié d'un registre, il découvrit le fameux dossier M B.

Il comportait quinze pages. L'une reproduisait la page consacrée à M. Harmingeat de la rue Chalgrin. Une autre détaillait les travaux exécutés pour M. Vatinel, propriétaire, 25, rue Clapeyron. Une autre était réservée au baron d'Hautois, 134, avenue Henri-Martin, une autre au château de Crozon, et les onze autres à différents propriétaires de Paris.

Sholmès copia cette liste de onze noms et de onze adresses, puis il remit les choses en place, ouvrit une fenêtre, et sauta sur la place déserte, en ayant soin de repousser les volets.

L A DAME BLONDE ET HERLOCK SHOLMÈS SE TROUVENT EN PRÉSENCE

Dans sa chambre d'hôtel il alluma sa pipe avec la gravité qu'il apportait à cet acte, et, entouré de nuages de fumée, il étudia les conclusions que l'on pouvait tirer du dossier M B, ou pour mieux dire, du dossier Maxime Bermond, alias Arsène Lupin.

A huit heures, il envoyait à Ganimard ce pneumatique :

« Je passerai sans doute, ce matin, rue Pergolèse et confierai à vos soins une « personne dont la capture est de la plus « haute importance. En tous cas, soyez « chez vous cette nuit et demain, mercredi, « jusqu'à midi, et arrangez-vous pour avoir « une trentaine d'hommes à votre disposition... »

Puis il choisit sur le boulevard un fiacre automobile dont le chauffeur lui plut par sa bonne figure réjouie et peu intelligente, et se fit conduire sur la place Malesherbes, cinquante pas plus loin que l'hôtel Des-tange.

— Mon garçon, fermez votre voiture, dit-il au mécanicien, relevez le col de votre fourrure, car le vent est froid, et attendez patiemment. Dans une heure et demie, vous mettez votre moteur en marche. Dès que



UNE DEMANDE D'ENTRETIEN
— Je suis M. Stickmann, le nouveau secrétaire de M. Destange, et je désirerais vous parler, Mademoiselle. (Page 284, col. 1.)

je reviendrai, en route pour la rue Pergolèse.

Il franchit le seuil de l'hôtel et gagna la bibliothèque. M. Destange l'y rejoignit, et ils travaillaient ensemble depuis un long moment lorsque Clotilde entra, dit bonjour à son père, s'assit dans le petit salon et se mit à écrire.

Sholmès attendit, puis, prenant un volume :

— Voici justement un livre que M^{lle} Destange m'a prié de lui remettre dès que je le trouverais.

Il se rendit dans le petit salon et dit à Clotilde :

— Je suis M. Stickmann, le nouveau secrétaire de M. Destange.

— Ah! fit-elle sans se déranger.

— Oui, et je désirerais vous parler, Mademoiselle.

— Veuillez vous asseoir, Monsieur, j'ai fini.

Elle cacheta sa lettre, repoussa ses papiers, appuya sur la sonnerie d'un téléphone, obtint la communication avec sa couturière, pria celle-ci de hâter l'achèvement d'un manteau de voyage dont elle avait un besoin urgent, et enfin se tournant vers Sholmès :

— Je suis à vous, Monsieur. Mais notre conversation ne peut-elle avoir lieu devant mon père?

— Non, Mademoiselle, et je vous supplierai même de ne pas hausser la voix. Il est préférable que M. Destange ne nous entende point.

— Pour qui est-ce préférable?

— Pour vous, Mademoiselle, comme vous allez en juger. Pardonnez-moi si je me trompe sur certains points secondaires; ce que je garantis, c'est l'exactitude générale des faits que j'expose. Il y a cinq ans, Monsieur votre père a eu l'occasion de rencontrer un M. Maxime Bermond, lequel s'est présenté à lui comme entrepreneur... ou architecte, je ne saurais préciser. Toujours est-il que M. Destange s'est pris d'affection pour ce jeune homme, et comme l'état de sa santé ne lui permettait plus de s'occuper de ses affaires, il confia à M. Bermond l'exécution de quelques commandes qu'il avait acceptées de la part d'anciens clients, et qui semblaient en rapport avec les aptitudes de son collaborateur.

Herlock s'interrompit. Il lui parut que la pâleur de la jeune fille s'était accentuée. Ce fut pourtant avec le plus grand calme qu'elle prononça :

— J'ignore absolument les faits dont vous

m'entretenez, Monsieur, et surtout je ne vois pas en quoi ils peuvent m'intéresser.

— En ceci, Mademoiselle, c'est que M. Maxime Bermond s'appelle de son vrai nom, vous le savez aussi bien que moi, Arsène Lupin.

Elle éclata de rire.

— Pas possible! Arsène Lupin?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, Mademoiselle, et puisque vous refusez de me comprendre à demi-mot, j'ajouterai qu'Arsène Lupin a trouvé ici, pour l'accomplissement de ses projets, une amie, plus qu'une amie, une complice aveugle et... passionnément dévouée.

Elle se leva, et, sans émotion, ou du moins avec si peu d'émotion que Sholmès fut frappé d'une telle maîtrise, elle déclara :

— J'ignore le but de votre conduite, Monsieur, et je veux l'ignorer. Je vous prie donc de ne pas ajouter un mot et de sortir d'ici.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous imposer ma présence indéfiniment, répondit Sholmès, aussi paisible qu'elle. Seulement, j'ai résolu de ne pas sortir seul de cet hôtel.

— Et qui donc vous accompagnera, Monsieur?

— Vous!

— Moi?

— Oui, Mademoiselle, nous sortirons ensemble de cet hôtel, et vous me suivrez, sans une protestation, sans un mot.

LE FAUX M. STICKMANN DÉMASQUE SES BATTERIES

Ce qu'il y avait d'étrange dans cette scène, c'était le calme absolu des deux adversaires. Plutôt qu'un duel implacable entre deux volontés puissantes, on eût dit, à leur attitude, au ton de leurs voix, le débat courtois de deux personnes qui ne sont pas du même avis.

Dans la rotonde, par la baie grande ouverte, on apercevait M. Destange.

Clotilde se rassit en haussant légèrement les épaules. Herlock tira sa montre.

— Il est dix heures et demie. Dans cinq minutes nous partons.

— Sinon?

— Sinon, je vais trouver M. Destange, et je lui raconte...

— Quoi?

— La vérité. Je lui raconte la vie mensongère de Maxime Bermond, et je lui raconte la double vie de sa complice.

— De sa complice?

— Oui, de celle que l'on appelle la Dame blonde, de celle qui fut blonde.

— Et quelles preuves lui donnerez-vous?

— Je l'emmènerai rue Chalgrin, et je lui montrerai le passage qu'Arsène Lupin, profitant des travaux dont il avait la direction, a fait pratiquer par ses hommes entre le 40 et le 42, le passage qui vous a servi à tous les deux, l'avant-dernière nuit, ainsi que le démontre la trace de vos pas sur la poussière.

— Après?

— Après, j'emmènerai M. Destange chez M^e Detinan, nous descendrons l'escalier de service par lequel vous êtes descendue avec Arsène Lupin pour échapper à Ganimard. Et nous chercherons tous deux la communication sans doute analogue qui existe avec la maison voisine, maison dont la sortie donne sur le boulevard des Batignolles et non sur la rue Clapeyron.

— Après?

— Après, j'emmènerai M. Destange au château de Crozon, et il lui sera facile, à lui qui sait le genre de travaux exécutés par Arsène Lupin lors de la restauration de ce château, de découvrir les passages secrets qu'Arsène Lupin a fait pratiquer par ses hommes. Il constatera que ces passages ont permis à la Dame blonde de s'introduire, la nuit, dans la chambre de la comtesse et d'y prendre sur la cheminée le diamant bleu, puis, deux semaines plus tard, de s'introduire dans la chambre du conseiller Bleichen et de cacher ce diamant bleu au fond d'un flacon... acte assez bizarre, je l'avoue, petite vengeance de femme peut-être, je ne sais, cela n'importe point.

— Après?

— Après, fit Herlock d'une voix plus grave, j'emmènerai M. Destange au 134 de l'avenue Henri-Martin, et nous chercherons comment le baron d'Hautois...

— Taisez-vous, taisez-vous, balbutia la jeune fille, avec un effroi soudain... je vous défends!... alors vous osez dire que c'est moi... vous m'accusez...

— De crime, non. Vous n'avez pas assassiné le baron d'Hautois. Il était sujet à des accès de folie que, seule, la sœur Auguste pouvait maîtriser. En l'absence de cette personne, il se sera jeté sur vous, et c'est au cours de la lutte, pour défendre votre vie, que vous l'avez frappé. Epouvantée par un tel acte, vous vous êtes enfuie sans même arracher du doigt de votre victime ce diamant bleu que vous étiez venue prendre.

Elle garda longtemps sur son front ses deux mains croisées, puis découvrant son visage douloureux, elle murmura :

— Et c'est tout cela que vous avez l'intention de dire à mon père?

— Oui, et je lui dirai que j'ai comme témoins M^{lle} Gerbois, qui reconnaîtra la Dame blonde, la sœur Auguste qui reconnaîtra Antoinette Bréhat, la comtesse de Crozon qui reconnaîtra M^{me} de Réal. Voilà ce que je lui dirai.

— Vous n'oserez pas.

Il se leva et fit un pas vers la bibliothèque. Clotilde l'arrêta :

— Un instant, Monsieur.

Elle réfléchit et lui demanda :

— Vous êtes Herlock Sholmès, n'est-ce pas?

— Oui.

— Que voulez-vous de moi?

— Ce que je veux? J'ai engagé contre Arsène Lupin un duel dont il faut que je sorte vainqueur. Dans l'attente d'un dénouement qui ne saurait tarder beaucoup, j'estime qu'un otage aussi précieux que vous me donne sur mon adversaire un avantage considérable. Donc, vous me suivrez, Mademoiselle, je vous confierai à quelqu'un de mes amis. Dès que mon but sera atteint, vous serez libre.

— C'est tout?

— C'est tout. Je ne fais pas partie de la police de votre pays, et je ne me sens par conséquent aucun droit... de justicier.

HERLOCK SHOLMÈS S'ASSURE UN OTAGE

Elle semblait résolue. Cependant elle exigea encore un moment de répit. Ses yeux se fermèrent, et Sholmès la regardait, si tranquille, presque indifférente au danger qui la menaçait!

— Et même, songeait l'Anglais, se croit-elle menacée d'un danger? Mais non, puisque Lupin la protège. Avec Lupin rien ne peut vous atteindre. Lupin est tout puissant, Lupin est infailible.

— Mademoiselle, dit-il, j'ai parlé de cinq minutes, il y en a plus de trente.

— Me permettez-vous de monter dans ma chambre, Monsieur, et d'y prendre mes affaires?

— Non, répliqua-t-il nettement, craignant qu'elle ne lui échappât.

Elle sourit.

— Vous avez raison... Je sonnerai donc...

On lui apporta son chapeau et son vêtement, et, s'avançant vers son père, elle lui dit :

— Je t'enlève M. Stickmann. Nous allons à la Bibliothèque nationale.

— Tu rentres déjeuner?

— Peut-être... ou plutôt non... mais ne t'inquiète pas...

Et elle déclara fermement à Sholmès :

— Je vous suis, Monsieur.

Ensemble, comme il l'avait prédit, tous deux quittèrent l'hôtel.

UNE EXCURSION EN AUTOMOBILE

Sur la place, l'automobile stationnait, tournée dans le sens opposé. On voyait le dos du mécanicien et sa casquette que recouvrait presque le col de sa fourrure. En approchant Sholmès entendit le ronflement du moteur. Il ouvrit la portière, pria Clotilde de monter et s'assit auprès d'elle.

La voiture démarra brusquement, gagna les boulevards extérieurs, l'avenue Hoche, l'avenue de la Grande-Armée.

Herlock, pensif, continuait ses plans.

— Ganimard est chez lui... je laisse la jeune fille entre ses mains... Lui dirai-je qui est cette jeune fille? Non, il la mènerait droit au Dépôt, ce qui dérangerait tout. Une fois seul, je consulte la liste du dossier M B et je me mets en chasse. Et cette nuit, ou demain matin au plus tard, je vais trouver Ganimard comme il est convenu, et je lui livre Arsène Lupin et sa bande... Mais quel drôle de chemin nous prenons...

A ce moment, on sortait de Paris par la porte de Neuilly. Que diable! pourtant, la rue Pergolèse n'était pas en dehors des fortifications.

Sholmès baissa la glace.

— Dites donc, chauffeur, vous vous trompez... rue Pergolèse!...

L'homme ne répondit pas. Il répéta, d'un ton plus élevé :

— Je vous dis d'aller rue Pergolèse.

L'homme ne répondit point. Une inquiétude effleura l'Anglais. Il regarda Clotilde : un sourire indéfinissable plissait les lèvres de la jeune fille.

Alors, il examina plus attentivement l'homme qui se trouvait sur le siège. Les épaules étaient plus minces, l'attitude plus dégagée... Une sueur froide le couvrit, ses mains se crispèrent, tandis que la plus effroyable conviction s'imposait à son esprit : cet homme c'était Arsène Lupin.

— Eh bien, M. Sholmès, que dites-vous de cette petite promenade?

— Délicieuse, cher Monsieur, absolument délicieuse, riposta Sholmès.

Jamais peut-être il ne lui fallut faire sur lui-même un effort plus terrible que pour articuler ces paroles sans un frémissement dans la voix, sans rien qui pût indiquer le déchaînement de tout son être. Mais aussitôt, par une sorte de réaction formidable, un flot de rage et de haine brisa les digues, emporta sa volonté, et d'un geste brusque tirant son revolver, il le braqua sur Mlle Destange.

— A la minute même, à la seconde, arrêtez, Lupin, ou je fais feu sur Mademoiselle.

— Je vous recommande de viser la joue si vous voulez atteindre la tempe, répondit Lupin sans tourner la tête.

Clotilde prononça :

— Maxime, n'allez pas trop vite, le pavé est glissant, et je suis très peureuse.

Elle souriait toujours, les yeux fixés aux pavés, dont la route se hérissait devant la voiture.

— Qu'il arrête, qu'il arrête donc! lui dit Sholmès, fou de colère, vous voyez bien que je suis capable de tout.

Le canon du revolver frôla les boucles de cheveux.

Elle murmura :

— Ce Maxime est d'une imprudence! A ce train-là nous sommes sûrs de déraper.

Sholmès remit l'arme dans sa poche et saisit la poignée de la portière, prêt à s'élançer, malgré l'absurdité d'un pareil acte.

Clotilde lui dit :

— Prenez garde, Monsieur, il y a une automobile derrière nous.

Il se pencha. Une voiture les suivait en effet, énorme, farouche d'aspect avec sa proue aiguë, couleur de sang, et les quatre hommes en peau de bête qui la montaient.

— Allons, pensa-t-il, je suis bien gardé, attendons.

Il croisa ses bras sur sa poitrine, et, tandis que l'on traversait la Seine et que l'on brûlait Suresnes, Rueil, Chatou, immobile, résigné, il se demandait par quel miracle Arsène Lupin s'était substitué au chauffeur. Il n'admettait pas que le brave garçon qu'il avait choisi le matin sur le boulevard pût être un complice placé là d'avance. Il fallait pourtant bien qu'Arsène Lupin eût été prévenu, et il ne pouvait l'avoir été qu'après le moment où, lui, Sholmès, avait menacé Clotilde, puisque personne, auparavant, ne soupçonnait son projet. Or, depuis ce moment, Clotilde et lui, ne s'étaient point quittés.

Un souvenir le frappa : la communication téléphonique demandée par la jeune

filles, sa conversation avec la couturière. Et tout de suite il comprit. Avant même qu'il eût parlé, à la seule annonce de l'entretien qu'il sollicitait comme nouveau secrétaire de M. Destange, elle avait flairé le péril, deviné le nom et le but du visiteur, et, froidement, naturellement, comme si elle accomplissait bien en réalité l'acte qu'elle semblait accomplir, elle avait appelé Lupin à son secours, sous le couvert d'un fournisseur, et en se servant de formules convenues entre eux.

Comment Arsène Lupin était venu, comment cette automobile dont le moteur trépidait lui avait paru suspecte, comment il avait soudoyé le mécanicien, tout cela importait peu. Ce qui passionnait Sholmès au point d'apaiser sa fureur, c'était l'évocation de cet instant, où une simple femme, une amoureuse il est vrai, domptant ses nerfs, écrasant son instinct, immobilisant les traits de son visage, soumettant l'expression de ses yeux, avait donné le change au vieux Herlock Sholmès.

Que faire contre un homme servi par de tels auxiliaires, et, qui par le seul ascendant de son autorité, insufflait à une femme de telles provisions d'audace et d'énergie ?

On franchit la Seine et l'on escalada la côte de Saint-Germain, mais à cinq cents mètres au delà de cette ville, le fiacre ralentit. L'autre voiture vint à sa hauteur, et toutes deux ensemble s'arrêtèrent. Il n'y avait personne aux alentours.

— Monsieur Sholmès, dit Lupin, ayez l'obligeance de changer d'automobile. La nôtre est vraiment ridicule de lenteur.

— Comment donc, s'écria Sholmès, d'autant plus empressé qu'il n'avait pas le choix.

— Vous me permettrez aussi de vous prêter cette fourrure, car nous irons assez vite, et de vous offrir ces deux sandwiches... Si, si, acceptez, qui sait quand vous dînez ?

Les quatre hommes étaient descendus. L'un d'eux s'approcha, et comme il avait retiré les lunettes qui le masquaient, Sholmès reconnut le Monsieur en redingote du restaurant Hongrois. Lupin lui dit :

— Vous reconduirez ce fiacre au chauffeur. Il attend dans le premier débit de vins à droite de la rue Legendre. Vous lui ferez le second versement de mille francs promis. Ah ! j'oubliais, veuillez donner vos lunettes à M. Sholmès.

Il s'entretint avec M^{lle} Destange, puis s'installa au volant et partit, Sholmès à ses côtés, et derrière lui, un de ses hommes.

Lupin n'avait pas exagéré en disant qu'on irait « assez vite ». Dès le début ce fut une allure vertigineuse. L'horizon venait à leur rencontre, comme attiré par une force mystérieuse, et il disparaissait à l'instant comme absorbé par un abîme vers lequel d'autres choses aussitôt, arbres, maisons, plaines et forêts, se précipitaient avec la hâte tumultueuse d'un torrent qui sent l'approche du gouffre.

Sholmès et Lupin n'échangeaient pas une parole. Au-dessus de leurs têtes, les feuilles des peupliers faisaient un grand bruit de vagues, bien rythmé par l'espacement régulier des arbres. Et des villes s'évanouirent : Mantes, Vernon, Gaillon. D'une colline à l'autre, de Bon-Secours à Canteleu, Rouen, sa banlieue, son port, ses kilomètres de quais, Rouen ne sembla que la rue d'une bourgade. Et ce fut Duclair, Caudebec, le pays de Caux dont ils effleurèrent les ondulations de leur vol puissant, et Lillebonne, et Quillebeuf. Et voilà qu'ils se trouvèrent soudain au bord de la Seine, à l'extrémité d'un petit quai, au bord duquel s'allongeait un yacht, sobre et robuste de lignes, et dont la cheminée lançait des volutes de fumée noire.

HERLOCK SHOLMÈS VOGUE MALGRÉ LUI VERS L'ANGLETERRE

La voiture stoppa. En deux heures, ils avaient parcouru plus de quarante lieues.

Un homme s'avança en vareuse bleue, la casquette galonnée d'or, et salua.

— Parfait, capitaine ! s'écria Lupin. Vous avez reçu la dépêche ?

— Je l'ai reçue.

— *L'Hirondelle* est prête ?

— *L'Hirondelle* est prête.

— En ce cas, Monsieur Sholmès ?

L'Anglais regarda autour de lui, vit un groupe de personnes à la terrasse d'un café, un autre plus près, hésita un instant, puis, comprenant qu'avant toute intervention, il serait happé, embarqué, expédié à fond de cale, il traversa la passerelle et suivit Lupin dans la cabine du capitaine.

Lupin referma la porte et, sans préambule, presque brutalement, il dit à Sholmès :

— Que savez-vous au juste ?

— Tout.

— Tout ? précisez.

Il n'y avait plus dans l'intonation de sa voix cette politesse un peu ironique qu'il affectait à l'égard de l'Anglais.

Ils se mesurèrent du regard, ennemis maintenant, ennemis déclarés et frémissants. Un peu énervé, Lupin reprit :

— Voilà plusieurs fois, Monsieur, que je vous rencontre sur mon chemin. C'est autant de fois de trop, et j'en ai assez de perdre mon temps à déjouer les pièges que vous me tendez. Je vous préviens donc que ma conduite avec vous dépendra de votre réponse. Que savez-vous au juste ?

— Tout, Monsieur, je vous le répète,

Arsène Lupin se contenta et d'un ton saccadé :

— Je vais vous le dire, moi, ce que vous savez. Vous savez que sous le nom de Maxime Bermond, j'ai... *retouché* quinze maisons construites par M. Destange.

— Oui.

— Sur ces quinze maisons, vous en connaissez quatre.

— Oui.

— Et vous avez la liste des onze autres.

— Oui.

— Vous avez pris cette liste chez M. Destange, cette nuit sans doute.

— Oui.

— Et comme vous supposez que, parmi ces onze immeubles, il y en a fatalement un que j'ai gardé pour moi, pour mes besoins et pour ceux de mes amis, vous avez confié à Ganimard le soin de se mettre en campagne et de découvrir ma retraite.

— Non.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que j'agis seul, et que j'allais me mettre, seul, en campagne.

— Alors, je n'ai rien à craindre, *puisque* vous êtes entre mes mains.

— Vous n'avez rien à craindre *tant que* je serai entre vos mains.

— C'est-à-dire que vous n'y resterez pas ?

— Non.

— Vous y resterez du moins le nombre d'heures que j'estime nécessaire à ma sécurité.

— Non.

— Nous verrons bien.

Lupin ouvrit la porte, appela le capitaine et deux matelots, puis se retournant vers Sholmès :

— Monsieur, donnez-moi votre parole d'honneur de ne pas chercher à vous échapper de ce bateau avant d'être dans les eaux anglaises.

— Je vous donne ma parole d'honneur de chercher par tous les moyens à m'échapper, repartit Sholmès, indomptable.

Sur un signe de Lupin, les deux matelots saisirent l'Anglais, et après l'avoir fouillé lui ficelèrent les jambes et l'attachèrent à la couchette du capitaine.

— Assez ! ordonna Lupin. En vérité, il faut votre obstination, Monsieur, et la gravité exceptionnelle des circonstances, pour que j'ose me permettre...

Les matelots se retirèrent. Lupin dit au capitaine :

— Capitaine, un homme d'équipage restera ici, à la disposition de M. Sholmès, et vous-même lui tiendrez compagnie autant que possible. Qu'on ait pour lui tous les égards. Ce n'est pas un prisonnier, mais un hôte. Quelle heure est-il à votre montre, capitaine ?

— Deux heures cinq.

Lupin consulta sa montre, puis une pendule accrochée à la cloison de la cabine.

— Deux heures cinq?... nous sommes d'accord. Combien de temps vous faut-il pour aller à Southampton ?

— Neuf heures, sans nous presser.

— Vous en mettrez onze. Il ne faut pas que vous touchiez terre avant le départ du paquebot qui laisse Southampton à minuit et qui arrive au Havre à huit heures du matin. Vous entendez, n'est-ce pas, capitaine ? Il ne faut pas que vous arriviez à Southampton avant une heure du matin.

— C'est compris.

Quelques minutes plus tard Sholmès entendit l'automobile qui s'éloignait et sentit que l'*Hirondelle* démarrait.

Vers trois heures on avait franchi l'estuaire de la Seine et l'on entra en pleine mer. A ce moment, étendu sur la couchette où il était lié, Herlock Sholmès dormait profondément.

Le lendemain matin, dixième et dernier jour de la guerre engagée par les deux grands rivaux, l'*Echo de France* publiait cet entrefilet :

« Hier, un décret d'expulsion a été pris « par Arsène Lupin contre Herlock Sholmès, détective anglais. Signifié à midi, le « décret était exécuté le jour même. A une « heure du matin, Sholmès a été débarqué « à Southampton. »

MAURICE LEBLANC.

(La fin au prochain numéro.)

(Traduction et reproduction réservées.)

